N° 807 43e Année T. CCXXXIII 1er Février 1932

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75;* plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

UN GRAND LIVRE D'HISTOIRE



Fac-simile de la couverture.

L'HISTOIRE D'UN PRINCE EN QUI, AVANT DE SUCCOMBER SE REPENSA LA MONARCHIE CHRÉTIENNE

Exemplaire ordinaire (six illustrations hors-texte)	20 fr.
10 Exemplaires sur Lafuma.	50 fr.
500 Exemplaires sur Alfa	30 fr.

CHEMINS DE FER ALSACE ET LORRAINE, EST, ÉTAT, MIDI, NORD, P. O., P. L. M., ALGÉRIENS P. L. M., ALGÉRIENS ÉTAT, TUNISIENS, SFAX ET GAFSA

BILLETS DE FAMILLE D'ALLER ET RETOUR

FRANCE - ALGÉRIE - TUNISIE

Ces Billets spéciaux (1re, 2e, 3e classes) sont établis par les gares des Réseaux sus indiqués sur demande présentée au moins quatre jours avant la date du départ.

Ils permettent d'effectuer des parcours conjugués sur les Chemins de fer ci-dessus désignés en France, d'Algérie et de Tunisie.

Le prix des traversées n'est pas compris dans ces billets qui, délivrés jusqu'au 31 mai, sont valables 45 jours et peuvent être deux fois prolongés de 30 jours.

Ils ne sont accordés qu'en faveur d'un chef de famille voyageant au moins avec deux de ses proches parents; les enfants de moins de 3 ans et les domestiques n'entrent pas en ligne de compte et deux enfants de 3 à 7 ans ne comptent que pour un seul voyageur

Ces billets ne sont établis qu'à condition qu'un trajet d'aller et retour d'au moins 200 km. soit fait en France pour embarquer ou débarquer dans l'un des ports ci-après : Marseille, Sète, Port-Vendres, Alger, Bône, Bougie, Oran, Philippeville, Bizerte, Tunis, Sousse, Sfax.

Le décompte de ces billets s'établit comme suit : plein tarif pour la première personne; 25 % de réduction pour la deuxième; 50 % pour la troisième; 75 % pour la quatrième et les suivantes.

C'est sur les Alpes Françaises qu'il faut faire des Sports d'Hiver.

La montagne a deux visages : un d'été, un d'hiver. Voici le moment de découvrir la montagne hivernale, celle des sports de neige et de glace.

Les sports d'hiver sont à la mode. Qui les pratique accroît son capital de santé. Aussi leurs adeptes se multiplient-ils incessamment.

Pour les recevoir la montagne s'est équipée. De petits hameaux sont devenus cités et ces modernes stations de villégiature hivernale alpestre, pourvues d hôtels de toutes catégories, sont accessibles à tous, par des moyens de transports rapides et nombreux.

On s'y adonne au sport pendant les heures de soleil ; on y trouve la nuit tombée, toutes les distractions mondaines. Huit jours de culture physique sur la neige, c'est la meilleure cure de rajeunissement.

Ainsi s'explique la vogue croissante des séjours d'hiver sur les Alpes Françaises où les centres organisés sont nombreux.

OU VA LA CHINE?

COMMENT LA SAUVER D'ELLE-MÊME?

—

Oui : où va la Chine? Depuis trois ans, elle s'enfonce de plus en plus dans l'anarchie avec toutes les misères et souffrances qu'une pareille situation comporte. La jacquerie communiste, si vivace déjà dans le riche bassin central, a résisté à tous les assauts de l'armée de Nankin et continue de s'étendre dans les autres régions. C'est là l'inquiétude de demain, la menace grandissante. Pendant ce temps, la Société des Nations ignore ou affecte d'ignorer qu'il n'y a pas de gouvernement central en Chine, qu'il n'existe aucune autorité forte et respectée. Il n'y a aucun doute que la faction reconnue en 1928 par les Puissances *ne représente en rien le peuple chinois;* elle est reniée par lui sauf dans deux provinces sur dix-huit et encore les armées communistes, dans ces deux provinces, disputent-elles presque partout le pouvoir à Nankin. La plus grande partie du territoire vit indépendante, se gouvernant elle-même sous l'autorité de *tou kiun* ou dictateurs militaires. La Chine, depuis la proclamation de la République en 1911, a donc subi une pleine régression, est revenue à l'état féodal. Les émancipateurs professionnels, socialistes et autres, ces prétendus rédempteurs, peuvent contempler leur œuvre. Mais ces brutales réalités n'éclairent ni un Vandervelde, ni tel ou tel augure de la Société des Nations. La Chine, c'est un grand pays à la *dérive* depuis qu'on lui a enlevé

le Fils du Ciel, qui symbolisait pour les masses toute discipline, comme toute moralité. Les grandes traditions vitales sont rompues puisque le vieil Empire a perdu son représentant, son guide suprême. Quant aux fantoches de Nankin, ils n'ont rien trouvé pour le remplacer, lui et les principes qui avaient assuré la durée de cet empire.

Aussi, depuis l'apparition du Kouo Ming Tang, avec ses clans de politiciens qui s'entre-dévorent depuis vingt ans, l'immense Chine a perdu toute unité politique : elle n'est plus qu'une masse confuse de fiefs, vivant leur vie propre, sans le moindre souci de l'intérêt général. D'où cette réalité que, en tant que nation, la Chine ne compte plus sur l'échiquier mondial. La S. D. N. peut-elle se faire des illusions à ce sujet? La Chine ne peut rien pour la paix; bien au contraire, elle ne peut qu'engendrer de redoutables conflits où l'Europe elle-même serait entraînée, ne serait-ce que pour défendre ses intérêts économiques. Pareils conflits sont d'autant plus à craindre que la Chine est déjà branlante devant l'assaut de Moscou. Est-ce que les vrais maîtres de la Chine ne sont pas les *cinq millions de reîtres et de bandits* qui écument ce grand pays au bénéfice d'une poignée de politiciens ou de féodaux?

Mais rien n'a éclairé les Puissances, pas même ces luttes fratricides dont souffre tant la masse chinoise, ce pauvre peuple qui compte si peu pour la faction de Nankin. Luttes de *principes*, diront certains dogmatiques ignorant tout de la Chine; luttes *d'appétits*, faut-il dire, entre une poignée d'ambitieux qui exploitent leur pays pour des fins personnelles, et réalisent en quelques mois d'énormes fortunes, ainsi que Tchang Kai Chek lui-même a dû le reconnaître dans une proclamation d'octobre 1930. Ils inspirent si peu de confiance, les politiciens du Kouo Ming Tang, que jamais autant de Chinois, paysans ou ouvriers, n'avaient fui leur pays, cherchant

un refuge dans les colonies étrangères. C'est par millions qu'ils sont allés vivre en paix en Indochine, à Java, en Malaisie anglaise ou en Mandchourie, c'est-à-dire chez ces Européens ou Japonais, ces « impérialistes » dénoncés tant de fois par Nankin comme les pires ennemis de la Chine.

Eh bien, aucun de ces faits si probants, pas plus que les massacres continuels d'hommes, de femmes et d'enfants, n'ont ému les Puissances, leurs ministres responsables.

Pendant ce temps la misère, quand ce n'est pas la famine, une misère poignante, gagne peu à peu toutes les provinces de l'immense Empire et ce grand marché qu'est la Chine se rétrécit rapidement, se dérobe de plus en plus à l'économie mondiale, aggravant ainsi la crise actuelle en Europe et en Amérique.

Or, la S. D. N. se dresse contre le Japon, le somme, lui, le bon gendarme, de retirer ses troupes de Mandchourie! Où donc nous mènent nos bergers? Ils semblent croire, avec la Société des Nations, à un grand mouvement national en Chine, mouvement *spiritualiste,* qui soulève, emporte les masses vers un nouvel idéal et qu'il convient de respecter : d'où leur condescendance depuis vingt ans pour le Kouo Ming Tang et surtout pour la faction de Nankin. Mais le nationalisme de la Jeune-Chine n'est qu'une étiquette inspirée de l'étranger et, depuis, exploitée par le Kouo Ming Tang. Aussi la grande masse, 99 % de la population, instruite par une expérience particulièrement dure et ruineuse pour elle, n'a-t-elle que mépris et haine pour le nouveau régime, cette importation étrangère dite « démocratique », mais, dans la réalité, une tyrannie militaire.

Faut-il s'en étonner? Au contraire. Qu'une fois pour toutes les gouvernants et éducateurs étrangers de la Jeune-Chine se pénètrent bien de cette idée que nos concepts politiques ou sociaux troublent profondément

l'âme asiatique moins évoluée que la nôtre, la déséquilibrent. Ils ne peuvent être assimilés, ces concepts, qu'à faible dose et à larges intervalles. Leur *adoption* par un vieux peuple en retard ne crée naturellement aucune aptitude nouvelle, n'implique pas *adaptation,* surtout possibilité d'une adaptation rapide; bien au contraire, l'adaptation ne pourrait être que fort longue, tant elle heurte tout le passé, toute une vie antérieure qui se compte par siècles, sinon par millénaires. Le cerveau, maître de nos destinées, ne se transforme point au commandement; il n'évolue que lentement : c'est une loi biologique, rien ne saurait prévaloir contre elle.

C'est pourquoi l'instauration de la république en Chine a été un *anachronisme,* œuvre d'étourdis, tant étrangers que chinois. Il n'a pu en résulter qu'une régression.

La coûteuse expérience! La misère dans l'anarchie, une immense, poignante misère et vingt millions de sa population disparus par la guerre civile, par la famine. C'est là le bilan de la République chinoise depuis 1911 jusqu'à ce jour.

Et nunc erudimini gentes...

Le régime démocratique succédant brutalement à l'âge patriarcal! Est-ce possible, réalisable autrement que dans les mots, la phraséologie d'émancipateurs professionnels, ignorants, en mal d'étranges enfantements? Nous connaissons le phénomène de la mutation brusque en biologie, mais dans le domaine psychique, social, rien de pareil ne s'est encore vu.

C'est ce que les émancipateurs de la Jeune-Chine n'ont pas compris. Ces étrangers l'ont éduquée dans les formes d'instruction qu'ils donnent aux jeunes Européens ou Américains. Ils ont voulu que le Chinois, à peine émergé de l'enfance, grandisse, mûrisse tout d'un coup; ils se sont évertués à le faire courir avant qu'il pût bien marcher. Les vrais responsables de l'anarchie présente sont

donc ces éducateurs imprudents, beaucoup plus que le Chinois lui-même. N'ont-ils pas brisé les vieilles disciplines ancestrales, enseigné brutalement le libre arbitre, la libre pensée à une vieille race qui ne s'était maintenue à travers les siècles que grâce aux principes d'autorité : autorité du Fils du Ciel, Patriarche suprême, autorité du Père de famille représentant de ce patriarche céleste? Fallait-il enseigner de la jeter bas, brusquement, sans transition aucune, cette double autorité? La sanction, le châtiment est venu, d'ailleurs. Les jeunes émancipés renient aujourd'hui leurs initiateurs, les poussent hors de Chine... au nom de la liberté, de la « self-détermination ». Bien mieux, ils les rendent responsables de tous les malheurs de la Chine, de sa pitoyable situation actuelle, politique et économique, englobant dans leur vindicte tous les autres étrangers, industriels et commerçants. « Sus à l'étranger, à ce chien d'impérialiste! » Tel est le cri de la Jeune-Chine, du nationaliste.

Il n'est que temps de laisser de côté notre vieille idéologie qui nous a tant de fois déçus; c'est l'heure de ne s'attacher qu'aux faits, aux réalités. Un puissant nationalisme en marche, soutenu par toutes les forces morales et matérielles de la Chine; une grande Démocratie jaune en formation : c'est là une illusion des peuples d'Europe, une vision fallacieuse s'il en est. On confond apparence et réalité. Ce qui existe, c'est une faction audacieuse qui se sent soutenue par l'Etranger, par tous les partis, surtout libéraux, sans compter la IIe Internationale. Toute sa force, cette faction l'emprunte à ces groupes et non au peuple chinois qui la redoute. Si elle vise au pouvoir, c'est pour les bénéfices qu'il comporte et non pour le bien général, un concept encore si amorphe en cette Chine où domine, avant tout, l'intérêt de la « gens », du clan.

Les Puissances doivent enfin distinguer entre la vraie Chine, celle qui travaille et qui souffre, et ce petit clan

de parasites qui s'appelle *Kouo Ming Tang*, que n'étaye aucun parti dans le pays, aucun groupe éclairé.

Mais quelle a été l'œuvre de ce clan depuis 1911?

Il n'y a pas eu de véritable changement en Chine, depuis 1911, dit un homme averti, rien de ce qu'on peut qualifier « démocratique ». La révolution n'a donné naissance qu'à des opportunistes sans scrupules et sans préparation au rôle qu'ils prétendent jouer. Pas un homme n'a surgi, pas un conducteur de peuples n'est apparu sur ce vaste territoire. De petits politiciens, bons tout au plus à remplir une fonction subalterne de bureaucrates, se voient confier le gouvernail de l'Etat. Quoi d'étonnant que la faillite soit complète et que l'appellation « République » soit un mot vide de réalité? Le Kouo Ming Tang a renversé l'Empire, mais a été incapable de rien mettre à la place. Il n'a pas su davantage brider les forces mauvaises déchaînées par la révolution. Et dire qu'il cherche à déverser le blâme sur les étrangers, sur les nations qu'il qualifie d'« impérialistes » !

La voilà, la vraie tragédie de la Chine. Ce que nous voulons, nous, c'est une vraie révolution, dans les âmes, un changement, cette fois, qui humanise nos institutions.

Mais qui parle ainsi? Sans doute un de ces *Iang Koui* (démons étrangers) impérialistes, moi par exemple, insulté (comme un Chinois sait insulter) et menacé par la Jeune-Chine. Pourquoi? Parce que, avant cet écrivain, j'ai longuement analysé les faits de la prétendue révolution Kouo Ming Tang, dissipé les apparences pour établir les réalités, dévoilé à tous ceux qu'a dupés le nationalisme la terrible tragi-comédie qui se joue en Chine, menace de la ruiner pour un siècle.

J'en reviens à la citation : elle n'est pas d'un « démon étranger », mais bien d'un Chinois, le docteur Hou Che, un de ces hommes compréhensifs que la faction de Nankin se garde bien d'utiliser. Ces hommes dépassent trop l'intellect de la clique au pouvoir : elle en est fort jalouse,

les dénonce comme réactionnaires, les poursuit de sa haine.

Le docteur Hou Che conclut :

> Le mouvement nationaliste a complètement échoué, car l'âme chinoise n'a pas changé, n'a pu se transformer si vite: d'où l'anarchie actuelle.

Sans doute : et c'est la faute de l'éducateur européen ou américain qui a cru pouvoir créer la « fonction », sans que l'organe, même embryonnaire, existât.

Une personnalité hindoue fait le même reproche aux Anglais :

> Vous croyez nous démocratiser, mais ne voyez-vous pas que, si nos jeunes gens élevés dans vos Universités parlent votre jargon social, émettent vos aphorismes politiques, leur pensée, leur âme, reste, malgré eux, celle des ancêtres? Aussi leurs actes sont-ils stériles. Vous allez trop vite : l'Inde vit toujours dans le passé et n'en sortira que lentement. Pensez aux mille liens visibles ou invisibles qui l'enchaînent aux aïeux et à la vie mentale de ceux-ci. Démocratie : ce n'est qu'un mot; pour le plus révolutionnaire d'entre nous, il n'évoque encore aucune réalité.

C'est la vérité même, mais le Jeune-Chinois, lui comme son émancipateur, ne l'a jamais soupçonnée. D'où le désordre actuel dans toute l'étendue du pays. L'évolution comme les sciences a ses lois : si les peuples veulent brûler les étapes, ils sont violemment rejetés en arrière. Supposons qu'en l'an 1000 de notre ère, les gouvernants d'Europe aient voulu établir, dans leurs Etats, le régime parlementaire; l'expérience n'aurait pas vécu. Ainsi en est-il de la tentative chinoise; ce grand pays en est tout meurtri. Aussi le peuple voue-t-il aux gémonies ses prétendus réformateurs, plus soucieux de leurs petits intérêts que des siens et, en tout lieu, générateurs de désordre et de ruine. Il considère en outre avec une anxiété grandissante les progrès rapides du bolchevisme.

A cette situation si grave, il est urgent d'apporter un remède qui serve à la fois les intérêts de la Chine et les nôtres. C'est un signe des temps que, malgré leurs préventions contre les Européens, des Jeunes-Chinois éclairés ont soulevé la grave question d'une mesure radicale, la seule efficiente à leur avis, longuement mûri. Ne nous invitent-ils pas à intervenir, à débarrasser la Chine des dictatures militaires nationalistes et à libérer ainsi le peuple? Pour eux la *faillite de la faction de Nankin est totale, irrémédiable;* il faut chercher une autre solution du problème social et politique.

Un double objectif s'offre donc à nous : 1° arracher la Chine à la néfaste influence de Moscou et du Kouo Ming Tang, et la faire rentrer dans le concert des nations pacifiques; 2° rétablir ce grand marché mondial, de telle sorte qu'une masse de 250 millions d'âmes ne se dérobe plus, dans l'anarchie, à la production générale. Inutile d'ajouter que pareil objectif a pour corollaire d'assurer la sécurité des grandes colonies d'Asie.

Mais il convient, avant tout, de n'abandonner aucune des sauvegardes essentielles conférées par les traités. Si nous cédons sur ce point, nous allons fatalement à des conflits que la force seule pourrait dénouer. Nos sauvegardes politiques et financières, ce sont les privilèges d'exterritorialité et le contrôle international des Douanes, des Postes et de la Gabelle, qui devrait être rétabli dans toute sa rigueur ancienne : trop de concessions ont été déjà faites à la faction de Nankin. Ces garanties, d'énorme importance, constituent notre base d'appui et de résistance, comme le seul point de départ pour une restauration politique. Il importe, en effet, d'avoir toujours présent à l'esprit que l'organisation moderne récemment introduite en Chine par l'Europe se manifeste comme trop complexe encore pour le Chinois. Tous les grands services exigent les vues d'ensemble et la technique de l'Européen. On peut même ajouter que dans la

crise actuelle, l'état-major international des Douanes et des Postes est la seule autorité qui maintienne un semblant d'unité sur le vaste territoire. Détruisez-la par excès de libéralisme et vous serez forcé de la rétablir. On peut ajouter que les recettes des Douanes sont les seules régulièrement perçues et encaissées dans leur totalité. Sans elles, il y a beau temps que la Chine eût été déclarée en faillite. Il a fallu un Vandervelde pour faire la mirifique découverte que cette belle œuvre d'ensemble de l'Européen n'est pas sienne, mais celle du Kouo Ming Tang! Donc aucun doute que si la situation économique de la Chine n'a pas sombré dans l'anarchie présente, la cause en est uniquement à l'action étrangère, à des organismes comme ceux des Douanes et des Postes.

A ces organismes, un autre doit être ajouté dont l'efficacité serait immense; c'est même la *clef* du problème de l'ordre à rétablir. Il s'agit d'une *police internationale* conçue sur le modèle des Douanes, c'est-à-dire avec un état-major européen et américain, dans lequel le Japon, lui aussi, trouverait une large place. Etant donné l'immensité du territoire, cet organisme ne devrait pas compter moins de 250.000 hommes. Certains Européens ont préconisé la création de cette puissante gendarmerie; mais en n'osant réclamer des cadres étrangers, ils ne pouvaient ignorer que cette formation se révélerait inefficiente. Aucun Européen familiarisé avec la mentalité chinoise ne me démentira. Au contraire, avec des cadres internationaux, elle constituerait une puissance qui en *imposerait à toute la Chine.* En dehors du petit groupe d'étrangers qui la dirigerait, cette police comprendrait évidemment une très large majorité d'éléments chinois, comme cela se passe aux Douanes et aux Postes. Elle serait un adjuvant précieux pour obtenir le désarmement, jusqu'ici impossible, de tous les mercenaires et brigands dont le licenciement est la condition première de toute sécurité en Chine. Mais comme il serait fort

dangereux de rejeter dans la circulation ces hordes, renforcées de brigands, sans avoir du travail à leur fournir, il est nécessaire de reprendre l'ancien programme de grands travaux élaboré en 1913, pour toute l'étendue du vieil Empire, par un consortium financier international : construction de routes, de canaux, de chemins de fer particulièrement. La Chine étant, dans son immensité, le territoire le plus mal desservi du monde, il y a là le plus vaste champ d'activité que l'on puisse imaginer, et un remède partiel à la crise économique mondiale.

Un pareil programme implique d'énormes dépenses. Comme la Chine est virtuellement en faillite et manque de toute réserve financière, il faudra nécessairement faire appel à la finance étrangère dont le consortium ne consentira jamais à prêter une sapèque aussi longtemps que durera le désordre présent. Le gage exigé par lui sera le maintien du système des Douanes et de ce contrôle financier international que, dans son rapport en 1926, l'envoyé spécial de Washington, M. Silas Strawn, qualifiait d' « ancre de salut dans le chaos politique actuel », chaos qui n'a fait que croître. Le même enquêteur ajoutait que tout le pays court à sa ruine sous une tyrannie militaire : *rien n'est changé depuis;* il y a même une singulière aggravation. Si pro-chinois que soit cet Américain, il ne s'exprime pas autrement que les Européens qui connaissent la Chine. Il n'entrevoit de salut que dans l'intervention étrangère sous une forme qui n'aurait, d'ailleurs, rien de brutal et ne serait pas, nécessairement, synonyme d'une action militaire, par exemple le contrôle des chemins de fer qui paralyserait les fauteurs de guerre civile.

Mais la première mesure d'ordre général, celle qui conditionne toutes les autres après la création d'une police internationale, c'est l'établissement d'un véritable gouvernement central avec pouvoirs étendus, donc capable, comme autrefois, d'imposer son autorité aux pro-

vinces. Le chef effectif du gouvernement et les ministres seraient élus par ces Assemblées dites provinciales formées de notables, des meilleurs éléments, et jouissant d'une autorité morale incontestable, mais supprimées par le dictateur de Nankin, malgré toutes les garanties de compétence, d'efficacité qu'elles présentaient. Inutile d'ajouter que certains tou kiun de valeur pourraient faire partie du gouvernement. Celui-ci verrait, sans doute, sitôt qu'il ferait acte d'autorité, se liguer contre lui certaines factions politiques, mais c'est ici qu'interviendraient les grandes Puissances, celles qui ont signé le pacte de Washington. Elles soutiendraient, *de toute leur autorité, de tous leurs moyens de pression,* le nouvel ordre établi. Par exemple, les flottilles de guerre étrangères, fluviales et côtières, si utiles déjà, pourraient être fortement augmentées et soumises à un commandement unique. Elles patrouillent déjà l'immense artère du Yangtze où elles rendent tant de services, sauvent tant d'existences en protégeant les grandes cités contre les hordes rouges. Ces flottilles feraient, en quelque sorte, partie intégrante de la gendarmerie internationale, la renforceraient efficacement. En cas de nécessité, elles rendraient possible un blocus des ports, en particulier du centre stratégique de Hankeou, malgré sa situation à l'intérieur, à 1.000 kilomètres de la côte. C'est alors, avec ces moyens de sécurité, que les Puissances pourraient se risquer à fournir une aide financière au Gouvernement, mais l'usage de ces fonds serait naturellement contrôlé par ces Puissances, sous peine de volatilisation rapide.

Même contrôle international sur les voies ferrées débitrices de l'Europe; toute sécurité serait ainsi assurée à l'exploitation et aux voyageurs. On pourrait alors réparer toutes ces voies qui sont dans un état lamentable sous le régime de Nankin.

L'action connexe, régulatrice, des grands services

douanier, postal et policier donnerait toute efficacité à cet ensemble de mesures. Naturellement, un appui serait fourni, si c'était nécessaire, au Gouvernement, pour mener à bonne fin le désarmement des mercenaires. Les Puissances, en particulier, prendraient toute mesure utile pour la cessation complète de cette *énorme vente et contrebande d'armes* pratiquée actuellement par l'Europe et l'Amérique et qui a gratifié le tou kiun de son plus sûr moyen de tyrannie. Si la Société des Nations continue de couvrir pareil commerce, nos grands mots de paix, d'universelle fraternité sont pure duperie. Le malheureux peuple chinois n'a-t-il pas assez souffert?

En cas de résistance organisée, de révolte sérieuse d'un tou kiun, un noyau de troupes choisies gouvernementales constituerait la masse de soutien du corps de police international. . . . .

Tel est le plan général à étudier : il n'a d'autre prétention que de constituer un schéma basé sur ma connaissance de la Chine, de la nature certaine des réactions de son peuple et de l'*incapacité présente du seul Chinois à réaliser son salut*. Il y a trop de divisions et de méfiance mutuelle entre les clans politiques qui pullulent comme champignons. Et l'on ose parler d'unification prochaine, cette duperie pour la consommation étrangère! Aucun doute que la politique de Washington n'ait fait faillite : n'a-t-elle pas méconnu la carence organique de la Chine, comme d'ailleurs l'incapacité de tout pays à évoluer, à se transformer au commandement? On n'est pas plus candide que le politicien américain ou les dirigeants de la Y. M. C. A. qui ont cru sincèrement pouvoir transformer en vingt ans le Chinois à leur image, en faire un nouvel homme!

Les moyens de pacification envisagés heurteront sans doute toutes nos idées démocratiques, celle de souveraineté en particulier. Tous les dogmatiques de la liberté intégrale jetteront les hauts cris et certains politiciens,

d'une ignorance profonde de ces problèmes, ne perdront pas l'occasion de faire de la démagogie internationale au grand dam de leur pays, ainsi que nous venons d'en voir de regrettables exemples. Mais la Chine est encore si loin de l'évolution atteinte par la plupart des peuples européens ! Surtout ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que le présent régime qualifié « républicain » est responsable non seulement de l'immense misère actuelle, mais encore de la mort de millions d'êtres. Toutes les classes sociales en ont assez de ces luttes fratricides dont s'engraisse un centième de la population, pendant que pâtissent les quatre-vingt-dix-neuf autres centièmes.

Il faut aussi se bien pénétrer que le *salut n'est réalisable que par l'aide financière* des Puissances et de leur contrôle effectif.

Il y aurait bien certaines révoltes bruyantes, beaucoup de cris surtout, de manifestations d'étudiants et de politiciens, mais dès que les mécontents se rendraient compte que la décision des Puissances est irrévocable, en particulier dès qu'ils la verraient se matérialiser, toute résistance sérieuse cesserait, en dépit de Moscou. Et les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la population dont je parlais se réjouiraient grandement de pouvoir enfin travailler en paix dans leur champ, leur atelier, leur comptoir, c'est-à-dire produire normalement sous la protection de la gendarmerie internationale. D'autant plus que cette masse tant tyrannisée et tondue sait bien que ce contrôle des Puissances, si avantageux pour elle, son seul salut dans le présent, n'est que *passager*, se relâchera graduellement pour disparaître dès qu'un gouvernement fort sera constitué.

Ce serait vraiment une ère nouvelle pour la Chine, la fin d'un long cauchemar. Car ce grand pays n'est plus qu'une épave sociale où le tyran des masses est tantôt le reître, tantôt le brigand bolchevisé, ou encore l'étudiant, cette engeance en perpétuelle révolte, qui violente les

ministres ou prend d'assaut les gares, interrompant le service normal des grands réseaux. Oui, c'est la pleine anarchie! Toute loi, toute justice est lettre morte!

Ce plan vient trop tard, diront certains. Au contraire, l'expérience nationaliste a été tentée avec la faction de Nankin. Or, c'est un fait indéniable que cette expérience s'est révélée plus désastreuse encore que le régime précédent des tou kiun. Le chaos est tel aujourd'hui que tout organisme croule : finance, douanes, postes, chemins de fer, etc. Aussi le plan que je viens d'esquisser serait-il la fin de cette ruineuse anarchie.

Il n'y a pas d'autre solution. Interrogez tout Européen et Américain indépendant vivant en Chine : il vous répondra que si les grands organismes économiques étrangers ne combattent pas systématiquement le gouvernement de Nankin, c'est parce qu'ils n'entrevoient aucune autre faction capable de rétablir l'ordre dans le chaos présent qui dure depuis vingt ans, c'est-à-dire depuis l'apparition, sur la scène politique, du Kouo Ming Tang, en 1911. Avec un autre clan, c'est la même perspective de *stérilité malfaisante* qui s'impose à leur esprit.

Il faut donc que les Puissances se résignent à agir, et dans l'entente mutuelle. Elles doivent enfin distinguer entre la vraie Chine, celle qui travaille et souffre, et ce petit groupe d'ambitieux politiciens, de bruyants patriotes, violemment xénophobes, qui ont adopté la constitution politique de *Moscou*. La vraie Chine, celle qui n'ose faire entendre sa voix, nous devons la soutenir, l'aider à ramener l'ordre. Nous oublions trop que nous sommes son meilleur appui, un appui indispensable en cette crise d'évolution, de transition. Ses appels sont discrets, mais réels, surtout ceux des hommes d'affaires. Il faut s'en rendre compte : c'est sur l'honnêteté, la rigide conscience de l'Etranger, que le Chinois fait reposer toute sa confiance, et non sur ses congénères. *C'est dans*

nos banques qu'il abrite ses réserves. Il sait par expérience que les fonds publics des Douanes et des Postes seront régulièrement dilapidés sitôt que disparaîtra notre contrôle. Il sait encore, malgré les calomnies des politiciens, que sa liberté, les droits de son pays ne sont en rien menacés par une poignée d'Européens au service de la Chine, aux Douanes et aux Postes, pas plus que s'ils fournissaient des cadres à une police internationale. Auxiliaires précieux que ces Européens, les seuls désintéressés, ceux-là même qui l'ont sauvée de la banqueroute.

La libération de la Chine de l'emprise impérialiste et capitaliste étrangère : c'est là le cri de guerre des nationalistes contre nous; et ils se hâtent de renier, de déchirer tous les traités. Mais qui donc menace l'indépendance de la Chine sinon le Bolchévik? C'est lui qui tend ses nerfs pour faire de ce grand pays l'instrument de ses fins de bouleversement, de ruine économique des nations occidentales. Déjà, en ce qui concerne la Chine, est-ce que Moscou, pour la mieux dominer, n'a pas mis la main sur la Mongolie et sur une grande partie de la Mandchourie? D'où la riposte japonaise.

Les nationalistes ne se contentent pas d'enseigner à l'enfant, dans leurs écoles, le « devoir de haine » à notre égard, d'empoissonner des millions de jeunes âmes; ils nous accusent encore de ruiner leur pays par notre commerce. Comment? En lui vendant, nous drainons, paraît-il, son argent. Accusation puérile : car, qui donc force le Chinois à se fournir de produits européens? La vérité, c'est que le Jeune-Chinois nous envie notre capacité de production, nos moyens d'action. Il a voulu marcher sur nos traces et, dans son orgueil, nous supplanter; il a piteusement échoué. C'était fatal : il lui manque le cerveau créateur et organisateur, mais aussi la notion de l'intérêt général. Il a fait faillite, il a perdu la « face » devant ses concitoyens, devant les meilleurs groupes so-

ciaux; il a été pesé par eux et trouvé trop léger. Il nous en veut de son insuffisance. D'où sa grande colère contre nous, mais aussi à l'égard des meilleures classes chinoises. Il les poursuit de sa vindicte, lance contre elles les pires éléments de la population, embrigadés en 1925 et 1926, à l'instigation de Moscou. Aussi, ces classes laborieuses redoutent-elles surtout la mainmise des nationalistes sur les Concessions étrangères : elles ne savent que trop quelle ruine s'ensuivrait pour toute l'économie de leur pays, si dépendante des capitaux européens. Elles craignent aussi la suppression du contrôle des Douanes exercé par l'étranger, car ce contrôle, si restreint aujourd'hui, est encore la meilleure garantie du crédit de la Chine. En un mot, elles veulent toutes, ces classes sociales, y compris la classe paysanne, sortir, avec notre aide, de l'anarchie actuelle.

Mais pour que notre aide à la Chine soit efficace, il importe, avant tout, de n'abandonner à aucun prix notre privilège de *juridiction consulaire.* Il est essentiel aussi de conserver nos Concessions et de faire usage de la force si nécessaire, cette seule autorité que reconnaisse le Jeune-Chinois. Nous devons donc non seulement protéger nos intérêts, mais encore ceux de plus d'un million de Chinois qui sont venus, depuis cinquante ans, se mettre à l'abri du drapeau de la France et de l'Angleterre dans leurs Concessions. C'est tout notre prestige qui est en jeu.

La fermeté des Puissances en Chine aurait aussi ce très important résultat de consolider l'autorité si bienfaisante, si nécessaire, exercée par elles dans leurs colonies d'Asie où tant d'efforts créateurs ont été réalisés et tant de capitaux investis au bénéfice surtout de l'indigène.

Mais ce n'est pas tout : l'apparition de cet ordre nouveau serait le coup le plus rude encore porté à Moscou, au bolchévisme, cette régression sociale. C'en serait fini

de ce cauchemar du plus douloureux servage qui ait encore menacé l'humanité.

La paix mondiale, dans l'entente des Puissances, aurait fait son premier pas en avant. Et l'ère des discours serait enfin close pour faire place aux actes.

Je dois mentionner en passant une autre solution de ce grave problème de la paix en Asie et, par suite, en Europe : un projet de *fédération des Puissances coloniales,* au cas où les Etats-Unis se refuseraient à collaborer avec nous en Chine, pour la mise en action du plan dont j'ai parlé.

Il me reste encore à dire un mot d'un plan de pacification envisagé au Japon, projet d'un véritable intérêt, parce que très pratique et facile à réaliser. Il serait l'amorce d'une organisation véritable de police internationale, de grande envergure, c'est-à-dire englobant tout le territoire.

Il s'agirait de limiter, sinon d'empêcher complètement, toute guerre civile entre le nord et le sud : le bassin central du Yangtze, de Shanghaï à Tchong King, serait déclaré par les Puissances *zone neutre,* y compris les villes et bases d'opérations possibles situées sur les deux rives. Les flottilles actuelles internationales assureraient cette neutralité. La Chine serait ainsi *coupée en deux* et les armées de reîtres et de bandits se verraient isolées devant un barrage infranchissable. Inutile d'ajouter que les cités têtes de ligne de voies ferrées seraient aussi neutralisées, sinon la faction de Nankin, par exemple, pourrait, à nouveau, partir en guerre contre le nord, puisqu'elle occupe Pou Keou, sur la rive gauche, en face de Nankin.

En attendant mieux, pareille intervention des Puissances, si facile et si peu onéreuse, dont les masses chinoises se réjouiraient grandement aussitôt, aurait des résultats rapides et d'une grande amplitude. L'effet moral, considérable, dépasserait encore celui produit par le

blocus. L'entrée en ligne des Puissances dans un but de paix serait un coup des plus rudes pour toutes les factions politiques, le meilleur des avertissements.

Etant donné toutefois la mésentente habituelle de ces puissances, il est difficile de faire le moindre pronostic sur leurs décisions prochaines. Mais il est pour elles un *minimum* d'action à réaliser : elles doivent se maintenir solidement aux trois grandes portes de la Chine, aussi ses trois grandes issues : Canton, Shanghaï et Tientsin. Ce sont là, avec Hankeou, les vrais bastions stratégiques et économiques du vaste territoire qui devraient être déclarés neutres, *zones franches*, aussi longtemps qu'aucun pouvoir n'existera. Tant que nous tiendrons ces centres vitaux et que les flottilles de guerre internationales continueront de patrouiller les grands fleuves, la Chine pourra se défendre, à un certain degré, contre l'anarchie et la misère, contre le bolchévisme. Notre prestige aussi, cette grande force devant les Jaunes, se rétablira peu à peu... et nos colonies s'en trouveront consolidées, tandis qu'une mainmise de Moscou sur la Chine leur serait fatale. Mais rien de *vraiment efficace* ne sera réalisé aussi longtemps qu'il n'existera pas une *puissante gendarmerie internationale.*

Il n'y a point d'autre voie vers la paix; l'Angleterre et l'Amérique en particulier finiront-elles par comprendre que leur faux libéralisme ne peut avoir d'autre résultat que d'aggraver la situation? Elles ont traité le vieil Empire comme une démocratie, alors que la Chine n'a fait qu'adopter une nouvelle enseigne qui jure avec son état social : celle de République. Ces nations ont ainsi fait brèche, ouvert le chemin au Bolchévik.

Grande est notre responsabilité à tous : notre dogmatisme politique, nos encouragements plus ou moins masqués au pseudo-nationalisme chinois ne peuvent avoir d'autre résultat que de livrer aux Soviets une énorme masse humaine qui mérite un meilleur sort. Il n'est que

temps de nous éveiller à la réalité, sinon le problème du Pacifique, dans son ensemble, deviendra inextricable, insoluble, fera naître les plus graves conflits.

Il a été quelquefois question de laisser la Chine se scinder en deux ou trois territoires indépendants : l'histoire nous prouve, en effet, que ce grand pays n'a jamais formé une unité politique, une nation véritable au cours des siècles. La Chine du nord et celle du sud ont toujours été en opposition raciale et souvent séparées politiquement à diverses époques. Ce serait même l'intérêt de l'Europe de favoriser cette scission. L'avenir en serait éclairci.

Certains s'étonneront sans doute que, dans ce plan de rénovation de la Chine, j'aie laissé de côté la Société des Nations. La raison en est simple : l'intervention de la S. D. N. dans le conflit sino-japonais a été plus que stérile; dans son incompréhension des faits, des réalités, elle a si mal manœuvré qu'elle a compliqué le problème et aggravé la situation. En raison surtout de sa partialité à l'égard du Kouo Ming Tang, d'un petit clan politique fauteur de désordre et violemment xénophobe, elle a inquiété le Japon et l'a ainsi contraint à étendre le champ de ses opérations. Elle a même failli provoquer cette mêlée, cette guerre qu'elle veut éviter. Quant à la valeur pratique de la « résolution » prise le 10 décembre par son Conseil, c'est le néant, une illusion de plus jetée en pâture aux foules. Pouvait-il d'ailleurs en être autrement, alors que le fait le plus frappant des délibérations du Conseil de la S. D. N. était, chez ses membres, une ignorance totale de l'âme asiatique et de ses réactions, si importantes cependant à déterminer?

Faut-il aussi dire un mot du nouveau ministère formé à Nankin, où l'élément cantonnais s'est imposé? Ce groupe du sud a toujours été le plus agité, le plus anarchique. Ce sera donc à Nankin, dans le panier de crabes

Kouo Ming Tang si justement célèbre, des luttes plus enragées que jamais.

En outre, certains de ces ministres sont nettement bolchevisants. Aussi Chinois et Européens n'ont-ils rien à espérer de cette réapparition de Cantonnais dont la xénophobie aggressive ne s'est révélée que trop cruellement ces dernières années. *C'est donc à nous, grandes nations, de sauver la Chine d'elle-même.*

C'est là sans aucun doute la grande tâche que nous commande notre intérêt, sinon le devoir d'humanité. Mais il est urgent que les augures se prononcent! Il ne s'agit de rien moins que de la paix du monde, de sa prospérité par la conservation d'un grand marché, et surtout du sauvetage de centaines de millions d'êtres qui, abandonnés à eux-mêmes, en ont pour un demi-siècle à se débattre dans l'angoisse de l'insécurité et de la ruine progressive.

Lisez plutôt leur histoire! C'est toujours l'Etranger qui,au cours de périodes d'anarchie si fréquentes, sauva la Chine d'elle-même. Plus récemment, après le Mandchou, ce fut l'Européen, à l'époque Tai Ping.

Dr A. LEGENDRE.

LA VIE DOULOUREUSE D'IVAN TOURGUÉNEFF[1]

AVEC DES LETTRES INÉDITES DE TOURGUÉNEFF A SA FILLE ET A SA PETITE-FILLE

IV

Nous avons vu par les dernières lettres de Tourguéneff à sa fille Pauline (fin 1858) que ses déplacements et surtout son voyage à Rome lui ont été salutaires et l'ont guéri du *tœdium vitæ* frisant le désespoir causé par la froideur et le détachement complet de la « grande Pauline » (Mme Viardot).

Il reprend sa vie littéraire, il achève *Assia* (2), il jette sur le papier le plan de son Essai sur *Hamlet et Don Quichotte;* il répond paternellement aux jeunes qui s'adressent à lui (poètes et prosateurs débutants) et leur donne des conseils, des encouragements, — telle la lettre fort intéressante à plus d'un titre qu'il écrivit au jeune poète Alexis Plechtchéïeff, très connu depuis et devenu le favori de la jeunesse d'avant-garde des années 60-80 du siècle dernier, lettre inédite que nous donnons ici pour montrer l'état d'âme de Tourguéneff à la sortie de la crise que nous venons de décrire. Voici cette lettre à A. N. Plechtchéïeff :

(1) V. *Mercure de France* du 15 novembre 1931.
(2) Traduit par Marc Séménoff sous le titre *Héroïsme d'Amour.*

[Domaine de] Spasskoïé,
le 24 septembre 1858.

« Quelle triste lettre vous venez de m'écrire, très cher Alexis Nicolaïevitch! — Je compatis beaucoup avec vous, parce que comme vous le dites très justement, j'ai parcouru le même chemin. Mais j'aime moins votre tristesse; elle est l'inévitable compagne de la jeunesse qui se débat si justement parce qu'elle n'est pas en mesure de manier sa propre richesse. C'est dans l'ordre des choses. Mais s'adonner trop à cette tristesse est nuisible, et la voix d'un quadragénaire peut être utile en l'occurence. Pourquoi êtes-vous triste? Est-ce parce que vous ne savez pas encore si vous avez du talent? Mais donnez-lui le temps de mûrir, et si même il fait défaut, est-ce que l'homme a besoin nécessairement de talent poétique pour vivre et agir? Est-ce que c'est le milieu qui vous entoure qui vous pèse? Mais, d'abord, il me semble que vous vous arrêtez à la surface des phénomènes, et, en second lieu, si présentement en l'année 1858 vous désespérez et vous vous livrez à la tristesse, qu'est-ce que vous auriez fait, si vous aviez eu 18 ans en 1838, quand tout, tout devant nous était noir — et demeura noir? ......

Vous n'avez à présent plus de temps ni de raison d'être triste. Devant vous se trouve un grand devoir : vous devez *vous* former, faire de vous un homme — et puis ce que vous deviendrez, où vous mènera la vie, cela laissez faire votre nature : vous serez justifié devant vous-même. Pensez moins à votre personne, aux souffrances et aux joies, ne la considérez pour le moment que comme une forme qu'on doit remplir d'un contenu bon et utile. Travaillez, étudiez, jetez les grains, — ils monteront en leurs temps et lieu. Rappelez-vous que beaucoup de jeunes gens — vos semblables — travaillent, se débattent sur toute la surface de la Russie. Vous n'êtes pas seul, — que voulez-vous alors de plus? Pourquoi désespérer et croiser les bras? Et si les autres vont faire la même chose, qu'adviendra-t-il? Vous avez le devoir moral devant vos camarades (souvent inconnus de vous) de ne pas croiser les bras. ....

Quant aux deux poésies que vous m'avez fait parvenir,

elles peuvent être aussi bien œuvres de jeunesse d'un véritable poète que celles de jeunesse d'un adroit dilettante. Elles n'ont pas encore de physionomie, et sans cela il n'y a pas de poésie, surtout de poésie lyrique. Mais ne vous démenez pas, ne vous en faites pas. Permettez-moi de vous citer mon propre exemple : ma physionomie apparut vers la trentaine et, par malheur, ce n'est pas à trente que j'ai commencé à écrire (3).

Donc — corragio, Santo Padre! — Corragio, Signore Alexis! — Travaillez avec courage, calme, sans impatience : tout détail ne donne que le fruit qu'il peut donner. Continuez à écrire des vers, — qui sait? Votre vocation est, peut-être, d'être poète! mais ne les publiez pas et ne vous livrez pas à la *volupté de la tristesse* : c'est toujours de l'onanisme, aussi nocif que l'autre.

Je ne sais si vous serez content de cette lettre, mais elle m'est inspirée par une vraie sympathie pour vous. Je serai à Pétersbourg vers le 10 novembre et espère vous voir souvent cet hiver. En attendant portez-vous bien. Je vous serre amicalement la main et reste

Votre dévoué,

IV. TOURGUÉNEFF.

Donc il ne pense plus à abandonner la littérature. Il écrit, il se plonge à Spaskoïé, cœur et âme, dans les grandes réformes qui se préparent en Russie et il s'apprête à faciliter l'application de la plus importante, — l'affranchissement des serfs, — dans son domaine (Spaskoïé), d'où il étendra son initiative à ses autres propriétés (4). Il est déjà, au début de 1859, à Pétersbourg, d'où il écrit à Botkine et à sa fille tout en continuant ses efforts pour reprendre la vie commune avec Mme Viardot, comme le prouve cette lettre :

(3) Né en 1818, Tourguéneff avait, par conséquent, trente ans en 1848 : c'est vers cette époque qu'il abandonne définitivement la poésie proprement dite et aborde la prose, la brillante prose de ses pièces de théâtre et surtout de ses récits, nouvelles, et finalement de ses romans et poèmes en prose.

(4) Nous le verrons plus loin dans une lettre d'Ivan à son parent Nicolas Ivanovitch Tourguéneff, le célèbre décembriste.

Pétersbourg, ce 16/28 janvier 1859.

Chère Paulinette,

Cette fois-ci tu peux me gronder tant que tu voudras — j'ai fait le paresseux d'une façon impardonnable. Voici trois lettres que je reçois de toi et je n'y ai pas répondu! Je compte sur ta clémence et te promets de mieux me conduire à l'avenir. Procédons par ordre.

Je commence par te dire que je suis complètement guéri; Dieu merci, je ne suis que trop guéri, car cela me fait trop courir à droite et à gauche. Tous les jours je me disais qu'il me fallait écrire et tous les jours je le remettais à demain. Voilà ce que c'est que de devenir étourdi à mon âge.

Ta lettre anglaise est très bien écrite — si tu l'as composée toi-même, c'est-à-dire s'il n'y a pas eu de correction — je t'en félicite et je t'assure qu'elle m'a fait le plus grand plaisir. J'ai lu avec regret que tu as fâché Mme Viardot — elle a été si bonne envers toi que tu lui dois obéissance et soumission en toute chose. Décidément tu es un peu trop susceptible et soupçonneuse. C'est là, je crois, ton principal défaut, dont il faut te défaire à toute force.

Nous nous reverrons, s'il plaît à Dieu, au mois de mai; et nous vivrons ensemble à partir du mois d'octobre, au retour de Courtavenel. Je te prie de bien travailler cette dernière année que tu dois rester à la pension afin d'être comblée de prix au grand jour de la distribution.

Dis de ma part à M. et Mme Tourguéneff (5) que je ne sais, en vérité comment les remercier de toutes les bontés qu'ils ont pour toi; prie-les de m'excuser de ne pas leur avoir écrit jusqu'à présent; il faut avouer que je suis un paresseux fini! mais je ne suis pas ingrat; dis à Mme Tourguéneff que je la salue jusqu'à terre — à la mode russe.

Tu feras remettre (sans tarder) la lettre russe ci-jointe au prince Troubetzkoï dont je ne connais pas l'adresse. Dis à Mme Viardot que j'attends avec impatience qu'elle m'écrive ce qu'elle a fait à Paris; dis-lui que je lui écrirai dès demain,

(5) Vu l'importance que ces parents ont eue dans la vie de la petite Pauline, nous en parlerons plus loin.

ainsi qu'à Viardot, auquel je vais envoyer une assez forte somme par l'intermédiaire de Stieglitz (6).

A bientôt, chère fillette, ne te fâche pas trop contre moi et sache, quoi qu'il arrive, que tu n'auras jamais un ami plus tendre et plus sûr que

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Ce sont les premières (7) manifestations — mentionnées par Tourguéneff lui-même — de *l'opposition* de la « petite Pauline » contre la « grande Pauline », opposition qui ira grandissant jusqu'à la rupture complète entre les deux femmes. Tourguéneff, lui, prendra toujours la défense de la grande Pauline, même, comme nous le voyons, en pleine crise de leurs relations.

La famille Tourguéneff dont il est question dans cette lettre est celle de Nicolas Ivanovitch Tourguéneff (1789-1871), le plus célèbre des Tourguéneff (après Ivan), décembriste ayant évité par hasard l'arrestation, écrivain avant et après le « 14 décembre », émigré jusqu'à l'amnistie sous Alexandre II, auteur de *La Russie et les Russes* (1847) et autres écrits. Il était un des oncles que l'écrivain vénérait et affectionnait le plus. Le hasard voulut que Nicolas Tourguéneff habitât avec sa famille Bougival dans sa villa « Vert-Bois », dans le voisinage de la villa des Viardot et de Tourguéneff, « Les Frênes ». Sa famille se composait de sa femme, la belle Claire (Clara) Viaris (1814-1891), fille du général napoléonien, marquis Gaëtan Viaris, leurs trois enfants : Fanny-Alexandra (1835-1890), Albert (1843-1892) et Pierre, peintre-animalier connu (1853-1912). Les relations de Tourguéneff avec cette remarquable famille devinrent très amicales et même intimes, depuis qu'elle eut accueilli avec beaucoup d'affection la « petite Pauline »,

(6) Célèbre banquier russe de l'époque.
(7) V. la lettre précédente du 11/23 octobre 1858.

comme le prouvent les lettres de Tourguéneff à sa fille, ainsi que la correspondance (de 1858-1883) (découverte par M. A. Fomine) d'Ivan Tourguéneff avec Nicolas Ivanovitch et sa famille (1908-1913), publiée en 1923. Cette correspondance — plus de 90 lettres d'Ivan Tourguéneff — est d'autant plus précieuse que Pauline Tourguéneff n'a pas laissé de *journal* (elle en avait cependant commencé un) et que Mlle Jeanne Tourguéneff était petite fillette à la mort de son grand-père; elle resta en excellents termes avec le dernier survivant de cette famille, Pierre Tourguéneff.

La famille de Nicolas Ivanovitch Tourguéneff, très unie, presque patriarcale, de mœurs pures, n'aimait pas Mme Viardot, qui lui rendait la pareille. Leurs relations restèrent purement officielles et ne se soutenaient par les Tourguéneff que pour ne pas contrarier Ivan Serguéiévitch Tourguéneff. Pendant la dernière maladie (1883) du grand écrivain, les jeunes membres de la famille Tourguéneff, ne voulant pas avoir d'histoires avec Mme Viardot, qui veillait sur le malade, et éviter de troubler celui-ci, attendaient à la porte des « Frênes » la sortie du médecin pour avoir des nouvelles... Quand il pouvait encore se déplacer, Tourguéneff profitait de toute absence de Mme Viardot pour aller voir ses parents soit à Paris dans leur hôtel particulier, rue de Lille, soit à Bougival dans leur villa.

Puisque nous parlons des Tourguéneff du « Bois-Vert », disons ici que le désir de Paulinette de prendre des leçons de catéchisme orthodoxe lui fut inspiré par l'ambiance des amis russes de Tourguéneff — les Tourguéneff, la comtesse Lambert (v. les lettres d'Ivan à cette dernière), Mme Tourguéneff-Somoff et même les Troubetzkoï (bien que ceux-ci fussent catholiques) dont Ivan Serguéïévitch, lors du mariage de Paulinette, tenait à cacher le fait de la cérémonie à *l'église catholique.*

Petersbourg, le 16/28 février 1859.

Ma chère fillette,

Grand merci pour ta longue lettre. Elle est un peu désordonnée mais cela ne fait rien. Je ne veux pas cette fois-ci faire le paresseux et je te réponds sur-le-champ... mais puisqu'il faut te parler franchement, je t'avoue que je ne suis pas très content d'une certaine frivolité que je crois remarquer en toi.

Je ne veux pas faire le pédant ni te gronder de ce que tu t'amuses; seulement je crains fort que ces bals, ces toilettes, ne nuisent à tes études. Mon enfant, tu auras le temps de t'amuser; crains de perdre celui où tu peux encore travailler. La danse ne va pas bien avec l'orthographe — et la tienne cloche encore un peu. En un mot songe qu'il faut que tu aies sérieusement fini tes études au mois de septembre — pour que je me décide à te faire quitter la pension; il faut travailler ferme d'ici là; tu trouveras ci-joint un billet pour Mme Tourguéneff et tu le lui remettras. Je suis très content de te savoir en bonne santé.

Moscou, le 23 mars 1859.

Tu peux à ton gré laver la tête à ton père, ma chère fillette, — ma lettre ne t'a pas été envoyée — et il n'y a pas de lettre pour Mme Tourguéneff. Il y a deux jours que j'ai quitté Pétersbourg et je pars dans une heure pour la campagne où je reste un mois à peu près. Le 8/20 mai je suis à Paris, si Dieu me prête vie. Cette nouvelle, j'espère, te fera plaisir. Attends-moi; pourtant je t'écrirai encore de la campagne.

A revoir, bientôt. Je t'embrasse, mets-moi aux pieds de Mme Tourguéneff.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

C'est pendant ce séjour en Russie que Tourguéneff, déjà guéri à Rome (8), revient complètement à la vie, se donne au monde et aux milieux littéraires de Pétersbourg, y fait de nouvelles connaissances, — entre au-

(8) V. le remarquable livre de Grevs sur l'influence de l'Italie sur Tourguéneff : *Tourguéneff et l'Italie.*

tres de tout le groupe des écrivains petits-russiens : Marko Vovtchok (Mme Markovitch, avec laquelle il fut très lié pendant un certain temps), Koulich et autres. C'est pendant ce séjour à Pétersbourg qu'il obtient l'autorisation d'imprimer les *Récits d'un Chasseur* (fêtée par un banquet à cette occasion), à en juger par sa lettre du 10 février, adressée à Botkine pour lui raconter tous ces événements et— preuve suprême de sa guérison — il ajoute ce *post-scriptum* éloquent :

La rencontre au bal masqué finit en queue de poisson bien entendu — cependant avec quelques détais amusants que je te conterai de vive voix. *P. P. S.* Alexandra Pétrovna m'a épuisé jusqu'à la moelle des os. Non, frère, à notre âge, il n'en faut qu'une fois tous les trois mois.

On voit que la « grande Pauline » était loin...

Il part donc de Pétersbourg, par Moscou, pour Spasskoïé où il travaille à la question des futurs affranchis et d'où il écrit le 29 mars à Botkine :

Je vais demain à Orel pour assister aux travaux du Comité; on dit qu'avec l'autorisation du gouverneur on peut assister à ces séances (9).

Rentré à Paris il voit sa fille et les Viardot et part pour se refaire à Vichy.

Je ne voudrais pas cependant achever cette page sans citer quelques lignes d'un intérêt indiscutable, adressées par lui, le 12 avril, à Botkine :

...Nous sommes aujourd'hui dimanche de Pâques. J'ai été à la messe de minuit. Les chantres chantaient à merveille : « Le Christ est ressuscité... » On sentait dans l'église les peaux de mouton et la fumée des cierges... Autour de l'église éclataient des boules à feu et des pétards de la *lumination* domestique... Mes épaules souffraient du poids de ma pelisse, mais les souvenirs d'enfance qui m'envahirent faisaient dans l'âme

(9) Les Comités des provinces qui préparaient la réforme du 19 février 1861.

quelque chose de bon et de profondément triste. Le temps est aujourd'hui ravissant, — il fait chaud, silencieux, les oiseaux chantent, on sent déjà les bourgeons. J'ai traversé à trois reprises le jardin et faillis pleurer. La vie est écoulée jusqu'à la dernière goutte, mais l'odeur de la coupe qui vient d'être vidée est encore plus forte que lorsqu'elle était encore remplie. *Addio, vita,* ai-je entendu un jour au *Corso* pendant le Carnaval : une jeune voix féminine a prononcé ces paroles, — et leur son retentit longtemps dans mes oreilles.

Et tout de suite après ces lignes de mélancolie, — tribut à la tristesse du passé récent, — il revient à la vie mouvementée du moment :

...J'ai liquidé tous les comptes avec Tolstoï : il n'existe plus pour moi comme homme. Que Dieu lui accorde et à son talent tout le bien possible. Mais moi, lui ayant dit : *bonjour,* j'ai une envie irrésistible de lui dire : *adieu* et sans *à revoir*. Nous sommes créés aux pôles opposés. Si je mange de la soupe et qu'elle me plaît, je sais *par cela même,* avec certitude, qu'elle dégoûterait Tolstoï — et *vice versa.*

Vichy, 22 juin 1859.

Me voici installé ici depuis trois jours, ma chère Paulinette : je demeure rue de *Nîmes*, Hôtel du Louvre. Ainsi te voilà avertie et j'attends tes lettres. Mon séjour ici ne se prolongera pas autant que je l'avais supposé d'abord. Il paraît que le maximum de la cure est de 25 jours. Je serai à Paris le 15 juillet — nous passerons une journée ensemble — et j'irai à Courtavenel (j'espère qu'on m'y invitera) (10), d'où je reviendrai pour le grand jour de la distribution des prix. Donne-moi des nouvelles de la santé de Mme Garcia et de la tienne bien entendu. Parle-moi aussi de la première leçon du père Vassilieff. J'ai une grande chambre fort propre; mes douleurs me tourmentent assez, — mais il paraît que c'est toujours ainsi dans les commencements. Vichy est pas mal ennuyeux; mais je vais me mettre au travail. Je bois de l'eau à force,

(10) Il fallait que les rapports *personnels* entre Tourguéneff et Pauline Viardot fussent très *tendus* pour que Tourguéneff parle ainsi à sa fille, car avec la famille Viardot ses rapports n'avaient pas changé. Tourguéneff, avec son intelligence, sa bonté, sa sensibilité, ne comprenait-il pas que sa fille devait réagir à sa façon contre la crise?

je prends un bain par jour, je marche beaucoup; si je ne guéris pas, ce ne sera pas de ma faute. Malheureusement le temps a été bien mauvais jusqu'à présent.

Adieu, ma fillette, je t'embrasse de bon cœur et à revoir.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Pendant les années 1858-9-60 Tourguéneff se déplace souvent pour sa santé dans les villes d'eaux : Vichy, Soden, etc.; pour voir sa fille et les Viardot : Paris, Courtavenel; pour ses affaires personnelles, avec les paysans qu'on allait affranchir, le 19 février 1861, et pour ses affaires littéraires à Spasskoïé, Moscou et Pétersbourg.

Vichy, 26 juin 1859.

Ma chère fillette,

J'ai reçu ta lettre et je réponds sans perdre de temps, comme tu vois. Je suis content que tu aies été à l'église et de l'impression que t'a faite le père Vassilieff; mais pour te parler *sérieusement,* comme tu dis, je suis fort mécontent du reste de ta lettre. Il y règne un ton à l'endroit de Mme Viardot, que je ne puis admettre ni permettre (11). Tu oublies un peu trop tout ce que tu lui dois. Sache que je ne veux pas que tu aies l'air de me mettre en antagonisme avec elle — ce qui du reste ne servirait de rien — car sur dix fois je trouverais dix fois qu'elle a raison, et, pour ne pas aller plus loin, comment veux-tu, par exemple, qu'elle n'ait pas raison sur le chapitre de tes leçons de chant et que pourrait-elle avoir en vue si ce n'est ton intérêt (12)? Je te le répète, tu lui dois obéissance complète et — crois-moi bien — ce serait un très grand malheur pour toi, si elle cessait de s'intéresser à toi et si elle t'abandonnait à certains instincts qui se trouvent en toi et qu'il faut déraciner. Tu es personnelle, susceptible et

(11) C'est la première fois que la « petite Pauline » met franchement en cause la « grande Pauline » — jusqu'à « conseiller » au père adoré de ne pas aller à Courtavenel. Auparavant ce n'étaient que des « froissements » — surtout de la part de Louise (fille aînée des Viardot) — qui provoquaient les susceptibilités de Pauline Tourguéneff.

(12) Tourguéneff ne devinait pas ou ne voulait pas avoir l'air de comprendre la vraie raison de l'animosité de la « petite Pauline » envers la « grande ».

tu aimes non pas ceux qui le méritent, mais ceux qui montrent de l'affection pour toi ou qui te gâtent. Ainsi, mon enfant, plus de ces choses-là, plus de conseils de ne pas aller à Courtavenel : j'irai si bien qu'il est fort probable que c'est là que nous passerons nos vacances (13), au lieu de courir la prétentaine.

Quant à tes 3 francs de café — grand bien te fasse de le prendre! Ce n'est pas de ce côté-là que tu me verras faire de la sévérité.

Cette lettre ne te fera pas beaucoup de plaisir — mais si tu réfléchis à ce que je te dis, elle pourra t'être fort utile; — si je ne te disais pas tes vérités, qui te les dirait? Je te le dis parce que je t'aime de tout mon cœur et je t'embrasse de même.

Ma santé est passable; j'espère que les eaux ici me feront du bien.

Au revoir, mon enfant, et sans rancune.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Vichy, ce 30 juin 1859.

Vite, ma chère fillette, que je t'embrasse sur les deux joues! Ta dernière lettre m'a fait le plus grand plaisir. Elle m'a prouvé une fois de plus — ce que je savais déjà du reste — que tu as le cœur excellent et que tu reçois volontiers tout bon conseil. Tranquillise-toi : je sais bien que tu m'aimes — parce que tu m'aimes — et non parce que je te gâte; nous nous aimons bien tous les deux — va! Ainsi — une autre embrassade — et qu'il n'en soit plus question.

Ta lettre ne m'est arrivée qu'hier soir parce que tu avais oublié d'y mettre le mot : *Vichy* — rien que cela! — Elle est allée se promener à Moulins, enfin elle m'est arrivée. J'aurais bien regretté si elle s'était perdue en route. Une autre fois relis l'adresse de tes lettres.

(13) Nous avons la preuve qu'ils ont passé les vacances à Courtavenel dans ce billet du 12 août 1859 d'Ivan à Mme Tourguéneff qui, depuis 1858, avait pris la « petite » Pauline en grande affection : « ...Voici mon adresse : au château de Courtavenel, près de Rozay-en-Brie (Seine-et-Marne). Je serais fort heureux de vous voir et de causer un peu avec vous à propos de Paulinette, puisque vous avez la bonté de lui témoigner de l'intérêt... »

Mme Viardot ne m'écrivant pas, je ne sais pas si elle a déménagé pour Courtavenel. Ecris-le-moi, si tu en sais quelque chose.

Il fait un vilain temps — et je me suis mis à travailler (14). Au commencement les eaux m'irritaient un peu, — mais maintenant, je crois que cela ira mieux.

Je quitte Vichy dans quelques jours. Attends-moi dans la matinée du jeudi 14 juillet — *si Dios quiere.* Dis mille choses de ma part à Mme Garcia et à Mme Stiches (15). La maladie de Mme Garcia m'a donné de l'inquiétude, mais je suis heureux de savoir qu'elle va bien.

A bientôt, je t'embrasse bien fort et bien longtemps.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Vichy, lundi 11 juillet 1859.

Ah! Pour cette fois, ma chère fillette, je crois que malgré ta qualité de Russe et de demoiselle, tu me fais une querelle d'Allemand en me reprochant mon inexactitude. — Voici trois semaines que je suis à Vichy — et voici la troisième lettre que je t'écris. — Enfin, cela me prouve que tu penses à moi — et tu es dans ta dix-huitième année — le bel âge de l'injustice.

Ce que tu dis de ton travail pour M. Vassilieff me fait le plus grand plaisir — et je t'embrasse de bon cœur. — C'est un fort digne homme et je suis heureux qu'il soit content de toi.

Je ne demande pas mieux que tu ailles avec ces demoiselles anglaises au théâtre; mais encore faut-il que je sois présenté à cette tante, qui a une si grande opinion de mon petit mérite. — Nous en parlerons à Paris. Attends-moi jeudi de 1 à 2 heures; si je ne suis pas arrivé à cette heure, ne m'attends plus que *samedi* matin. Je ne suis pas sûr de pouvoir quitter Vichy mercredi soir; mais je suis sûr de pouvoir le faire vendredi soir, à moins de maladie subite. Pourtant il est fort probable que j'arrive jeudi à Paris; c'est ainsi que

(14) Au roman «La Veille». (*Nakanounie*).
(15) Mère et tante de Mme Viardot.
(16) Le prêtre russe.

je l'ai annoncé à Mme Viardot. J'ai reçu une lettre de Courtavenel.

Tu parles de sortir chez Mme Garcia, — mais elle est à Bruxelles. Mlle Berthe (17) est très aimable d'être venue te voir à la pension; je l'en remercierai à Courtavenel, car je présume que cette aigre-douce personne s'y trouve déjà.

A bientôt, mon enfant. Travaille ferme — c'est mon refrain éternel. — Ton orthographe cloche toujours encore un peu; — ce qui ne cloche pas — c'est mon affection pour toi. Je t'embrasse de tout cœur.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Courtavenel, ce 28 juillet, jeudi.

Ma chère fillette,

Je t'écris ce mot pour te faire savoir que je serai à Paris dimanche et que nous dînerons ensemble. — Nous prendrons en même temps tous nos arrangements. Je suis bien charmé de voir que tu travailles et j'espère que tu auras des grands prix à gogo. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Bellefontaine (18), le 3 août 1859.

Chère Paulinette,

Je ne t'écris que pour te répéter que je serai dimanche matin à Paris — et pour te dire que tu avertisses Mlle Mérigeaud (19) d'avoir la complaisance de tenir prête pour ce jour-là la note de ce que je lui dois. S'il faut payer Mlle Torra-Morrel (20), tu me le diras aussi.

A revoir — je t'embrasse.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

(17) Belle-sœur de Mme Viardot.

(18) En visite chez les Troubetzkoï dont la fille avait épousé le prince Orloff, ambassadeur à Paris.

(19) Mlles Mérigeaud et Darlas avaient succédé à Mme Harang.

(20) Professeur de piano.

V

Spasskoié, ce 7/19 octobre 1859.

Eh bien, fillette, tu ne m'écris pas? — Tu attends que j'aie commencé — comme les Français à Fontenoy? — Tu es susceptible au diable, mon enfant — et tu boudes avec une trop grande facilité. — Allons, j'ouvre le feu le premier — et j'attends la riposte. J'ai fort peu de choses à te dire de moi — j'en ai une foule sur ton compte — mais ce sera pour une autre fois.

Je suis ici depuis une quinzaine de jours et je travaille à force à un roman (21) qui doit être achevé dans un mois d'ici — et dont je n'ai écrit que la moitié. — La chasse a été fort mauvaise — les bécasses n'ont pas *donné* — et puis j'ai pris un peu de froid, ce qui fait que je ne sors pas de ma chambre et que je ne vois personne. Tu comprends que je n'ai pas beaucoup de nouvelles à te donner. Ecris-moi et raconte-moi un peu comment tu t'es arrangée dans ta chambrette, quelles sont les leçons que tu prends, etc., etc... Tu ne peux te plaindre de n'avoir rien à dire. — Salue Mme Viardot de ma part et dis-lui que je n'ai pas encore reçu de réponse aux cinq ou six lettres que je lui ai écrites. Donne-moi de ses nouvelles, ainsi que de toute la famille et de Mme Garcia. — Ecris-moi souvent et raconte-moi tout ce qui t'arrive. Tu sais mon adresse : Russie, Gouvernement d'Orel, ville de Mzensk. Si tu veux, tu peux prier Mme Viardot de te mettre l'adresse russe (22) — mais ce n'est pas absolument nécessaire. Allons, j'espère que tu me répondras bien vite. — Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

P.-S. — Je compte rester ici encore six semaines.

Spasskoié, ce 10/22 décembre 1859.

Ma chère fillette,

Il faut pourtant que je t'écrive cette *grande lettre*, que je

(21) *Nakanounié* (La Veille).
(22) Mme Viardot lisait et écrivait le russe.

te promets depuis si longtemps et que tu attends — probablement — avec une impatience — fort peu vive. — Hélas oui! mon enfant, si j'ai hésité jusqu'à présent — c'est que je n'ai pas beaucoup de choses agréables à te dire : mais les choses agréables ne sont pas toujours saines — et je te prie de lire cette lettre comme je vais l'écrire — c'est-à-dire avec la persuasion que la vérité doit passer avant toute autre considération.

Je dois te dire franchement que j'ai été peu content de toi pendant mon dernier séjour en France. J'ai découvert en toi plusieurs défauts assez graves, qui étaient moins développés il y a une année. Tu es susceptible, vaine, obstinée et cachottière. Tu n'aimes pas qu'on te dise la vérité et tu te détournes facilement des personnes que tu devrais aimer le plus, dès que ces personnes cessent de te cajoler. — Tu es jalouse; crois-tu que je n'ai pas su comprendre pourquoi tu affectais d'éviter ma présence pendant les derniers jours de mon séjour à Courtavenel? — Du moment où tu t'es aperçue que je ne m'occupais pas exclusivement de toi (23), je ne t'ai plus vue : tu as disparu. — Tu manques de confiance; combien de fois ne t'es-tu pas refusée à achever une confidence que toi-même avais commencée? — Tu n'aimes à frayer avec des personnes que tu supposes au-dessous de toi. — Ton amour-propre prend des airs de sauvagerie, et si cela continue ainsi, ton intelligence, ne frayant pas avec d'autres intelligences supérieures à la tienne, ne se développera pas. Tu es susceptible même envers moi, qui certes n'ai jamais rien fait qui ait pu te blesser; crois-tu que c'est agir en bonne fille que de ne m'avoir pas écrit une seule fois depuis deux mois que nous nous sommes quittés? Tu diras que je ne t'ai écrit qu'une seule fois, que tu attendais mes lettres : tu aurais raison, si tu étais un avocat, plaidant sa cause contre une personne étrangère : mais de pareilles considérations ne valent rien entre un père et une fille (24). — Tu as beaucoup

(23) Le point culminant du drame (froissement, amour-propre, jalousie, appréciation du rôle exact de Mme Viardot dans la vie de son père) qui finira par la rupture entre sa fille et l'amie.

(24) Tourguéneff, certes, avait raison en principe, mais il ne voyait pas assez la raison profonde de cette attitude de sa fille : Mme Viardot dont son père demeurait, à son avis, le prisonnier à perpétuité.

de bonnes qualités, — et si je ne t'en parle pas, c'est que je le trouve aussi déplacé que si j'allais m'adresser à moi-même des compliments sur les bonnes qualités que je puis avoir : tu es trop près de moi, je t'aime trop pour que je ne te considère pas comme faisant partie de moi-même. Je préfère t'indiquer tes défauts avec une sévérité peut-être exagérée; je suis sûr que tu ne peux attribuer mes paroles qu'au désir de te voir aussi parfaite que possible — et que s'il y a même une certaine exagération dans mes reproches, loin d'en prendre de l'humeur, tu n'y verras qu'une nouvelle preuve de mon affection pour toi.

Ma chère fillette, je veux t'aimer encore plus que je ne t'aime déjà; il ne dépend que de toi d'écarter les obstacles qui s'y opposent. Réfléchis à ce que je t'ai dit, et tu verras que cela n'est pas difficile. A ton âge j'avais aussi cette susceptibilité boudeuse, qui ne demande pas mieux que de se renfermer dans son quant à soi, — qui croit pouvoir se passer d'affection. Ah! mon enfant, l'affection est une chose si rare et si précieuse, que c'est une folie de la repousser, de quelque part qu'elle vienne — à plus forte raison quand c'est un vieux bonhomme de père qui ne demande qu'à chérir sa fille. Allons — c'est fini! Cette lettre te sera dure à lire — elle m'a été pénible à écrire. J'ai hâte de t'embrasser, bien fort, bien fort, comme dit Didie (25), pour me dédommager de cette contrainte.

Je quitte Spasskoié — s'il plaît à Dieu — dans une semaine; écris-moi à Saint-Pétersbourg (26), Grande rue des Ecuries, maison Weber.

Je t'embrasse encore une fois.

Ton père qui t'aime,

I. TOURGUÉNEFF.

Spasskoié, 20 novembre-2 décembre 1859.

Je viens de recevoir ta lettre rose, ma chère Paulinette, et je m'empresse de t'embrasser tant et plus. Elle est rose de

(25) Seconde fille des Viardot.

(26) A cette époque, Tourguéneff était en pleine activité : publique (approche de l'abolition du servage), littéraire (époque de ses meilleurs romans : *Assia*, *La Nichée*, etc.) et journalistique (*Le Contemporain* et autres).

toutes les façons, ta lettre, bonne, spirituelle, et pleine de choses agréables. Je suis très heureux de te savoir contente, je suis très heureux de l'affection que tu portes à Mlle Mérigeaud. De tes progrès en anglais et en espagnol : tout cela est excellent — et tu n'as qu'à persister dans cette voie. Je t'ai écrit — il n'y a pas bien longtemps — une lettre qui te causera probablement un peu de chagrin; avale cette pilule : sans trop faire la grimace — et qu'il n'en soit plus question. J'ai pu me tromper, — mais l'intention a été bonne, et puisque Dieu lui-même regarde surtout à l'intention, toi, qui n'es qu'une simple mortelle, tu ne dois pas être plus exigeante que Lui. Prends ce qu'il y a d'utile dans mes conseils — et quant au reste, sache qu'il n'y a personne au monde qui t'aime plus que moi.

Je t'écris ceci la veille de mon départ : ma santé va un peu mieux — ou, pour parler plus exactement, ma maladie va un peu moins mal. Et je veux profiter de cela pour tâcher de me transporter à Pétersbourg, où je trouverai mon médecin H. J'emporterai cette lettre avec moi — et je l'expédierai de là-bas — en y ajoutant un mot. Dès que je le pourrai, j'irai remercier Mme Olga Somoff (27) des bontés qu'elle a pour toi. J'écrirai en même temps à M. Nicolas Tourguéneff pour qu'il parle à M. le Prêtre Vassilieff. Je n'ai pas osé lui proposer de l'argent — mais je commence à croire que c'est là ce qui cause son inexactitude — et j'autoriserai M. Nicolas Tourguéneff à lui faire toutes les propositions qu'il jugera convenables (28). Embrasse Mme Garcia (29) de ma part — et dix mille bonnes choses à toute la famille Viardot.

Adieu, mon enfant, je t'embrasse de tout mon cœur.

(27) Née Tourguéneff.

(28) Voici la lettre très intéressante d'Ivan Serguéïevitch à Nicolas Ivanovitch Tourguéneff concernant les leçons de cathéchisme orthodoxe à Paulinette :

« Saint-Pétersbourg, le 5/17 décembre 1859,

« Cher Monsieur Tourguéneff, je viens à vous pour vous prier de réparer une bévue que j'ai faite. Voici de quoi il s'agit. J'ai proposé à M. Wassilieff de donner des leçons de religion à ma fille — et il s'y est prêté de fort bonne grâce; pourtant, après 4 ou 5 leçons, il n'est plus retourné. J'avais eu conscience [tournure de phrase russe qui veut dire : avoir scrupule] de lui parler argent et j'avais l'intention de lui témoigner ma reconnaissance par quelque cadeau à la fin de l'année. Je viens d'être informé d'une façon certaine que c'est précisément ce silence de ma part qui a fait que M. Wassilieff n'a pas continué ces leçons. Oserais-je vous prier

Saint-Petersbourg, ce 26 novembre (6 décembre).

Je n'ajoute qu'un mot à ma lettre pour t'annoncer mon arrivée ici. Ecris-moi à mon ancienne adresse : Grande rue des Ecuries, maison Weber. Mille baisers.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Saint-Pétersbourg, 6/18 décembre 1859.

Chère fillette, je ne t'écris que deux mots aujourd'hui :

1) Pour t'accuser réception de ta lettre, qui, malheureusement, a dû faire le détour par Spasskoié — ce qui l'a retardée beaucoup;

2) Pour t'annoncer que Viardot est chargé par moi de te remettre 250 francs pour tes étrennes et autres dépenses — et que ta pension mensuelle est portée à 25 francs;

3) Pour te prier de remettre billet ci-joint — que tu pourras lire — à M. Nicolas Tourguéneff;

4) Pour t'annoncer que ma maladie fait enfin mine de me quitter et que je commence à sortir;

5) Pour te remercier de ta lettre, à laquelle je répondrai plus au long, ce que je ne puis faire maintenant, étant accablé de besognes (littéraires, revue, etc.);

d'avoir la bonté de servir d'intermédiaire entre lui et moi? Je m'empresse de vous donner carte blanche entière pour le prix que M. W. voudra mettre à ses leçons. Dès que la chose sera arrangée, vous n'aurez qu'à informer ma fille qui de son côté est prévenue et en avertira M. Viardot, chez lequel est déposé l'argent qu'elle possède.

« Je ne saurai vous dire combien je vous serai reconnaissant de ce service et je compte bien sur la bonne amitié que Mme Tourguéneff et vous m'avez toujours témoignée.

« Excusez-moi de ne pas vous parler d'autre chose pour cette fois. Il n'y a pas longtemps que je suis rentré à Pétersbourg — et je n'ai commencé à sortir qu'il y a deux jours, grâce à une bronchite assez obstinée. Tout ce que je puis vous dire, c'est que la grande affaire de l'émancipation marche bien, que le général Rostovtzeff [célèbre collaborateur (comme président de la Commission de la *Réforme*) de l'empereur Alexandre II pour l'abolition du servage, mort en février 1860, un an avant le manifeste affranchissant les paysans (19 février 1861)] jouit toujours de la pleine confiance de l'Empereur — et qu'il y a tout lieu de croire que la publication de l'Ukase aura lieu au printemps. Les réformes judiciaires ne se feront pas non plus longtemps attendre, d'après des renseignements certains.

« Je vous prie de présenter mes hommages respectueux à Mme Tourguéneff et de recevoir l'assurance des sentiments de la plus haute considération

« De votre

I. TOURGUÉNEFF. »

(29) Mère de Mme Viardot.

6) De t'embrasser bien cordialement sur les deux joues et de te souhaiter la bonne année — et te dire : à revoir au printemps, *si Dios quiere.*

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. — Tu mettras le billet sous enveloppe et tu pourras en même temps écrire à Mme Tourguéneff.

Saint-Pétersbourg, ce 6/18 janvier 1860.

Chère fillette,

Grand merci pour ta lettre collective écrite par la Société de l'Avenue des Ternes (30). Elle m'a fait un véritable plaisir — et je vous remercie tous — Mme Garcia, M. et Mme Stiches (31), Didie et Marianne d'avoir si gentiment pensé à moi et de m'avoir dit tant de bonnes choses. Vous savez que je vous aime bien et depuis bien longtemps, que mon cœur est avec vous; je me fais une fête de penser que nous voici entrés dans l'année qui doit, *si Dios quiere,* nous réunir; — jusqu'à cet heureux moment, qui, j'ai quelques raisons de le croire, arrivera vers la fin du mois d'avril — que Dieu vous garde.

Je suis fort content de te savoir débarrassée de tes dettes, chère Paulinette; n'en fais pas trop à l'avenir. Ce n'est pas une bonne habitude. Quand on dépense de l'argent, ce n'est que quand on peut venir en aide à d'autres qu'il ne faut pas y regarder à deux fois. Du reste, te voilà à flot — et j'espère que jusqu'à mon arrivée tu ne t'échoueras plus. J'espère aussi que M. Vassilieff va te donner ses leçons avec plus de régularité. J'ai vu Mme Olga (Tourguéneff-Somoff) il y a quelques jours; je lui ai fait part de ce qu'il y a dans ta lettre à son adresse : elle te garde un bon souvenir — et si elle ne t'écrit pas aussi souvent qu'elle le voudrait — c'est qu'elle allaite elle-même son enfant, ce qui la fatigue beaucoup. Ta photographie *orne* un des murs de son salon.

Ma santé ne va ni trop bien ni trop mal : j'ai une espèce de toux nerveuse qui devient surtout forte quand je vais à

(30) Demeure de Mme Garcia.
(31) Mère, oncle et tante de Mme Viardot et de ses enfants.

l'air. Malheureusement il fait depuis quelques jours un froid horrible — et je suis obligé de faire des courses.

Nous avons organisé une lecture publique dans un but de bienfaisance et je suis un des principaux « figurants »...

Ce 11/23 janvier.

Cette lecture a eu lieu hier — avec un succès extraordinaire. Ton père a été applaudi avec rage, ce qui lui a fait prendre une figure d'oie — et balbutier je ne sais quel remerciement. C'est agréable — mais c'est violent. Enfin, le contraire eût été désagréable. Le public avait enlevé tous les billets dès la veille; tout le monde a été applaudi — et tout le monde content. Nous avons fait une recette de 1.200 roubles (4.800 fr.), ce qui fait monter notre caisse à 7.000 roubles (28.000 fr.). Notre Société a pour objet de venir en aide aux littérateurs et aux savants nécessiteux.

Mon enfant, je ne demande pas mieux que tu apprennes l'italien; seulement, je crains que cette multiplicité de langues ne fasse une espèce de Babel dans ta tête. Ne vaudrait-il pas mieux que tu achevasses d'être ferrée à glace sur l'anglais? Et puis, ton italien ferait du tort à ton espagnol — et *vice versa*. Attends plutôt mon arrivée : nous verrons alors ce qu'il y aura à faire — et d'ici là pousse vigoureusement ton anglais. Le parles-tu?

Allons — à revoir dans trois mois, trois mois et demi au plus tard. Porte-toi bien et travaille; je t'embrasse de tout mon cœur — et je vous embrasse tous. Ecris-moi. Je vais faire un petit voyage à Moscou, — mais je vais revenir dans une semaine. Adieu.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Saint-Pétersbourg, ce 10/22 février 1860.

Chère fillette,

L'homme propose et Dieu dispose — je ne croyais aller à Moscou que pour huit jours et j'y suis resté plus de trois semaines, grâce à une maladie qui est venue me happer au passage. Enfin, me voici de retour — et je m'empresse de répondre à ta grande et bonne lettre de huit pages. Je suis très

heureux d'apprendre que tu te portes bien, que tu travailles, que tu es de bonne humeur : tu babilles fort gentiment sur le papier — et c'est à peine si j'ai pu trouver une faute d'orthographe par page. Si tes progrès en musique et en langue anglaise sont à l'avenant, je te félicite. A propos de langue — te voilà maintenant portée pour le russe — au lieu de l'italien : je te demande encore deux mois pour me décider — et pendant ce temps continue tes études : dès que je serai de retour à Paris — ce sera au commencement du mois de mai au plus tard — nous traiterons cette question avec toute la gravité qu'elle mérite. J'ai répondu sur-le-champ à la lettre *collective* de l'Avenue des Ternes; j'espère bien que ma réponse ne s'est pas égarée en route. Cela me serait très désagréable : l'Avenue des Ternes pourrait croire que je l'oublie, — ce qui serait souverainement injuste. J'ai reçu une lettre de M. Nicolas Tourguéneff auquel tu remettras la réponse ci-incluse (32) — n'oublie pas, je t'en prie, de m'en-

(32) Voici cette lettre intéressante inédite (V. collection de M. Fomine) datée du même jour :

[Les lettres à Mme Tourguéneff et à ses enfants sont écrites en français, celles à Nicolas Tourguéneff en russe.]

« Saint-Pétersbourg, 10/22 février 1860,

« Très cher et très estimé Nicolas Ivanovitch, je ne suis rentré qu'hier de Moscou où j'étais allé pour 2 semaines et où je suis resté près d'un mois, grâce à une maladie de gorge. Je m'empresse de vous remercier cordialement et sincèrement pour la part que vous prenez à la vie de ma fille et pour vos démarches auprès du père Wassilieff. Ma fille peut se considérer heureuse d'avoir trouvé en vous et en votre famille des protecteurs aussi bons et indulgents.

« Vous avez déjà probablement appris par les journaux la mort de Rostovtzeff. On l'a enterré hier. Cette mort est, dans les circonstances actuelles, désastreuse. Il n'y a pas de raison à supposer qu'elle fasse changer les vues du gouvernement sur la question de l'affranchissement, mais vous savez vous-même combien grande est l'influence des personnes. Je n'ai pas encore eu le temps de voir personne, mais j'ai déjà entendu — et c'est paraît-il certain — qu'il ne serait remplacé par personne et que la Commission achèverait collectivement ses travaux, sans président, d'autant plus que ces derniers sont déjà très avancés. Il est difficile de prévoir à quel résultat favorable aboutira toute cette affaire : il paraît que les lots [de terre à attribuer aux paysans affranchis] modérés triompheront, bien que beaucoup de monde y soit opposé. J'ai fini dans mes villages — l'affaire : j'ai donné aux paysans des lots unis aux lieux de leurs jouissances précédentes, et j'ai fixé leurs redevances à 3 roubles-argent par déciatine [un peu plus d'un hectare], sans autres charges. Je ne forçais personne de se déplacer, mais à ceux qui le désiraient j'offrais à titre gratuit la charpente et tout ce qu'il fallait pour la construction en leur laissant la jouissance des anciennes chenevières pour trois ans. Cette mesure eut un succès même trop complet : j'avais compté qu'ils déménageraient au fur et à mesure pendant deux ou trois ans, tandis qu'ils ont déménagé presque tous à la fois, ce qui m'a coûté beaucoup d'argent.

voyer son adresse exacte, le numéro de sa maison — je te l'ai déjà demandé.

J'ai envoyé il y a un mois de l'argent à Viardot pour vider le fond du sac des dettes que tu peux avoir faites. J'espère que tu as l'âme tranquille à l'heure qu'il est. Je vois avec plaisir que tu t'amuses — et je ne demande pas mieux que tu fasses des petites fêtes avec tes amies — pourvu que cela ne te détourne pas de ton travail. Allons, deux mois seront bientôt passés — et je t'embrasserai en réalité, comme je le fais maintenant par écrit. Porte-toi bien et dis bien des choses aimables à toutes les personnes qui se souviennent de moi.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Saint-Pétersbourg, ce 13/25 mars 1860.

Je commence à croire, chère fillette, que mes lettres ne te parviennent pas — car je ne comprends rien à tes plaintes : je n'ai jamais été aussi exact que cet hiver et je n'ai jamais laissé aucune de tes lettres sans réponse. C'est très

Mais je ne voulais pas me dédire. Le reste des terres seigneuriales, je le labourerai par le travail libre — pour les autres j'en donnerai en fermage. Je perdrai la première année un peu plus que le quart de mes revenus, mais il faut espérer qu'avec le temps les résultats du travail libre et du capital employé combleront cette perte. Il s'est trouvé que les ouvriers n'étaient pas chers et il n'est pas difficile d'en trouver. Je ne sais pas encore comment on me payera les redevances : les paysans n'acceptent pas volontiers la responsabilité solidaire. En tout état de cause, quelle que soit la mesure adoptée par le gouvernement, elle ne sera pas en opposition avec ce que j'ai déjà préparé, mais je suis même certain que je me suis facilité à moi-même la transition au nouvel état de choses. Au reste, ces mesures ne furent pas adoptées que par moi seul : dans notre seul gouvernement il y eut beaucoup de poméchtchiks qui mirent leurs paysans à redevances. Si le gouvernement nous accordait ces redevances à raison de 5 %, nous serions (tous au gouvernement d'Orel) très contents.

« Je voudrais beaucoup lire vos deux brochures, mais je ne sais comment les avoir. Il faudrait remettre ce plaisir au printemps, c'est-à-dire jusqu'à la fin d'avril — époque où j'espère être à Paris. Dans le *Roussky Vestnik* vient de paraître ces jours-ci ma grande nouvelle *Nakanounié;* je tiens beaucoup à ce que vous la lisiez et me disiez votre opinion.

« Je ne connais pas le numéro de votre maison, rue de Lille, et je vous envoie cette lettre par ma fille. J'espère que vous et tous les vôtres vous vous portez tous bien. Je vous prie d'exprimer de ma part à votre femme mes salutations sincères et amicales et vous serre bien la main.

« Votre cordialement dévoué :

« Iv. TOURGUÉNEFF. »

désagréable de toute façon — cela pourrait te faire croire que je ne pense pas à toi — ce qui serait parfaitement injuste. Enfin! notre séparation ne devant pas durer longtemps, je me console à l'idée que nous aurons le temps de nous dire tout ce qui nous passera par la tête, sans avoir besoin de plume, de papier, ni d'encre.

Ta lettre est grande et remplie de choses : il paraît que tu deviens tout à fait grande fille et que tu vas me donner des soucis d'autre nature (33) que ceux auxquels je m'étais déjà habitué. Enfin! Il faut que la vie se passe — et que tout vienne s'y placer à son heure. — Je vois que tu grilles du désir de quitter ta pension; je trouve cela assez naturel : seulement, je me permets de te faire une observation : si tu continues à écrire tranqu*il* au lieu de tranquille et qu'il *est* au lieu de qu'il *ait* — pendant que tu es encore demoiselle en chambre — tu continueras à écrire ainsi le reste de ta vie, — les demoiselles ne travaillant guère, une fois sorties de leur pension — et pourtant l'orthographe est moins difficile que l'algèbre! Puis tu m'avais promis de m'écrire une lettre en anglais... Je suis encore à l'attendre. Je crains bien que tu ne sois paresseuse, mais encore faudrait-il parvenir à savoir l'orthographe!

Je puis t'annoncer que j'ai déjà pris deux places à la malle-poste qui va de Pétersbourg à la frontière, — l'une pour le 2/14 avril, l'autre pour le 23 avril/5 mai. Si les routes sont praticables le 2/14 avril (il y a énormément de neige partout), nous nous reverrons à la fin du mois d'avril, — sinon ce sera remis jusqu'à la mi-mai. Tu vois qu'en tout cas, si Dieu nous prête vie, nous nous reverrons bientôt et pour longtemps. Tu peux pourtant m'écrire encore une lettre. Je te prie de dire mille choses à tous les amis de Paris et je t'embrasse bien fort.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

(33) A partir de cette année un nouveau souci entre dans la vie de Tourguéneff : marier sa fille. On en trouvera la trace dans ses lettres aux amis.

Saint-Pétersbourg, ce 7/19 avril 1860.

Chère fillette,

Ta lettre anglaise m'a fait le plus grand plaisir, quoique tu m'y dises beaucoup de choses dures que je ne crois pas avoir méritées — (comme par exemple : « With you I cannot be sure of anything », etc.) Je ne veux pas t'en faire des reproches du reste; je préfère t'annoncer mon départ, qui aura lieu le 23 avril/5 mai d'ici, — si Dieu me prête vie, ma place est déjà retenue — si rien ne m'arrive en chemin, je serai à Paris du 12 au 15 mai nouveau style — dans trois semaines à partir d'aujourd'hui. Ainsi, prépare-toi à m'embrasser bien fort.

Ta lettre est pleine de références mystérieuses et d'allusions (34), qu'il m'est impossible de comprendre. J'espère que tu seras plus explicite en paroles (tu me l'as promis) — et que tu te déferas de ton habitude de dire : « Papa, j'ai quelque chose à te dire... non, je ne le dirai pas. »

Si tu m'écris le jour de la réception de cette lettre, la tienne pourrait me trouver encore ici.

A bientôt, chère fillette. Je t'embrasse de bon cœur.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. — Tu peux faire en tranquillité et de confiance les dépenses nécessaires pour t'habiller en blanc.

Soden, le 7 juin 1860.

Fidèle à ma promesse, je t'écris, chère Paulinette, le lendemain de mon arrivée ici. Voici mon adresse : Soden, près de Francfort/Mein, Hôtel de l'Europe. Fais-moi savoir le résultat de ta première leçon chez M. Delioux (35). Et puis, n'oublie pas mes sermons; tu sais : persévérance, subjonctifs, etc... J'ai ici une jolie chambre, bien tranquille, avec vue sur les jardins — seulement, depuis hier, la pluie ne cesse de tomber — ce qui n'est que médiocrement amusant.

Je compte travailler à force; fais comme moi. Comment va ton mal de tête? Tu sais nos conditions : il ne faut pas que *tu caches tes bobos.*

(34) Toujours ce malentendu tragique : Tourguéneff, si indulgent et perspicace en toute chose, ne comprenait pas l'opposition instinctive et profonde de la « petite » Pauline à la domination de la « grande ».

(35) Professeur de piano.

Je te promets de ne pas laisser une seule de tes lettres sans réponse. A revoir, je t'embrasse avec tendresse.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Soden, ce 14 juin 1860.

Grand merci de ta lettre, chère Paulinette : voilà comme il faut écrire à son père (pas pour l'orthographe cependant) — franchement, minutieusement et gaiement. Je suis fort content que tu aies pris M. Delioux; tout ce qu'il dit me paraît fort censé et si ton « bon peu » se soutient, nous verrons des merveilles.

Plaisanterie à part, je suis sûr que si tu voulais réfléchir et t'appliquer, tu ferais beaucoup de progrès car tu as des dispositions naturelles. Mais il faut pour cela te débarrasser de cette précipitation, de cette hâte, de cet à peu près qui fait... qui fait qu'à dix-huit ans et un mois, comme tu dis, tu commets 15 fautes d'orthographe (voir la liste ci-jointe) dans une lettre.

Tu me diras que tu t'es hâtée en m'écrivant; ce n'est pas une excuse. A ton âge, tu devrais être ferrée sur une pareille misère, la plus grande hâte ne devrait pas te rendre une seule faute possible. Mais il en est de même quand tu parles, tes phrases sont hachées, coupées — elles ne se tiennent pas — on ne sait jamais si c'est un *de* ou un *des* que tu prononces — tu évites toutes les tournures un peu difficiles (je ne parle pas des subjonctifs!) En un mot — tu gazouilles comme un oiseau, mais n'en étant pas un — je crois qu'il aurait mieux valu parler. Fais un effort, habitue-toi à la réflexion et à la persistance dans tes entreprises — ne commence pas trop de choses à la fois — mais achève bien ce que tu as commencé!

Voyons, il reste à peu près 5 semaines jusqu'au concours, — montre un peu ce dont tu es capable et si tu me forces à dire : Bravo! sache que tu l'auras mérité — car je t'aime trop pour te flatter jamais.

Je regrette que Mme Garcia se soit refroidie envers toi, mais s'il n'y a pas à cela de raisons plus sérieuses que celle que tu me dis — tu n'as rien à y faire.

On est tenu aux égards envers les personnes âgées qui ont des bontés pour vous. On peut se soumettre à leurs exigences. On ne doit jamais flatter leur faiblesse, si, surtout pour les contenter, il faut être injuste. Mme Garcia t'en veut peut-être parce que je ne me suis pas mis comme elle le voulait contre Mlle Clara, mais je n'aurais pu le faire à bon escient que si j'avais été convaincu... Si Mme Garcia boude, hélas! tant pis pour elle. Du reste, j'espère que cela ne durera pas longtemps.

Je suis au bout de ma page et il faut expédier cette lettre. Les eaux d'ici paraissent me convenir à merveille. Je vais très bien, malheureusement il faut traverser le mauvais temps. Je ne suis plus à l'hôtel de l'Europe où j'étais avant comme dans un bois. Je suis dans une bonne petite maison bien tranquille avec champs verts devant ma fenêtre. Ecris-moi maintenant chez Auguste Weber. Porte-toi bien, écris-moi de temps en temps et surtout travaille. Je t'embrasse bien fort.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

LISTE

des fautes d'orthographe et autres, que Mlle Pauline Tourguéneff fait *à l'âge de 18 ans et 1 mois* dans une lettre de 4 pages.

1) j'ai beaucoup d'ouvrages, te*l* que...
2) j'ai pali*e*...
3) j'ai rougi*e*...
4) à peine avais-je fini, qu'il commen*çat*...
5) qu'elle ne faisait *ni de* gammes, ni *d'*exercices...
6) comme l'écr*i*visse...
7) j'ai bien peur qu'elle soit...
8) je me suis mise à di*sse*loquer...
9) à me les faire di*sse*loquer...
10) fatig*u*ant...
11) ennuy*ux*...
12) le 3e portrait ne me plai*s* pas (N. B. l'*s* est bien soigneusement fait).
13) j'ai couru *partout* le Palais Royal...

14) je m'en suis allé...
15) inf*fl*uence...

Certifié conforme à l'original.
I. TOURGUÉNEFF.

Soden
Ce 14 juin 1860.

Soden, ce 22 juin 1860, vendredi.

Chère fillette,

Je reçois ta lettre à l'instant même — et comme tu vois, je ne perds pas un instant, — mais ma réponse ne pourra arriver que le 24. Aussi quelle idée d'attendre jusqu'au 20! Ta lettre est très gentille — je crains seulement que tu ne te décourages trop avec M. Delioux; tu vois bien qu'il faut travailler ferme, jusqu'à la fatigue pour faire des progrès. Je t'envoie un billet pour Viardot; je n'ai pas assez d'argent ici pour t'en envoyer. La maladie des enfants et de Paul (36) me cause beaucoup d'inquiétude.

Je vais très bien — ce qui ne m'empêche pas de penser à Paris, et je m'inscris en faux contre toi : (*no regretting anything in Paris*).

Je te saurais le plus grand gré, si tu m'informais sur ce qui arrive aux enfants. Je t'embrasse et te souhaite bonne santé et bon courage.

Ton père,
I. TOURGUÉNEFF.

Soden, le 8 juillet 1860.

Ma chère Paulinette,

Une absence de quelques jours m'a empêché de répondre à ta lettre aussi vite que je l'aurais voulu. Je compatis à tes tracas, quoique tu te les sois attirés toi-même.

J'avoue n'avoir rien compris à cette histoire de gâteaux, etc... qui a abouti à une dette de 85 francs; tout ce que je vois — c'est que cette espèce d'intimité avec Mme Julie ne valait rien et que j'espère qu'il n'en sera plus question. Quant à cette dette, cette dame pourra bien attendre mon retour, qui aura lieu dans une dizaine de jours. C'est une

(36) Enfants de Mme Viardot.

leçon pour l'avenir : ce n'est pas par ta générosité, « par ta grandeur d'âme » qu'on t'a prise, — c'est tout simplement par ton amour-propre — et par ce penchant que je crois remarquer en toi — d'éviter toute gêne — penchant qui peut t'amener insensiblement à te lier avec des personnes au-dessous de toi qui te flatteront. Je ne veux pas te gronder — je suis sûr que tu as fait toutes ces réflexions sur ce qui vient de t'arriver — et je te prie de me dire au juste le montant de toutes tes petites dettes — afin qu'il n'en soit plus question. Il n'y a pas de danger que tu me mettes sur la paille — mais je serais désolé de te voir prendre des habitudes de dépenses faites sans réflexion : ces habitudes ne valent rien, même avec la plus grande fortune. C'est une sorte de négligence contre laquelle il faut te tenir en garde.

La nouvelle de la mort de la petite Anna (37) m'a fort attristé! Si tu vois Mme Tourguéneff, dis-lui que je prends la plus grande part au malheur qui vient de les frapper.

Je suis fort content de voir que M. Delioux te fait travailler mais je n'aime pas le mot « décourager » — qui se trouve dans ta lettre — c'est un peu trop tôt à ton âge... Ma santé va très bien et je suis content de mon séjour à Soden. Attends-moi dans dix jours — et en attendant reçois plusieurs bons baisers, — de ton père qui te gronderait moins s'il ne t'aimait pas tant.

I. TOURGUÉNEFF.

Londres (38), le 9 août 1860.

Je t'écris deux mots à la hâte pour t'informer de mon arrivée ici — et pour te dire que j'ai vu hier Mme Innis (39), qu'elle m'a beaucoup plu et que tout est arrangé entre nous comme nous en étions convenus. Je crains seulement un peu que sa piété ne soit trop rigide — et qu'elle ne blâme un peu trop la gaieté naturelle à la jeunesse. Du reste, elle me fait

(37) Quatrième enfant des Tourguéneff (après 15 ans d'intervalle, Mme Tourguéneff avait plus de 50 ans), Fanny, Albert (peintre) et Pierre (sculpteur), tous morts (V. plus haut).

(38) Tourguéneff allait en Angleterre pour sa santé, mais surtout pour voir Herzen, auquel il communiquait assidument toutes les nouvelles et informations de Russie (pour *La Cloche*), à cette époque des grandes réformes d'Alexandre II.

(39) Future gouvernante et dame de compagnie de Paulinette.

l'effet d'être une très bonne personne et ses manières sont on ne peut plus distinguées.

Je quitte Londres après-demain et je me rends à l'Ile de Whight — mais je ne suis pas encore décidé sur le choix de l'endroit que je vais habiter. Dès que je me serai fixé — je te le ferai savoir — et j'attendrai avec impatience ta lettre au sujet de la visite de la Comtesse Lambert.

Je t'embrasse comme je t'aime. Mille bonnes choses de ma part à Mlles Mérigeaud et Barlass — à Mme Garcia, etc...

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Ventnor, le 18 août 1860.

Ma chère Paulinette,

Ta lettre m'a fait un grand plaisir en ce sens que je suis heureux de voir l'affection que te porte la Comtesse Lambert (40) qui est bien certainement une des meilleures personnes qu'il y ait au monde. Je crains seulement qu'elle te gâte en te caressant trop. Enfin j'espère *que tu continueras à être raisonnable!* (Admire ma politesse.)

Quant à Mme Weriguine (41), tu feras bien de ne l'écouter que d'une oreille. C'est une fort bonne personne aussi — mais qui ne pense qu'à s'amuser et à se laisser faire un petit brin de cour! C'est pourquoi elle est si gracieuse avec tout le monde. Il ne faut pas que tu t'imagines que ce qu'elle te dit est bien sérieux; je suis sûr qu'elle ne se doute pas même de ton existence, du moment qu'elle ne t'a pas devant ses yeux; et quant à ce qu'elle t'a dit sur ton retour en Russie, sur la nécessité d'apprendre le russe — un instant de réflexion te montrera les raisons de la conduite que j'ai suivie jusqu'à présent. Il faut — hélas! — que tu restes française, en tâchant de l'être aussi peu que possible (42).

Je te conjure de ne pas te laisser distraire de ton travail, malgré « *la lassitude inconcevable, la faiblesse inimaginable* »

(40) Avec laquelle il était en correspondance (V. ses *Lettres à la Comtesse Lambert*) pendant plus de dix ans (1856-66) : vraie *amitié amoureuse*, interrompue brusquement : la comtesse ne put finalement se faire à l'idée de l'expatriement de l'écrivain et de sa captivité!... chez Mme Viardot. La comtesse aimait beaucoup la « petite » Pauline.

(41) Amie de la comtesse Lambert.

(42) Contradiction tragique qui pesa sur toute la vie de Tourguéneff.

qu'il laisse après soi. Puisque dans ta pension tu n'es entourée que *d'ennemies* comme Daniel dans la fosse aux lions — (qu'as-tu fait, mon Dieu! pour accumuler sur ta tête tant d'inimitiés farouches!) — profites-en pour te livrer à l'étude du piano, en attendant que tu ailles à Courtavenel avec moi — ce qui aura lieu le 2 ou 3 septembre.

Il continue de faire un temps affreux — mais je vais bien. J'écris à la Comtesse Lambert pour la remercier de ses bontés... Dis-lui mille choses aimables de ma part, toi aussi — ainsi qu'à son frère et à Mme Weriguine. Je t'embrasse avec tendresse.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Courtavenel, ce 28 août 1860. Samedi matin.

Ma chère fillette,

J'ai reçu ta lettre hier soir — et je t'annonce mon arrivée à Paris pour demain matin. Malgré les appréhensions (peu sérieuses, je l'imagine) que ma sévérité t'inspire, je crois que cette fois-ci je pourrai bien dire oui — et que ton malheureux sort, comme tu dis, sera soulagé. J'avoue qu'il n'y a qu'une seule idée qui me retienne : c'est que je suis sûr qu'aucune parole humaine ne saurait dépeindre la paresse où tu vas te plonger pendant ces dix semaines, et que tout le beau fruit des leçons de M. Delioux sera perdu (*P. S.* Je crois devoir t'avertir que tu continues à écrire « tranqu*il* »). Enfin, nous arrangerons tout cela à Paris.

A demain, je t'embrasse.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Ventnor, samedi 1er septembre 1860.

Chère fillette,

Tu dois savoir à l'heure qu'il est par la lettre que j'ai écrite à la Comtesse Lambert que je ne serai de retour à Paris que mercredi le 5. Je viens te confirmer cette nouvelle. Il faut que tu prennes un peu de patience — trois jours seront bientôt passés. Je resterai à Paris 2 à trois jours encore — et tu auras

le temps de faire tes emplettes avant de partir avec moi pour Courtavenel. A bientôt, je t'embrasse cordialement.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Courtavenel, dimanche 11 septembre.

Ma chère Paulinette,

Je ne m'en vais d'ici que mardi — ainsi ne m'attends pas demain. Mardi à midi je viendrai te voir et nous nous arrangerons pour passer la journée de mercredi ensemble.

Je t'embrasse.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

VI

Malgré la part que Tourguéneff avait prise à la rénovation de la Russie et son désir ardent d'être là au moment de la grande réforme du 19 février, il ne put quitter la France qu'au mois de mai, et à l'étonnement de ses amis de cette absence, il allégua ses devoirs de père (42 *bis*).

Il a passé l'hiver à Paris avec sa fille et sa gouvernante, Mme Innis.

Kehl, 4 mai 1861, 10 heures du matin.

Ma chère Paulinette,

Je profite de l'inactivité forcée où je vais me trouver ici pendant deux heures pour te dire que je suis arrivé ici fort heureusement, qu'aucun Jud ne m'a assassiné — et que je suis même parvenu à dormir quelques heures d'un sommeil assez interrompu, il est vrai. Ce soir, s'il plaît à Dieu, je serai à Munich — et je t'écrirai demain matin. J'espère que vous n'avez pas passé une soirée trop triste hier à vous deux. Enfin tu verras que ces trois mois vont passer.

(42 *bis*) Il écrivait, en effet, à Herzen, le 9 mars 1861 : « Je dois te dire que tu es terrible. Quelle envie tu as de retourner le poignard dans ma blessure! Que puis-je faire quand j'ai une fille que je dois marier et que je suis obligé de demeurer à Paris? Toutes mes pensées, moi tout entier — je suis en Russie. »

Tu diras de ma part à Viardot de te donner sur l'argent qu'il a à moi — 100 francs pour les photographies que tu prendras chez M. Adam Salomon; car je ne veux pas que tu prennes cette dépense sur l'argent que j'ai laissé à Mme Innis. Je t'autorise, s'il le faut, à commander encore une épreuve à 25 francs dont tu pourrais faire cadeau à quelque personne qui s'intéresserait à ma caboche.

Il y a dans ma bibliothèque un exemplaire des *Scènes de la Vie Russe;* mon docteur Rayer voulait avoir un volume de moi, mais je ne suis pas sûr de le lui avoir donné déjà avec les *Mémoires d'un Chasseur;* prie Botkine de s'informer de cela la première fois qu'il ira le voir — et si le docteur n'a pas reçu l'exemplaire, qu'il le lui donne de ma part.

Je dois aussi 10 francs à M. le docteur Trip [?] pour une consultation; et puis il faudra aussi le payer pour sa visite chez toi; on pourra lui donner 15 francs.

Adieu, mon enfant; je t'embrasse cordialement — et je serre avec amitié et reconnaissance la main de Mme Innis. Surtout n'oublie pas de bien travailler d'ici à l'époque de ton voyage (42 *ter*).

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Munich, le 6 mai 1861.

Chère Paulinette,

Je suis arrivé ici avant-hier soir à 10 heures, — pas mal fatigué, — mais une bonne nuit dans un lit bien propre et sans édredons à l'allemande m'a vite réconforté. J'ai visité le matin les curiosités de la ville. J'ai dîné avec les amis russes et le soir je suis allé au Théâtre entendre l'*Obéron* de Weber, qui m'a fait un grand plaisir : les chanteurs étaient pourtant détestables; en revanche, l'orchestre est une perfection. Aujourd'hui je vais faire encore des courses — et je repars demain pour Berlin — où je ne resterai que fort peu de temps, juste le temps pour reprendre haleine avant de me mettre en route pour Pétersbourg.

Ma prochaine lettre sera datée de Pétersbourg; réponds-moi à l'adresse que je t'ai laissée.

(42 *ter*) En Italie par la Suisse.

Je dois te répéter de ne pas négliger les Viardot (43); j'espère que tu as eu le temps de réfléchir là-dessus. Envoyez-moi votre itinéraire : vous n'avez pas besoin d'être à Bade (44) avant le *20 août.*

Mille amitiés à Mme Innis — je lui écrirai de Pétersbourg — je t'embrasse cordialement.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Berlin, 9 mai 1861, jeudi.

Chère Paulinette,

Je t'écris deux mots à la hâte avant de me mettre en route pour Pétersbourg — où je compte arriver dans trois jours, s'il plaît à Dieu. Je te prie d'envoyer aussitôt après la réception de ma lettre un exemplaire de mes *Scènes de la Vie russe* (les deux volumes ensemble) à l'adresse suivante : à M. F. Bodenstedt (45) à Munich en Bavière, 38, Karlstrasse. Tu trouveras ce volume chez tous les libraires, ou peut-être M. Rayer n'a-t-il pas pris celui qui se trouvait chez moi.

J'espère que vous deux avec Mme Innis — allez à merveille.

(43) Paulinette préférait naturellement à la Société des Viardot celle de ses amies de pension ou des amies de son père à Paris (Mmes Somoff, la Comtesse Lambert, Botkine et autres, la famille du prince Troubetzkoï, la fille de Herzen dans la suite, et surtout la famille Tourguéneff qu'elle fréquentait avec sa gouvernante anglaise, Mme Innis). Le billet suivant à Mme Nicolas Tourguéneff, entre autres, le prouve :

« 12 mars 1861, Paris.

« Chère Madame,

« C'est avec un véritable plaisir que Mme Innis, ma fille et moi — nous acceptons votre invitation pour samedi.

« J'ai placé vos *chiens;* le prince Troubetzkoï est enchanté d'avoir deux spécimens d'une aussi belle race. J'aurai bientôt l'occasion de vous dire quand il faudra les amener à Paris... »

Et avant de partir pour la Russie, il écrivit à Nicolas Tourguéneff ce billet :

« Vendredi, 3 mai 1861 (Paris).

« Cher Nicolas Ivanovitch, à mon extrême regret, je n'ai pas eu le temps d'aller chez vous avant mon départ pour la Russie et vous prie de m'en excuser. Je pense revenir dans trois mois et passerai l'hiver à Paris. J'espère vous voir alors plus souvent qu'auparavant. Avec mon salut cordial à tous les vôtres, agréez l'assurance de mes parfaits dévouement et considérations.

« Iv. TOURGUÉNEFF.

Dans une lettre précédente, il exprime le regret d'être privé du plaisir de le voir avant le départ pour la Russie et surtout de le remercier, lui et sa chère famille, de l'affection qu'ils portent à la « petite » Pauline.

(44) Au retour.

(45) Ecrivain connu.

Saluez tout le monde de ma part. Si (ce que je ne veux pas supposer) il y avait quelque chose d'important à me faire savoir — vous pouvez me télégraphier à Saint-Pétersbourg à l'adresse suivante : Mme la Comtesse Lambert, rue Fourstadtskaïa, maison Lambert, pour M. I. Tourguéneff.

Je t'embrasse de tout mon cœur et je serre la main à Mme I.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Petrograd [?]

Pour Pauline [incluse dans une lettre à Mme Innis probablement, à en juger par l'ordre de classement fait par Pauline elle-même et les contextes des lettres suivantes.]

Ta lettre m'a fait le plus grand plaisir — et cette fois-ci ce n'est pas une phrase banale (du reste je n'en fais guère avec toi) — mais une vérité. J'y ai vu avec plaisir que tu te rends un compte assez désintéressé de ton propre caractère; l'élément de la réflexion domine dans ta lettre — et tu sais combien j'ai toujours insisté là-dessus. Tu as l'air d'expliquer un peu les défauts qu'il y a en toi par une certaine nécessité — par ce que ta position avait d'irrégulier; je ne veux pas nier ce que tu dis — seulement il me semble que du moment où les défauts sont reconnus, on peut toujours les vaincre, quelle que soit leur origine. C'est une excellente chose, par exemple, d'avoir un caractère ferme, voire même indomptable — mais à condition d'être aussi *de fer*, comme tu dis, vis-à-vis de ses propres passions. Une volonté énergique, quand il s'agit de résister à l'influence d'autrui — (et souvent même à une bonne influence) — et en même temps de la mollesse, de la paresse, et une impossibilité absolue de résister au désir d'acheter un nouveau chapeau, etc... ce n'est pas là ce qu'on pourrait désirer de meilleur. Et puis cette concentration de toute ta personne — dont tu parles — n'a-t-elle pas eu pour résultat de te rendre peu aimante, soupçonneuse et dominatrice, ce qui faisait que tu n'entrais en relation qu'avec des personnes que tu jugeais inférieures et que tu pouvais planter là à la première velléité, comme on jette de vieux gants — tandis que tu te renfermais dans une espèce de timidité sauvage dès que tu

te sentais avec des égaux ou des supérieurs (46). Je compte beaucoup sur le voyage que tu vas faire pour t'ouvrir et t'assouplir l'âme en la remplissant de spectacles et d'impressions qui font oublier les éternelles préoccupations personnelles, ce *moi*, qui se rétrécit et se dessèche s'il ne songe qu'à lui-même. Du calme et de la *bonté* — de la bonté surtout, partout et toujours. Voilà le principal; il faut pouvoir regarder jusqu'à un *arbre* avec bonté. J'ai remarqué aussi que la bonté amène souvent une certaine élévation après elle — ce qui s'explique facilement : la bonté vous détache de vous-même — vous tire de la fange de l'égoïsme.

Je suis persuadé, comme toi, que l'hiver qui nous attend à Paris sera plus agréable que celui que nous avons passé ensemble : il y aura moins de mésentendus — et plus de choses communes entre nous. Je suis heureux de voir que tu ne comptes pas négliger ta musique — et je crois remplir un devoir en te priant d'être *économe*, le plus possible. C'est nécessaire, vu l'état de mes affaires; et puis ce serait un indice de préoccupations plus élevées et plus idéales.

Allons, assez de philosophie comme cela, je t'écrirai bientôt et je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Spasskoïé, ce 2/14 juin 1861.

Chère Paulinette,

Je viens de recevoir vos deux lettres de Genève et je vous écris en toute hâte à Milan, poste restante, pour que vous ne vous inquiétiez pas... Je vous ai écrit à *Berne* et à Vevay [Vevey], — poste restante. J'espère que l'une de ces lettres vous tombera dans les mains. Il ne faut pas trop vous tourmenter, si vous ne recevez pas régulièrement de mes nouvelles : la poste est mal faite ici; pourtant je tâcherai d'écrire aussi souvent et aussi promptement que possible.

Je n'ai pas grand'chose de bien intéressant à te dire; ma santé est bonne et les affaires marchent passablement jusqu'à présent. Pourtant une mauvaise récolte est à craindre — on

(46) Les observations de Tourguéneff étaient certainement justes, mais un élément leur manquait pour être la vérité : la « timidité sauvage » de Paulinette se manifestait surtout envers les « dames » Viardot.

s'attend à une grande sécheresse — et puis les paysans ne sont pas disposés à venir en aide aux propriétaires pour le rachat de leurs terres. Je crains bien que cette année-ci il ne faille encore tout laisser dans une espèce de *statu quo* pour leur donner le temps de réfléchir et de prendre confiance. Les conditions que je leur fais sont, sans exagération, magnifiques; pourtant il y a encore hésitation. Du reste tout est tranquille — et les conversations que j'ai encore eues avec mes paysans ont été aussi aimables que possible. Tout le monde se porte bien.

J'espère que tu as eu moins à souffrir de la chaleur et des moustiques pendant ton voyage en Italie, où je te suppose maintenant : les voyages sont une fatigue utile et agréable — mais la fatigue y est.

Je compte quitter Spasskoïé dans un peu plus de deux mois et je filerai comme une bombe pour me trouver avec toi et Mme Innis, à laquelle je dis mille choses aimables. Quant à toi, je t'embrasse de tout mon cœur et je continue à compter sur tes lettres; elles me font beaucoup de plaisir toujours, mais surtout maintenant.

Tu sais du reste, mon vieux refrain :

« Réflexion, bonté, diligence. »

Voilà le grand trio que je te recommande en y ajoutant : *économie* — pour faire le quatuor. Portez-vous bien toutes les deux — c'est l'essentiel.

Je t'embrasse encore une fois et plus fort que la première.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Spasskoïé, le 11/23 juin 1861.

Ma chère Paulinette,

Je suis fort désolé que mes lettres ne vous parviennent pas — c'est pourtant la cinquième que je vous écris : la raison en est, je crois, dans le fait que vous êtes allées en Italie plus tôt que vous ne l'aviez pensé; j'espère pourtant que vous avez reçu ma lettre que je vous ai adressée à Milan. Cette fois-ci je vous écris à Berne. Ma santé continue à être bonne et les affaires ne vont pas trop mal; quant à mon retour, vous

me reverrez, s'il plaît à Dieu, dans deux mois *au plus tard* — c'est-à-dire entre le 20 et le 25 août à Bade. Cela fait que vous pourrez rester plus longtemps dans un endroit quelconque en Suisse où vous vous trouverez bien — et où tu pourras reprendre ton piano, que tu n'as pas mal négligé, j'imagine. Ton indisposition de Milan est venue fort mal à propos; mais il faut que je te dise encore une petite vérité : il n'est pas beau d'être pusillanime quand on est malade, mais il est encore plus laid d'être maussade — et tu es l'un et l'autre. Puisque je suis en train de te faire des observations, je te dirai que I am right ne s'écrit pas avec un w (wright).

J'espère qu'après tout tu seras contente de ton voyage — et qu'il t'aura laissé des impressions agréables; jusqu'à présent il paraît que les cousins, la chaleur et la mauvaise odeur te préoccupent surtout.

Je t'embrasse de tout mon cœur et je dis mille choses à Mme Innis. Que Dieu vous garde, toutes les deux, en bonne santé!

A revoir dans 2 mois *sans faute,* — tu peux me croire là-dessus.

Ton père,
I. TOURGUÉNEFF.

Spasskoïé, le 8/20 juillet 1861.

Chère Paulinette,

Je reviens d'une excursion de chasse qui a duré une dizaine de jours — et je prends la plume pour t'écrire quelques mots. Ma santé continue à bien aller — (à propos, vous avez dû recevoir depuis longtemps la dépêche télégraphique, que je vous ai expédiée d'Orel par Paris pour vous tranquilliser); — je travaille assidûment pour pouvoir être libre le plus tôt possible — et j'espère pouvoir quitter Spasskoïé dans un mois au plus tard — c'est-à-dire vers le 8/20 août. Nous nous reverrons le 1er septembre. Je commence à croire que vous n'avez pas besoin de m'attendre à Bade et ce que vous avez le mieux à faire c'est de retourner à Paris pour le 1er septembre — où il faudra chercher un logement pour l'hiver — où nous puissions nous établir dès le 1er octobre d'une façon permanente. Je crois même que c'est là ce que

vous puissiez faire de plus raisonnable — et il est probable que jusqu'au moment où nous aurons trouvé un logement, Mlle Barlass vous aurait donné l'hospitalité — d'autant plus que sa maison sera vide à cette époque, vu les vacances.

Je vous écrirai encore à Bade, poste restante : dans tous les cas, vous devrez traverser cette ville, qui est fort jolie à voir.

Mme Innis sait qu'elle n'a qu'à s'adrésser à M. et Mme Viardot — en cas de besoin d'argent. Et à propos de cela, je dois te dire que je suis fort mécontent que tu n'aies pas écrit un seul mot à Mme Viardot depuis son voyage. Tu continues à te montrer ingrate — et si même tu croyais de ne pas avoir d'obligations envers elle — comment ne pas avoir d'égards pour une personne que ton père aime et respecte plus que toute autre personne au monde!

Je serre la main bien affectueusement à Mme Innis — et je t'embrasse de tout mon cœur. J'espère que la Suisse t'aura plu et que ton piano est revenu un peu sur l'eau.

A revoir bientôt.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Pour Pauline. Spasskoïé, 16/28 juillet 1861.

Je t'écris une lettre séparée, chère Paulinette, et même cachetée — mais c'est pour te gronder plus à mon aise. Je comprends bien l'anxiété que tu as dû ressentir en ne recevant pas de mes lettres !— et ce n'est pas cela qui me chagrine, quoique avec un peu de réflexion, tu aurais bien pu comprendre qu'il pouvait ne pas y avoir de ma faute et ne pas concevoir toutes sortes de soupçons mal fondés : — ce qui me fait de la peine — c'est de voir que ton caractère ne change pas : toujours le même mélange de paresse et de violence, de méfiance et d'obstination! Ton accès de jalousie (dont par parenthèse Mme Innis ne dit pas un mot) est incroyable. Je suis sûr que tu lui rends la vie dure — et que tu ne dois pas être heureuse non plus. Tu te prépares un avenir sombre — et pourtant cet avenir dépend encore complètement de toi. Il faudrait pour cela un peu de résolution et de courage *vis-à-vis de toi-même*, c'est ce qui t'a toujours manqué.

Je ne désespère pourtant pas de te voir faire cet effort si désiré; et je suis persuadé que l'hiver que nous allons passer ensemble à Paris — vaudra de toute façon mieux que l'autre. Je suis enchanté de te voir travailler ton piano; j'espère aussi que tes voyages t'auront été plus utiles. Je te recommande aussi le plus de lecture possible; je vois avec plaisir que l'anglais te devient de plus en plus familier.

J'écris à Mme Innis sur l'époque et le lieu de notre réunion (j'en ai touché déjà quelques mots dans mon dernier billet). Elle aura lieu, si Dios quiere — *le 10 septembre*, nouveau style, *à Paris*. Tu peux y croire fermement, quoi que tu entendes dire.

La Comtesse Lambert va bien — et Mme Olga S. [Somoff] aussi : je suis en correspondance constante avec la première.

Allons — au revoir dans un peu plus de 6 semaines. Porte-toi bien et amuse-toi. Je t'embrasse de tout mon cœur, car je t'aime de même.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

L'hiver et le printemps à Paris avec sa fille et Mme Innis (210, rue de Rivoli) se sont bien passés : vie mondaine pour la jeune fille, vie parisienne pour lui dans son milieu d'écrivains et d'artistes; premiers espoirs de marier sa fille, comme nous le montrent ses lettres de l'époque à Botkine à qui il écrit de Paris le 14-20 mars 1862 :

J'ai décidé de laisser ma petite famille à Florence — je les installerai moi-même avant d'aller en Russie. Cela veut dire que je quitte Paris vers le 10 mai et je vais directement à Florence avec ma fille et Mme Innis. Resté avec elles une semaine environ, je partirai pour la Russie. Si tu venais, toi aussi, à Florence — pour rouler ensuite ensemble vers la petite mère-patrie! Que ce serait bien! Ecris-moi ton avis là-dessus. Moi je suis absolument décidé, et le 10 mai je ne serai plus à Paris.

Mais le 12 avril il lui écrit de nouveau, lui parle des

bruits qui courent en Russie sur son nouveau roman *Pères et Fils,* d'une nouvelle maladie (de cœur) et annonce toujours ce voyage de Florence, mais « si quelque chose d'imprévu arrivait (le mariage de sa fille, par exemple), je t'en aviserais immédiatement par dépêche. Le cœur se mit à être malade »...

Le 24 avril il écrit toujours à Botkine :

Je ne perds pas l'espoir de partir d'ici avec mes dames entre le 10 et le 15 mai, bien qu'il se passe en ce moment ceci (entre nous) : un fiancé trouvé par Hanikoff (47) vient d'apparaître; il paraît qu'il a produit sur ma fille une bonne impression. Jusqu'à présent tous ces messieurs lui inspiraient du dégoût. Cela n'empêchera pas dans tous les cas notre voyage. Au contraire, je ne veux pas marier ma fille à la manière française, c'est-à-dire tête baissée [?], et il serait même très utile de faire subir aux jeunes gens l'épreuve d'une courte séparation. Mais, je répète, notre départ n'en serait retardé que de quelques jours — pour donner le temps à la position de se dessiner. Du reste, tu seras informé à temps de tout...

Mais rien n'arriva. Pauline Tourguéneff, qui refusait obstinément les prétendants du monde littéraire et artistique, refusa encore cette fois aussi. Elle partit avec Mme Innis pour Florence sans son père.

Paris, dimanche le 25 mai 1862
Rue de Rivoli, 210.

Eh bien, mes chères voyageuses, comment avez-vous accompli votre voyage? J'espère que tout est allé très bien — et que cette lettre vous trouvera *snugly* établies à Florence. Vous savez que s'il y fait trop chaud, vous pouvez aller à Luc sur le bord de la mer, où la température est d'une fraîcheur agréable. Je vous envoie une lettre de Bicio à M. le marquis Ridolfi, dont vous pourrez vous servir à l'occasion. En même temps, je vous envoie l'adresse de Mme Viardot, si quelquefois vous avez besoin d'elle, à Bade (Baden-Baden), Grand-Duché de Bade, Villa Montebello. Je ne suis pas parti samedi, comme

(47) Un ami des Tourguéneff et d'Ivan Serguéievitch.

je l'avais espéré : je quitte Paris demain matin *sans faute.* Je vous écrirai de Pétersbourg.

En attendant, je vous embrasse — c'est-à-dire j'embrasse Pauline et je serre la main à Mme Innis — et je vous dis au revoir.

I. TOURGUÉNEFF.

Berlin, ce 4 juin 1862.

Mes chères voyageuses,

Je vous écris d'ici pendant que vous me supposez probablement depuis longtemps en Russie. C'est que j'ai attrapé la grippe au moment de quitter Paris, ce qui a fait que j'y suis resté une semaine de plus. Maintenant je vais tout à fait bien et je quitte Berlin ce soir pour me rendre immédiatement à Saint-Pétersbourg, où j'arriverai après-demain, s'il plaît à Dieu — et d'où je vous écrirai, avant de me remettre en route pour Spasskoïé. J'ai eu de vos nouvelles par Mme Garcia (48) et je sais que vous allez bien. Je crains pour vous la chaleur — mais vous vous arrangerez.

J'espère trouver une lettre de vous à Spasskoïé. En attendant, je vous dis mille amitiés — et toi, Paulinette, je t'embrasse.

Votre

I. TOURGUÉNEFF.

Spasskoïé, 8/20 juin 1862.

Me voici enfin arrivé ici, mes chères voyageuses — et mon contentement a été grand de trouver ici votre lettre de Florence. Je vois avec plaisir que votre voyage semble s'accomplir jusqu'à présent sous une heureuse étoile — et que vous vous trouvez bien dans cette famille italienne que je vous prie de saluer bien cordialement de ma part. Il faut espérer que tout continuera à bien marcher, que vous n'aurez pas trop chaud et qu'une fois réunis, nous n'aurons qu'à nous féliciter de la façon dont nous aurons passé ces quatre mois de séparation.

J'ai trouvé ici tout mon monde, à l'exception de mon oncle, qui est allé faire une excursion dans un de mes biens et que

(48) La mère de Mme Viardot, avec laquelle, comme tant d'autres membres de la famille de cette dernière, il correspondait régulièrement.

nous attendons aujourd'hui ou demain. Je ne suis pas arrivé seul. Botkine m'a accompagné. Il est très sensible à votre souvenir et vous fait dire mille choses. Je n'ai pas encore eu le temps de bien examiner l'état de mes affaires — j'attends pour cela mon oncle (49), — mais j'en ai assez vu pour me convaincre qu'il nous faut beaucoup — mais beaucoup — d'économie — much economy — molto (ou ta?) economia — Avis à *une* des lectrices.

La moitié italienne de ta lettre, ma chère Paulinette, m'a fait beaucoup de plaisir — je ne veux pas dire par là que je n'ai pas été content de la partie anglaise — je veux dire que je suis très enchanté de tes progrès. Je ne serais pas en état d'en faire seulement la moitié! Continue dans cette voie — et ce sera superbe! Vous avez très bien fait aussi de ne pas perdre de temps à prendre un piano. Je le répète,je vois avec plaisir que la vie à Florence s'annonce si bien. Tâchez d'en tirer le plus de profit possible. Malgré le tableau un peu sombre que vous en tracez, chère Madame Innis, tableau que je ne trouve pas exagéré, mais qui est la conséquence nécessaire de tout changement aussi radical, je suis sûr que rien ne viendra troubler votre repos.

Adieu; sachez que vos lettres me font toujours le plus grand plaisir et que j'y répondrai ponctuellement. J'embrasse ma chère fille bien tendrement, et je serre la main de Mme Innis. Portez-vous bien.

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. — Je vous préviens qu'il ne faut jamais s'inquiéter pour les lettres ou plutôt pour le retard des lettres. La poste est très mal organisée dans ce pays. Votre lettre a mis vingt jours pour m'arriver!

Spasskoïé, ce 27 juin/9 juillet 1862.

Ma chère Paulinette,

J'ai reçu hier ta lettre datée du jour de la St. Jean, c'est-à-dire du 24 juin — elle a mis 15 jours pour faire la route — c'est encore assez vite — et je te réponds immédiatement. — Je suis très fâché que vous n'ayez pas encore reçu de mes

(49) L'indolence et l'incapacité de cet oncle ont failli complètement ruiner Tourguéneff qui fut obligé finalement de le remplacer par un intendant plus jeune et plus capable, ce qui n'alla pas tout seul.

nouvelles — je vous ai écrit deux fois depuis mon retour de Russie — une fois de St. Pétersbourg — et une fois d'ici; j'espère que mes lettres finiront par vous arriver. — Je suis fort content de voir que tu te plaises à Florence — et que tu ne fonds pas à la chaleur; le mot de *chaleur* fait ici une impression assez bizarre — nous n'avons eu que vent, pluie et froidure depuis un mois. — J'espère que vous continuerez à vous bien porter, à faire toute sorte de progrès *linguistiques* et autres.

Quant à moi, je suis très content de ma santé jusqu'à présent. — L'air d'ici est très bon — et je prends de l'eau de Vichy à force. — Les affaires aussi ne vont pas trop mal : tout s'arrange et se tasse peu à peu. — Les affaires à Pétersbourg vont moins bien; les journaux vous en auront dit quelque chose. — Mais il ne faut pas oublier que les journaux exagèrent toujours.

Je pars demain pour une excursion de chasse, qui durera une dizaine de jours; à mon retour je t'écrirai encore. — En attendant, je t'embrasse avec tendresse et te dis — au revoir; ce qui ne tardera pas trop.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

P.-S. — Ainsi *Lui* (50) est coulé? — Et le baiser du papa sur ton front, qu'en feras-tu?

Spasskoïé, le 12/24 juillet 1862.

Mes chères voyageuses,

Excusez-moi si je vous écris aujourd'hui ce peu de lignes : je suis très affairé — mais je ne veux pas vous laisser sans réponse pour les grandes et bonnes lettres que vous m'avez écrites. — Je suis ravi de voir que vous allez bien et que vous continuez à vous plaire à Florence : c'est à merveille. — Quant à moi, mes affaires vont assez bien, et ma santé aussi. — Saperlotte, Paulinette, dans quel magnifique italien tu m'écris! — Je soupçonne qu'il y a là un peu de Caramucci; — mais, quoi qu'il en soit, je suis fort content. — Quant à rester vieille fille — ça dépend un peu de toi et beaucoup de la Providence. — Espérons qu'elle ne tient pas cette mortifi-

(50) Allusion à un prétendant éconduit.

cation en réserve pour toi. — D'ici là, travaille ferme et jouis des beautés de tout genre qui s'offrent à ta vie; mais jouis en réfléchissant : c'est la seule bonne façon et la seule qui laisse des traces durables.

M. Viardot t'aura probablement écrit; il lui est arrivé un accident, une blessure au pied, qui l'a retenu au lit pendant une quinzaine de jours.

La Comtesse Lambert est partie pour Ems; — Olga [Somoff] a perdu son père — (à l'âge de 92 ans) — elle se porte bien du reste. — Botkine a quitté Spasskoié, après y avoir fait un assez long séjour. — Il vous fait dire mille choses aimables.

Vous avez été bien bonne de vous inquiéter sur mon compte, chère Mme Innis. — Mais, excepté le chagrin que tout Russe bien né doit ressentir à la vue des calamités causées ou par des fous (51) ou par des criminels — il ne m'est rien arrivé de pénible. — Je ne sais à quel usage le ciel réserve les *talents* que vous voulez bien me supposer — mais vous pouvez être sûr qu'entre un libéralisme consciencieux quoique ardent — et les folies sanguinaires du démagogisme — il y a plus d'un abîme — et certes, ce n'est pas moi qui serais jamais tenté de les franchir.

Je ne connais d'autre moyen pour parvenir à voir la villa Demidoff que de s'adresser à ce monsieur, pour lequel je vous ai envoyé une lettre de Bicio.

Nous avons ici un temps froid et pluvieux — très bon pour l'agriculture — et très désagréable pour les promeneurs. J'ai fait une excursion de chasse — assez lointaine et sans résultat.

Je vous envoie plusieurs *timbres*.

Je vous serre la main cordialement et j'embrasse Paulinette idem.

I. TOURGUÉNEFF.

Spasskoïé, 17/29 juillet 1862.

Ma chère Paulinette,

Il n'y a pas une semaine que je t'ai écrit — et si je le fais maintenant — ce n'est pas que j'aie quelque chose de nou-

(51) Manifestations et désordres révolutionnaires.

veau à t'apprendre — et je veux te prévenir que je quitte la Russie plus tôt que je ne l'avais cru. Je pars d'ici dans quinze jours. — Dorénavant et jusqu'à ce que je t'avertisse, écris-moi poste restante à Bade — (Gr.-Duché de Bade) — En même temps je te prie de me faire savoir définitivement ton opinion sur Monsieur Honsez — (je soupçonne ce qu'elle peut être, cette opinion) — car j'ai reçu de lui une lettre de 4 pages, fort jolie et fort soignée, dans laquelle il parle de lui-même comme d'un *homme qui attend.* — Or, comme il serait injuste de tenir ce jeune homme *le bec dans l'eau,* — écris-moi vite un *non,* que je lui transmettrai en l'enveloppant de toute sorte de dorures. — Ou bien, peut-être, es-tu éprise de M. Honsez?

M. Honsez m'écrit que Mme Garcia s'est installée définitivement et pour toujours à Bruxelles (52). — Je voyais venir cela depuis longtemps.

Adieu, chère Paulinette; je t'embrasse et je serre cordialement la main à Mme Innis. Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Amalienstrasse 337.
Ce 8 octobre 1862.

Ma chère fillette,

J'ai reçu ta lettre et celle de Mme Innis. — Tâchez de vous débarrasser des saletés que nous ont léguées nos prédécesseurs. Je reviens à Paris dans une semaine au plus tard. — Mais vous saurez exactement le jour et l'heure. — J'espère que vous êtes allées voir ces dames de la pension et les Tourguéneff s'ils sont à Paris. — Envoyez-moi l'adresse de Mme Racheff que je vous recommande comme une très bonne et douce personne. — Reprends vite ton piano; — dis à Mme Innis de faire des achats nécessaires; si l'argent manque, vous n'avez qu'à m'écrire : je vous en enverrai sur-le-champ.

Ainsi, dans une semaine! Que de bonnes embrassades alors! — En attendant, portez-vous bien toutes les deux.

I. TOURGUÉNEFF.

P.-S. — Vous n'avez pas oublié d'aller chez mon bottier.

(52) Les Viardot s'étaient installés définitivement à Bade, la mère de Mme Viardot à Bruxelles. La réconciliation d'Ivan et de Mme Viardot s'achevait. Ivan allait s'installer, lui aussi, près de sa bien-aimée, après avoir marié sa fille, séparée définitivement de Mme Viardot.

Ces années, avant le mariage de sa fille, Tourguéneff les partageait entre Paris, la Russie et Bade. Sa principale préoccupation était de marier Paulinette. Il recevait chez lui à Paris où il habitait avec sa fille et sa gouvernante, Mme Innis et sortait beaucoup. Les deux billets suivants à Mme Tourguéneff et à Botkine parmi beaucoup d'autres le prouvent :

Samedi, 28 février 1863, Paris.

Chère madame,

Vous nous feriez un très grand plaisir, si vous vouliez bien venir passer chez nous la soirée de lundi, 2 mars. Nous aurons quelques amis et nous serions heureux de pouvoir compter sur vous, M. Tourguéneff, Mlle Fanny et M. Albert (53).

Et à Botkine (mars 1863) :

J'ai oublié de te dire, cher Vassily Petrovitch, que tu dois dîner avec moi aujourd'hui, car j'ai à dîner (cela sous le sceau du secret le plus rigoureux) un prétendant qui, paraît-il, ne plaît pas trop; tu vas l'examiner d'un œil esthétique. Je compte absolument sur toi.

Bade, Schillerstrasse 277.
16 décembre 1863, mercredi.

Ma chère Paulinette (54),

Je quitte Bade dimanche et je ne m'arrêterai qu'à Pétersbourg — aussi si toi ou Mme Innis avait quelque chose à me dire, ne perdez pas le temps.

Je ne m'en irai pas d'ici sans t'écrire la lettre que je t'ai

(53) Le départ (de Paris) pour Bade, sur l'appel de Mme Viardot, fut brusqué, comme le prouve le billet adressé par Ivan à Mme Clara Tourguéneff : « Chère Madame, je suis véritablement désolé de devoir répondre par un refus à votre invitation si gracieuse et si obligeante, mais des nouvelles reçues de Bade me forcent de partir ce soir même, deux jours plus tôt que je ne le croyais... Dès mon retour ici qui aura lieu vers le commencement de janvier, j'irai vous les porter moi-même, ainsi que l'expression de ma profonde reconnaissance pour toutes les bontés que vous voulez bien témoigner à Pauline... »

(54) Paulinette restait à Paris seule avec Mme Innis. Botkine écrivait de Paris en décembre à Ivan (à Bade) : « Je suis allé voir Mlle Pauline et Mme Innis. Elles sont bien installées, l'appartement est charmant avec vue magnifique et de l'air. »

promise et en attendant je t'embrasse et je salue cordialement Mme Innis.

I. TOURGUÉNEFF.

Un mal de pied l'empêcha de partir pour Pétersbourg, où il avait été convoqué devant une commission spéciale du Sénat sous l'inculpation d'accointances avec les réfugiés politiques (Herzen et autres). Une lettre qu'il avait adressée à l'empereur Alexandre II, l'intervention de l'ambassadeur à Paris, le prince Orloff, et l'attitude des sénateurs de la Commission arrangèrent les choses.

Bade, Schillerstrasse 227.
Ce 1er janvier 1864.

Chère Paulinette,

Reçois, ainsi que la bonne Mme Innis, mes compliments de bonne année avec toute sorte de souhaits pour votre bonheur à toutes deux. J'avoue que je suis un peu inquiet de ne pas recevoir de vos nouvelles depuis une semaine et j'espère qu'il n'y a eu aucune raison grave qui vous a empêchées d'écrire. Quant à moi, mon pied va mieux, quoique pas aussi bien que je l'aurais voulu; mais je vais pouvoir vous donner une autre bonne nouvelle : mes affaires ont pris à Pétersbourg une bonne tournure — et il n'est pas impossible que je sois dispensé de ce voyage. — Dans ce cas, je rentrerai à Paris beaucoup plus tôt que je ne l'avais cru. — Mais tout *ceci est encore très* indécis et *il ne faut pas que* vous en parliez à personne. — Je vous tiendrai naturellement au courant de tout.

Mille amitiés à toutes les bonnes connaissances de Paris. Je t'embrasse et serre cordialement la main à Mme Innis.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Il fut obligé d'aller à Pétersbourg s'expliquer devant la commission sénatoriale, mais l'accusation fut abandonnée, comme il l'écrit lui-même à Mme Tourguéneff dans une lettre datée du 6 février de Pétersbourg :

Ma fille vous aura probablement dit l'issue heureuse de mon affaire avec le Sénat; mes juges ont été d'une courtoisie parfaite; à vrai dire, il n'y a eu ni interrogatoire, ni confrontation; l'accusation était par trop insignifiante et il n'y a eu qu'une formalité à remplir, formalité indispensable, j'en conviens volontiers. — Je vais régler quelques affaires urgentes et je pars pour Paris, où ma présence est bien nécessaire. — Je compte y être au commencement de mars, n. s.

Saint-Pétersbourg, Hôtel de France,
4/16 février 1864.

Chère Paulinette,

Il faut pourtant que je tienne ma parole et que je t'écrive enfin cette lettre que je t'ai promise depuis si longtemps. — J'en ai reçu deux ou trois de toi qui m'ont fait beaucoup de plaisir. — Il me semble que tu commences à prendre la vie plus au sérieux et je serais on ne peut plus content, si je voyais disparaître tes autres petits défauts, que je n'ai pas besoin de nommer, tu les connais tout aussi bien que moi.

Autant que je puis lire entre les lignes, je crois pouvoir conclure que M. P. (54 *bis*) ne t'est pas tout à fait indifférent; mais vous avez très bien agi en arrêtant les choses jusqu'à mon retour qui ne saurait tarder : nous verrons alors ce qu'il y a à faire et s'il faut laisser le statu quo ou en sortir. J'avoue que je ne comprends pas bien ce qu'il peut y avoir de déshonorant dans l'état d'un syndic de faillite; pourtant, quoique je ne tienne pas du tout à ce que tu aies une position de grand monde — je ne voudrais pas t'en voir occuper une qui t'empêchât de fréquenter ta société habituelle sur un pied d'égalité. — Enfin nous verrons tout cela — et bientôt, je

(54 bis) Un prétendant dont nous trouvons la caractéristique dans la même lettre du 6 février à Mme Tourguéneff : « ...L'intérêt que vous avez la bonté de témoigner à ma fille fait que je n'hésite pas à vous dire deux mots d'une affaire qui ne vous est pas restée inconnue. Je le fais d'autant plus volontiers que j'attends de vous un bon conseil. Il s'agit de M. Pinet. Il paraît que si la personne en elle-même est parfaitement honorable, sa position (de syndic de faillites) ne l'est pas autant qu'on pourrait le désirer. Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela? Je serais désolé que le mariage de ma fille la plaçât dans une position difficile ou délicate. Ayez la bonté de me dire franchement votre avis là-dessus, qui serait naturellement d'un très grand poids dans mes décisions... »

l'espère — car je compte bien retourner à Paris dans trois semaines au plus tard.

Quant au militaire dont a parlé Mme Delessert, je crois que tu as eu raison dans tes répugnances. — Mais j'ajoute, en thèse générale, que nous ne sommes pas à même de faire trop les difficiles — je veux dire — de repousser les gens uniquement en raison de l'habit qu'ils portent.

Je porte Mme Delessert (55) et toute la famille Tourguéneff dans mon cœur pour toutes les bontés qu'ils te témoignent et je suis très peiné d'apprendre que la santé d'Albert ne s'améliore pas. — Dis-leur mille choses de ma part. Mme Tourguéneff a-t-elle reçu ma lettre? J'ai vu le cousin de M. Joanne : M. Guilout n'est pas encore arrivé.

Mme Olga Somoff demeure à Tsarskoié Selo près de Pétersbourg. — En mettant cette adresse, tu peux être sûre que ta lettre arrivera à destination (56).

Je te recommande ton piano que tu as bien négligé depuis quelque temps. — Quant à l'allemand, il paraît que tu as une espèce d'antipathie contre cette belle langue, car malgré tes aptitudes manifestes et ton application, tu trouves que tu ne fais pas de progrès. Il faut s'en consoler.

A bientôt, ma chère fillette, je t'embrasse bien tendrement.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, ce 15 mars 1864, mardi.

Chère Paulinette,

J'ai reçu ta lettre, ainsi que celle de Mme Innis et je ne te dis qu'une chose : c'est que je n'aurais jamais insisté, si au lieu de parler de la position de M. P. — tu m'aurais simplement dit qu'il te déplaisait. Je t'ai souvent répété que je n'ai jamais désiré pour toi un autre mariage qu'un mariage d'affection et quand celle-ci manquait — tout le reste n'était rien. — Voilà donc encore un prétendant coulé! N'en parlons plus.

(55) Amie des Tourguéneff, Mérimée et autres. Elle finira par trouver un fiancé pour Paulinette qui se mariera sous ses auspices et ceux de Mme de Nadaillac, sa fille.

(56) Nous voyons ainsi que Paulinette avait son monde à elle, en dehors de l'ambiance des Viardot, ce qui ne laissait pas de faire souffrir Iv. Tourguéneff.

Je serais parti d'ici dès demain — mais Louise (57) arrive demain et il ne serait pas gentil d'avoir l'air de la fuir. — Attendez-moi vendredi matin ou vendredi soir — mais vendredi sans faute.

Nous aurons le temps de parler longuement de toute chose. Je me borne maintenant à vous embrasser toutes les deux et vous dire au revoir.

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Schillerstrasse 277.
Jeudi, 19 mai 1864.

Chère Paulinette,

Je t'écris deux mots en réponse à ta lettre. — Mme Viardot est revenue de Bruxelles dans un état à faire pitié (58) : elle ne cesse de pleurer. — Je voudrais — et je ne voudrais pas — être regretté ainsi après ma mort. J'espère que vous allez bien à votre petit nid à Passy; si Botkine (qui se trouve à Paris à l'hôtel Byron, rue Laffitte) vient vous voir, envoyez-moi par son entremise — il traverse Bade — deux gilets de soie du plus grand format, comme j'en ai souvent achetés chez Bellement, au coin du boulevard et de la rue Louis-le-Grand. — Mais il ne faut acheter cela avant de l'avoir vu — car de mon côté je lui écris de le faire — et il faut éviter un double emploi.

Je vais bien — ce temps est superbe, mais cette mort a tout assombri.

Je t'embrasse et je serre la main à Mme Innis. Tout à toi,

I. TOURGUÉNEFF.

P.-S. — Mme Delessert a reçu ma lettre, n'est-ce pas?

Baden-Baden, Schillerstr. 277.
Mardi, le 25 octobre, 1864.

Mes chères dames,

Je vous écris d'ici le jour même du départ des Annenkoff : qu'y faire? Ils partiront sans moi. — Vos deux petits billets

(57) La fille aînée des Viardot, peu aimée de Tourguéneff et cause première des peines de la « petite Pauline ».
(58) Mort de sa mère.

m'ont causé un remords de conscience; mais je veux pourtant vous dire en quatre mots les raisons (59) qui me retiennent encore à Bade, outre celle que vous connaissez déjà :

1° les plus belles chasses de l'année se font ici au 1er novembre. — Nous en avons une magnifique chaque jour.

2° mon architecte (M. Olive — de Paris) doit arriver *avant* le 1er novembre à Bade et il faut qu'il me trouve ici pour prendre en ma présence les mesures nécessaires pour les travaux de ma maison et le dessin de mon jardin. — Je ne sais si je vous ai dit que j'ai acheté un terrain au delà du chalet Viardot et les murs de la maison commencent à sortir de terre (60).

3° M. L. Pomey (61) épouse Mlle Jeanne Fowtier (une amie); la noce aura lieu dans les premiers jours du mois prochain à *Nancy.* — Trouvez cette ville sur la carte de France et vous verrez qu'elle est à peu près à mi-chemin d'ici à Paris. — J'ai promis d'assister à cette noce — mais je ne voudrais pas faire ce voyage exprès. — Aussi j'attends l'annonce définitive du jour choisi; si c'est après le 15, j'irai en revenant de Paris; si c'est avant — j'irai en y allant et dans ce cas-là, il faudra me pardonner mon manque de parole, si je ne suis pas à Paris *avant* la fin du mois.

En un mot voici mes projets :

1° passer avec vous une quinzaine de jours dans le mois de novembre;

2° passer à Paris les deux mois de janvier et de février. — Ces projets sont *très sérieux* et je les mettrai bien certainement en exécution.

Et maintenant j'espère que ma lettre ne vous aura pas trop chagrinées : — je serre la main à Mme Innis et j'embrasse Paulinette.

I. TOURGUÉNEFF.

(59) La principale raison est la *reprise* de l'intimité avec la famille Viardot et le *nouveau bonheur* de Tourguéneff pendant toute cette « période de Bade ».

(60) Une maison et un théâtre où Pauline Viardot (avec ses élèves) donnera ses représentations, auxquelles assisteront même les têtes couronnées de l'Allemagne.

(61) Peintre.

Bade, Schillerstrasse 277.
Dimanche, ce 30 octobre 1864.

Chère Paulinette,

Je puis t'annoncer maintenant avec la plus grande exactitude le jour de mon arrivée à Paris. — Il est plus éloigné que je l'avais espéré d'abord — mais il est sûr. — La noce de Pomey se fait à Nancy, le 14 novembre : j'y suis invité dès le 13; le 14 au soir ou le 15 de grand matin au plus tard je continue ma route vers Paris. — Il est probable que j'arriverai le 15 au matin, car le chemin de fer quitte Nancy vers 11 heures du soir — et le mariage se fera le matin.

Ainsi le moment de l'entrevue est un peu plus éloigné — mais, je le répète, il est sûr et tu peux y compter. — En attendant, je t'embrasse et je salue Mme Innis.

I. TOURGUÉNEFF (62).

Bade, Schillerstrasse 277.
Jeudi, 22 décembre 1864.

Chère Paulinette,

Ta lettre m'a causé une joie très vive. Elle présage un événement que je devais naturellement souhaiter, et qui se présente rarement dans des conditions aussi favorables et de pareilles garanties de bonheur. — Si, comme tu le dis, c'est le « right one » qui est venu, il faut en remercier Dieu d'abord — et puis cette chère et excellente Mme Delessert, qui a eu pour toi la sollicitude d'une mère. Espérons que tout ceci se dénouera vite et bien.

Certainement, je viendrai à Paris; j'ai un trop grand désir de connaître M. Gaston (63) : je quitte Bade vendredi, le 30 décembre — et, s'il plaît à Dieu, j'arrive chez vous samedi le 31 — à 7 heures du matin. — Je resterai à Paris le nombre de jours nécessaires pour arriver à un arrangement définitif. — Ainsi, attends-moi de pied ferme.

Mme Innis ne m'écrit pas — mais je ne doute pas qu'elle ne se réjouisse, comme moi, de l'avenir qui s'ouvre devant toi. Je n'ai pas besoin de lui dire que je la considérais tou-

(62) Nous donnons cette lettre comme preuve de la nouvelle situation d'Ivan et de Mme Viardot, laquelle obligeait Ivan à laisser plus souvent sa fille seule avec Mme Innis, entourée, il est vrai, par des amis sûrs, — la famille de Nicolas et Clara Tourguéneff, les Delessert et autres.

(63) Gaston Bruère, futur mari de Paulinette.

jours comme étant de la famille et que l'estime et la reconnaissance que je lui ai vouées ne finiront qu'avec ma vie.

Je lui serre cordialement la main et je t'embrasse bien fort.

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Schillerstrasse 277.
Ce 25 décembre 1864, dimanche.

Chère Paulinette,

Je viens de recevoir ta lettre qui m'a fait le plus grand plaisir : il paraît que tout marche bien : — Tâche surtout de ne pas avoir les « blue devils » à propos de ta santé. — Nous nous reverrons samedi matin, s'il plaît à Dieu; — mais, en attendant, prie Mme Innis de se rappeler que je lui ai donné à mon dernier voyage à Paris un papier blanc et gros plié en quatre, avec un timbre en haut de la page et du russe écrit dessus; j'ai même ajouté que c'était un papier important : c'est précisément ton certificat de baptême (64). Tous les autres papiers sont chez moi — dis à Mme Innis d'avoir la complaisance de chercher ce papier et de me répondre *immédiatement*, s'il se trouve chez elle : sa lettre aura encore le *temps de me trouver ici :* car je pars vendredi à trois heures.

Dis mille choses de ma part à la charmante Mme Delessert; je t'embrasse et je serre la main à Mme Innis.

I. TOURGUÉNEFF.

VII

Bade, Schillerstrasse 277.
Ce 10 janvier 1865.

Chère Paulinette,

J'attends avec impatience la réponse de M. Lefébure aux documents que je lui ai envoyés — pour savoir si je dois partir immédiatement pour Paris — ou bien plus tard. Ma lettre pour Moscou [pour obtenir les papiers nécessaires] est partie le jour même de mon arrivée ici. — Quant à celle que tu as écrite à Mme Viardot, je te sais gré de cet effort

(64) Tourguéneff eut beaucoup de démarches à faire non seulement à Paris, mais aussi en Russie (par correspondance), par les amis, pour obtenir tous documents de l'état civil de sa fille, le consentement écrit et notarié de la mère de cette dernière (qui ne la connaissait pas), remariée déjà avec un autre, etc. Tout le nécessaire fut fait à temps.

que tu as fait sur toi-même : je ne veux pas revenir sur le passé, mais je te ferai observer que tu n'as pas trop bonne grâce à te plaindre des scènes et des explications pénibles de Bade (64 *bis*), puisque c'est de ton plein gré et pour ainsi dire forcément que tu les as amenées. — Enfin — c'est de l'histoire ancienne. Mme Viardot m'a dit qu'elle espérait qu'un jour viendrait où tu sentirais combien tu as été gratuitement cruelle envers elle — et qu'elle est heureuse du bonheur qui se prépare pour toi.

Tu diras mille choses de ma part à Mme Delessert. — Mme Innis a-t-elle commencé à penser au trousseau? Avez-vous été rue de Bruxelles (65)?

Je serre cordialement la main à Mme Innis et je t'embrasse idem.

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Schillerstrasse 277.
Ce 10 janvier 1865.

Chère Madame Innis,

Je vous écris un simple mot pour vous avertir de la chose suivante : il est parvenu à ma connaissance que le Prince Troubetzkoï et d'autres personnes ont l'intention d'assister à la cérémonie de la conversion de ma fille (66). Je m'y oppose formellement : il faut que cette cérémonie se fasse *aussi tranquillement et aussi secrètement* que possible, si vous ne voulez pas attirer sur moi les plus graves désagréments. — Je ne doute pas que ce seul mot ne suffise et je me confie entièrement à votre prudence. Du reste j'en écris au Prince.

Mille amitiés. I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Schillerstrasse 277.
Ce 19 janvier 1865.

Ma chère Paulinette,

Je t'écris aujourd'hui seulement deux mots pour te faire

(64 bis) Lors d'une seule visite de Paulinette à Bade, l' « explication » des deux Pauline fut tellement « pénible » qu'Ivan, placé entre les deux Pauline, conseilla à sa fille de ne plus venir à Bade.

(65) M. et Mme Bruère, futurs beau-père et belle-mère de Pauline Tourguéneff. Le fiancé, M. Gaston Bruère, était directeur de la Cristallerie des fille et gendre des Delessert, Nadaillac, à Rougemont.

(66) A la religion catholique pour se marier...

savoir que j'ai reçu ta dernière lettre et que j'en attends une autre, dans laquelle tu me parleras de la soirée que tu as passée avec ton « futur ». J'espère que tout continue à bien aller. Tous les papiers nécessaires sont expédiés depuis longtemps et hier j'ai envoyé de l'argent à Mme Innis. A ce propos, tu diras à Mme Innis deux choses : je ne désire pas dépasser 3.000 francs pour le trousseau — et peut-être serait-il plus raisonnable d'arranger le déjeuner de noces à Passy, dans quelque bon restaurant — au lieu de s'adresser au Grand-Hôtel; ces deux choses me sont inspirées par la nécessité de faire des économies. Dans ma lettre d'hier je lui parlais du Grand-Hôtel : mais la réflexion est venue depuis. Pourtant je lui laisse là aussi carte blanche — et me fie à elle.

Annenkoff et sa femme m'ont écrit une lettre de félicitations pour toi : je te les transmets.

A bientôt : porte-toi bien et ne t'agite pas. — Je ne crois pas qu'il soit bon pour toi de revenir à Paris dès le premier jour du mariage; il faut au contraire rester à Rougemont, malgré le mois de février, malgré l'état inachevé de la maison : il faut dès le commencement regarder ta nouvelle existence en face — et puis c'est le meilleur moyen d'empêcher ta belle-mère de mettre son « finger » [doigt] dans ton « nid » (67). J'ai oublié d'en dire un mot à Mme Innis; mais je sais qu'elle est de mon avis — et Mme Delessert aussi. — Tu feras bien d'y penser toi-même dès à présent.

Je t'embrasse et je serre la main cordialement à Mme Innis.

I. TOURGUÉNEFF.

Le mariage eut lieu, et Tourguéneff raconte dans ses lettres aux amis de Russie (la Comtesse Lambert et autres) combien sa fille était belle et heureuse pendant la cérémonie du mariage.

Bade, Schillerstrasse 277.
Mardi, ce 28 février 1865.

Chère Paulinette,

Ta petite lettre de ce matin a été la bien attendue et la

(67) Cet avertissement de Tourguéneff a été sage et prophétique. Le caractère de la belle-mère fut la cause première de tous les malheurs ultérieurs de Paulinette.

bienvenue. — Je suis heureuse d'apprendre que vous êtes arrivés sans encombre dans votre nid — et je ne doute pas que vous ne finissiez par le trouver le plus charmant du monde — surtout quand il y aura ce qu'on trouve généralement dans les nids. — Si la journée du 25 [février] a été fatigante pour toi, je m'en suis ressenti aussi — et il m'a été impossible de fermer l'œil pendant toute la nuit. Mais depuis je me suis rattrapé — et me sens maintenant aussi bien que possible. — Le contentement qui se voyait sur ta figure et dans toute ta personne le jour de la noce n'a pas peu contribué à me mettre de bonne humeur. Ton bon Gaston m'inspire la plus grande confiance et la plus grande sympathie : dis-lui que je l'embrasse comme un fils — et qu'il doit toujours et en toute occasion compter sur moi, comme sur un père.

J'espère que tu as écrit à Mme Innis; j'ai laissé cette pauvre femme tout en larmes : elle a une vraie affection de mère pour toi — et je lui garde aussi une place dans mon cœur, qui, comme tu le sais, est heureux de se sentir reconnaissant. J'attends avec impatience quelques mots de description du banquet d'hier [à Rougemont]. N'oublie pas de te rendre populaire par quelques bonnes paroles gracieuses : c'est si facile et si doux.

Prenez bien vos mesures pour arranger Rougemont et n'oubliez pas ma chambre. — En attendant, je vous embrasse tous les deux avec affection et vous recommande surtout de vous très bien porter.

(Tu n'oublieras pas d'écrire à l'excellente Mme Delessert).

A bientôt,

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Schillerstrasse 277.
Ce 18 mars 1865, samedi.

Chère Paulinette,

J'ai reçu ta lettre qui me semble avoir été écrite dans un vrai tourbillon — les dernières lettres de chaque mot n'existent plus. Je le comprends du reste — et te sais gré d'avoir pensé à moi au milieu de tes agitations. — J'ai été un peu plus surpris de n'y avoir pas trouvé le nom de Mme Innis;

je sais bien que le bonheur rend égoïste, mais la reconnaissance est un vrai plaisir pour les cœurs bien faits — et je ne doute pas que tu n'en gardes une grande et profonde à cette digne et brave femme. Enfin, je le répète, je comprends que dans ce moment, tu aies un peu la tête à l'envers.

Je vois avec plaisir que les dernières impressions du « déjeuner » tendent à disparaître — et que tes rapports avec ta belle-mère deviennent ce qu'ils doivent être — pleins de cordialité et d'affection. Que de complications pénibles, que de chagrins on évite avec un peu de tact et d'aménité!

Tu ne me dis pas combien de temps vous comptez rester à Paris : je suppose que ce mot vous y trouvera encore. — Avez-vous fait expédier le piano à Rougemont?

J'embrasse le bon Gaston et lui recommande sa femme, qui a le cœur très bon et la tête un peu légère — et que j'embrasse aussi avec tendresse.

I. TOURGUÉNEFF.

P.-S. — Présente mes meilleurs compliments à tous les amis (68) de Paris, en commençant par Mme Delessert. — Est-ce toujours Mme de Virgile qui est à la tête de l'Hôtel Byron? [V. la lettre suivante.]

(68) Voici des extraits d'une lettre que Tourguéneff écrivait le 18 mars de Bade à Mme Clara Tourguéneff :

« Chère Madame, vous avez éte bien aimable et bien bonne de penser à m'écrire, — et je vous en remercie de tout mon cœur. — Il est évident que je ne puis qu'attacher une très grande importance à l'impression qu'a pu vous faire mon gendre, à vous et à Nicolaï Ivanitch; je suis très heureux d'apprendre qu'elle a été favorable : c'est, à mes yeux, une des garanties les plus sûres du futur bonheur de ma fille. Permettez-moi en même temps et à cette occasion, de vous réitérer l'expression de ma reconnaissance pour toutes les bontés dont vous l'avez comblée — et croyez que j'en garderai le souvenir toute ma vie.

« Décidément ma fille n'a rien perdu pour attendre — et je suis sûr qu'elle a trouvé le mari qu'il lui fallait; — c'est à son tour maintenant de faire naître une idée analogue chez M. Bruère — et j'espère bien qu'elle y mettra tous ses soins...

« Quant à Mme Delessert, elle m'a déjà remercié dans une de ses lettres de la bonne idée que j'ai eue de lui faire faire votre connaissance. Je ne doute pas que vous n'ayez les mêmes sentiments à son égard. C'est certainement une des plus touchantes natures que j'aie rencontrées dans ma vie. Ces derniers mots me font penser à Mme Innis — et à toute la peine que vous vous donnez pour lui trouver une place. Mille fois merci encore Je vais très bien ici, mais je songe déjà à mon voyage de Russie qui commencera par me ramener à Paris. En attendant le plaisir de vous y voir, je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les plus dévoués. « I. TOURGUÉNEFF. »

Bade, Schillerstrasse 277.
Ce 27 mars 1865.

Chère Paulinette,

Vous voici donc de retour à Rougemont — j'en suis enchanté pour toi et j'espère que tu vas te caser dans ton nid pour y commencer la vie calme et sérieuse de la femme. — Je suis tout aussi content que tous les petits mésentendus aient disparu — et je ne doute pas que tu ne fasses tous tes efforts pour être toujours au mieux avec ton beau-père et ta belle-mère. — Mon intention est toujours de quitter Bade entre le 15 et le 20 du mois prochain et de venir jeter un coup d'œil sur votre ménage. Du reste, ma santé est bonne, malgré le temps abominable qu'il fait, et qui n'est pas meilleur chez vous, s'il faut en croire les journaux.

As-tu reçu une lettre de moi que j'avais adressée à l'Hôtel Byron? J'ai reçu une lettre de Mme Innis. La pauvre femme se sent bien seule et très isolée. — N'oublie pas de lui écrire.

Embrasse de ma part le bon Gaston — et reçois un baiser cordial.

I. TOURGUÉNEFF.

P.-S. — Voici l'adresse de la Comtesse Lambert : St. Pétersbourg, *rue Voskressenskaïa*, maison *Kokochkine*. Elle sait que tu as changé de religion.

Bade, Schillerstrasse 277.
Le 13 avril 1865.

Chère Paulinette,

Il y a longtemps que j'aurais dû répondre à ta dernière lettre — mais je ne l'ai pas fait et t'en demande pardon. Je m'imagine que tout va bien chez vous — que vos meubles sont arrivés, etc. — Cependant, je serai très content de l'apprendre par toi-même. Mon départ d'ici pour la Russie est remis jusqu'au commencement de mai : je voudrais se laisser calmer à Pétersbourg cette épidémie, qu'on a tort d'appeler peste — mais qui n'en existe pas moins. — De cette façon ma visite à Rougemont se trouve aussi remise d'une couple de semaines; cela fait que je verrai votre pays dans son plus beau moment. La pauvre Mme Innis a été bien éprouvée : tu n'ignores pas sans doute qu'elle vient de perdre sa sœur en Angleterre. Elle compte revenir à Paris pour le 20.

Tout le monde va très bien ici. Nous avons enfin le printemps. Ma maison avance avec une sage lenteur — et il y a déjà de l'eau dans un de mes *étangs*.

Adieu, chère fillette; embrasse pour moi le bon Gaston et crois à la sincérité de ma tendresse pour toi.

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Schillerstrasse 277.
Ce 5 mai 1865.

Ma chère Paulinette,

Je te remercie de ta lettre, ainsi que de la photographie qui l'accompagnait — et qui me paraît fort ressemblante, malgré l'imposante robe à queue, à laquelle je ne suis pas encore habitué. — J'espère que vous allez tous très bien à Rougemont par ce temps merveilleux et que les ennuis que Gaston a eu — d'après ce que tu me dis — ne vous ont pas empêchés d'en jouir — je te prie de l'embrasser de ma part et de présenter mes meilleurs compliments à Mme Bruère [mère], à laquelle vous avez le plaisir d'offrir l'hospitalité!

N'oublie pas Paul [Paul Bruère, frère de Gaston] non plus et quand tu écriras à M. Bruère [père], dis-lui mille choses de ma part. J'ai reçu une lettre de Mme Innis de Paris : je ne doute pas que tu ne sois parvenue à vaincre ta paresse et que tu lui aies écrit, ainsi qu'aux autres bonnes connaissances de Paris, qui ont eu tant d'amitiés pour toi.

Vos meubles sont-ils enfin arrivés? Et le piano — est-il placé? — En joues-tu quelquefois? Le trouves-tu bon? Je quitte Bade dans dix jours — ainsi vous aurez tout le temps d'ici là de me préparer un petit coin. — En attendant, je vous embrasse tous les deux et vous souhaite tout ce qu'il y a de meilleur au monde.

I. TOURGUÉNEFF.

Je termine ainsi la seconde partie de *la Vie Douloureuse* d'Ivan par l'année (1865) de l' « heureux » mariage de sa fille, et je commencerai la troisième partie par les années de bonheur du père à Bade.

EUGÈNE SÉMÉNOFF.

TROIS POÈMES PARISIENS

Frivola synceris præcurrunt somnia veris,
Succedunt brevibus sæcula temporibus.
PIERRE DAMIEN.

SONNET

Lentille d'or dans la nuit de topaze,
L'omnibus! Ma mémoire encor endort
Les tremblements de ce triple pégase
Sous l'écume du temps et de l'effort.

O patchouli! Tournures en extase!
Manches à gigot, et d'où l'amour sort!
Temps où le boulangisme encor se gaze;
Où Pranzini violera la mort.

Tunnels, lors! de la petite-Ceinture
Haute-banlieue; et sur les trains : nature!
Mystère des sexes, qui me tenta.

Vieillards du siècle jeune oyant cet orgue
De Saint-Sulpice qu'entendit Laforgue,
Qui sait? au retour de chez l'Augusta.

SONNET

O vous, Parisiens, ô mes frères, qui fûtes
Témoins des moments lourds de ce funeste jour!
A midi tout était mouvement et retour
Et départs près de l'Arc où triomphait l'amour.

Soudain le vide long se fait tout alentour.
Deux automobiles à peine en deux minutes!
Ce premier jour d'août, ô Cupidons, vous eûtes
Des désespoirs sans nom et d'indicibles chutes.

Quelle aurore, ce soir, cœurs voilés, que c'était
Pour la jupe élégante alors qui s'écourtait!
Nouveau Thermidor dont le souvenir me glace.

Et la mitrailleuse égrène son do, ré, mi,
Sous les lunes sans fin. Et l'an lugubre passe.
Le jour de Saint-Rémy, l'on enterre Remy.

—

SONNET

Mi-Mars, Vingt-huit. La capitale,
Vers onze heures, sous le brouillard,
Semble sultane occidentale
Et qui s'éteint sous un noir fard.

C'est un catafalque qui râle
Sous les pompons de tout son art.
Mais de chez les coiffeurs s'exhale
Un embaumement de départ.

Dans ce chaos qu'en vain éclaire
Plus d'un sinistre lampadaire,
Je voudrais bien, mais n'en puis mais!

Dans la nuit fausse je voudrais,
Pour m'éclairer de mes souhaits,
Rencontrer Charles Baudelaire!

CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE.

LE PROBLÈME DU DÉSARMEMENT DU POINT DE VUE TECHNIQUE

Les assises solennelles de la Conférence du Désarmement s'ouvrent le 2 février 1931 à Genève, après le long travail préparatoire de la Commission du Désarmement, dont les séances ont occupé une bonne partie de l'année 1930. Si après un labeur aussi prolongé la nouvelle Conférence devait aboutir à un échec, sans doute le crédit de la Société des Nations, auprès de l'opinion européenne, serait gravement atteint. Pour nous, un échec, si regrettable qu'il soit, nous confirmerait simplement dans une opinion, déjà ancienne, que la Société des Nations, telle qu'elle est organisée aujourd'hui, par sa composition même, ne peut pas remplir la mission qui lui a été confiée (1).

§

Laissons de côté l'œuvre considérable, accomplie en 1930 par la Commission du Désarmement, œuvre qui mérite un hommage, pour nous livrer à un examen rapide des causes qui ont si longtemps rendu stériles les discussions de Genève, malgré les beaux morceaux d'éloquence qu'on y a entendus. Tout fait prévoir aujourd'hui le retour de ces mêmes causes, retour qui annihilerait les résultats obtenus par la Commission préparatoire, il y a un an.

(1) Les rapporteurs du Concours de la Paix institué par M. Filène en 1924 ont fait connaître que les manuscrits adressés étaient à peu près unanimes à souhaiter que la Société des Nations fût « universalisée et démocratisée » en confiant l'élection des délégués aux Parlements ou à des Collèges spéciaux. Certaines de ces études la voulaient « souveraine pour trancher les différends internationaux ». Ce dernier point me semble appartenir à un avenir encore lointain.

La Société des Nations, lorsqu'il s'est agi du Désarmement, s'est toujours tenue jusqu'ici sur le plan politique. C'est se placer sur un terrain semé de dangers, de difficultés de toute sorte, en raison des ressentiments laissés par la guerre, non seulement entre nations ennemies, mais encore entre nations alliées, dont les buts politiques, dès la paix, se sont montrés divergents.

Or, le Désarmement doit consister, si l'on est logique, à supprimer et à interdire, pour tous, l'usage de certaines armes, dont le faible rendement ou le prix élevé (cela va souvent ensemble) peut conduire à décider de s'en passer désormais de préférence à d'autres. Il s'agit donc d'une question purement technique, qui n'a jamais été abordée à Genève. Elle ne peut être amorcée, puis résolue, étape par étape, que par des techniciens. Nous sommes heureux de nous rencontrer, sur ce point, avec M. J. Lyon, qui est certainement un civil, et qui vient de publier une étude remarquable sur ce sujet (2).

§

Si, avant tout débat, un comité composé comme suit :

Le Maréchal Foch et les Vice-Amiraux E. Fournier et Ronarch pour la France;

Le Maréchal W. Robertson et les Vice-Amiraux Percy-Scott et R. Weymiss pour l'Angleterre;

Le Maréchal Diaz et le Vice-Amiral Thaon di Revel pour l'Italie,... etc., etc.,

tous ayant achevé leur carrière, avec une expérience de la guerre au-dessus de toute contestation; si un tel Comité, disons-nous, avait été formé, nul doute qu'il n'eût mis sur pied, en un minimum de temps, un plan concret de réduction des armements.

Mais, dira-t-on, la Société des Nations a auprès d'elle des experts militaires et navals, désignés par les Gou-

(2) *Le Problème du Désarmement* (Boivin). M. E. Laloy a rendu compte de cet ouvrage dans le *Mercure* du 1er décembre 1931.

vernements. Sans doute, mais il semble qu'ils aient été jusqu'ici les muets du sérail. Il n'est jamais arrivé, que l'on sache, un écho de leur pensée au public. On les consulte peut-être, entre deux portes, pour leur demander un renseignement sur un point de détail : le prix d'un obus ou celui d'un cuirassé... Mais rien ne permet de penser qu'ils soient jamais allés au delà. Leur effacement, leur mutisme pour tout dire, se comprend d'ailleurs très bien. Officiers en activité, ils ont des intérêts de carrière à ménager. C'est trop leur demander que d'exiger d'eux qu'ils se posent en partisans d'une mesure de désarmement.

§

L'introduction prématurée de la notion du « Potentiel de Guerre » au cours des discussions sur le Désarmement a été une autre cause de leur stérilité.

J'ai toujours soupçonné qu'un Etat-Major malin avait jeté ce piège du Potentiel de guerre au-devant de l'homme charmant et d'une si magnifique éloquence qui a été longtemps le délégué de la France à la Société des Nations. Le Potentiel de guerre, brandi à tout propos, a joué, en effet, pendant des années, le rôle d'un tir de barrage qui anéantissait toutes les motions en faveur d'une tentative de désarmement. On se donnait, d'autre part, l'apparence, en évoquant sans cesse le « potentiel de guerre », notion restée confuse parmi le grand public, d'embrasser d'un seul élan toute l'étendue de la question et d'y pénétrer jusqu'au cœur. Rien n'était oublié. Or, quand une question, telle que le problème du désarmement, offre une complexité aussi grande, il est sage d'aller du simple au composé et, surtout, de commencer par le bon bout. C'est l'inverse qui a été fait. Le potentiel de guerre est, en effet, dans une dépendance étroite, soit de la multiplication d'une arme, soit de sa raréfaction. Pour me faire mieux comprendre,

et afin d'éviter de porter le moindre ombrage aux industries de guerre, aussi nombreuses que florissantes aujourd'hui, qu'on me permette d'employer une métaphore. Si, par exemple, la Société des Nations, dans un sursaut d'énergie, interdisait l'usage des flèches empoisonnées au cours d'une guerre, il est évident que les industries qui fabriquent des flèches empoisonnées n'auraient plus qu'à fermer boutique ou à orienter leur activité vers une autre voie. Le potentiel de guerre, relatif aux flèches empoisonnées, se trouverait rapidement réduit à zéro, avec la disparition de l'outillage spécialisé pour leur fabrication.

Ce raisonnement a pour base l'hypothèse de la suppression radicale d'une arme quelconque. Mais si l'on suppose que la réduction des armements doit s'opérer par voie de contingentements (méthode qu'on a tenté de mettre en œuvre sans succès) reconnus à chaque nation pour assurer sa sécurité, suivant des coefficients arbitraires, ou jugés tels par les gouvernements les moins favorisés, on n'aboutit qu'à créer des sentiments d'irritation entre les nations, et le potentiel de guerre entre de nouveau en scène pour achever de brouiller les cartes. Toute nation qui possède une industrie nombreuse a plus de facilités que d'autres, moins bien outillées, pour augmenter ouvertement ou clandestinement le contingentement qui lui a été fixé. C'est l'évidence même. Cet inconvénient disparaît si, au lieu de procéder par voie de contingentements, pour chaque arme, on adopte la suppression, échelonnée dans le temps d'abord, des armes jugées trop coûteuses, inutiles ou trop cruelles. On pourra envisager ensuite la suppression des autres si les circonstances politiques le permettent. Il n'est qu'une seule méthode rationnelle, pour commencer : celle que nous venons d'indiquer.

Enfin, le caractère purement académique des Actes, Protocoles, etc. de la Société des Nations a contribué,

pour une grande part, à les rendre vains d'avance. Prenons, par exemple, le projet de Pacte d'Assistance Mutuelle, établi en 1924, qui devait rencontrer l'opposition de l'Angleterre. J'écrivais à ce moment qu'en matière d'assistance mutuelle, il ne suffit pas de prendre des engagements solennels, mais qu'il faut préciser de quelle manière on se prêtera mutuellement assistance, c'est-à-dire indiquer les conditions techniques de cette assistance, en tenant compte de la situation géographique de chaque nation. Sur les quatre objections présentées par le Gouvernement britannique pour s'opposer à ce Projet de Pacte d'assistance mutuelle, trois étaient d'ordre technique. Il est probable que si les experts militaires et navals de la Société des Nations avaient été invités, au préalable, à mettre sur pied un plan pratique de mise en application du Pacte, avant de le soumettre à l'approbation des gouvernements, l'Angleterre n'y aurait peut-être pas fait opposition, en se rendant compte que le concours qu'on lui demandait ne dépassait pas celui réclamé des autres nations (3).

§

Les débats qui vont commencer le 2 février à Genève seront-ils sans résultat, malgré le travail considérable de l'année 1930? On peut le craindre, si l'on persiste dans des méthodes qui, jusqu'ici, n'ont donné que des résultats négatifs.

Le Gouvernement français a pris nettement position dans son *Mémorandum* du 15 juillet dernier, en déclarant qu'il estime, conformément à l'article 8 du Pacte, avoir réduit ses armements *au minimum compatible avec sa sécurité.*

(3) J'ai publié à ce moment, dans le *Mercure de France* du 1er septembre 1924, un article intitulé : *Une solution pratique du Pacte d'Assistance mutuelle.* Cet article. édité en brochure, fut adressé à presque tous les membres de la Société des Nations. Je me serais abstenu de proposer moi-même une solution pratique du Pacte, si les Experts militaires et navals en avaient établi un de leur côté.

Cette affirmation de notre Gouvernement trouve crédit dans la plus grande partie de l'opinion publique. Tout homme, en effet, est naturellement porté à souhaiter que la sécurité de son pays soit assurée dans la plus grande mesure, la sienne propre n'étant qu'une dépendance de la sécurité nationale.

Il est probable que les autres nations apporteront des déclarations semblables ou équivalentes.

Ainsi la question, placée à nouveau sur le terrain politique, peut être sans issue.

Le seul moyen de salut est de l'envisager uniquement au point de vue technique. Comme nous le verrons plus loin, toute mesure de désarmement, appliquée d'une manière rationnelle, ne touchera en rien à la sécurité de la France ni d'aucune autré nation.

Mais avant d'insister sur ce point, il est une autre difficulté qui se présente dont il faut indiquer la solution.

§

Cette difficulté ressort, également, de la rédaction de l'article 8 du Pacte et concerne le mode d'*exécution des obligations internationales imposée par une action commune.*

Il est évident que la Société des Nations a besoin, pour que ses arrêts soient suivis des sanctions nécessaires, de moyens de coercition, capables de rendre efficace *l'action commune imposée par les obligations internationales.*

De là est née cette conception d'une « Police Internationale » qui resterait à la disposition de la Société des Nations. Paradoxe et absurdité. Paradoxe, parce qu'elle tendrait à créer au profit de la Société des Nations ce qu'on veut détruire d'autre part. Absurdité, parce qu'il est impossible de chiffrer l'importance de cette « Force internationale », dès qu'on envisage la perspective de

mettre à la raison par de tels moyens des puissances comme l'Allemagne, l'Angleterre, la France, etc.

Or, les moyens de coercition qui lui sont indispensables, la Société des Nations les a à sa disposition, depuis sa naissance; ce sont ceux énoncés dans l'article 16 du Pacte : rupture immédiate de toutes relations commerciales et financières, etc., etc. avec l'agresseur.

A une époque de transit commercial aussi intense, d'échanges de toute sorte, il n'est pas de moyen plus efficace d'étouffer dans l'œuf toute velléité de guerre de n'importe quelle nation.

Si l'Allemagne en 1914 avait su qu'elle n'aurait pas à compter, pendant toute la durée des hostilités, sur l'appui économique des nations neutres; si elle avait su que sa flotte marchande serait confisquée dans les ports neutres dès sa déclaration de guerre, elle aurait certainement hésité à se lancer dans l'aventure.

Ces moyens de coercition, énoncés à l'article 16 du Pacte, il suffirait de les codifier, sous une forme pratique, pour en assurer l'application simultanée en tous pays, la première de ces dispositions étant que tous les navires de commerce de l'agresseur en relâche dans les ports neutres sont placés sous séquestre provisoire, que tous transports ferroviaires ou autres restent suspendus entre l'agresseur et les autres nations (4).

Ainsi, la Société des Nations, contrairement à ce que l'on croit trop souvent, n'a nullement besoin d'une gendarmerie à sa disposition. Un commissaire de police, dans chaque port neutre et aux gares frontières, suffira pour apposer les scellés sur les navires et les wagons portant des marchandises venant de l'agresseur ou à lui destinées. Le *Blocus économique* ou, si l'on préfère, *La Contrainte économique*, telle est l'arme dont doit disposer la Société des Nations.

(4) Nous avons indiqué, dans notre brochure citée plus haut, les modalités d'application des moyens de contrainte contre l'agresseur en considérant chaque cas particulier.

§

Revenons maintenant à la question de sécurité et voyons s'il n'est pas possible de ne la diminuer en rien, de la conserver dans son intégralité, tout en procédant à des mesures de désarmement, qui auraient, au moins, pour effet immédiat d'alléger sensiblement ce qu'on a coutume d'appeler, avec raison, le fardeau des armements.

Nous revenons sur le terrain technique.

Que la Société des Nations confie à un Comité d'experts militaires et navals (auxquels pourraient être adjoints quelques civils), choisis parmi des officiers généraux ayant cessé de remplir des fonctions actives, le soin de désigner, parmi les armes en usage chez toutes les nations, celles dont l'emploi peut être supprimé, soit pour des raisons d'excès de puissance, soit pour leur rendement insuffisant, soit pour leur caractère de cruauté inutile.

Il me semble impossible qu'on ne trouve pas dans les grandes nations un nombre suffisant d'officiers généraux, à l'esprit assez élevé, pour se trouver d'accord en vue d'adopter les propositions suivantes, que nous indiquons, à titre d'exemple, de ce qu'on peut faire dans cette voie :

A. — L'Emploi des appareils lance-flammes est interdit à partir de la promulgation du présent acte, pour la raison qu'on peut détruire les troupes de l'adversaire, sans les brûler comme des torches vivantes, ce qui est une aggravation de cruauté inutile.

Tous les appareils de ce genre existant dans les armées devront être détruits dans le délai d'un an.

B. — L'Aviation de bombardement, par obus explosifs, obus à gaz, fusées incendiaires ou tout autre engin, est supprimée.

Les avions ne pourront être armés que de mitrail-

leuses ou de canons légers, ne dépassant pas le calibre de 50 m/m.

Même interdiction pour les Dirigeables.

Ainsi seront épargnées les victimes innocentes et mises à l'abri les richesses artistiques de toutes les nations.

C. — Les canons employés par les armées en campagne ne pourront pas être d'un calibre supérieur au 155 m/m.

Les canons destinés à armer les ouvrages de fortification, sur le front de terre, ne pourront également pas dépasser ce calibre.

L'équipement des ouvrages de la Défense des Côtes restera dans son état actuel. Mais, dans l'avenir, toute pièce de remplacement ou armant un ouvrage nouveau ne pourra pas dépasser le calibre de 200 m/m.

Les canons armant les navires de guerre ne devront pas également dépasser le calibre de 200 m/m. Toutes les pièces d'un calibre supérieur, actuellement en service, devront être remplacées et détruites dans un délai de dix ans.

D. — Des commissions de contrôle, composées de membres de la Société des Nations, assistés par des experts militaires et navals, sont chargées de poursuivre l'exécution des mesures ci-dessus.

§

Ainsi la suppression de tout ce matériel lourd ou cruellement inutile, dont le rendement, quoi que les profanes puissent penser, est d'autant plus faible que son prix est plus élevé, permettra d'alléger les budgets, qu'ils affectent aujourd'hui dans une proportion déraisonnable. En veut-on un exemple? Un télémètre pour pièce de marine coûte actuellement 400.000 francs. Il ne s'agit que d'un accessoire. Tout le reste est en proportion. Si l'on fait la somme des prix du canon, de son affût, de ses munitions, on atteint des chiffres astrono-

miques. Tout ce gros matériel, issu du développement du machinisme, est d'un rendement très faible et n'est nullement nécessaire pour provoquer une décision sur le champ de bataille.

Ajoutons que l'adoption du calibre de 200 m/m pour tous les navires de guerre entraînera automatiquement la réduction de leur tonnage, celle de leurs équipages, etc. et, d'une manière générale, la suppression d'organes extrêmement coûteux créés spécialement en vue de satisfaire aux conditions d'existence des navires de tonnage élevé.

Les navires de guerre, allégés de ce poids lourd, aussi lourd qu'inutile, seront mieux à même de fournir une carrière plus active, plus fructueuse, en remplissant la mission qui leur incombe particulièrement, celle de protéger les lignes de communication et de nuire au commerce.

Cela ne les empêchera pas, à l'occasion, de se battre entre eux.

**

Nous pensons avoir montré qu'il est facile d'entrer résolument dans la voie du désarmement, par la suppression de certaines armes, sans préjudice pour la sécurité de chaque nation.

En quoi la sécurité de la France, ou celle de tout autre pays, sera-t-elle diminuée si la même mesure (suppression d'une arme) est appliquée à toutes les nations?

Que les trois réductions que nous proposons, à titre d'exemple, soient décidées, ce sera déjà un progrès immense réalisé. Plus tard, il sera permis de songer à d'autres éliminations. Des étapes, largement espacées, sont nécessaires, car il faut tenir compte des besoins des industries de guerre, qui, au degré où on leur a permis de se développer, sont le plus grand obstacle aux tenta-

tives de désarmement. Leur consentir, pour commencer, de larges commandes d'œuvres d'art de toute sorte, ponts, etc. sera le commencement de la sagesse. Puis, l'on verra.

Affermir les bonnes volontés et apaiser certaines inquiétudes parfaitement légitimes, d'ailleurs, tel est notre but. La sécurité de notre pays nous tient à cœur autant que quiconque. Sans doute peut-on différer d'avis sur le meilleur moyen de l'assurer. Nous avons évité d'entrer dans cette discussion; plus exactement nous n'avons pas eu besoin de le faire. C'est, en effet, pour tous les gouvernements, le point sensible, névralgique auquel il faut éviter de toucher.

§

La France va se présenter aux Assises de Genève avec une autorité morale indiscutable, accrue de ce fait qu'elle a eu, au cours de la longue lutte dont elle est sortie victorieuse, le concours des nations alliées, qui lui apportèrent ainsi un témoignage de la justice de sa cause. Son action pèsera donc d'un grand poids sur le résultat des délibérations. Puisse-t-elle comprendre que sa sécurité ne sera pas en jeu, si elle accepte, ou, mieux, si elle propose elle-même, en les faisant siennes, les trois mesures de réduction d'armements que nous avons indiquées plus haut!

PH. NEL

Capitaine de vaisseau de réserve.

UNE LOGIQUE NOUVELLE

Logique... ou psychologie? C'est selon. Le but que se propose M. Meyerson dans son dernier grand ouvrage, *Du cheminement de la pensée* (1), est de découvrir et de formuler les lois de la pensée humaine. Et le terme de lois doit être pris ici dans le sens qu'il a en matière scientifique — et non pas dans le domaine moral ou juridique où *loi* signifie *norme,* — de sorte qu'on peut préciser en disant : *les lois suivant lesquelles fonctionne, en fait, la pensée humaine.*

Or, « on définit d'habitude la logique comme l'ensemble des règles selon lesquelles nous *devrions* penser, alors que la psychologie s'occuperait à nous révéler les voies par lesquelles notre pensée chemine sans contrainte (2) », mais les avis sur ce point sont très partagés et, suivant les points de vue des différentes écoles, les domaines empiètent fortement dans un sens ou dans l'autre.

Mais qu'importe! La recherche des lois de la pensée est, quel que soit le vocable sous lequel on la range, d'une importance absolument primordiale en philosophie. L'auteur s'est plu — sans doute pour ne pas effaroucher le lecteur — à s'excuser du « trop peu de neuf (3) » qu'il y aurait dans son exposé; c'est là un artifice qui dissimule mal l'ampleur gigantesque de l'entreprise.

Le problème auquel s'attaque M. Meyerson est un problème éternel que tous les philosophes, depuis l'Antiquité grecque, ont cherché plus ou moins partiellement à ré-

(1) 3 vol. in-8, Paris, Alcan, 1931.
(2) P. 10.
(3) P. VII.

soudre. Il prétend nous en apporter une solution neuve et complète. S'il a réussi, c'est certainement un des événements les plus considérables de l'histoire de la pensée. Si on lui conteste ce succès, au moins devra-t-on reconnaître l'importance du but visé, la nouveauté des voies suivies et l'audace de la tentative.

§

« Quand on réfléchit à l'essence de la pensée humaine, dit M. Meyerson, on ne peut, semble-t-il, méconnaître que le trait qui la caractérise de la manière la plus constante, c'est son cheminement, son progrès. Si nous pensons, si nous réfléchissons, c'est que nous entendons, par cet effort, parvenir à une connaissance que nous ne possédions pas jusqu'à ce moment, qu'il s'agisse d'une connaissance pratique destinée à nous aider à agir, ou d'un savoir purement théorique recherché dans le seul dessein de fournir un aliment à notre curiosité (4). »

Or, « il est manifeste que l'homme n'a aucune lumière immédiate au sujet de la voie par laquelle s'opère le cheminement de sa pensée... Nous sommes tout à fait inconscients, en général, de la manière dont nos pensées s'évoquent l'une l'autre : dans les récits où il fait figurer le fameux Dupin, Edgar Poe, de la manière la plus heureuse, caractérise cette ignorance en dépeignant l'étonnement qui saisit l'homme à qui on révèle la suite des images qui se sont succédé dans son intellect (5) ».

Comme dans ses œuvres antérieures, l'auteur continue à s'appuyer sur la science et sur l'histoire des sciences. L'étude de la pensée commune serait loin de présenter les mêmes facilités : celle-ci, en effet, procède par « phases éphémères qui... se suivent, se remplacent, se chassent l'une l'autre avec une rapidité proprement vertigi-

(4) P. 4.
(5) Pp. 8-9.

neuse, la seule trace que chacune de ces apparitions laisse dans la conscience consistant parfois en ce qu'elle fournit le terrain préparé à recevoir celle qui doit lui succéder. Ce sont, peut-on dire, des fulgurations (6). Si l'on ajoute à cela la difficulté de toute *introspection* ou observation de l'esprit par lui-même — difficulté qui, pour certains philosophes, est une véritable impossibilité, — on se rend compte de l'avantage que présente à ce point de vue la science, où le cheminement de la pensée « se trouve déployé, en quelque sorte, au ralenti ».

D'ailleurs, qu'on y prenne bien garde, la recherche scientifique n'est pas ici donnée comme intéressante « par les résultats auxquels elle aboutit, mais par les raisonnements qui ont été mis en œuvre pour y aboutir ; la science n'est », pour l'auteur, « qu'un ensemble d'opérations de l'intellect, opérations plus aisées à saisir là qu'ailleurs (7) ».

D'après M. Meyerson, ces opérations sont essentiellement les mêmes chez le physicien et chez l'homme de sens commun; exactement, chez tous les hommes, lorsqu'ils pensent, et depuis qu'ils pensent. Et l'auteur du *Cheminement de la Pensée* fait un rapprochement extrêmement suggestif entre la pensée du physicien moderne et la mentalité primitive « telle qu'elle résulte des travaux de M. Lévy-Bruhl ». Faisant allusion à ces travaux, M. Belot disait : « Nous pensons en primitifs et selon la *loi de participation* lorsque nous ne pensons pas véritablement. » M. Meyerson montre « qu'au contraire l'effort le plus sérieux de notre raison est coulé dans le même moule (8) ».

(6) P. VIII.
(7) P. 66. Comment M. Marcel Boll (compte rendu de l'ouvrage de M. Meyerson dans la rubrique *Le Mouvement scientifique* du *Mercure de France*, 15-X-31, p. 444) peut-il s'autoriser de ce passage pour prétendre que M. Meyerson « néglige explicitement de se placer au point de vue philosophique »? Au point de vue *métaphysique*, soit; ou encore, au point de vue proprement *scientifique*, soit encore... Mais y a-t-il un problème plus *philosophique* que celui du fonctionnement de l'intellect?
(8) P. 81.

En effet, les processus de la pensée primitive, selon M. Lévy-Bruhl, dérivent d'un schéma particulier qui est le schéma de la *participation* : « les objets, les êtres, les phénomènes peuvent être, d'une façon incompréhensible pour nous, à la fois eux-mêmes et autre chose qu'eux-mêmes (9) » ; ainsi les membres des tribus qui ont pour *totem* une certaine espèce d'animal affirment *être* des bêtes de cette espèce. Prétendent-ils à une identité absolue à tous les points de vue? Non, sans doute; ce qu'ils veulent dire, c'est qu'ils *participent* des caractères de ces animaux. Or, que fait le chimiste lorsqu'il écrit Na + Cl = Na Cl? Il affirme par là « que la diversité des deux états de la matière représentée respectivement par les symboles qui se trouvent à gauche et à droite du symbole d'égalité n'est qu'apparente, qu'elle dissimule une identité foncière. Mais tout de même, et si parfait que l'on puisse imaginer le succès de cette explication dans l'avenir, il demeure certainement inimaginable qu'elle fasse jamais disparaître cette diversité, qu'un métal mou et un gaz verdâtre soient reconnus comme identiques *à tous égards* à un sel incolore : la diversité n'était qu'apparente, mais il restera toujours qu'il y avait au moins diversité de l'apparence ». De même, le physicien traite comme identique « un accumulateur électrique chargé et une masse d'eau placée sur une hauteur et prête à descendre: l'un et l'autre sont pour lui des réservoirs d'énergie, alors que pourtant, à d'autres égards, il n'aura pas le moindre doute sur leur diversité (10) ».

La recherche de l'*identité partielle* est donc un processus extrêmement général, et s'il ne nous frappe pas dans le cas du raisonnement scientifique, c'est que le *contenu* de ce raisonnement nous satisfait, que les raisons sur lesquelles s'appuient le chimiste et le physicien pour justifier leurs affirmations nous paraissent probantes, alors

(9) Lévy-Bruhl, *Soc. franç. de philosophie*, 15 fév. 1923, p. 18.
(10) *Du cheminement*, p. 83.

que celles du primitif nous semblent futiles. La forme d'un jugement ne nous frappe jamais que lorsque celui-ci nous est étranger, qu'il nous rebute par quelque côté. Mais une analyse attentive montre bien que la voie suivie par la pensée est la même dans les deux cas extrêmes que rapproche ainsi M. Meyerson.

Le « sens commun », qui constitue en quelque sorte le moyen terme de cette comparaison, ne procède pas autrement. « Quand je regarde ce fauteuil placé devant moi, nous dit l'auteur du *Cheminement de la pensée* (11), je me rappelle bien qu'il m'a offert, à un moment donné, un aspect tout différent, et ne doute même point qu'il ne soit susceptible de m'en offrir une véritable infinité et, en outre, une autre infinité encore d'impressions tactiles. Et pourtant je juge qu'à travers cette diversité, c'est un seul et unique objet que je perçois; je réunis proprement toute cette multiplicité, ahurissante de prime abord, en un concept, estimant que celui-ci peut l'embrasser tout entière. Par là, je recherche de l'identité, j'unifie du divers. »

Ainsi, M. Meyerson n'accepte pas, dans la matière qui fait l'objet de son ouvrage, les doctrines antérieurement admises. C'est que toutes sont impuissantes à justifier le progrès de la pensée. « La théorie consciente du raisonnement déductif le fait apparaître comme étant irrémédiablement tautologique, incapable de nous apprendre quoi que ce soit de nouveau (12 . » En effet, « quand nous entendons : *Les hommes sont mortels, Socrate est un homme, donc Socrate est mortel*, nous avons bien le sentiment que nous pensons réellement et fréquemment ainsi... » Mais, « pour affirmer que *tous* les hommes sont mortels, nous avons dû examiner préalablement chaque cas individuel, donc aussi celui de Socrate. Pourquoi alors prétendre acquérir par le syllogisme une connaissance

(11) P. 56.
(12) P. XVIII.

qui lui était nécessairement antérieure, puisqu'elle a dû précéder l'énoncé de la majeure (13)? » Quant à l'induction, elle nous fait bien connaître ce que nous ignorions, mais comment justifier cette connaissance? Il n'y a pas, en effet, de véritable *induction complète;* d'autre part, la recherche directe des rapports légaux à l'aide de tables de concordance et de désaccord, telles que les dressait Bacon, est chimérique, et jamais les schémas baconiens n'ont fait avancer d'un pas la connaissance scientifique; enfin, il est un point qu'ont souligné la plupart des philosophes qui ont examiné cette question, c'est le manque de rigueur du raisonnement *inductif.*

La rigueur est justement l'objet principal des études de l'école philosophique qui, depuis quelques décades, cherche à renouveler les principes de la Logique, et dont les tenants sont connus sous le nom de *logisticiens.* Il résulte de ce souci de rigueur des démonstrations d'une complication invraisemblable. Si l'on suit le livre d'un des maîtres les plus en vue en la matière, Frege, on trouve un raisonnement de « huit pages remplies de symboles concis » pour démontrer que « toute quantité n'en comporte qu'une seule qui la suive immédiatement dans la série des quantités »; et « la démonstration invoque en outre... un théorème précédent, dont la déduction a exigé, à son tour, onze pages (14) ». Et il est à noter que les logisticiens renchérissent constamment les uns sur les autres, chacun d'eux réussissant à montrer, dans les travaux de ses prédécesseurs, des lacunes et des fautes au point de vue de la rigueur des raisonnements. Ces lacunes, il cherche alors à les combler par des développements nouveaux, et ainsi l'ensemble est susceptible de devenir de plus en plus encombrant, de ressembler de moins en moins à la marche de la pensée spontanée (15).

(13) Pages 30-31.
(14) P. 25.
(15) D'ailleurs il est d'observation courante que la logistique, dont les protagonistes croient « ouvrir à la philosophie les arcanes de la vérité

Ce n'est donc pas encore en suivant les logisticiens que l'on doit espérer découvrir les ressorts cachés de cette pensée. Et M. Meyerson affirme pouvoir trouver ces ressorts « par une simple généralisation » des principes qu'il a tirés, dans ses ouvrages précédents, de l'examen de la pensée scientifique, en raison de la similitude essentielle, soulignée par lui, des processus de cette pensée avec ceux de toute pensée humaine quelle qu'elle soit.

I

C'est ce que montre l'étude approfondie, faite par le philosophe, de la *proposition* en général.

Toute proposition, dit-il, pose une diversité comme point de départ, et vise à une identité — partielle, faute de mieux — comme aboutissement. Et il cite, pour illustrer cette thèse, une anecdote grecque.

« Alexandre, allant à la conquête de l'Empire perse, a débarqué en Asie Mineure. Il a gagné une première bataille sur le Granique. Les effectifs qui avaient essayé de lui barrer le chemin n'étaient pas très nombreux. Mais le Grand Roi sait que cette armée — composée de mercenaires grecs et de soldats d'élite perses — est la seule bonne troupe dont il disposait. Il se voit perdu et envoie une ambassade à l'envahisseur. Il lui offre la moitié de son empire — toute l'Asie antérieure, — sa fille favorite en mariage et une dot immense. Alexandre réunit ses généraux : conseil de guerre. Il relate la proposition de Darius; Parménion, l'aîné en grade, parle le premier. Il dit : J'accepterais, si j'étais Alexandre. » Et ce dernier réplique : « Moi aussi, si j'étais Parménion (16). »

Les deux interlocuteurs ont prononcé des phrases dif-

éternelle, n'a facilité aucune découverte, aucun progrès. « Comment, disait Poincaré en 1908 (*Science et méthode*, p. 193), voilà dix ans que vous avez des ailes, et vous n'avez pas encore volé! » Et M. Meyerson constate que plus de vingt ans après, « la situation, on peut l'affirmer hardiment, est toujours la même » (p. 23).

(16) P. 93-94.

férentes, en quelque sorte symétriques : « Si j'étais Alexandre », dit l'un. « Si j'étais Parménion », dit l'autre. Pourtant, ils veulent dire la même chose, à savoir que l'offre de Darius « aurait été agréée par quelqu'un qui, étant dans la situation qui était celle d'Alexandre, aurait eu l'esprit de Parménion ».

C'est qu'il serait certainement absurde de supposer que la phrase : « Si j'étais toi » se rapporte à une transformation complète d'Alexandre en Parménion ou de Parménion en Alexandre. En effet, ce que Darius propose s'adresse forcément au chef suprême de l'armée envahissante. Donc, « c'est bien de l'esprit de ce chef seul que l'on peut supposer le changement, et c'est ainsi que Parménion et Alexandre, en ayant l'air d'exprimer des opinions opposées, ont néanmoins dit une seule et même chose, Alexandre s'étant contenté de souligner par sa réponse que c'est bien véritablement à la façon de penser différente de Parménion, à son manque d'audace et de grandeur, à son esprit subalterne et gagne-petit qu'était due la solution qu'il suggérait (17). »

Retenons de là qu'il faut « que toute phrase énoncée ait un sens, qu'elle apprenne à l'interlocuteur quelque chose qu'il ignorait auparavant, c'est-à-dire que la proposition présente un contenu (18). » Le langage courant emploie souvent des expressions toutes faites, comme : « Un sou est un sou », ou encore de soi-disant « lapalissades » qui, en réalité, ne sont jamais tout à fait vides de sens : il suffit, en effet, de réfléchir un instant pour s'apercevoir que le second terme, *sou*, du dicton n'est pas pris dans le même sens que le premier.

Tout jugement, qu'il s'exprime sous la forme ordinaire : « Le cygne est blanc », « La rose est rouge », ou sous la forme mathématique, « A = A », affirme l'assimilation de deux termes, un sujet et un prédicat. Pour qu'on

(17) P. 94.
(18) P. 95.

puisse émettre cette affirmation, il faut qu'il y ait effectivement identité partielle entre ces termes, mais pour qu'elle ait un sens, il faut qu'il y ait aussi des différences, autrement ce serait une tautologie, c'est-à-dire une inutilité.

I

Il y a donc dans toute pensée deux éléments antinomiques, l'identique et le divers. Pour M. Meyerson, « c'est l'identique, ou la tendance à l'identité qui vient de l'intellect. Le divers, lui, vient de la sensation, c'est-à-dire du réel (19) ».

En effet, les données de la sensation nous apportent des documents extrêmement variés, qui semblent à première vue absolument hétérogènes. Pour rendre cet ensemble intelligible, le but final étant, bien entendu, d'y montrer, dans toute la mesure du possible, de l'*identité*, nous commençons par faire ressortir, entre les diverses particularités que nous remarquons dans un même objet, des relations constantes. Ces relations ont été particulièrement mises en évidence dans l'œuvre de Cuvier. On sait, en effet, que le grand naturaliste voyait, entre les différents organes d'un être vivant, des *corrélations* auxquelles il attachait une grande importance : « Celui qui posséderait rationnellement les lois de l'économie organique, disait-il, pourrait refaire tout l'animal » ; et c'est ce principe qui l'a guidé pour ses reconstitutions paléontologiques. L'auteur du *Cheminement* le généralise sous le nom de principe de la *cohérence des attributs*, en montrant, en outre, que, suivant le mot de M. Goblot, là où nous découvrons « un ordre constant, il y a certainement une nécessité logique encore à découvrir ».

Ainsi les « classifications » dont on se sert en fait prétendent toutes être fondées sur quelque propriété essentielle des objets ou des êtres considérés : c'est à ce titre

(19) P. 105.

qu'on les appelle classifications *naturelles.* Seules les œuvres de certains logiciens — surtout des « logisticiens » — considèrent des « classes » délimitées d'une façon quelconque. M. Meyerson s'élève contre cette manière de faire, absolument artificielle, et étudie à ce propos la question de l'*extension* et de la *compréhension.* On sait que l'on peut considérer toute proposition, par exemple « Le cygne est blanc » de deux manières : ou bien comme énonçant que le cygne fait partie de la catégorie, de la classe des objets blancs, ou bien comme signifiant que la blancheur fait partie des qualités du cygne. Le premier point de vue est celui de l'extension, le second, celui de la compréhension.

Les règles de la logique — même celles de la logique classique — sont, quoi qu'on en ait dit, fondées sur l'extension; les schémas géométriques par lesquels on a essayé, depuis Leibniz, d'illustrer ces règles mettent bien en évidence ce point de vue. Et cependant, prenons encore comme exemple le fameux syllogisme: « Tout homme est mortel, or Socrate est un homme, donc Socrate est mortel. » On voit immédiatement qu'on ne peut pas éviter le reproche signalé plus haut si l'on part du point de vue de l'extension : si, en effet, la première proposition, la *majeure,* est l'énoncé d'un jugement portant sur une *classe,* il a fallu, pour l'affirmer, une vérification portant sur tous les individus de la classe des hommes, de leur qualité d'êtres mortels. Mais en réalité on ne raisonne pas ainsi, et si l'on affirme « L'homme est mortel », c'est qu'on estime qu'il y a dans l'homme *quelque chose qui fait* qu'il est mortel, autrement dit, pour progresser, la pensée doit cheminer en compréhension.

Si, en logique, on a tendance à ramener toujours sur le tapis l'extension, c'est que la logique, du moins au sens ordinaire du terme, est la science de la démonstration faite après coup, au moment où l'on expose un résultat

acquis, alors que la progression réelle de la pensée — dans la *découverte* scientifique, par exemple — se fait toujours par des voies très différentes de celles qui servent ensuite à son exposition.

Cela est si vrai, que les rares savants qui ont fourni au public des indications sur la marche de leur pensée n'éveillent généralement par ces révélations qu'une curiosité étonnée, voire parfois scandalisée. Contrairement à ce qu'affirmait Condillac, il n'est pas exact que « l'ordre des choses dans lequel une vérité doit être exposée » soit celui « dans lequel elle a été trouvée (20). Il est aussi peu vrai de dire avec Boileau que « ce qui se conçoit bien » s'énonce immédiatement de façon claire, et encore moins que « les mots pour le dire arrivent aisément ». L'art de l'exposition est quelque chose de tout différent de la découverte. Il consiste essentiellement — puisque toute proposition affirme une identité, tout en laissant de côté une diversité — à faire accepter par autrui le point de vue qui fait ressortir l'*identique* et négliger le *divers*. Il faut, pour cela, convaincre par le dedans, car seule la « parole intérieure » de l'interlocuteur donnera l'approbation définitive. Aucune démonstration ne *force* l'assentiment, et M. Meyerson, partisan de la plus large tolérance dans le domaine intellectuel et spirituel, exprime cette conviction sous la forme d'un adage latin : *Nolenti non fit demonstratio* (21).

§

L'une des parties les plus originales du *Cheminement de la pensée*, l'une aussi de celles qui susciteront certainement le plus de discussions, est celle qui a trait au raisonnement mathématique.

De nombreux philosophes ont opposé la pensée logique

(20) Condillac, *L'art de penser*, cité par Meyerson, *Du cheminement*, p. 237.
(21) P. 546.

à la pensée mathématique. Un des plus célèbres est Hegel, qui, au début du siècle dernier, imagina une sorte de logique nouvelle, fondée en partie sur le mépris de la science, ou du moins de ce que nous qualifions maintenant de ce nom. A l'extrême opposé nous trouvons aujourd'hui M. Brunschvicg, d'après qui le véritable progrès de la pensée s'opère seulement par la voie mathématique, les propositions et les raisonnements purement « logiques » constituant une pseudo-pensée sans aucun intérêt. Pour M. Meyerson, il n'y a aucune différence essentielle entre l'une et l'autre voie. Il le montre en étudiant les différentes conceptions classiques du raisonnement mathématique, et en soumettant celui-ci à une analyse serrée.

Il y a une « énigme » de mathématiques, qu'Henri Poincaré présentait en ces termes : « La possibilité même de la science mathématique semble une contradiction insoluble. Si cette science n'est déductive qu'en apparence, d'où lui vient cette parfaite rigueur que personne ne songe à mettre en doute? Si, au contraire, toutes les propositions qu'elle énonce peuvent se tirer les unes des autres par les règles de la logique formelle, comment la mathématique ne se réduit-elle pas à une immense tautologie (22). »

Ni la conception « aprioriste », ni la conception « empiriste » ne fournissent la solution complète de cette énigme. La première, soutenue surtout par Kant, ne rend pas compte du « cheminement » de la pensée mathématique, de son progrès, ni surtout de son application au réel. La seconde, qui est surtout connue par les travaux de John Stuart Mill et les études des pragmatistes, n'explique nullement la *force probante* des démonstrations : en effet, un récit historique ne prouve rien, ne peut, strictement, rien

(22) *La science et l'hypothèse*, p. 10, cité par Meyerson, *Du cheminement*, p. 298.

prouver, aussi ne raisonne-t-on pas sur des cas concrets, mais sur des « genres » ou sur des « idées » au sens platonicien. Ainsi, en arithmétique, on n'envisage pas sept cailloux, ni sept hommes, mais un *nombre* justement qualifié d'*abstrait*, qui est le nombre sept; en géométrie, on n'opère pas sur un triangle particulier, mais sur le concept général de cette figure, lequel doit correspondre, comme le disait Locke, à un triangle « ni rectangle, ni isocèle, ni scalène, mais tout cela à la fois et nul de ces triangles en particulier (23) ».

Comment procède donc, en réalité, le raisonnement mathématique? L'auteur du *Cheminement* est amené, par cette question, à prendre position dans le débat au sujet des « jugements analytiques » et des « jugements synthétiques ». On sait que, pour Kant — et cette distinction est restée classique en philosophie, — dans tout jugement où l'on affirme : *A est B*, « ou bien le prédicat B appartient au sujet A comme quelque chose qui est contenu (d'une manière cachée) dans ce concept A; ou bien B se trouve entièrement en dehors du concept A, tout en étant en rapport avec ce dernier. Dans le premier cas, j'appelle le jugement *analytique*, dans le second *syn-*

(23) Ici encore M. Marcel Boll (article cité, p. 449, note 12) commet une bévue en traitant la phrase citée comme un lapsus de M. Meyerson, alors qu'elle est donnée par celui-ci comme une affirmation — paradoxale, mais parfaitement consciente — de Locke, d'ailleurs devenue courante dans la logique classique. M. Boll, presque toujours beaucoup plus avisé, a commis malheureusement dans l'article en question un certain nombre d'erreurs, comme celle qui consiste à reprendre (p. 448, note 11) une critique injuste de M. Mochi reprochant à M. Meyerson de considérer uniquement « le savant en redingote » à l'exclusion du « savant dans son laboratoire »... Or M. Meyerson est un des rares épistémologues qui aient fait du laboratoire, qui attachent une importance réelle à ce qui s'y passe, et qui sachent deviner, sous les déclarations du savant en redingote, le travail que la pensée de celui-ci a dû fournir pour bâtir, dans les laboratoires, les théories qu'ils discutent ensuite dans les congrès; l'intérêt de ces discussions pour quiconque recherche les voies de la raison, est d'ailleurs indéniable. La plus grave de ces erreurs est celle qui fait envisager, par M. Boll, le travail de M. Meyerson comme une « mise au point » (p. 449), ou comme un « monument élevé à la *recherche scientifique*, principalement dans le domaine des sciences mathématiques et physiques » (p. 444), alors qu'il s'agit, en réalité, d'un écrit à tendances purement philosophiques. Toute l'allure du compte rendu se trouve, de ce fait, en quelque sorte faussée.

thétique (24) ». Et l'auteur de la *Critique de la raison pure* fondait sa métaphysique des formes *a priori* du jugement et de la sensibilité sur le fait de l'existence de *jugements synthétiques a priori*, en citant surtout à ce propos les théorèmes de mathématiques. Or, en analysant une opération arithmétique extrêmement simple, celle qui avait déjà servi d'exemple à Kant, 7 + 5 = 12. M. Meyerson montre que l'énoncé qui en résulte est (quoi qu'en aient dit certains penseurs célèbres) synthétique, car l'addition est bien une véritable opération, qui nous apprend du nouveau, et le langage vulgaire a raison lorsqu'il la traduit par la phrase : « sept et cinq *font* douze » et non pas « *sont* douze ». Mais il n'est pas entièrement a priori, car en réalité la conviction du caractère général de la proposition vient d' « expériences de pensée » sur des cailloux, des bâtons, etc... en un mot sur des objets qui se conservent en se déplaçant dans l'espace. Ces objets, nous leur avons, par la pensée, retiré toutes les qualités qui les font discernables les uns des autres, ainsi que toutes celles qui nous permettent de les identifier en tant que *cailloux* ou *bâtons*, pour ne plus y voir que des *unités abstraites*, et ces unités, nous leur avons supposé l'existence, comme à des objets réels, et nous les avons traitées comme telles (25). On arrive même, en suivant le procédé de généralisation indiqué par le *principe de Hankel*, à considérer et à utiliser des êtres mathématiques de plus en plus abstraits, de plus en plus éloignés du réel qui leur a servi de point de départ, comme les nombres

(24) Kant, *Critique de la raison pure*, Introduction, § IV.

(25) De même, fait remarquer M. Meyerson, on démontre les théorèmes de géométrie relatifs au triangle en faisant appel à des triangles réellement tracés, mais dans les raisonnements on fait abstraction de la forme particulière de ces derniers pour ne plus y voir que des images du *triangle en général*, sur lequel on raisonne comme s'il pouvait exister. Si l'on compare ce procédé avec celui que suit la pensée extra-mathématique, on ne peut voir, là encore, qu'une foncière analogie, car l'objet du sens commun, comme aussi celui de la science, le *fauteuil* comme *l'atome*, est issu aussi de la sensation et projeté au dehors par une suite d'abstractions et de raisonnements, souvent en grande partie inconscients, mais tout à fait du même ordre.

fractionnaires, irrationnels, négatifs et les imaginaires. Il y a là un enchevêtrement intime d'*a priori* et d'*a posteriori*.

Ce qui fait l'*a priori*, on le voit sans peine, c'est — ici comme partout — la tendance à retrouver l'identité après tout *bond* du raisonnement, à l'imposer au besoin... Mais d'où vient, alors, le progrès de la pensée? du recours constant, à chacun de ces bonds, au concours du réel? « Si nous nous abstenions d'identifier le comportement des grandeurs arithmétiques et algébriques — de plus en plus complexes, de moins en moins susceptibles d'être traduites en réel concret — à celui des cailloux, à l'instant même le progrès de notre pensée s'arrêterait en effet, de même qu'elle se figerait dans l'immobilité si nous nous abstenions de conclure au comportement des points ou des lignes imaginaires ou des solides à *n* dimensions d'après ce que nous connaissons de celui des figures que nous traçons dans notre plan ou observons dans notre espace. Mais, précisément, le mathématicien ne songe jamais à prendre ce parti... Et c'est bien parce que, en dépit de l'apparence, la pensée mathématique est constamment fécondée par un appel au comportement du réel concret, par la réminiscence de ce comportement, qu'elle peut progresser (26). »

Pour M. Meyerson, il y a bien des *jugements synthétiques a priori*, mais ce qui est *a priori* n'y est pas synthétique, et ce qui est synthétique n'y est pas *a priori* (27).

La science moderne progresse surtout — c'est ce qu'on peut concéder à M. Brunschvicg — par la voie mathématique; mais les théories, même les plus modernes, n'arrivent jamais à une réduction complète, en quelque domaine que ce soit, du « physique » au « mathématique » : qu'on songe seulement à l'irréversibilité du temps, qui est conservée intégralement dans la théorie d'Einstein, et

(26) *Du cheminement*, pp. 405-406.
(27) *Ibid.*, p. 401.

même s'y manifeste d'une façon tout à fait caractéristique; ou à la mécanique ondulatoire de Louis de Broglie et Schrœdinger, où l'on résout certains problèmes en se servant des lois des ondes et d'autres en utilisant les lois des corpuscules, sans qu'on puisse savoir, autrement que par l'expérience — ou parfois par un certain « flair » du physicien — quelles sont celles qu'il faut appliquer dans chaque cas particulier.

Le panmathématisme est fort loin d'avoir assimilé les sciences de la nature, et il est à présumer qu'il y aura toujours, sur certains points, des résistances irréductibles. Il est donc possible qu'on soit amené à compléter les développements mathématiques par des raisonnements d'un ordre différent. Il n'y aurait là rien d'humiliant pour le savant, car, en réalité, quelles que soient ses voies, la raison est une. D'ailleurs, « l'intuition, selon la belle formule de M. Brunschvicg, n'étant pas autre chose que le travail profond de l'intelligence », « c'est la science réfléchie, raisonnée, qui est le propre de l'homme (28) ».

C'est sur cette note que s'achève le livre le M. Meyerson: et sa conclusion est que « par quelque voie qu'il s'accomplisse, l'accord entre la raison et la nature est et reste partiel et ses limites sont essentiellement imprévisibles. Mais la dignité de l'homme lui commande néanmoins de persévérer dans l'effort vers un but inaccessible par essence (29). ».

§

Les lignes qui précèdent ne sauraient donner une idée, même très incomplète, de la richesse de la pensée qui se trouve condensée dans les 700 pages de texte et 250 de notes dont est formé ce grand ouvrage. Un certain nombre de questions, parmi les plus intéressantes de la philosophie de tous les temps, y sont examinées en cours de

(28) Pp. 714-715.
(29) P. XXVII.

route, et toutes en reçoivent une lumière nouvelle. Citons, à titre d'exemple, le chapitre sur les paradoxes d'Antisthène (30), que l'auteur réhabilite en montrant la profondeur des vues du philosophe si décrié par Platon, Aristote et leurs successeurs; les développements sur la logistique (31), sur la nouvelle théorie des quanta et l'interprétation de l'*indéterminisme* (32), et sur la conception de M. Bergson faisant sortir la pensée « intelligente » de l'action, conception que M. Meyerson repousse après une discussion serrée (33).

On rapporte que Kant avait prévu lui-même l'importance de sa *Critique* en annonçant que tous les philosophes de l'avenir, qu'ils approuvent ou désapprouvent ses thèses, seraient obligés d'en tenir compte et de les discuter avant de passer plus avant. Ce n'est certes pas trop s'avancer que de dire aujourd'hui, de la même façon, qu'il ne sera dorénavant pas permis à un penseur de traiter de quelque problème important touchant à la logique, à la psychologie ou à la théorie de la connaissance, voire de quelque autre grand chapitre de la philosophie, sans examiner de manière approfondie les thèses si précises, si neuves et si fécondes de M. Meyerson.

ANDRÉ METZ.

(30) Livre II, chap. V.
(31) Livre I, chap. I et livre III, chap. III.
(32) Livre I, chap. II, paragraphes 44 à 51.
(33) Livre IV, ch. V, paragraphes 376 à 384.

DES CONTRATS ENTRE AUTEURS ET ÉDITEURS

—

Aujourd'hui les rapports d'intérêts entre auteurs et éditeurs sont à peu près réglementés et les contrats qui lient l'auteur et l'éditeur sont presque tous établis sous la même formule. Il n'y a guère que la quotité des droits à percevoir par l'auteur qui varie, ainsi que la modalité du paiement par l'éditeur.

Nous écartons ici, bien entendu, les conventions à intervenir lorsqu'ils s'agit d'un volume dont l'auteur a assumé les frais d'édition. Nous n'entendons parler que des traités ordinaires passés à l'occasion d'ouvrages publiés régulièrement, c'est-à-dire dont tous les frais d'établissement et de lancement ont été supportés par l'éditeur.

Les droits attribués à l'auteur varient suivant sa notoriété et le succès que cette notoriété peut assurer à l'œuvre; ces droits vont de 10 à 20 % du prix de vente marqué sur le volume.

Les modalités de paiement, toujours suivant la notoriété de l'auteur, sont de deux sortes : les droits sont acquis à l'auteur dès la mise en vente de l'édition, qu'elle s'épuise ou non; ou, alors, après l'édition totalement vendue.

Autrefois il n'en n'était pas ainsi et les conditions les plus fantaisistes étaient énoncées dans les conventions. Il nous est passé par les mains beaucoup de contrats anciens parmi lesquels de bien curieux. Sans établir de comparaison entre la valeur des œuvres en cause et leurs

auteurs, y a-t-il un contraste plus grand que celui du traité de Victor Hugo pour *Hernani* et celui de Mazères qui, pour 24 francs, cède une pièce de théâtre et la moitié de ses droits d'auteur sur les représentations!

Parmi ces anciens contrats il nous a paru intéressant d'en retenir quelques-uns, ceux qu'on va lire. Ils sont passés par des auteurs en renom et pour des œuvres notoires, ainsi qu'on le constatera.

Entre les soussignés :

Jean-Nicolas Barba, libraire, demeurant à Paris, rue de la Loi, n° 904, division de la Butte des Moulins, d'une part;

Et Guillaume-Charles-Antoine Pigault-Lebrun, homme de lettres, demeurant à Paris, rue Quincampoix, n° 73, division des Lombards, d'autre part,

Il a été convenu, fait et arrêté ce qui suit :

Le Cn Barba a, par ces présentes, créé et constitué au profit du Cn Pigault-Lebrun, sur la tête de ce dernier et pendant sa vie, quinze cents francs de rente annuelle et viagère, franche de toutes retenues, présentes et futures, qu'il s'oblige [à] lui payer en sa demeure ou au fondé de ses pouvoirs, de trois mois en trois mois, jusqu'au jour de son décès, lors duquel lad. rente sera éteinte et amortie au profit dud. Cn Barba : les trois premiers mois écheront lorsque le citoyen Pigault aura fini le quarantième volume de ses romans dont sera ci-après parlé; les seconds trois mois écheront trois mois après et les autres successivement de trois en trois mois.

A avoir et prendre lad. rente de quinze cents francs sur tous les biens, meubles et immeubles, présents et à venir, dudit Cn Barba; et enfin d'assurer d'autant plus au Cn Pigault-Lebrun le service exact des arrérages de cette rente il sera affecté spécialement des immeubles de valeur suffisante, aussitôt que le citoyen Barba en possédera.

Pour jouir, faire disposer de ladite par le citoyen Pigault-Lebrun, comme de chose à lui appartenant en toute propriété.

Le Cn Pigault-Lebrun, pour prix de la présente constitution, accorde au Cn Barba le droit exclusif d'imprimer et

vendre les quarante volumes des romans qu'il a faits et qu'il fera, dont il ne pourra traiter avec aucun autre, en tels format et caractère qu'il jugera convenables, et d'imprimer en outre celles des pièces dud. Pigault qu'il voudra choisir; et de lui remettre chaque roman des seize volumes restant à faire aussitôt qu'il sera fait : chaque volume sera de pareils format, caractère, justification et nombre de signes à la page, que ceux des romans dudit Pigault imprimés jusqu'à ce jour par led. Barba, qui reconnaît que le citoyen Pigault lui a déjà remis vingt-quatre volumes de romans faisant partie desdits quarante volumes : le roman intitulé *Monsieur Botte*, en quatre volumes, complète les vingt-quatre remis.

Pour les seize volumes restant à faire, le Cn Pigault-Lebrun aura la liberté de choisir ses sujets et de les traiter comme bon lui semblera.

Indépendamment de ladite rente viagère, le Cn Barba s'oblige de payer au citoyen Pigault-Lebrun douze cents francs pour chaque deux volumes, ou deux mille quatre cents francs pour chaque quatre volumes à faire, à mesure que ledit Pigault les lui remettra.

Le citoyen Pigault-Lebrun s'oblige à donner au citoyen Barba la préférence des ouvrages nouveaux qu'il pourrait faire après avoir complété lesdits quarante volumes, et ce au prix susmentionné, pour chaque ouvrage de deux ou quatre volumes, sans pouvoir demander l'augmentation de ladite rente viagère.

A la première réquisition de l'une des parties, ces présentes seront réalisées (*sic*), devant notaire, aux frais du citoyen Barba.

Fait double à Paris, ce [?], an onze de la République française.

PIGAULT LE BRUN (*sic*).

J'ai reçu de M. Barba la somme de huit cents francs à valoir sur ma pension de l'année courante dix huit cent vingt, déclarant par la présente que les pensions des années précédentes m'ont été payées du jour où ladite pension m'a été acquise.

Paris, 29 octobre 1820.

PIGAULT LE BRUN (*sic*).

Le contrat suivant concerne Victor Hugo :

Je déclare avoir acheté à M. le baron Victor Hugo une pièce de sa composition intitulée *Hernani*, moyennant la somme de quinze cents francs, payable moitié comptant et l'autre moitié en billet à six mois de date du jour de la mise en vente de la 2e édition de la dite pièce qui sera tirée à onze cents exemplaires et mains de passe, sitôt que la moitié de cette édition sera vendue, je ferai imprimer la 3e édition tirée au même nombre d'exemplaires qui seront payés deux mille francs le jour de la mise en vente et mille francs en mon billet à six mois de date, bien entendu que cette édition qui fera suite aux œuvres de M. Victor Hugo, sera revêtue de cinq vignettes, préface, notes historiques et les vers supprimés par la censure, enfin une belle édition, dans le cas où je ne l'imprimerais pas M. Victor Hugo sera libre de la vendre à qui bon lui semblera, attendu que cette pièce reste sa propriété.

Paris, ce 28 mars 1830.

Approuvé l'écriture.

VICTOR HUGO. BARBA.

Si M. Barba, du fait que la première des deux éditions comprises dans le marché, M. Hugo rentrera dans sa propriété au bout de six mois à partir de la date du présent traité.

Pour la deuxième de ces éditions, M. Hugo rentrera dans sa propriété un an après le jour de la mise en vente.

M. Hugo signera les titres de chacun des exemplaires des deux éditions.

Approuvé l'écriture ci-dessus.

VICTOR HUGO. BARBA.

Le contrat qui est écrit sur papier libre a dû, sans doute, être fait un peu à l'improviste, car il est rédigé d'une singulière manière. La première partie est de la main du libraire et la seconde partie de celle de Victor Hugo. Cette seconde partie, d'ailleurs, est encore moins claire que la première, car il y manque la condition complémentaire.

Cette convention n'était vraisemblablement que provisoire, car un traité régulier est intervenu quelques jours après; celui-ci rédigé, cette fois, sur une feuille de papier timbré. Voici le libellé de ce nouveau contrat :

Entre les soussignés, le Baron Victor Hugo, chevalier de la Légion d'honneur, homme de lettres, demeurant à Paris, rue Notre-Dame-des-Champs, n° 11, d'une part;

Et Jean-Nicolas Barba, éditeur, demeurant à Paris, cour des Fontaines, n° 7, d'autre part,

A été convenu ce qui suit :

Art. 1er. — Le sieur Victor Hugo vend au sieur Barba une édition de *Hernani,* tirée à onze cents exemplaires plus les mains de passe; tous les titres seront signés par le sieur Victor Hugo.

Art. 2. — La dite vente est faite moyennant la somme de quinze cents francs dont moitié de date du jour de la mise en vente de cette édition.

Art. 3. — Aussitôt que la moitié de la dite édition sera vendue, le sieur Barba en fera imprimer une nouvelle, tirée au même nombre d'exemplaires que celui spécifié en l'article 1er; cette nouvelle édition fera suite aux œuvres du sieur Victor Hugo, publiées dans le format in-8°; elle sera augmentée de préface, notes historiques, passages supprimés par la censure, et elle sera ornée de cinq vignettes. Les titres seront signés par le sieur Victor Hugo.

Art. 4. — La vente de l'édition spécifiée en l'article 3 est faite moyennant la somme de deux mille francs, dont moitié sera payée comptant le jour de la mise en vente et l'autre moitié en un billet à six mois de date du dit jour.

Art. 5. — Si le sieur Barba ne fait pas imprimer l'édition qui doit faire suite aux œuvres de Victor Hugo, celui-ci aura le droit aussitôt que le sieur Barba aura écoulé la moitié de l'édition désignée en l'article 1er, de la vendre à qui bon lui semblera.

Art. 6. — Le sieur Barba remettra au sieur Victor Hugo vingt-cinq exemplaires par chaque édition qu'il publiera.

Fait double et de bonne foi entre les soussignés à Paris, le douze avril mil huit cent trente.

Approuvé l'écriture.

VICTOR HUGO. BARBA.

Articles additionnels. Il est accordé au sieur Barba un espace de six mois pour vendre la première des éditions stipulées dans le présent traité, passé lequel temps le sieur Hugo rentre dans sa propriété, si le sieur Barba ne fait pas la deuxième des éditions, ci-dessus stipulées.

Les six mois commenceront à courir du jour de la mise en vente.

Il est accordé au sieur Barba un délai d'un an pour écouler la deuxième édition vendue à lui par le sieur Hugo, passé lequel temps le sieur Hugo rentre dans sa propriété.

La susdite année commencera à courir du jour de la mise en vente.

Le terme auquel la mise en vente de la première des deux éditions aura lieu est fixé au plus tard à la fin du présent mois d'avril.

Approuvé l'écriture. Approuvé l'écriture.

VICTOR HUGO. BARBA.

Les articles additionnels sont de la main de Victor Hugo.

Rappelons que la première représentation d'*Hernani* a eu lieu le 25 février 1830, soit environ un mois avant la signature du contrat provisoire passé avec Barba.

Rappelons également que la première édition du drame a paru chez Mame et Delaunay-Vallée, dans le format in-8, c'est-à-dire peu de jours avant que paraisse celle que cédait Hugo à Barba par les deux contrats qu'on vient de lire.

Par ces deux contrats — dont le dernier est très net — on a la manière dont Hugo traitait avec ses éditeurs. Le grand poète, en effet, entendait fort bien ses intérêts, car, chose curieuse, ses œuvres qui ont été, parmi celles des plus célèbres écrivains, les plus diffusées et les plus

vendues, n'ont jamais été — de son vivant — une bonne affaire pour les éditeurs. Certains se sont même ruinés à les publier.

Hugo, en effet, cédait son œuvre soit pour un laps de temps — comme c'est le cas dans les contrats ci-dessus — et ce laps de temps, trop court, ne permettait pas à l'éditeur d'écouler son édition avant qu'une autre ne paraisse ailleurs, « coupant » la vente de la sienne.

Soit qu'il ait cédé son œuvre pour un format et à un prix déterminés, ce qui permettait d'autres cessions ultérieures, et proches, dans des formats et à des prix différents. C'est pourquoi ses œuvres ont paru sous toutes les formes et à tous les prix; ceux-ci, généralement, et au fur et à mesure, devenant inférieurs à ceux des éditions précédentes.

Sur la fin de sa vie, il s'est édité lui-même. La librairie Hughes, rue Thérèse, était sienne; on n'y publiait et n'y vendait que ses œuvres.

Un autre genre de contrat est celui passé entre Barba et Guilbert Pixerécourt, auteur qui eut, au théâtre, une grande renommée, il y a un siècle :

Nous, soussignés René-Charles-Guilbert Pixerécourt et Jean-Nicolas Barba, reconnaissons, savoir : moi René-Charles-Guilbert Pixerécourt avoir cédé au citoyen Barba les droits d'auteur d'une pièce en trois actes de ma composition intitulée *Victor ou l'enfant de la forêt* (1), pour toutes les représentations qui en seront données sur tous les théâtres des départements, celui de la Seine excepté, moyennant la somme de trois cents livres qui m'ont été payées. Savoir : cent livres comptant et le reste en effets à ordre, et moi Jean-Nicolas Barba m'engage à payer les dits effets à leur échéance.

Fait double entre nous à Paris le huit messidor an six de la République.

GUILBERT PIXERÉCOURT.

Citons encore ce contrat d'Alexandre Dumas père :

(1) Ce drame fut célèbre jadis.

Je reconnais avoir reçu de Nicolas Tresse, libraire au Palais-Royal, la somme de mille francs à valoir sur la propriété exclusive de *Montecristo* (*sic*) qui n'aura pas plus de quatre soirées.

Ne nous réservant que le droit de mettre la pièce dans les éditions des œuvres complètes.

Cinq années seulement après la première représentation la pièce pourra faire partie des œuvres complètes.

Nous promettons à Tresse la préférence, sur tout autre, sur toutes les pièces que nous ferons à l'avenir et nous ne les vendrons à personne avant de lui en avoir parlé.

Pour Maquet et moi, fait double entre nous, le 29 février 1848.

ALEX. DUMAS.

Ce document est écrit entièrement de la main du célèbre romancier.

Pour finir, voici une pièce valant contrat, sans date, signée de E. Mazères (1) en son nom et au nom de son collaborateur Duvergier :

Je reconnais avoir vendu à M. Barba, en mon nom et au nom de mon collaborateur, une pièce de notre composition, intitulée : *Monsieur Sensible*, vaudeville en un acte, moyennant la somme de vingt-quatre francs que j'ai reçue comptant, plus la moitié de nos droits d'auteur de la dite pièce dans toute la France excepté Paris. E. MAZÈRES.

Cette pièce est de la main de E. Mazères.

Voici encore, datant de plus d'un siècle, trois autres contrats dont les conditions sont aussi piètres que celles énumérées au traité Mazères ci-dessus; et, cependant, les auteurs signataires, à cette lointaine époque, jouissaient d'une notoriété certaine.

Nous, soussignés Désaugiers et De Rougemont, auteurs d'un vaudeville intitulé *M. et Mme Denis*, déclarons avoir vendu à M. Barba le droit d'imprimer et vendre la pièce susdite, moyennant la somme de six louis payables, savoir quatre louis

(1) Préfet, puis auteur dramatique assez fécond, qui eut des pièces jouées au Théâtre-Français et à l'Odéon.

comptant et les deux autres à la 25e représentation si elle a lieu dans les quarante jours qui suivront la première représentation sauf le cas de maladie d'un des acteurs.

Le 18 juin 1808.

DÉSAUGIERS. A. DE ROUGEMONT.

Nous, soussignés, reconnaissons avoir cédé à M. Barba, libraire, le droit exclusif d'imprimer un vaudeville de notre composition, intitulé : *M. et Mme Denis* ou *Souvenez-vous-en*, moyennant la somme d'un louis que nous avons reçue.

A Paris, le 21 juin 1808.

BRAZIER. SIMONNIN.

Voici donc, dans le même mois, sous le même titre et traitant du même sujet, deux pièces différentes écrites par quatre auteurs et publiées par le même éditeur.

Ajoutons qu'un peu plus tard, Anicet et Michel Delaporte, tentés eux aussi par ce sujet, ont également, sous le même titre, fait jouer et éditer une pièce en 2 actes.

Voici encore un contrat cocasse :

Reçu de M. Barba la somme de soixante-douze francs, pour le droit d'impression de *Cadet Roussel beau-père*, sauf quarante-huit francs qui me reviendront, ainsi qu'il a été convenu entre nous, si la pièce compte trente-six représentations dans les deux mois qui suivront la première.

A Paris, le 9 octobre 1810.

DUMERSAN.

Cette convention n'est-elle pas singulière? Pourquoi cette somme baroque de 72 francs sur laquelle on met en réserve celle non moins curieuse de 48 fr., ce qui réduit le premier versement à 24 francs? Pourquoi aussi, pour les représentations, ce nombre singulier de 36? Quelles raisons ont pu faire procéder à de semblables combinaisons?

Mais que pensent les auteurs d'aujourd'hui de ces contrats d'autrefois?

P.-V. STOCK.

AU CŒUR DES BLÉS [1]

—

X

Il faisait un temps tiède quand les Nicolet sortirent de chez eux le mercredi suivant, pour retourner chez le notaire. Des nuages gris voilaient une partie du ciel et, dans les haies, les oiseaux chantaient sans ardeur. Suivant son habitude, Lalie avait pris les devants; elle marchait la tête haute, solidement appuyée sur son parapluie, tandis que Mathilde, qui venait derrière elle, balançait de nouveau contre sa hanche son vieux cabas de crin. A l'encontre de leur sœur, qui s'était ressaisie et faisait aujourd'hui bravement face au destin, Prosper et Michel étaient déprimés. La veille au soir, ils étaient sortis tous deux, sans se concerter, à un quart d'heure d'intervalle et s'étaient retrouvés dans la campagne, en face des cinq bonniers. Ils regardèrent longuement la terre avec mélancolie. Par habitude, Michel ramassa un caillou qui émergeait du sol et le lança dans le chemin. Puis ils retournèrent comme ils étaient venus, par deux chemins différents et sans avoir échangé un mot. Prosper passa toute la soirée le front plongé dans ses mains; quant à Michel, il rendit son souper.

Philippe était le seul qui ne pensait plus aux cinq bonniers. Le jour précédent, il avait profité de l'absence de ses frères pour aller faire un tour dans le fournil, où la sotte Catherine, qu'on employait pour laver le linge, préparait la lessive. Après avoir tourné autour de la femme en lorgnant, d'un œil qui pétillait, tantôt sa forte poitrine,

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 806.

tantôt ses gros bras, tantôt sa vaste croupe, il s'était assis sur un bloc de bois et lui avait tenu compagnie pendant une demi-heure. De leur conversation banale et décousue, Philippe essayait maintenant de tirer une ligne de conduite. Devait-il y aller franc jeu ou lui offrir d'abord de l'argent?...

— Celui-là est stupide, se dit en lui-même le notaire, après l'avoir invité par deux fois à signer.

— On te dit de signer! lui hurla Lalie, à l'oreille.

— Ah! bien...

Et Philippe signa.

— A votre tour, Prosper, dit ensuite le notaire.

Prosper poussa Michel et Mathilde devant lui :

— Je signerai le dernier.

Mais quand son tour fut venu, il ne bougea pas. Le notaire dut l'appeler de nouveau.

— Allons, mon ami!

Prosper promena autour de lui un regard égaré. Bernard souriait. Alors, il s'avança lentement, s'assit, toussa, gémit, prit la plume qu'on lui tendait, la contempla quelques instants, puis la posa sur le papier. Lourdement appuyé contre la table, comme pour l'accomplissement d'un travail difficile et pénible, comme si la plume avait été un burin et le papier une plaque de cuivre, il commença à tracer la lettre P; il l'avait à peine achevée lorsqu'il lâcha la plume et se leva :

— J'aime mieux qu'on me coupe le poing!

Lalie lui mit la main sur le bras :

— Il faut signer, Prosper...

Il se rassit docilement, se gratta la nuque, puis reprit la plume, acheva son nom et, rejetant ensuite le corps en arrière, il dit :

— Voilà!

— Bien! dit Lalie. Et regardant tour à tour le notaire et Bernard :

— Maintenant que la branche pourrie est coupée, nous allons faire notre testament...

Bernard, qui avait repris sa place, fixa involontairement les yeux sur sa sœur, puis baissa la tête et pâlit. Comme il ne faisait pas mine de s'en aller, le notaire lui glissa un mot à l'oreille. Il se leva enfin et sortit.

Jusque là, Prosper avait fait des efforts pour se contenir; mais, quand Bernard eut refermé la porte derrière lui, il n'y tint plus : il bondit de sa chaise et, sans respect pour personne, lui souhaita de « courir enragé »...

XI

Il avait plu. L'herbe était plus verte, les feuilles luisaient, des gouttelettes brillaient au creux des roses; une vive odeur de fleurs, de sève et de résine parfumait l'atmosphère. Sous les sapins, entre deux piliers de bois goudronnés, la balançoire pendait immobile. Mais au dehors, les mains accrochées aux barreaux de la grille, trois enfants déguenillés, les cheveux collés à leurs fronts par la pluie, semblaient guetter quelqu'un.

Quand Bernard descendit l'escalier, le plus grand dit :

— Le voilà!

Ils quittèrent la grille pour se ranger sur son passage. Lorsqu'il eut franchi la barrière, ils crièrent tous ensemble :

— Bonjour, l'homme!

A leur grand étonnement, Bernard ne répondit pas. C'était pourtant bien lui. Ne les aurait-il pas reconnus? A tout hasard, ils le suivirent. Comme Bernard ne semblait pas les remarquer, ils le hélèrent :

— Hé! l'homme!

Bernard continua son chemin sans se retourner. Ils l'accompagnèrent néanmoins jusqu'au bout du village; là, ils s'arrêtèrent et crièrent une dernière fois :

— Hé! l'homme!

Bernard marchait toujours. Il s'avançait à longs pas, dans la boue des champs, les mains dans les poches, le front courbé. Tout à coup, il s'arrêta, parcourut des yeux la campagne et dit à haute voix :

— Branche pourrie !

Dans le ciel éclairci, le soleil avait reparu; les chemins séchaient rapidement; une brise douce soufflait; les blés murmuraient leur petite chanson. Toute la plaine, arrondie à l'horizon, légèrement creusée au centre, se déroulait devant Bernard. Il l'admirait de tous ses yeux. Jamais il ne l'avait vue plus belle, plus dorée, plus chatoyante. Il en connaissait tous les villages, tous les clochers, tous les châteaux, toutes les sucreries, toutes les fermes; il savait les noms de tous les « lieuxdits »; il n'y avait pas une chapelle, pas un arbre solitaire, pas un buisson isolé à l'ombre desquels il ne se fût reposé. Il regardait surtout *son* village, noyé dans de grands arbres, que ne dépassait même pas le clocher de l'église, mais dont le feuillage montrait des déchirures où se voyait un coin de toit, brun ici, rouge là-bas, bleuâtre ailleurs. C'était la ferme de Bellefroid, celle de Delvigne, celle de Matagne, la belle habitation de M. Destokay, la petite maison de Jean-Baptiste, la forge du maréchal, avec sa cheminée qui fumait. Et il pensait à Jean-Baptiste, à Joachim, au maréchal avec qui il allait « jeter l'oie » dans les villages voisins aux fêtes d'automne.

La Rousse voulait aller habiter Liége... Quelle idée !

C'était ici qu'il fallait vivre. Ici, au cœur des blés, où son être avait poussé toutes ses racines. Sur la terre qu'on venait de lui abandonner, il construirait une maison. Il la voyait s'élever dans un groupe de jeunes arbres, avec des murs rouges, un toit rouge, des fenêtres encadrées de pierre de taille et une vigne à son pignon. Des poules picoraient dans le courtil, un chien dormait près du seuil. Il aurait un cheval; un tilbury, si sa femme le

désirait. Le soir, en hiver, les pieds sur les chenets, il écouterait chanter le feu; en été, il fumerait sa pipe sur un banc, devant sa porte, et sa rude poitrine continuerait à s'ouvrir toute large aux vents de l'espace...

Le matin, il avait mis une tartine et deux œufs durs dans sa poche. Il alla les manger dans un petit bois, avec l'espoir d'être tranquille et de pouvoir réfléchir à l'aise. A peine avait-il terminé son repas qu'il entendit marcher derrière lui. Il se retourna et reconnut le Bossu. Celui-ci n'avait ni casquette, ni blouse. Un vieux pantalon, qui lui montait jusqu'aux aisselles, tombait en tire-bouchon sur ses sabots et ses bras, nus jusqu'aux coudes, sortaient d'une chemise rapiécée, sur laquelle s'ouvrait un gilet déchiré. Ses cheveux étaient ébouriffés; des brins d'herbe pendaient dans sa barbe; il avait les pommettes rouges, le regard étrange, fatigué et doux.

— Vous venez de *là-bas*, Bernard? demanda-t-il.

Bernard fit signe que oui.

— Et vous avez gagné?

— J'ai gagné...

— Bravo!

Le Bossu se mit à rire et frappa ses deux mains l'une contre l'autre.

— Bravo! Vous *leur* avez planté un fameux couteau dans le cœur...

Et toujours riant, il se laissa tomber à côté de Bernard.

Celui-ci n'avait jamais vu de si près la tête du Bossu. Ses cheveux crépus, ses grandes oreilles, son long nez courbé, son menton pointu, où pendait une maigre barbe, sa bouche large, ses lèvres rouges, humides et voluptueuses donnaient à sa figure l'aspect d'un masque de carnaval, qui fascinait et en même temps inquiétait Bernard. Il eût voulu se soustraire au regard aigu de ces yeux bleus où toutes sortes de clartés tremblaient; mais le Bossu se pencha sur son visage et murmura :

— L'amour...

Puis, fronçant les sourcils, il dit :

— Tiens! Vous n'avez pas l'air gai... Voulez-vous que nous chantions?...

Il passa le bras autour du cou de Bernard et fredonna :

« Celle que j'aime... »

Comme l'autre ne se déridait pas, il dit :

— Attendez!

Et il sortit de la poche intérieure de son gilet une bouteille ronde et plate, coiffée d'un gros bouchon. Il la pressa un instant contre son cœur et la caressa en souriant. Quand il la tendit à Bernard, celui-ci la repoussa.

— Ah! fit le Bossu, dont la figure cette fois exprima une profonde surprise. Vous ne voulez pas chanter... Vous ne voulez pas boire...

Il allongea la main :

— Vous serez bien avancé quand vous serez comme cette bête-là!

Il montrait une taupe morte, qui pourrissait sous les ronces, couverte de mouches bleues.

XII

Le même soir, Bernard attendait la Rousse dans le chemin creux où avait eu lieu leur premier rendez-vous. Il était assis sur une pierre, contre le fossé; son coude gauche était appuyé sur son genou, sa tête, inclinée, reposait dans sa main. Le thym, la marjolaine, les mille fleurettes qui tapissaient le fossé, invisibles dans la nuit, répandaient un parfum suave. Les étoiles s'allumaient au ciel. Bernard, immobile, songeait. Avant de venir s'installer là, il n'avait pu s'empêcher d'aller revoir le « vieux nid ». Il se sentait le cœur lourd. Il se rappelait le mot de Lalie : « Branche pourrie! » Il se rappelait les ricanements du Bossu. Quand il était rentré dans le village, il avait remarqué que les femmes sortaient de leurs de-

meures pour le voir. Accoudées aux barrières, elles se faisaient des signes et riaient.

Il consulta sa montre.

La Rousse était en retard. La veille, ils s'étaient disputés à propos de leur installation et elle l'avait quitté brusquement. Elle était partie sans se retourner, bien qu'il l'eût rappelée à plusieurs reprises. Elle ne reviendrait peut-être plus. Ce serait peut-être tant mieux... Oui, peut-être... Il était encore temps de réfléchir, comme le lui avait recommandé amicalement Bellefroid, homme sage et de bon conseil... Le maréchal et le charron lui avaient aussi dit de prendre garde... C'étaient de vieux amis... De bien vieux amis... Il soupira. Puis, il pensa : ...Si je m'en allais!... Il ne s'en alla pas. Il attendit, triste, écrasé, comme si tout le grand ciel noir s'était écroulé sur ses épaules.

Enfin, la Rousse parut. Il la reconnut de loin. Elle s'avançait sans bruit, vêtue d'une robe claire qui la faisait paraître toute blanche, comme une apparition virginale.

Dès qu'elle fut auprès de lui, il dit :

— J'ai la terre!

— Je n'aime pas la terre.

Il réfléchit quelques secondes :

— Nous la vendrons...

Elle s'était laissée tomber à ses pieds. La poitrine appuyée contre ses genoux, elle tenait les mains croisées sur ses cuisses.

Il sourit, passa les doigts sur ses cheveux, puis sur sa joue. Ensuite, il dit :

— Je crois pourtant que nous ferions mieux de rester ici.

Elle fit signe que non avec la tête.

Il insista :

— La ville! La ville! Qu'irais-je faire à la ville, moi? Je n'y serai pas à ma place. J'y étoufferai, je le sens. Puis,

tu veux tenir un café... Ce n'est pas mon affaire, je n'y entends rien...

Elle répondit :

— Tu ne t'en occuperas pas. Tu te laisseras vivre.

Elle le regardait dans la figure avec des yeux brillants. Puis elle lui prit les mains, les ouvrit, les referma, examina les doigts un à un. Quelles mains puissantes! Un sourire énigmatique lui découvrit les dents. Dans ses aventures d'amour, elle avait déjà risqué plusieurs fois la destinée, frôlé la mort. Qui sait ce que ces mains énormes lui réservaient?

Bernard cessa de discuter. Il se sentait tout pénétré par la chaleur de ce corps qui se pressait contre ses genoux. Ces yeux lumineux l'éblouissaient. Tous ses désirs se réveillaient plus puissants. Non, non, il n'était pas une branche pourrie! Son sang coulait comme une sève printanière et une telle vie battait dans sa poitrine qu'il lui sembla que son cœur allait craquer.

Il remit sa main sur la tête de la femme :

— Je t'aime bien!

XIII

Quelques jours plus tard, comme il rentrait des champs, Prosper dit à Lalie :

— Michel n'ira plus loin. Ce matin, il a craché le sang.

On lui disait :

— Repose-toi. Laisse-toi guérir.

— Oui, oui, je veux me reposer.

Il laissait partir ses frères. Mais dès qu'il voyait le soleil briller, la maison vide, les étables vides, quand il entendait le bruit des bêches, des cognées, du lourd marteau du forgeron, le cahotement des chars, il n'y tenait plus :

— Viens, Fidèle...

Et suivi de son chien, il s'en allait.

Ses frères le voyaient venir de loin en se traînant. Ils le gourmandaient :

— C'est comme cela que tu nous écoutes?

Il enlevait sa veste sans répondre; puis ayant troussé ses manches et craché dans ses mains, il attaquait la besogne. Tout allait bien pendant quelques instants; ensuite des bouffées de chaleur lui montaient à la tête, ses bras tremblaient, ses jambes flageolaient, la sueur coulait sur son front et sa poitrine. Il s'arrêtait, tirait son mouchoir et s'essuyait. Dès qu'il était un peu reposé, il disait : « Michel, mon ami, tu vas trop vite! » Et il reprenait le travail avec plus de modération. Tout marchait de nouveau à souhait; puis, de nouveau, il sentait revenir les bouffées de chaleur et les tremblements. Qu'avait-il donc là dans la poitrine? Quelle bête invisible lui suçait ses forces? Il jurait, lâchait son outil et allait s'asseoir dans un sillon, le dos au soleil.

Le dimanche, Philippe attelait une petite charrette et le conduisait voir « sa propriété ». Lorsque le véhicule s'arrêtait, les voisins venaient sur leurs seuils :

— Il vit toujours, disaient-ils; il est plus dur que le démon...

Philippe attachait le cheval dans la cour et lui donnait une botte de foin. Puis il poussait la porte de la chaumière. Une forte odeur de moisi les happait à la gorge. Philippe se hâtait d'ouvrir les volets. Surprises par la lumière, les araignées couraient sur les murs; des scarabées et des cloportes se traînaient à terre; au-dessus du plancher, on entendait courir les souris. Debout devant la fenêtre, en face du rosier en fleur, éclairé par la vive lumière du soleil, Philippe sortait deux œufs crus de sa poche, y pratiquait des trous avec son canif et les tendait à son frère :

— Tiens, hume! Cela te donnera des forces.

Avant de repartir, il cueillait une rose et la lui présentait. Michel la mettait en bouche.

Ils s'en revenaient au crépuscule pour ne pas être incommodés par la chaleur. Philippe se plaçait sur le devant de la charrette. Michel s'asseyait dans le fond, sur une botte de paille.

Le premier se retournait quelquefois : l'ombre enveloppait insensiblement son frère; il apparaissait tout mince, tout ratatiné; ses traits se brouillaient sous la visière de sa casquette; Philippe ne distinguait plus que ses grands yeux luisants et la rose qui se détachait, comme un caillot de sang, sur sa face livide.

Philippe pensait :

— C'est peut-être la dernière fois que je le véhicule...

Quand il lui fut devenu impossible de se rendre encore aux champs, Michel s'asseyait, par les beaux jours, à côté du seuil de sa demeure. Une terrine sur les genoux, il pelait les pommes de terre, épluchait la salade, grattait les carottes, écossait les pois et les haricots. Sa tête amaigrie disparaissait presque complètement dans sa casquette, tandis que ses oreilles et son cou semblaient s'allonger démesurément. Fidèle se tenait immobile à son côté.

Lorsque les passants demandaient de ses nouvelles, il se redressait :

— Ça va mieux... C'est un refroidissement... Nous autres, nous sommes d'une forte race; nous ne connaissons pas les maladies.

Si c'étaient M. Bellefroid ou M. Destokay qui apparaissaient, il levait le bras pour les arrêter et se hâtait vers la barrière. Il les questionnait sur la campagne, sur les prix du marché, sur ceci et sur cela, sur des choses qui se passaient sur terre et sur mer et que racontaient les gazettes. Puis, d'une voix mystérieuse, il demandait :

— Vous ne me connaîtriez pas un remède?...

Ils lui recommandaient de bien suivre les conseils du médecin. Mais il hochait la tête, en homme qui n'a pas confiance et disait, d'un air rêveur :

— Mathilde fait une neuvaine...

Il n'ajoutait pas que la vieille Marie l'avait aussi « signé ».

Comme on entrait en pleine moisson, Prosper dut engager un ouvrier.

— C'est à cause de moi, dit Michel; je coûte de l'argent... Et il se mit à pleurer.

Les glaneuses qui passaient le voyaient souvent accoudé à la barrière. Du même œil morne, il contemplait les vieilles femmes époumonées, si écrasées par leur charge qu'on ne voyait plus, sous la paille, que le bas de leurs jupes, avec deux lourds sabots, et les jeunes filles qui s'avançaient à pas rythmés, la taille cambrée, les seins saillants, les bras dorés arrondis en anse au-dessus des hanches.

Le soir, appuyé sur son bâton, il allait quelquefois aussi jusqu'au seuil de la demeure du charron, où les jeunes gens du voisinage se réunissaient. Il s'installait sur une pierre ou sur un bloc de bois et écoutait, sans y prendre part, les bavardages de l'assistance. Joachim, assis au haut du seuil, fumait sa pipe. Quand la nuit tombait, des mains frémissantes se cherchaient dans l'ombre et les conversations cessaient. C'est alors qu'une voix disait souvent :

— Joachim, racontez-nous une histoire.

Après un moment de silence, le charron demandait :

— Laquelle?

— Celle que vous voulez.

Joachim décrottait sa pipe sur son sabot, caressait sa barbe, toussait un coup et, après avoir levé les yeux vers les étoiles, commençait :

« C'était un grand homme maigre, noir et tout grêlé. Il

courait de village en village avec un sac pour acheter des loques. On l'appelait le Damné... »

Quand il avait fini, tout le monde se taisait de nouveau. Une chauve-souris rayait le ciel de son vol capricieux. Au loin, on entendait l'accordéon du Bossu, la voix harmonieuse du petit Georges ou les aboiements espacés d'un chien.

Un soir que Michel s'en retournait, un éclair lointain le fit frissonner. Il se signa. Il se sentait toujours plus mal par les temps d'orage; puis le lendemain ses frères devaient rentrer du froment.

Le matin, il leur recommanda de se dépêcher :

— Il y a de l'orage dans l'air, je le sens.

Vers trois heures, un nuage monta à l'horizon, lentement, comme une lave grise. Dans le voisinage, des gens se mirent à crier : il fallait rentrer, fermer les portes, tirer les volets, ramener les bêtes, enlever le linge qui séchait dans les prairies.

Philippe arrivait justement avec un chariot. Sous la menace du fouet, les quatre chevaux, dont les croupes fumaient, s'élancèrent au galop dans la cour; la haute charretée oscilla comme si elle allait verser, mais elle se remit soudain d'aplomb et disparut dans l'ouverture béante de la grange.

Michel s'était mis debout :

— Vite! vite!

Un long éclair déchira le ciel, suivi d'un formidable coup de tonnerre. Michel cria encore :

— Vite! Vite!... Mathilde...

Mathilde ne répondit pas. A ce moment, elle jetait dans le feu une branche de buis et allumait le cierge bénit pour éloigner la foudre.

La pluie tomba, lentement d'abord, par grosses gouttes, puis avec fracas. Philippe apparut à l'entrée de la grange,

regarda le ciel et hocha la tête. Comme il abaissait les yeux, il poussa un cri. Michel était étendu de tout son long dans la cour, le nez dans le fumier! Fidèle, la tête penchée sur son corps, lui grattait l'épaule avec sa patte, doucement, comme pour lui dire :

— Ami, que fais-tu là? Ne vois-tu pas qu'il pleut!...

XIV

Prosper et Lalie évoquaient souvent le souvenir de Michel. « C'était un bon ouvrier », disait l'un. « On ne lui a jamais vu jeter un centime », disait l'autre. Par contre, on ne parlait plus de Bernard. Ils savaient que le dimanche qui avait suivi l'enterrement de Michel, il avait fait le tour des cabarets avec une cravate rouge... La vieille Marie, ayant inventé une fausse commission, était accourue chez Lalie pour le lui apprendre : « Bernard insulte son frère mort... Il ira danser sur sa « fosse »... vous verrez... » Et elle levait les bras au ciel, et elle le traitait de Judas, tandis que Lalie serrait les dents et les poings pour ne pas la jeter à la porte. Ce fut elle aussi qui vint annoncer qu'on allait marier Bernard « en triomphe ».

Quand Prosper apprit qu'on préparait en effet un char, qu'on le décorait de branches de sapin, que Bernard serait coiffé d'un haut-de-forme, il se mit à jurer. Il donna même, tant cela le jeta hors de son bon sens, une gifle à Jean-Baptiste, le mari de la vieille Marie, qui, tout en passant, précédé de ses deux vaches, lui avait demandé — hé! par plaisanterie! — s'il irait au banquet. Jean-Baptiste avait pâli et n'avait pas riposté; mais comme Prosper s'éloignait, une pierre était venue siffler à son oreille.

Le jour du mariage, les Nicolet restèrent chez eux et leur porte fut fermée comme on l'avait fait pour l'enterrement de Michel. On voulut même défendre à Philippe

— qui maintenant avait aussi de drôles d'allures — de se montrer dans la cour. Il protesta : « Mais, diable! qui soignerait les bêtes? » Le bonhomme avait son idée. Vers cinq heures du soir, quand il entendit une grande rumeur, il grimpa dans le fenil, au-dessus de l'écurie. Par la petite lucarne qui s'y trouvait, il guetta le cortège. Il vit d'abord le Bossu, avec son accordéon, qui jouait comme un possédé. Puis les chevaux parurent, deux chevaux magnifiques, les deux plus belles bêtes de M. Delvigne. Il crut aussi reconnaître le char : un char de maître Matagne. Les chevaux avaient des rubans à leurs brides, Laurent, le conducteur, des rubans à sa casquette et des rubans de toutes les couleurs flottaient aux branches de sapin sous lesquelles le char disparaissait. Et là, au milieu du char, à moitié cachés par toute cette verdure et tous ces rubans, c'étaient eux : Bernard avec un vieux chapeau haut-de-forme, qui lui écrasait les oreilles, et la Rousse, hu! hu! avec un gros bouquet de fleurs en main. Derrière le char, des enfants couraient, des jeunes filles dansaient; le cortège était fermé par les vieux qui clopinaient en tirant sur leur pipe. Tout le long du chemin (les femmes, vous pensez, étaient là; même Mme Destokay apparut à sa barrière), Bernard saluait et la Rousse s'inclinait comme une reine...

Après le souper, Prosper s'assit « dans son coin », près du poêle. Il était pensif et sombre. Lalie, elle, allait et venait, incapable de rester en place, bousculant les meubles, frappant les chats, grondant Mathilde, grondant Philippe, agitée comme une lionne. Tout à coup, Prosper poussa un soupir et on entendit qu'il disait, en regardant le pavé, comme s'il se parlait à lui-même : « *Il* nous regrettera avec des ongles de fer! »

Pour échapper à la mauvaise humeur de sa sœur, Philippe se réfugia dans le jardin, où Mathilde vint le rejoindre. Lui avait apporté un bout de ficelle pour se

tresser une mèche de fouet; elle était venue avec son tricot. Mais ils ne travaillèrent ni l'un ni l'autre.

C'était une nuit pure de fin d'août, une de ces nuits langoureuses où se combinent toutes les ardeurs de l'été qui s'en va avec les nostalgies de l'automne qui s'annonce. La noce faisait maintenant le tour des cabarets. On entendait de temps en temps le roulement du char, avec les cris joyeux de la foule. Puis il y avait des moments de silence; puis d'autres où l'accordéon jouait, accompagné par la voix d'un chanteur :

Quand les brises du soir passent sur la vallée...

Entendues de loin, dans la nuit, sous un ciel plein d'étoiles, dans le silence d'un jardin que parfumaient les dernières fleurs, ces voix frustes atteignaient à la haute poésie; elles s'imprégnaient de quelque chose de doux, de tendre — de tendre jusqu'à la tristesse; elles s'idéalisaient; elles devenaient les voix de la nuit, les voix de la terre, la voix du pauvre cœur humain qui aspire toujours et toujours...

Philippe, courbé sur le petit banc où il était assis à côté de sa sœur, écrasait sa poitrine contre ses deux poings pour contenir son cœur, qui semblait vouloir s'envoler sur toutes ces chansons. Etait-il heureux? Souffrait-il? Il était heureux et il souffrait... Deux ou trois fois par semaine, il allait maintenant retrouver Catherine. Lui aussi s'était décidé à vivre. Et c'était son cœur vivant qui battait dans cette belle nuit de fin d'été, où il y avait tant de douceur et tant de mélancolie.

Connais-tu le pays
Où vont les hirondelles...

Hé, oui, il connaissait le pays où vont les hirondelles!... C'est le pays des amours, comme l'ajoutait la chanson, le pays où l'on est heureux et où l'on souffre.

Que son cher souvenir jusqu'à la mort me charme...

Ici, un sanglot éclata à côté de Philippe. C'était Mathilde qui pleurait. Il l'avait oubliée. Il la regarda avec tendresse.

La voix continuait :

> Pour un baiser, pour un tendre soupir...
> . . . .
> Dites-lui bien que mon cœur lui pardonne...

Comme Mathilde pleurait de plus en plus fort, Philippe lui passa le bras autour du cou :

— Toi, non plus, tu n'as pas été fort heureuse...

Mathilde n'avait pas toujours été la vieille fille insignifiante et ridée, sans poitrine et sans sexe, la rude tâcheronne des étables et des champs, à laquelle personne n'accordait aucun regard. Elle avait eu dix-huit ans. Et si, à cet âge, elle n'était ni belle, ni laide, la jeunesse jointe à une magnifique santé en faisait une appétissante fille. Valère l'avait remarquée. Ils s'étaient souri. Puis ils s'étaient parlé. Comme le jeune homme n'était pas assez riche aux yeux de Lalie, elle avait déclaré tout net « qu'il ne mettrait jamais le pied dans sa maison ». Ils se voyaient le dimanche soir, chez Jean-Baptiste, et s'embrassaient en retournant sous les haies. Pendant la semaine, ils se rencontraient parfois aux champs et échangeaient quelques mots d'amitié. Souvent Valère enlevait de ses lèvres une violette, une pensée, un œillet, une rose et les donnait à la jeune fille qui les glissait, en rougissant de bonheur, dans son corsage. Quelquefois aussi, debout sur sa charrette, que tirait un cheval maigre (Valère, nous l'avons dit, n'était pas riche), il la voyait venir de loin; il fixait aussitôt les yeux sur elle; dès qu'elle approchait, il levait son fouet comme pour l'en cingler, puis, l'abaissant soudain, lui caressait les cheveux du bout de la mèche, tandis qu'elle riait et levait le bras, faisant le simulacre de se protéger. « Ils feront un couple », disaient

les gens. Eux-mêmes étaient convaincus que leur destinée était fixée à tout jamais. Ils s'épouseraient, mais, pour le moment, rien ne pressait. Valère était bien chez lui, Mathilde n'était pas trop mal chez elle, malgré les scènes que lui faisait sa sœur. Un jour ou l'autre d'ailleurs Lalie, qui sait? se laisserait fléchir. Une à une les années passaient. Un dimanche soir, Valère ne se présenta pas au rendez-vous. Quelques jours plus tôt, il avait dansé avec une autre jeune fille. Vingt ans. La figure d'une vierge. Une taille exquise et souple comme un jonc.

Quand il avait repensé à Mathilde, il s'était trouvé devant une autre figure qui prenait sa place et qui l'effaçait. Il avait d'abord fait un geste énergique pour la chasser. Mais l'image était revenue. Petit à petit, il lui avait souri. C'est alors qu'il s'était rendu compte avec tristesse — c'était un brave garçon — qu'il n'aimait plus Mathilde comme jadis. Il l'aimait encore et aurait donné gros pour ne lui faire aucune peine, mais il ne se sentait plus d'amour pour elle. Il la voyait maintenant telle qu'elle était devenue. Ni belle, ni laide... Plutôt laide et vieillie... Mais était-ce sa faute?... Pouvait-il l'abandonner après tant d'années?... Il discuta avec son cœur. Il raisonna. Il dit oui... Puis il dit non... Ce fut une bataille avec lui-même. Une bataille qui lui fit bien mal. Le dimanche suivant, il avait néanmoins pris une décision. Il s'engagea — comme c'était son devoir (ainsi parlait-il) — dans le chemin qui devait le conduire au rendez-vous habituel, chez Jean-Baptiste. Il marchait d'un pas ferme — bien résolu à ne pas lui faire cette peine (ainsi parlait-il toujours) — quand, brusquement, il prit une autre route et courut où l'appelait l'amour...

Plusieurs mois s'étaient écoulés, lorsqu'un dimanche matin, Philippe après avoir beaucoup tourné autour de Mathilde, lui conseilla de ne pas aller à la messe, parce qu'on devait y publier un ban de mariage... Valère...

Elle ne voulut rien entendre. Mais à l'église, elle tomba en syncope et il fallut l'emporter.

Le surlendemain, un petit vieux courait partout, les yeux rouges, l'air égaré, interpellant les gens, heurtant aux portes :

— N'avez-vous pas vu mon « valet » ?

Les uns l'avaient vu la veille. Les autres pas. Les premiers déclaraient « qu'il était comme toujours » ; l'un d'eux avait bu la goutte avec lui. Puis on raconta toutes sortes d'histoires. Pour essayer de consoler son père, quelques-uns assurèrent même qu'il était parti pour le Canada et qu'on le verrait reparaître un jour ou l'autre avec un « magot ». Le bourgmestre décida néanmoins qu'il fallait sonder les puits et visiter les marnières abandonnées. Joachim et Jean-Baptiste sortaient de la forge du maréchal avec le « croc », lorsqu'une grande nouvelle jeta tout le village en affaires : Valère venait d'être repêché à Huy, dans la Meuse.

Les journaux hutois l'annoncèrent à leurs lecteurs : « On a retiré de la Meuse... » Ceux de Liége reprirent la nouvelle, puis ce furent ceux de la Capitale : « On a retiré de la Meuse... » Sautant ainsi d'une ville à l'autre, diminuant chaque fois d'intérêt, la nouvelle alla mourir au loin, avec les rêves, les espoirs, toute la vie de Mathilde.

La nuit avançait doucement. Dans le jardin où ils s'étaient réfugiés, Philippe et Mathilde continuaient de rêvasser. De temps en temps, celle-ci portait la main à ses yeux pour essuyer une larme. Son frère lui toucha l'épaule :

— Il est tard, sœur. Nous allons rentrer.

Au moment où ils se levaient, une voix chanta encore dans le village, une voix pleine et sonore qu'ils reconnurent, une voix que le chanteur bandait comme un arc pour lancer son âme en plein ciel :

Envole-toi vers cette femme,
Brise des nuits...

Mathilde ne pleurait plus. Elle marchait toute courbée, écrasée par son fardeau, un cœur très lourd qu'elle porterait jusqu'à la fin de sa vie. Quant à Philippe, il tendait toujours l'oreille et se disait qu'il eût donné tout au monde pour pouvoir chanter comme le petit Georges.

XV

Philippe était un fidèle paroissien. C'était un de ces hommes, simples et droits, qui communient trois fois l'an et qui, pour le reste, s'en rapportent à ce que dit M. le Curé. Aussi quand M. le Curé rencontrait Philippe, il lui touchait la main, s'informait de sa santé, le questionnait sur les petites et les grandes misères de sa vie. Philippe se frappait généralement la poitrine, qui sonnait comme du fer : c'était un Nicolet. Mais s'il avait un rhume, un petit rhume, un de ces diables de petits rhumes « qui ne veulent pas s'en aller », une main blanche plongeait aussitôt dans la poche de la soutane, en tirait une boîte ronde et une pilule, grosse comme un grain de chènevis, tombait dans la paume de Philippe : « Tenez, sucez cela, disait M. le Curé, récitez une bonne prière et, Dieu aidant, vous serez soulagé ».

Depuis quelque temps, Philippe évitait de rencontrer M. le Curé. Il n'avait plus la conscience tranquille. « L'acte de chair, dit le cathéchisme, n'est permis que dans le mariage ». Or, Philippe n'était pas marié avec Catherine. Il péchait donc. Et ses péchés étaient, à n'en pas douter, des péchés mortels. Pour tranquilliser son âme, il promit de s'en confesser. Il laissa toutefois passer la Toussaint et Noël, les deux grandes fêtes où il avait l'habitude de s'approcher de la Sainte Table. Mais quand Pâques arriva, il se gratta l'oreille. Jamais il n'oserait aller avouer à M. le Curé, qui l'estimait comme une de

ses meilleures ouailles, les turpitudes de son âme! Et s'il n'y allait pas, tout le monde dans le village, saurait qu'il n'avait pas fait ses Pâques. Or, tout le monde, dans le village, les faisait, même M. Delvigne, qui votait, assurait-on, pour les libéraux, même Maricq, le cantonnier, qui lisait un « mauvais journal » et assistait aux meetings socialistes. Quand il rencontrait M. Destokay, il amenait adroitement la conversation sur la vie future, demandait si toutes les religions ne sont pas bonnes, si l'on ne peut pas se sauver, comme certains le prétendent, en priant simplement chez soi, devant l'image de Jésus-Christ ou devant celle de la Vierge Marie. Que disent les livres là-dessus? « C'est de la philosophie, tout cela Philippe, répondait M. Destokay. Imitons Malherbe : faisons comme tout le monde. » Il ne demanda pas qui était Malherbe. Mais il retint son nom. Le Samedi-Saint, il se dit : « Faisons comme Malherbe! » Et il alla à confesse. Seulement, il n'avoua pas qu'il péchait contre le sixième commandement. A ses gros péchés, il ajouta le sacrilège. Il vivait comme un vrai payen, quand on annonça une mission.

Il aurait préféré ne pas assister aux sermons qui avaient lieu le soir, pendant le Salut, mais comme tout le monde y allait, il eut peur de se faire remarquer. Il craignait aussi d'éveiller les soupçons de Lalie. Le premier soir, il se glissa furtivement dans l'église, entre le bénitier et le confessionnal. Il eut tout de suite l'impression qu'il ne s'agissait pas d'une cérémonie ordinaire, d'un de ces Saluts où l'on suit distraitement le prêtre des yeux, où les femmes se font des signes de loin et examinent sans vergogne les toilettes de leurs voisines, où les amoureux se haussent sur la pointe des pieds pour voir leurs amoureuses, où le clerc lui-même chante les psaumes sans entrain, à la bonne franquette, les regards au plafond, les mains dans les poches. Aujourd'hui, tout le monde avait un air recueilli, tout le monde priait avec ferveur. L'éclai-

rage, moins vif que d'habitude, donnait en outre au temple un caractère mystérieux qui inclinait l'esprit aux pensées graves. A l'heure du sermon, le curé vint s'asseoir sur une chaise, à l'entrée du chœur, face au banc de communion; il fit tomber sa soutane sur ses bas noirs, tira les bords de son surplis, croisa les mains et, penchant la tête sur le côté, prit une attitude abandonnée qui semblait dire : « Mes pauvres paroissiens, nous allons en entendre de dures! »

Le prédicateur était un Récollet. Lorsqu'il parut dans la chaire, enveloppé dans sa robe brune et les reins ceints d'une corde, Philippe tendit le cou pour le voir. Il avait la tête rasée, une large figure pâle, de grands yeux noirs, des mains de terrassier. Son corps solide se détachait comme une statue de vieux bois sur le fond discrètement éclairé de la chaire. Il fit d'abord un grand signe de croix que tous les assistants répétèrent. Puis il commença à parler d'une voix lente et sourde. Philippe, qui s'était accroupi, comprit qu'il parlait de l'enfer. A mesure qu'il avançait dans son sermon, sa voix s'élevait; elle roulait comme un tonnerre d'un bout de l'église à l'autre. Philippe en était tout secoué; pour qu'on ne s'aperçût pas de son trouble, il tenait la tête baissée et cachait sa figure dans sa casquette. Quand le sermon fut terminé, le Bossu, qui était installé auprès de lui, le poussa du coude : « Des blagues, vieux frère! » Philippe l'approuva de la tête, en essayant de sourire, sans retirer le nez de sa casquette.

« Le Bossu a raison, se répéta-t-il en retournant, ce sont des blagues... Le bon Dieu n'est pas si méchant que cela. » — « Pourtant si ce n'étaient pas des blagues? » objecta-t-il quand il fut dans son lit, allongé dans l'obscurité. Qu'en savait ce soûlard?... Car il avait encore bu, cela se sentait. « Nous ne sommes que des passants dans ce village », avait dit le prédicateur. Très juste. Philippe mourrait, c'était sûr... Tout le monde meurt... Et après?...

L'enfer?... L'enfer! Il n'était pas très brave et supportait mal la douleur. Il avait surtout peur du feu. Puis il y avait cette éternité qui ne finit pas... Tout suant d'angoisse, il se mit à prier et bientôt s'endormit.

Il se réveilla en sursaut. Il avait rêvé. Il s'était retrouvé dans l'église, avec toutes ces têtes immobiles et courbées sous la parole du moine, qui gesticulait. Il avait vu la boule que le prédicateur avait prise comme terme de comparaison, une boule de bronze, grosse comme la terre, qu'un petit oiseau devait effleurer de son aile, de siècle en siècle, et qui serait usée par le frottement quand l'éternité ne ferait toujours que commencer...

Le jour suivant, au lieu de s'accroupir encore dans l'église, il se tint debout et ses yeux ne quittèrent pas le prédicateur. Certaines paroles lui semblaient s'adresser directement à sa personne. Il se reconnut dans la brebis égarée, dans l'être pervers, dans l'homme maudit, dans le bouc lascif. Tout le monde d'ailleurs autour de lui paraissait pénétré de terreur par l'épouvantable tableau que le missionnaire faisait des tourments qui attendent les pécheurs dans la vie future. Prosper et Jean-Baptiste, qui ne se parlaient plus depuis la gifle, s'étaient mutuellement invités à prendre un verre comme ils se croisaient devant « Le Retour d'Egypte ». Le maréchal avait retrouvé dans sa cour, un matin, une houe qui lui avait été volée. Le Bossu jetait l'anathème sur l'eau-de-vie et blâmait les buveurs. L'âme de Lalie, elle-même, cette âme sèche et dure, s'amollissait. Le soir, elle faisait agenouiller toute la famille devant des chaises, autour du feu, pour réciter le chapelet à voix haute. La voix de Philippe dominait toutes les autres. Lorsqu'il était dans son lit, il priait encore. Il avait peur de mourir, de mort subite, comme son frère Michel qu'il avait ramassé avec Prosper, sous la pluie, dans le fumier, comme le vieux Lambroux qui s'était éteint, sans personne auprès de lui pour appeler le prêtre

et qui se décomposait déjà quand Joachim et la vieille Marie l'avaient enseveli. Cette pensée que la mort est là, derrière nous, toujours et toujours, comme un voleur, le hantait jusque dans son sommeil et lui donnait de nouveaux cauchemars. A la fin de la mission, il fit une confession générale, communia avec ferveur et jura de ne plus retomber dans le péché.

Non seulement, il n'y retomba plus, mais il devint l'homme le plus dévot du village. Il ôtait sa casquette lorsqu'il passait devant l'église, fréquentait les pèlerinages, s'agenouillait sur le seuil des chapelles, faisait des signes de croix quand sonnait l'Angelus. Il avait aussi attaché à son chapelet une collection de médailles, qu'il baisait le soir, après avoir récité ses prières. Prosper l'appelait « Notre petit saint »; Lalie le traitait de « vieux bigot ». Mais quand le bétail tombait malade, qu'il fallait aller implorer saint Eloi, saint Druon, saint Antoine ou sainte Brigitte, ils disaient : « Nous enverrons Philippe, il prie mieux que nous. » Lorsqu'il rencontrait Catherine, il détournait la tête. Catherine, ahurie, ouvrait de grands yeux, puis riait d'un bon gros rire et finissait par l'interpeller d'une voix moqueuse :

— Vous ne me connaissez plus, Philippe?...

Non, Philippe ne la connaissait plus. Philippe n'avait pas oublié les fortes paroles du prédicateur : il se répétait souvent que nous ne sommes que des passants sur cette terre et que la femme est un vase impur.

HUBERT KRAINS

de l'Académie royale belge
de Langue et de Littérature françaises.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Ernest Seillière : *Baudelaire*, Armand Colin. — Pierre Dufay : *Autour de Baudelaire : Poulet-Malassis l'éditeur et l'ami, Madame Sabatier, la Muse et la Madone*, Au Cabinet du Livre. — André Fontainas : *Verlaine-Rimbaud, ce qu'on présume de leurs relations, ce qu'on en sait*, Librairie de France. — André Fontainas : *Tableau de la poésie française d'aujourd'hui*, Nouvelle Revue Critique. — Jean Ajalbert : *L'En-Avant de Mistral*, Denoël et Steele.

Le livre de M. Seillière (**Baudelaire**) est riche et il est ingénieux. Il ne manque pas d'agilité. Il met en vive lumière les contradictions de Baudelaire. Si vous ne sentez point que Baudelaire est la contradiction faite homme, n'allez pas plus avant. Je suis obligé d'ajouter qu'en dépit d'une moisson de remarques pénétrantes et fines, M. Seillière ne descend point jusqu'aux ultimes profondeurs de son sujet. On emporte la vision d'un Baudelaire fort complexe, mais à demi perdu dans ses complications et ses contradictions. Il s'agit encore d'un homme singulier et d'un homme flottant, en quête de positions paradoxales. Baudelaire et sa poésie restent pour M. Seillière une grande, une piquante et même une effarante singularité du XIXe siècle. A-t-il su se dégager suffisamment de la forêt d'anecdotes qui étouffent sous leur végétation le vrai et grand Baudelaire?

Abordons « Les Fleurs du Mal » d'un œil vierge comme si nous n'avions jamais entendu parler de Baudelaire! Nous avons l'impression d'éléments qui se tiennent avec une puissance qui nous étonne. La cohérence de l'univers poétique, voilà notre première surprise. Le poète Baudelaire, dégagé de l'homme-Baudelaire, l'emporte sur presque tous les poètes par sa puissance de synthèse. Et l'on reconnaît très vite que les contradictions baudelairiennes jaillissent des profondeurs de l'univers baudelairien. La contradiction est au cœur de la poésie baudelairienne non point comme une faiblesse, mais comme son essence profonde et son rythme de

vie, la poésie baudelairienne, ayant pour essence la contradiction, est du même coup la poésie du conflit. Conflit aussi vieux que l'humanité et qui durera aussi longtemps qu'elle. Conflit entre le monde idéal, le monde-rêve, le monde des essences et le monde réel, le monde-apparence, le monde déchu... Sa haute qualité d'universalité est aussi l'une des singularités de la poésie baudelairienne.

Il faudrait bien s'entendre lorsqu'on parle de Baudelaire philosophe. On peut glaner dans les paroles de Baudelaire et dans ses proses toutes sortes d'opinions curieuses. M. Seillière s'est acquitté à merveille de cette tâche. Mais la philosophie de Baudelaire qui doit requérir notre attention est une philosophie immanente à sa poésie, une philosophie qui lui est consubstantielle. Baudelaire est un grand poète philosophe à la seule manière qui peut être agréée. Vouloir exprimer en vers une philosophie est un non-sens. La pensée se fait rudimentaire et les ailes de la poésie ne s'ouvrent point. Un Sully-Prudhomme a réussi à n'être ni philosophe ni poète. Dire que Baudelaire est un grand poète philosophe, c'est dire que Baudelaire, chaque fois qu'il fait acte de création poétique pure, dessine du même coup une attitude philosophique. Qu'on étudie Baudelaire poète de la Femme, uniquement soucieux d'exprimer les enchantements d'imagination et les déchirements de sensibilité qui lui viennent de la femme, on verra se révéler sa philosophie. La femme est le lieu où le conflit entre le monde réel et le monde idéal s'accuse avec la plus cruelle intensité. Les valeurs contraires que prend la Femme correspondent rigoureusement à la contradiction qui vit au cœur de l'Univers baudelairien. Faire la psychologie de la femme baudelairienne, c'est atteindre la philosophie de Baudelaire bien plus à vif qu'en groupant ses opinions sur toutes sortes de problèmes. Question vaine de se demander si la poésie peut se mettre au service de la philosophie et même de se demander si la poésie philosophique est un genre légitime. Baudelaire tranche le nœud gordien. Sa poésie est une pure poésie, et elle est philosophique par excellence. Simplement parce qu'une sensibilité métaphysique est miraculeusement imbriquée dans une nature poétique.

Le caractère de construction lucide et volontaire de la poésie baudelairienne est évident. Cette poésie ne voulait rien devoir ni à la passion, ni à l'inspiration... Il n'est pas faux d'affirmer que Baudelaire construit sa poésie avec la forme d'esprit qu'on attribue couramment à tort ou à raison (à tort je crois) au critique. Baudelaire a montré qu'un grand poète pouvait triompher dans son art en procédant à la manière d'un critique! Un critique d'envergure démontrerait à son tour qu'on peut faire de bonne critique en procédant à la manière d'un poète. Tout cela est un peu spécieux. L'opposition entre la poésie et la critique est-elle bien réelle? Je ne sais. Je sais seulement que Baudelaire avait un tempérament de critique et qu'il avait un tempérament de poète. Un Gœthe était ainsi. Ce que nous appelons des essences contraires, ce sont des formes d'humanité qui s'unissent fort rarement dans un individu. Leur rencontre crée les génies extraordinaires, mais le plus souvent leur choc détruit l'individu qui les abrite. Contrairement à tous ceux qui affirment que le Génie arrive toujours à se frayer ses voies, je suis persuadé que la réussite de génies faits comme Baudelaire est, — sauf miracle, — un fait anormal. Sait-on que les formes de génies les plus précieuses portent avec elles les périls majeurs? L'avortement précoce est leur loi. Où en étais-je? Je voulais dire simplement que si la poésie de Baudelaire est, suivant l'expression de Barbey d'Aurevilly, une ferme conception de son esprit, il ne faut pas oublier qu'elle émane d'un tempérament par lui-même authentiquement poétique. Je veux dire que les thèmes baudelairiens ne sont pas seulement des motifs de pensée, mais aussi des déchirements et des exaltations de son être intime. Je veux dire que les mots et les groupes de mots sont bel et bien des lambeaux prélevés au plus vif de sa chair. Je ceux dire que les nerfs de Baudelaire étaient une forêt vibrante offerte à des souffles choisis...

Un dernier mot. M. Seillière cite à la fin de son livre le jugement d'un critique d'aujourd'hui dont il tait le nom. Ce jugement m'a intéressé comme document psychologique. Il montre que la rébellion contre Baudelaire émane des natures civiques. Beaucoup d'esprits haïssent en Baudelaire le

poète qui ne ment pas sur la vie. Ces esprits réclament du poète la vision grisante du monde à venir. Au citoyen accablé par un présent qu'on ne peut nier, il faut offrir le beau mensonge d'un avenir merveilleux qui n'existera jamais. Je suis reconnaissant à Baudelaire, qui tant de fois nous ouvre le monde enchanté du Rêve, d'avoir toujours bien distingué Rêve et réalité et de n'avoir jamais menti sur l'éternel réel. Je sais gré à Baudelaire de n'avoir jamais écrit :

Temps futurs! Vision sublime...

Baudelaire eût écrit loyalement : « Passé, vision atroce! Présent, vision atroce! Avenir, vision atroce! » Quel beau spectacle celui d'un poète qui nous grise sans nous tromper jamais sur l'essence d'une vie qui a toujours été la vie et qui restera toujours la vie. M. Seillière est entré dans la forêt baudelairienne; il y a vu des arbres curieux, il les a scrupuleusement examinés. C'est bien, mais il y avait autre chose à faire.

M. Pierre Dufay (**Autour de Baudelaire**) nous présente Poulet-Malassis, l'éditeur de Baudelaire, et Mme Sabatier, qui fut la Muse et la Madone. Curieux homme, ce Poulet-Malassis. Un de ces éditeurs qui n'était pas simplement un commerçant. Il s'enorgueillissait de donner la vie à un livre signé Baudelaire. Sa mémoire en est récompensée. Des siècles et des siècles, on parlera de Baudelaire, et quand on parlera de Baudelaire, on aura une pensée pour Poulet-Malassis. L'idéal et l'éternel ne sont pas toujours de mauvais placements. « Méticuleux et exigeant à l'excès, le poète a été pour l'imprimeur un terrible client », nous dit M. Pierre Dufay. Sous forme de note manuscrite, Poulet-Malassis a écrit : « On trouvera dans ma bibliothèque un exemplaire d'épreuves des *Fleurs du Mal* qui fera connaître le désir de perfection et les scrupules de l'auteur, et donnera une bonne idée de la patience de l'imprimeur. » Hommage soit rendu à ce Poulet-Malassis, homme d'un autre âge!

C'est une figure bien attachante que celle de Mme Sabatier. Autour d'elles s'empressaient des poètes comme Théophile Gautier et Baudelaire. Et l'un et l'autre incitèrent Mme Sabatier à se défier de la valeur amoureuse de ceux qu'elle nom-

mait « des cérébraux ». Baudelaire en fit la Madone, la Médiatrice entre Ici-bas et le monde idéal où règne la parfaite Beauté; il la vêtit de splendeur spirituelle, il l'apparenta aux anges et l'auréola d'une lumière de Paradis. En réalité, cette fort belle femme appartenait pleinement à la terre; elle était ardente au plaisir et le bon et truculent Flaubert en parlait ainsi :

Une grosse nature avec un entrain trivial, bas, populacier. On pourrait la définir une belle femme à l'antique, un peu canaille : une vivandière de faunes.

Qu'importe, elle fut transfigurée par le plus grand poète de son temps! On pourrait dire qu'elle connut ainsi le plus beau destin que puisse rêver une femme. De Poulet-Malassis et de Mme Sabatier, M. Pierre Dufay parle avec goût et avec ferveur et son livre plaît.

Nous nous sommes arrogés le droit singulier de jeter en pâture à la curiosité du public la vie privée des poètes sans omettre une turpitude. Nous ne voulons ignorer aucune des souillures de la robe d'Orphée. Misérables poètes! Ils sont voués plus que tous les autres à l'ironie. Le poète authentique a toutes chances de clamer ses chants dans le désert durant sa terrestre vie. Dès qu'il n'est plus, on lui donne ce qu'on appelle la gloire, et la Gloire, ce mot signifie : toutes les misères et les défaillances de sa vie jetées à tous les vents. Je ne proteste point contre cette coutume, mais j'ai souvent pensé que, si votre âme est emplie de chants, vous devriez les offrir non aux hommes, mais à la mer stérile, pour parler comme le bon Homère.

M. André Fontainas (**Verlaine-Rimbaud**) se demande ce qu'on sait exactement sur les relations de Verlaine et de Rimbaud. Il s'attache à distinguer ce qui est certitude des conjectures qui, pour être vraisemblables, ne peuvent être tenues pour démontrées! Il a consulté le dossier de l'affaire, que la Justice belge ne tient plus secret.

Et après examen de ce dossier, il conclut qu'il est possible mais non certain que Verlaine et Rimbaud aient eu le genre de relations dont on a tant parlé. Il affirme par surcroît que cela n'importe point pour apprécier leur poésie, ce qui est

l'évidence même! En réalité, les vies des hommes illustres nous servent aujourd'hui comme documents sur l'humanité. Devenir grand homme, c'est se livrer aux dissections de l'avenir, comme ces cadavres de la Morgue qui s'en vont aux amphithéâtres de la Faculté de Médecine.

Par sa collaboration assidue au *Mercure de France*, M. Fontainas occupe une place de choix pour contempler la poésie vivante. Il la voit germer et s'épanouir sous ses yeux. Et il est par surcroît un témoin empli de ferveur, ce qui ne gâte rien à l'affaire. Comme résultat de son expérience, il nous apporte un **Tableau de la Poésie française d'aujourd'hui.** Ne demandons pas à ce livre d'être ce qu'il n'est pas. Il ne met point le plus vif de son souci à placer les poètes au sein des courants spirituels qui meuvent en secret la poésie. Il ne s'attache qu'assez peu à ces réactions d'âme vis-à-vis de l'époque qui inclinent la poésie dans un sens ou dans un autre. Les destins de la poésie procèdent de l'atmosphère du temps et des inventions individuelles qui viennent modifier son cours. Il me semble que toute poésie doit être envisagée par rapport aux sensibilités du moment; c'est ce qu'on pourrait nommer sa valeur de message. Il convient aussi de préciser sa valeur comme invention et sa valeur comme mise au point. N'y a-t-il pas une sorte de malaise dans la poésie d'aujourd'hui, si riche en talents curieux et en tentatives diverses? Je me demande s'il est beaucoup de nos poètes d'avant-garde à nous apporter le terrible choc ou la cruelle morsure de la grande poésie.

Eh bien, je loue M. Fontainas d'avoir été si sympathiique à tant de nouveaux talents et je le loue de n'avoir pas prononcé sur eux des jugements trop catégoriques. Je suis heureux que M. Fontainas ne se soit pas trop soucié des principes que je viens d'indiquer. Et moi-même si... Je vais vous dire une de mes idées de derrière la tête. Dans la critique comme dans les autres arts, il faut avoir des principes, mais il faut savoir leur être infidèle... Au cœur de toute belle œuvre d'art, il y a un grain d'infidélité.

En réalité, le livre de M. Fontainas est une riche gerbe de rapides et substantielles monographies liées d'une manière un peu floue. Mais il a une qualité qui dépasse toutes

celles qu'on voudrait lui ajouter : M. Fontainas parle de la poésie et des poètes d'aujourd'hui en homme qui par toute son âme vit au sein de cette poésie. Croyez-moi, cela vaut mieux que toutes les méthodes et que tous les principes. Et si j'ai disserté gravement sur les principes et les méthodes, c'était pour amuser mon esprit. Car, ne l'oubliez pas, sérieux et gravité sont les formes les plus achevées de l'humour.

Nous retrouvons dans ce livre l'admiration de M. Fontainas pour Henri de Régnier qu'il égale, avec des raisons bien motivées, aux plus grands de nos poètes. Le jugement sur la poésie de Mme de Noailles est parfait. Le voici :

Sa vie, sa manière de vivre, de parler, d'aller et de venir, de s'habiller, de se présenter, d'être comme elle l'est infiniment belle, contribue à la gloire dont elle jouit, dont elle illustre et enrichit notre siècle.

« Naïveté vraie », nous dit M. Fontainas de la poésie de Francis Jammes. Jugement juste. Mais cette naïveté vraie me semble se mêler tout de même de quelque roublardise. J'aime beaucoup Francis Jammes, mais au cœur de cette admiration, il y a une légère, oh, une très légère ironie. Jolie page sur Fagus : « Il s'adonne à une ardeur de prime-saut, mêlée de charmantes familiarités »... « que d'amusantes fantaisies dans son œuvre! » Page intéressante également sur André Spire : « Il ironise et sa bouche est amère de blâme et d'invective. » Quant à Paul Fort, il est « la poésie même ». Plaidoyer généreux en faveur de M. André Salmon : délicatesse de l'humour qui se joint à « un enthousiasme continu, une force étrange d'amour amer et nostalgique ». Et parmi les jugements sur les jeunes poètes d'aujourd'hui, je relève ces lignes sur *Océan Pacifique* de M. Henry Charpentier :

On n'y trouve pas seulement cette singularité si réfléchie et efficace des qualités naturelles et typographiques, mais un déroulement fastueux, magique de syllabes, de sons qui chantent, tout imprégnés de rêves, de réalité, de visions; la houle, l'océan avec ses orages, le bienfait des haleines salines, la richesse accumulée des trésors conquis, le foudroiement des orages,

M. Jean Ajalbert (**L'en-avant de Mistral**) a failli m'empêcher d'écrire ma chronique. Il parle avec tant de charme des Arlésiennes qu'il m'a mis la folie en tête. « Eh quoi, me disais-je, je me livre à la vaine tâche d'écrire pour un lecteur qui ne s'en soucie pas une chronique ingénieuse et il y a quelque part des Arlésiennes qui, au dire de M. Ajalbert, sont merveilleusement belles et qui le savent. Je suis le plus fou et le plus misérable des humains. » J'irai à Arles voir les Arlésiennes, car M. Ajalbert me fait soupçonner qu'elles possèdent ce genre de beauté que la vie moderne a cruellement fait disparaître : la beauté qui est dans le maintien, dans les rythmes lents et harmonieux des gestes, dans la pure harmonie des attitudes, dans une sorte de réserve majestueuse... La femme sportive et la femme camarade ont leurs attraits. Il leur manque un rayonnement et un mystère dont on rêve parfois... Beaucoup de curieuses anecdotes sur Mistral. Il y eut harmonie entre sa vie et sa poésie. Une vie inspirée et ordonnée. Une source d'enthousiasme quotidiennement jaillissante et une vie scrupuleusement organisée. Les longues courses à travers la féerie universelle, l'âme se gonflant de liberté et de magie et le mouvement félibréen tenu en main avec les qualités d'un parfait administrateur. Par certains aspects, la vie de Mistral m'est inconcevable. Cette réponse quotidienne et ponctuelle à des centaines de lettres me semble chose plus difficile encore que d'écrire *Mireille*.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Jacques-Trève : *Poésies, Les Soupirs de Memnon, Des Sons de cloche sur l'abîme*, « Editions Pythagore ». — Louis Lefebvre : *Les Vergers Humains*, « Le Rouge et le Noir ». — Emile Ripert : *Dans ses quinze ans était Mireille*, « Editions de la Revue des Poètes ». — Jean Lebrau : *Béarn*, « Editions de la Herrade ». — Philippe Chabaneix : *Dix Romances*, « La Chapelle des Moulins ». — Pierre-Jean Jouve : *Les Noces*, Nouvelle Revue Française.

Mme Jacques-Trève, attentive volontiers à ce que l'on peut présumer « les fondements humains de la morale », et à ce qu'elle appelle « l'évangile de Socrate » tient un peu, dans la poésie contemporaine, la haute place qui, parmi les derniers romantiques, est réservée à la sévère et de tous

points estimable Louise-Victorine Choquet, dame Ackermann. Toutefois sans lui ressembler, par bonheur, dans cette sorte douloureuse de grave pessimisme qui fut la marque inspirée de sa devancière. Mais Jacques-Trève ne saurait, j'imagine, concevoir le devoir du poète indépendant de la conception, partout présente et précisément exprimée, du philosophe. Elle est sensible dans la suite de ses **Poésies : les Soupirs de Memnon, des Sons de Cloche sur l'Abîme,** à la beauté naturelle des choses et de la vie, mais plus encore peut-être au problème de la destinée, aux surprises de l'au-delà. Elle a soif des roses du Léthé, aspire immensément aux tourments non moins qu'aux délices de l'amour, mais à condition, il s'entend, qu'en elle ce soit moins elle-même qui se sente aimée que l'idée éternelle qu'elle-même, ou la femme en soi, représente. La beauté est un fardeau, une croix pesante, qui relie au passé. Psyché jadis éteignit la lampe; le corps mystérieux ainsi dans les ténèbres dira, plus claire que le jour, la présence de Dieu; la nuit seule est révélatrice, qui joint les ailes de l'âme au rythme sans fin de l'Eternité immuable.

Je ne m'arrête pas à l'emploi désagréable de certains termes du langage abstrait, on dirait d'alchimistes, comme *transhive* ou *transélémentés,* mais d'autres fois, ne semble-t-il pas que le poète soit gêné par la mesure des vers, ou, trop souvent, par la nécessité qu'il s'impose de mêler à ses effusions lyriques l'expression directe, formulée et précise de ses méditations? Jacques-Trève n'admet guère que la signification d'un poème émane de l'ensemble de ses vers comme s'exhale le parfum du cœur secret et des pétales de la rose. Il n'a conservé rien d'apparent, c'est un effluve qui se dégage, qui enveloppe et dure; on ne peut pas s'y dérober, tandis que l'idée tôt affirmée incite à la résistance, à l'examen, à la rébellion; on est prêt à disserter ou pour ou contre, il n'importe; l'art captive, s'impose plutôt, étant parfait, qu'il ne propose :

...Que l'amour vers l'étoile invisible prolonge
Un appel qui frémisse à travers les espaces.
Ai-je dit qu'il ne fût que ténèbre et mensonge?

Nous le verrons fleurir sur nos futures vies,
Rose suprême éclose aux jardins bleus du songe,
Rêve que nul réel dans l'azur ne surpasse
Et parfum d'éternel en notre âme assouvie.

Jacques-Trève ne craint pas de manier de grandes strophes à rimes habilement entrelacées et parfois se risque avec succès à la forme difficile de la sextine.

J'ai éprouvé, en lisant de M. Louis Lefebvre **les Vergers Humains,** la surprise agréable de découvrir, principalement en la portion du recueil qui s'intitule *Eté,* aux poèmes de la série *Sois heureuse* et de la série *Mon Fils,* plus d'une pièce bien venue, dont j'ai goûté le charme, dépouillé à coup sûr, d'une correction cependant à mon sentiment trop travaillée, trop visible, et, partant, un peu rugueuse, néanmoins fort sensible :

Je t'aime, ma tremblante et douloureuse femme...

ou encore :

Silence. C'est l'heure où notre enfant dort...

Mais je m'abstiens d'exprimer mes réserves habituelles sur l'art et la conception du poème par M. Louis Lefebvre; sans doute a-t-il raison de s'obstiner dans ce qu'il estime sa tâche et dans la voie où il s'est engagé; si, fût-ce à tort, je crois non moins obstinément que ce qu'il écrit ne révèle guère en lui l'effusion rythmée d'une âme lyrique, et que l'expression presque partout en est plus appliquée que souple, emportée ou simplement enthousiaste et noblement réglée, je ne sais pas pourquoi je devrais le dissimuler. J'ai eu à le dire à plusieurs reprises. Je ne l'ai dit que trop pour ma satisfaction personnelle, et M. Lefebvre m'en a marqué son mécontentement, au point de m'assurer que je n'avais pas même lu tel de ses recueils antérieurs. Qu'il le suppose encore, si bon lui semble; nous n'entendons pas à coup sûr l'art du poète ni le devoir du chroniqueur de la même façon.

Dans ses quinze ans était Mireille, ou, comme écrivit Mistral : *Dins si quinze an èro Mirèio,* quand, fille du bon poète Emile Ripert, elle est morte. Il se souvient de son

visage souriant ou douloureux, de ses yeux d'enfant, de son travail, de ses plaisirs entre ses camarades, et du peu de temps que, pris par le labeur, lui-même lui consacrait. Maintenant, fondue à l'Eternel, elle le suit de plus près, le guide, l'inspire, il cède mieux à sa douce, à sa tendre influence. Sa tristesse peut-être est soulagée de s'exprimer en vers paisiblement mélancoliques, empreints de sérénité, que le souvenir de sa fille lui dicte. Hélas, il ne le sait que trop, d'autres ont souffert de la séparation que le destin lui inflige. Il cite Hugo, il cite Lamartine, et Charles de Pomairols, et Charles Le Goffic. J'en sais d'autres, sans compter ceux de qui le fils est mort à la guerre, et Xavier de Magallon, par exemple, d'autres qui probablement pour n'en avoir rien dit, pour avoir su contenir en leur cœur cette douleur toute personnelle, n'en ont pas moins souffert. Le livre de M. Ripert, dans sa sincérité si pure, s'énonce avec réserve et discrétion; on le peut rapprocher de cette profonde et toute tendre, sensible, pensive évocation d'un petit visage d'enfant qu'a si bien faite en prose, sans recherche d'aucun art ni d'aucun effet, mon ami le poète André Dumas dans ce livre qu'on ne saurait trop lire et trop relire : *Ma Petite Yvette.*

Quelle délicieuse, indéfinissable délicatesse est l'élément essentiel du prestige d'un talent subtil comme celui de Jean Lebrau. Il est aussi intimement lié au cœur du paysage qu'il hante que l'était au temps de l'*Angélus de l'Aube...* et que l'est encore en ses meilleurs jours Francis Jammes. Mais il y a chez lui quelque chose de particulier. Ah! — s'écrie-t-il en une exquise *Eglogue* de son nouveau livre **Béarn :**

> Ah! je voudrais chanter, mais avec un pinceau,
> Tous les charmes d'avril, fiançailles des fermes,
> Visions comme fleurs qui s'ouvrent et se ferment
> Au gré des chemins sinueux, bondissants,
> Les pommiers, plus tardifs, à peine rougissants,
> Les filles, les gamins, les croix et les mésanges,
> Mais surtout les fruitiers posés comme des Anges
> D'Annonciation transfigurant les seuils!

C'est bien cela. Le poète chante, sa voix fine est suave. Mais il semble que ce soit, un pinceau à la main. Couleur,

trait qui caractérise, relief vif, prompt passage d'un reflet, ligne onduleuse et harmonie comme préétablie de toute chose, Jean Lebrau possède la vivace sensibilité d'un peintre, de quel peintre pénétré de l'haleine de la nature, sorte de Corot essentiel ou évasif; sous son doigt diligent tout se marque, établi de justesse, rien n'échappe aux proportions de masse ou de lumière, rien ne détonne ou ne retient au profit d'un détail l'attention. Dans ce qui avec égalité s'exprime est contenu ce qui s'élide et la magie opère, tant tout y est frais, décisif, parfait et jeune.

L'*Eglogue* ainsi s'achève :

Que valent nos désirs, nos rancœurs, nos orgueils,
Lorsqu'à si pur bonheur le printemps nous convie?
...Et cela seul devrait mériter notre envie,
La maison dont l'azur dessine le contour,
Et l'enfant sous les fleurs, et le paisible amour
Que de ta voix de source, invisible colombe,
Tu dis sans te lasser jusqu'à l'heure où la combe
Se remplit de vapeurs, où, sous l'arc du portail,
Défile en mugissant et sonnant le bétail.

Pourquoi m'arrêter à ce seul poème? Sinon parce que l'aveu d'un goût pictural, égal implicitement de page en page, s'y confesse. Mais que partout vit dans la sérénité ce paysage de Pau et des entours; c'est une merveille. Je m'en voudrais, ne pouvant encore citer, de ne pas signaler, du moins, l'aisance avec laquelle Jean Lebrau mène à travers une phrase unique de seize à vingt lignes une suite de vers cadencés diversement, sans rupture, et selon le sens de ses termes, vers libres, La Fontaine, et Molière, ou ce Quinault, encore, que l'on néglige injustement.

A la manière d'un peintre aussi, Jean Lebrau se place en spectateur désintéressé devant le *motif*, mais c'est sa tendresse et son amour qui s'expriment en son œuvre, tout amalgamés, sans même peut-être qu'il s'en doute, à l'objet matériel de la vision.

Les nouvelles **Dix Romances** de Philippe Chabaneix ne contribuent guère sans doute à inspirer de son fin et subtil talent une idée neuve ou plus profonde. Mais que de grâce dans ce goût équilibré, quelle sûreté. Il n'est pas vraisem-

blable que Philippe Chabaneix ne nous prépare, avec cette exquise sûreté technique qui est la sienne, et cette ingénuité si avertie du sentiment, quelque œuvre où il se renouvelle, où il se montre, il en est temps, dans la splendeur spontanée de tout son viril et souriant épanouissement. Puisse-t-il ne pas trop longtemps encore nous faire attendre.

Par les soins de la Nouvelle Revue Française se publient les *Œuvres Poétiques* de Pierre-Jean Jouve. En attendant, dans une nouvelle édition, *le Paradis Perdu* (qui n'est point celui de Milton), et les *Premiers Poèmes,* voici remaniés et présentés dans leur forme définitive, sous le titre **Les Noces,** tous les poèmes de la période 1925-1930. Cet ensemble, ainsi groupé, atteste la puissance de ce talent, malgré le déséquilibre souvent d'une forme tumultueuse et plus aventureuse peut-être que très originale ou vraiment hardie.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Louis et René Gerriet : *Delphin l'enchanteur,* Denoël et Steele. — Chaffiol-Debillemont : *Tourmente,* Editions des Portiques. — Jean des Vallières : *Kavalier Scharnhorst,* Albin Michel. — Jean Giono : *Le grand troupeau,* Librairie Gallimard. — Noëlle Roger : *Le chercheur d'ondes,* Calmann-Lévy. — Joseph Peyré : *Xénia,* Calmann-Lévy. — Mémento.

MM. Louis et René Gerriet ont renoncé dans leur nouveau récit : **Delphin l'enchanteur,** à la fâcheuse habitude qu'ils avaient de patoiser, et ce récit est le meilleur, il me semble, qu'ils aient écrit. Le héros en est un sorcier, mais qui ne pratique pas la magie noire, et n'est venu, on ne sait d'où, s'installer au sommet du Mont-Cint, que pour faire le bonheur des hommes qui vivent au pied de cette colline, dans les prés de la Pleine lune. Il met au service de ses intentions qui sont excellentes les pouvoirs les plus extraordinaires, et détourner le cours d'une rivière, susciter (pour arrêter ses ennemis) un brouillard impénétrable et malodorant, briser un miroir rien qu'en le regardant, faire jaillir le feu de ses doigts, est pour lui jeu d'enfant. De tels sorciers sont rares, évidemment. Mais peu importe. Celui-ci, qui est une manière de grand initié, (quoiqu'il ne figure pas dans le célèbre ouvrage d'Edouard Schuré) ne voit le mal que dans la bêtise. Il voudrait l'extirper de l'humanité. Rude tâche!

Il y échoue, comme bien vous pensez, mais non sans avoir envoûté une jeune fille, Norine, pour qu'elle attire sur elle les haines éparses des villageois. Il fait d'elle une sorte de bouc — pardon! — de brebis émissaire, mais sans parvenir à son but, c'est-à-dire sans réussir à attirer sur elle ou à concentrer en elle, pour pouvoir les annihiler d'un coup, les sottes pensées et les méchants sentiments (c'est tout un) des gens de la plaine. Comme il l'a envoûtée, il la désenvoûte, et lui ayant rendu sagesse et santé, fait son petit baluchon, et s'en va... Où? Quelque part, vers un pays habité par des hommes plus perfectibles, si tant qu'il existe, en un lieu quelconque, des hommes améliorables. Il faut prendre l'ouvrage de MM. Gerriet pour ce qu'il est : un beau conte, bizarre, sans doute, par l'idée de Delphin d'enchanter Norine, mais rempli de charmants détails pittoresques, et tout imprégné de cordialité. A le lire, on a l'impression d'être en familiarité avec le mystère. C'est assez flatteur.

Le changement maladroit en celui de **Tourmente,** du titre : *La bataille des changes,* que M. Chaffiol-Debillemont avait donné d'abord au roman qui a paru dans cette revue, a détourné de lui mon attention, et je m'excuse de n'en parler qu'aujourd'hui, pour ce motif. Sa valeur le rendait digne, cependant, d'être signalé aussitôt que possible — et son actualité. La critique se plaint couramment, et avec raison, que les romanciers contemporains négligent l'étude si curieuse, à tant d'égards, de nos mœurs, pour ne nous entretenir que de ce qui se passe dans la lune ou dans leur subsconscient. Mais voilà un livre qui lui donne un démenti. On n'en a peut-être pas oublié le sujet. Un jeune officier, réformé pour blessure, peu avant l'armistice, et qui — dans le civil — cultivait les lettres, rencontre un ancien camarade de collège, devenu financier. Poursuivra-t-il la carrière d'écrivain ou occupera-t-il la place que son ami lui offre? Une femme qui lui plaît, et dont l'esprit semble tourné vers les réalités positives, triomphe de ses hésitations, et le détermine à entrer dans la banque de son ami... Il fait des affaires. Il réussit et s'endurcit, et la jeune femme, qui s'est avisée de l'aimer, et à laquelle il eût, naguère, rendu sentiment pour sentiment, est la première victime de la transformation

qu'opère en lui la fureur d'argent de notre époque... M. Chaffiol-Debillemont est jeune, je pense, et quelque inexpérience ou quelque ingénuité d'expression se révèle dans son récit. Mais, en dépit du plaisir qu'il éprouve à nous communiquer certains détails qui ont à ses yeux la fraîcheur de la nouveauté et qu'il croit pour cela inédits, il a l'esprit classique ou le sens de la mesure (la fin de son roman, en particulier, est d'une très émouvante sobriété). Enfin, il connaît ce dont il parle. Les arcanes de la finance n'ont pas de secrets pour lui, et il se joue des difficultés non seulement de la grammaire, mais de la syntaxe des changes. Avec beaucoup de relief, il évoque les coulisses de l'âpre drame qui secoue le monde depuis douze ans, et dont s'achèvent, à présent, dans le marasme, les suprêmes convulsions. A la féodalité que la Révolution se flattait d'avoir détruite, une ploutocratie a succédé qui n'a ni sa foi, ni ses élans de générosité, et dont les luttes se soldent par d'innombrables victimes. Cette ploutocratie, M. Chaffiol-Debillemont nous la montre à l'œuvre, encouragée dans son audace par l'apathie d'un régime qui a bien prouvé, par sa carence durant l'assaut mené contre le franc, qu'il n'avait pas la liberté d'action de celui qu'il a remplacé. Je félicite M. Chaffiol-Debillemont d'avoir fait œuvre d'historien.

Kavalier Schanhorst n'est point un individu, comme on pourrait croire, mais un ouvrage militaire, construit par Napoléon, quand il fortifiait Magdeburg, et dont les Allemands ont fait, en 1915-16, le plus sinistre des pénitienciers pour les officiers français prisonniers de guerre, récidivistes de l'évasion. L'action du récit de M. Jean des Vallières qui signa Jean Ravenne ses précédents livres, se passe, il est vrai, au lendemain des batailles de Verdun et de la Somme, et c'est à peine si un tel récit, débordant de verve et d'esprit, *romance* des événements rigoureusement historiques. J'en recommande la lecture, non seulement parce qu'on y prendra beaucoup d'agrément, mais parce qu'on en pourra tirer une salutaire leçon d'énergie. C'est que les victimes de M. le colonel baron von Brixen, et de son imbécile cruauté, témoignent de ce que peut la force de caractère quand elle ne désarme pas.

C'est un dur passage que celui du récit de M. des Vallières, — un des rares livres inspirés par la guerre qui ne soient pas découragés, mais héroïques jusque dans la peinture des pires misères physiques et morales — au roman de M. Jean Giono : **Le grand troupeau.** Ce roman n'est pas seulement anti-belliciste, il est aussi tendancieux, encore que les beautés lyriques y abondent. Il évoque un village pendant la guerre, et nous montre les effets abrutissants de celle-ci sur ses habitants. M. Giono aime ses paysans du Midi, — un peu comme des bêtes, — mais s'il ne nous les dépeint pas répugnants, à l'exemple des Beaucerons de *La Terre,* il fait d'eux des êtres inconscients et passifs. Ainsi le veut sa thèse. Pour M. Giono, il n'y a au monde que d'innombrables moutons et de mauvais bergers. Comme c'est simple! Et comme il est facile d'imputer, en bloc, à ces derniers, la responsabilité de l'affreuse boucherie de 1914-18! Mais je veux oublier que M. Giono a des idées politiques ou sociales qui ressemblent à des parti-pris pour ne considérer en lui que le poète. Ce poète, auquel nous devons *Regains,* se montre digne de cette œuvre admirable, au début et dans deux ou trois passages de son nouveau roman. Rien de plus savoureux que la façon dont il chante la nature en païen, en même temps qu'il l'*enlumine,* en homme du moyen âge. Mais il s'abandonne couramment à des manies de style. Il tombe même dans le procédé qui est celui de M. Ramuz, et qui consiste à parler précieux en langage maladroit ou volontairement gauche... Autre chose grave : il rompt l'unité de son récit en abandonnant le village qu'il a montré vidé par la mobilisation, pour nous emmener sur le front, et il n'y revient que pour le quitter de nouveau. Tout cela en vue de l'effet. Exemple : la grosse mouche dans la cuisine, au village, après la mort du soldat sur le champ de bataille... Je crains que le poète si heureusement, si puissamment doué, si riche en expressions toutes spontanées, qu'est M. Giono, ne soit artificiel, par certains côtés. Ou victime d'une attitude. Les précieux habillaient en bergers leurs beaux esprits, il fait l'inverse — ou il pense comme il croit qu'il faut, aujourd'hui, penser; comme il n'est pas permis ne pas penser quand on est humain... Et que de laideur gratuites! Car,

enfin, croit-il, de bonne foi, que c'est en insistant sur les horreurs de la guerre qu'on en dégoûtera les hommes? Au lieu d'écrire, platement : « Que tout... ça ne vaut pas la vie d'un homme avec ses jours de plaisirs », qu'il chante son pays, puisqu'il est né pour cela. C'est par des chants qu'Orphée apprivoisait les bêtes.

Mme Noëlle Roger imagine un savant qui porte le nom bizarre de Zambru et invente une machine capable de déceler et de diriger la plus secrète pensée d'autrui... C'est **Le chercheur d'ondes.** Qu'on trouve, un jour, le moyen de permettre aux esprits de communiquer à distance, rien d'impossible, certes! Mais c'est à une véritable prise de possession de la personnalité que se livre, ici, l'émetteur d'ondes Zambru, et l'on devine à quelles catastrophes il aboutit. Aussi bien, après une expérience concluante à Genève, où son appareil (qui lui a été volé) manque de faire éclater la guerre, se résout-il à attendre des jours meilleurs pour le mettre en circulation. Qu'il attende! Qu'il attende longtemps! En dépit du romanesque qui le gâte, à mon sens, le récit fantastique de Mme Noëlle Roger se lit avec agrément.

Xénia, l'héroïne du roman de M. Joseph Peyré, ressemble un peu trop, peut-être, à la Russe fatale des films... Mais l'atmosphère où elle évolue (un hôtel cosmopolite au milieu des Alpes tyroliennes) est puissamment évoquée, et les étapes de la déchéance de l'homme sur lequel elle jette son grappin, suivies avec la sûreté d'une opération chirurgicale. M. Joseph Peyré, pour qui l'on comprend que M. Joseph Kessel ait écrit une élogieuse préface, rappelle Maupassant par la netteté de sa langue. Il est direct, sans philosophie verbale, et dégage des incidents mêmes du récit la psychologie de ses personnages. M. Joseph Peyré qui, je crois, débute, me semble avoir l'étoffe d'un romancier de classe.

Mémento. — Il faut en prendre son parti : M. Nicolas Ségur s'est voué à l'étude des effets de la passion charnelle chez la femme. Effets limités. Mais il s'ingénie à en renouveler l'intérêt en les envisageant sous l'angle du voyeur... Cette fois encore, dans *La Chair* (Les Editions de France) un homme s'offre, derrière un carreau, le spectacle des ébats de sa maîtresse avec un tiers...

Il est mutilé, à la façon d'Origène, et ne peut se payer sur la bête du supplice qu'il s'est donné la joie d'endurer. Le cas est trop exceptionnel pour qu'on ait lieu de craindre qu'il suscite des imitations. — En dépit de son intrigue, que j'ai trouvée un peu bien romanesque, *John, chauffeur russe* par Mme Max de Veuzit (Jules Tallandier) n'a pas laissé de me plaire, à cause de son esprit. Le personnage de Michelle, fille d'un nouveau riche, et qui s'éprend d'un prince russe déplumé, n'est pas très nouveau. Mais il y a des traits d'observation et de jolies scènes autour de son aventure, et Mme de Veuzit conte avec naturel. — Le roman de M. Romain Roussel, *Les chemins des cercles* (Lemerre) se passe dans les Cévennes au début du XVIIIe siècle. C'est à la carte secrète, dessinée par Jean Cavalier pour les Camisards, que son titre fait allusion, et c'est le drame des dragonnades qu'il évoque, avec ses héros et ses martyrs, dans une langue sobre et vigoureuse. — *L'unique objet ou le reflet de Rome*, de M. Marion Gilbert (Fasquelle) renouvelle le thème d'*Horace*, la célèbre tragédie de Corneille, et qui est celui de l'amour contrarié par une haine d'origine nationale. M. Gilbert tient habilement l'intérêt du lecteur en haleine, et si l'on sent un peu trop l'arbitraire de la thèse, dans son récit, ses personnages vivent. C'est l'essentiel. — *L'anthologie polissonne* (La Caravelle) unit Sapho à Gentil-Bernard, en passant par Ovide, Dorat, Piron, Parny, Grécourt, et *tutti quanti*. Au total, ce n'est pas obscène, mais libertin et répond, en somme, parfaitement à son titre. — *L'entonnoir* par M. G. A. Casalès de Pury (V. Attinger) est un roman romand, naïf ou bêta, avec gravité. Dans les milieux suisses bien-pensants on a dû se chuchoter, de femme de pasteur à bourgmestre, que l'auteur maniait la plume en maître et qu'il était d'une audace... — *Un chaste*, de M. Eugène Joliclerc (Lemerre) est la réplique du précédent, en catholique. Même histoire d'ingénu pieux, découvrant le monde des sens... Ça n'est ni mal composé, ni mal écrit; c'est l'article de série, pour gens distingués, avec l'inévitable directeur de conscience, et la perverse divorcée, ou presque divorcée... — A signaler, enfin, aux lecteurs des romans policiers mensuels de M. Georges Simenon, un nouveau récit de cet auteur inventif : *La danseuse du Gai-Moulin* (A. Fayard). On y retrouve notre vieille connaissance, le commissaire Maigret, de la police judiciaire qui, cette fois encore, démêle une affaire très embrouillée où il y a des espions, un petit jeune homme taré et une demoiselle de boîte de nuit. L'intrigue est attachante et la façon dont sont silhouettés les personnages, révèle de l'observation.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Roi Masqué, **pièce en un prologue et trois actes de M. Jules Romains au Théâtre Pigalle.**

C'est la seconde fois que M. Jules Romains nous montre un roi au théâtre. Le premier n'était pas masqué. C'était un personnage qui ne manquait pas de grandeur. Il tenait le principal rôle d'un drame intitulé : *le Dictateur*. Cette pièce, refusée par la Comédie-Française, ne remporta pas un succès très éclatant. Je viens de la relire; c'est un des meilleurs ouvrages de l'auteur. Sobre, dense, prouvant un goût ardent pour les idées, instituant un débat de premier intérêt, il n'avait pas besoin de la réussite pour honorer qui l'avait conçu.

Il n'est pas très réconfortant de penser que **le Roi Masqué** est un frère cadet du Dictateur. De l'un à l'autre, le chemin parcouru n'est pas de ceux où grandit un écrivain.

On dirait que M. Jules Romains vient d'atteindre ce dangereux endroit de la carrière d'un artiste où, perdant le souvenir du labeur qu'il fallut pour faire valoir un nom par des œuvres, il se persuade que son nom suffit désormais à faire valoir une œuvre nouvelle. Cette erreur le conduit à produire en public des ouvrages qui ne se feraient pas écouter si un inconnu les hasardait. Je gage qu'il ne se rencontrerait pas un directeur de théâtre disposé à monter une pièce telle que le *Roi Masqué* si la réputation de l'auteur ne l'imposait à son attention. Non qu'elle soit mauvaise ou totalement ennuyeuse, mais parce qu'elle est insignifiante et inutile. Il semble même que l'on aurait dû faire davantage et que, pour servir M. Romains, on aurait dû écarter délibérément cet ouvrage, précisément parce qu'il était de lui. Il est en effet moins critiquable en lui-même qu'il ne l'est relativement à son auteur. Voilà ce qui est grave : le *Roi Masqué* ne correspond pas à l'idée que nous avons de M. Jules Romains, il n'y ajoute rien et, s'il devait la modifier, ce ne serait pas en bien.

La donnée de la comédie est fort usagée. On y voit un souverain qui prend l'habit d'un homme ordinaire moins pour s'instruire que pour chercher des aventures. Rien n'est

moins neuf. Le conteur des Mille et une Nuits nous montrait déjà l'antique Haroun al Raschid déguisé en marchand pour explorer les bas-fonds de Bagdad la nuit. Depuis lors, jusqu'aux petites drôleries de l'opérette viennoise et du film américain, le thème fut mainte fois repris.

Le roi du Dictateur avait sa police personnelle pour le renseigner, ce qui valait autant que de s'évader par une porte dérobée. Il n'avait pas besoin de sortir de son palais ni de sa capitale pour avoir une connaissance étendue de l'humanité. Assurément le déguisement, tout conventionnel qu'il soit, pouvait prêter matière à quelque conte philosophique qui donnât à réfléchir. C'est précisément où l'on attendait M. Jules Romains et c'est où l'on regrette de le voir manquer. En effet, voici une aventure qui se déroule, on nous le dit expressément, en l'an de grâce 1931. C'est une date où pas mal de problèmes graves se voient à l'ordre du jour, et de ceux qui précisément devraient intéresser un écrivain toujours préoccupé de la chose sociale et de la chose politique. Le roi du Dictateur se trouvait essentiellement absorbé par des problèmes de politique intérieure. Le roi masqué partant en voyage semblait devoir considérer la politique extérieure. On imaginait que l'auteur d'*Europe* allait dire son mot sur quelques énigmes internationales. On croyait pouvoir attendre de lui quelques coups de sonde qui atteignissent les points sensibles et douloureux de la société actuelle. On croyait mal. La pièce est entièrement détachée de l'époque où nous vivons et ce roi incroyablement indemne des préoccupations qui peuvent actuellement assaillir tous ses cousins en exercice. Courir après les femmes, voilà tout son souci. Etre dédaigné par les deux premières, séduire la troisième, voilà toutes ses aventures. Elles se déroulent dans un monde que ne troublent pas plus que lui les misères de l'heure présente. Les peintres continuent à y vendre leur peinture, les théâtres à y faire recette, les restaurants de nuit à recevoir des soupeurs, et les grands magasins n'y songent pas un instant à y mettre en chômage la moins utile de leurs employées.

Il y a dix ans, que dis-je il y a dix ans : avant 1914, cette pièce pouvait être écrite exactement telle qu'elle est, mais

ce n'est pas le Jules Romains de cette époque ancienne, l'auteur de la *Vie Unanime* et de l'*Armée dans la Ville*, qui s'en serait chargé. Il avait de plus hauts desseins. Il ne se souciait pas uniquement d'amuser. C'est très gentil' d'amuser. Encore faut-il y réussir. Il y faut beaucoup d'adresse, et l'adresse théâtrale semble ce qui manque le plus à M. Jules Romains. En vérité, le cas de cet auteur est étrange. Il n'est point romancier, ni poète, ni homme de théâtre. Il a remporté cependant des succès éclatants, aussi bien par ses livres que par ses poèmes ou que sur la scène. Comment expliquer cela? En ce qui concerne le théâtre, car nous ne voulons pas nous occuper ici d'autre chose, on croit en distinguer assez facilement les raisons. Le propre de M. Romains n'est pas d'organiser ces situations dont le théâtre vit. Il se montre même extrêmement maladroit quand il s'agit d'ourdir une intrigue, d'en mêler, puis d'en dénouer les fils. Cette partie de la dramaturgie lui demeure étrangère. Il la méprise. Mais il sait apercevoir des types et les représenter avec bonheur. Il sait même les dresser dans ce jour spécial qui leur permet de prendre tout leur relief. Il sait peindre grossement et à grands traits, colorer de façon violente et faire retentir un dialogue oratoire et burlesque qui relève de la meilleure tradition comique.

Ces rares mérites lui ont permis une fois ou deux d'établir des figures dont le public conserve la mémoire comme d'hallucinations, réjouissantes sans doute, mais un peu redoutables aussi. Le Trouhadec, Knock surtout, mènent dans la conscience unanime du public une existence qui n'est pas sans prestige. Cependant ils apparurent l'un comme l'autre dans des pièces qui n'étaient point de bonnes pièces, et ce fut leur mérite personnel de fantoches inquétants qui fut le gage de leur durée.

Je ne pense pas que M. Romains ait entièrement perdu la puissance personnelle qu'il avait d'esquisser ces caricatures démesurées auxquelles il doit le meilleur de ses succès. On en voit une ou deux dans le *Roi Masqué*, mais elles ont le tort de ne point se trouver au centre d'intérêt de l'ouvrage.

Le Roi qui devrait être le personnage essentiel de la

comédie ne s'évade point de la plus fade convention, tandis que deux ou trois comparses sont dessinés dans le vrai style de l'auteur : un thème, si proche parent des *Copains* que j'ai repris le livre pour m'assurer qu'il n'y figurait point déjà, une tireuse de cartes, un inverti, un psychiatre allemand. Sur chacun de ces personnages, et spécialement sur la tireuse de cartes, on aimerait voir l'auteur construire tout un ouvrage, mais aucun d'eux ne suffit à animer l'aventure du Roi masqué. Voilà qui fait sentir le grand défaut de la pièce : son petit nombre d'épisodes n'épuise pas le sujet. Il faudrait vingt ou vingt-cinq tableaux pour le développer conformément à son exigence intérieure. La demi-douzaine où il se réduit ne fait que le poser, qu'en tracer l'esquisse bien légère et bien pâle.

M. Jules Romains nous habitue généralement à plus de couleurs, et de copieuse abondance, et de sa part une si rigoureuse économie n'est pas sans étonner. A quoi tient-elle? Non pas certes à la crainte d'être mal servi par les moyens de réalisation mis à sa disposition. Il connaissait par expérience la machinerie du théâtre Pigalle. Il savait qu'elle permet de multiplier les épisodes d'un spectacle. S'il ne l'a point fait, ne serait-ce pas seulement qu'il se sentait un peu pressé de voir son dernier ouvrage paré des prestiges de la réalisation. Il l'a exposé trop tôt, dans un regrettable inachèvement. Le *Roi Masqué* n'est qu'une ébauche, et M. Jules Romains est un auteur trop indulgent pour soi-même.

Quelques lignes du Dictateur s'appliquent assez bien à ce Jules Romains d'aujourd'hui.

Circonvenu par des circonstances nouvelles, ne découvrant plus ses idées anciennes, sa vie ancienne qu'au loin, avec étrangeté, reniée, non par lui mais par la perspective même et la lumière... comme un fils de paysan devenu maître d'hôtel regarderait des labours depuis la terrasse d'un casino. A ce moment-là, on peut lui rendre service du dehors, l'aider à se ressaisir... Etc.

C'est dans l'idée de rendre service *du dehors* à M. Jules Romains, de l'aider à se ressaisir, que nous lui parlons comme nous venons de le faire, avec une certaine rudesse.

PIERRE LIÈVRE.

SCIENCE SOCIALE

André Siegfried et autres : *Initiation à la vie aux Etats-Unis*, Bibliothèque américaine du Comité France-Amérique, Librairie Delagrave. — Firmin Roz : *L'Evolution des idées et des mœurs américaines*, E. Flammarion. — Marcel Braunschvig : *La Vie américaine et ses leçons*, Armand Colin. — Robert Aron et Armand Dandieu : *Le cancer américain*, Rieder. — Vogel : *Enquête au pays des Soviets*, Journal *Vu* du 18 novembre 1931. — Floris Delattre : *Deux essais sur la Psychologie sociale de l'Angleterre*, Librairie universitaire Gamber. — Mémento.

Deux peuples aujourd'hui sont aux pôles opposés de la civilisation, le peuple américain et le peuple russe, le premier glorificateur, le second négateur de la liberté et de la propriété. Comme il s'agit pour tous les autres peuples de choisir entre ces modèles, on ne les étudiera jamais assez.

Sur l'Amérique, j'entends les Etats-Unis, — et comme il est fâcheux, à ce propos, que ce peuple n'ait même pas su arriver à se donner un nom! — la littérature est aussi abondante que bien documentée. N'importe qui peut aller là-bas observer, questionner, étudier et au retour écrire un gros livre; et même sans y aller, on peut, d'ici, avec tous ces renseignements, se faire une idée suffisante de cette société. Les livres de ce genre sont en effet nombreux, et à ceux dont j'ai déjà parlé dans mes précédentes chroniques, et parmi lesquels celui d'André Siegfried est de premier ordre, je dois en ajouter plusieurs autres qui m'arrivent : **L'Initiation à la Vie aux Etats-Unis, Voyage, Vie politique, Mœurs, Législation,** publié par le Comité France-Amérique et dont les divers chapitres sont écrits par les gens les plus compétents en chaque partie; **L'Evolution des idées et des mœurs américaines** par Firmin Roz, qui s'est depuis longtemps spécialisé dans l'étude des Etats-Unis et du Canada et dont le secours sera infiniment précieux; **La Vie Américaine et ses leçons** par Marcel Braunschvig, que nous ne connaissions jusqu'ici que comme un docte humaniste, mais qui se révèle sociologue très averti et très large d'esprit; et enfin, puisque je trouve aussi ce livre dans ma case, **le Cancer américain,** de Robert Aron et Armand Dandieu. Sauf ce dernier livre qui relève de la propagande bolcheviste et qui, par suite, n'a, quoique bien écrit, aucune valeur scientifique, les volumes que j'ai cités sont tous très

remarquables, et en les lisant attentivement et synthétiquement, on peut obtenir une image de la société des Etats-Unis qui a beaucoup de chances d'être exacte.

L'Américain de la grande République sœur, pris en gros, a des qualités énormes : confiance, optimisme, bonne humeur; bon sens, esprit pratique, hardiesse; goût du travail, de la liberté, de la responsabilité; souci de dignité humaine, de morale, de religion; respect de la femme; absence de haine et d'envie et mépris des politiciens socialistes qui vivent de la culture de ces passions mauvaises, et par contre sincère attachement à la démocratie libérale et à l'égalité républicaine, tout cela est bien quelque chose, d'autant que l'on pourrait continuer longtemps encore le chapitre des éloges.

Toute médaille a son revers. Le citoyen des Etats-Unis a ses défauts. Il est, sinon grossier, du moins gros, parfois mal élevé, parfois brutal; dans l'ensemble, il est peu nuancé, peu artiste, même peu intellectuel; si fier de son pays qu'il en arrive vite à mépriser les autres nations et presque aussi désireux de dominer ses voisins que l'Allemand, ici, les siens, très intolérant pour les gens de couleur, noirs ou jaunes, et même pour les gens de sa couleur, mais qui ne sont pas issus de la vieille souche anglaise et protestante. Ajoutez à ceci que la femme américaine, dont les auteurs parlent peu et qui, elle aussi, a de grandes qualités, ne serait-ce que la santé, la beauté et le goût de l'intellectualité, est, par d'autres côtés, vraiment antipathique, d'un égoïsme révoltant et d'un manque d'amour conjugal, familial et peut-être même simplement sexuel, qui nous ferait fuir, nous Français, à tous les diables.

Si l'on descendait dans les détails, on pataugerait dans des contradictions insolubles. Ce peuple, si démocrate et si républicain, n'a presque pas d'opinion publique. Ce splendide animal politique, qui devrait être notre modèle (jamais de coup d'Etat, jamais de pronunciamiento, jamais de rébellion), n'est pas seulement capable de se débarrasser de ses bandits. Ce peuple si moral se laisse souvent gouverner par des *carpet-baggers*. Ces gens si sensés ne se rendent pas compte que le régime sec ne fait qu'augmenter démesuré-

ment l'alcoolisme. Ces sincères pacifistes s'amusent à jouer au soldat comme des enfants, presque tout passant dans la rue est colonel; et ces fervents de la concorde internationale ne veulent pas faire partie d'une Société des Nations qui, pourtant, fut fondée par un de leurs présidents.

Il est vrai qu'il y a d'autres contradictions en sens contraire. Ce peuple si peu intellectuel a plus de journaux, de livres et de bibliothèques que tous les autres; il a aussi moins d'illettrés et peut-être moins de primaires au mauvais sens du mot. Ces gens si peu artistes ont créé une forme d'architecture stupéfiante, les gratte-ciels. Ces faiseurs de monnaie, que l'on dit ne s'intéresser qu'à leurs dollars, se sont jetés dans une grande guerre pour des motifs beaucoup plus chevaleresques qu'égoïstes (revanche de l'idéologie!) et sont débarqués chez nous par millions, alors que, *mutatis mutandis,* nous n'aurions débarqué chez eux que par petites escouades. Et l'on pourrait continuer ainsi indéfiniment.

Pour bien juger les Etats-Unis, il faut admettre paisiblement toutes ces contradictions et voir l'ensemble qui, en fin de compte, est admirable. Par malheur, nos compatriotes sont trop souvent grincheux, et cela leur ôte toute compréhension des choses. Encore un peu, et on nous parlerait de cancer américain! Alors qu'au contraire les Etats-Unis sont un des pays les plus sains et les plus robustes du monde et que même des crises bancaires, comme celle de 1929, ont été tout à fait superficielles et n'ont atteint en rien les tissus profonds de leur économie.

A l'autre bout de la civilisation, la Russie soviétique fait bien triste figure. Ici, la documentation est bien plus rare et surtout beaucoup plus suspecte. On ne peut pénétrer en Russie qu'en montrant patte rouge et y circuler qu'accomgagné de guides très obligeants qui ne vous laissent voir que ce qu'on veut que vous voyiez. Pour ces motifs, presque tout ce qui est écrit sur la Russie est suspect, y compris l'**Enquête au pays des Soviets,** publiée par l'hebdomadaire *Vu* du 18 novembre dernier. Néanmoins en lisant, comparant et réfléchissant, on peut arriver, ici aussi, à se rendre compte.

Non sans surprise d'ailleurs. Il se trouve que ce grand

pays, qu'on pouvait croire à peu près anéanti par la famine, la peste, les massacres, vit cependant et s'accroît en population, en force, en outillage, en production de certaines matières (sur quelques points la Russie soviétique a dépassé la Russie tzariste) et que c'est là-bas que se trouvent parfois les usines les plus colossales et les plus perfectionnées. Tout cela, truquages de photos à part, est exact.

Il y a d'autres surprises, et celle qui suit n'est pas la moins stupéfiante. Ce régime bolchéviste, qui s'est installé pour détruire le capital et le capitalisme, est en réalité le régime le plus capitaliste qui soit : tout y est sacrifié à la production et 120 millions de pauvres diables de moujiks crèvent de misère pour faire construire ces splendides usines dont ils ne tireront d'ailleurs pas un sol, tous les gains passant à la propagande extérieure, alors que si c'étaient d'odieux bourgeois qui les avaient fait élever, ils auraient, eux, gros salaires et part aux bénéfices. Jamais l'histoire n'a vu plus colossale duperie.

Autre chose inattendue. Ce régime qui s'est installé au cri : Plus de guerre! (d'où la paix traîtresse de Brest-Litovsk) ne respire que guerre, et la raison d'être de ces usines gigantesques, ainsi que de tout le Plan quinquennal, c'est la préparation de la croisade communiste contre la civilisation occidentale. Le danger est d'autant plus grave, pour nous en particulier, qu'ici l'Allemagne, toujours kaiseriste, a partie liée avec la Russie soi-disant anticapitaliste. Heureusement, les choses ne sont plus les mêmes que sous les Mongols, au temps où Souboutaï faisait la plus colossale chevauchée de tous les temps, de la mer du Japon à la mer Noire; à cette époque, comme Edmond Demolins l'a montré dans son curieux livre sur la Route, on n'avait pas besoin de capitaux pour faire la guerre, tandis qu'aujourd'hui, les obus ayant remplacé les flèches, il en faut, et il en faut aussi pour faire marcher les usines, et les Soviets ont bien pu se procurer, de la façon qu'on sait, les capitaux de construction, mais, maintenant qu'ils ne pourront plus s'en procurer d'autres (c'est de la débâcle financière de sa grande prêteuse l'Allemagne que sont venues les crises anglaise et même américaine) leur puissance de nuire sera fortement

entamée. Les usines s'arrêteront (d'autant que l'ouvrier russe entretient mal les machines et ne sait pas les réparer, d'où nécessité d'un capital de roulement plus considérable qu'ailleurs), et le danger de guerre très probablement reculera.

Enfin, dernière surprise, le régime communiste, qu'on croit être un régime d'organisation économique et sociale, est avant tout un système de domination politique. Et ce système fonctionne de façon très simple et très efficace. L'Etat soviétique, chiffrant lui-même les prix de tous produits quels qu'ils soient, les fixe très haut pour les passants (pour les étrangers notamment qui doivent d'ailleurs changer leurs monnaies nationales en roubles, d'où déjà perte des quatre cinquièmes) et alors consent de fortes réductions aux membres des coopératives qui, ainsi, peuvent vivre tant bien que mal avec leurs salaires, mais pour faire partie de ces coopératives il faut donner toutes garanties politiciennes, et ainsi par une merveille de machiavélisme, les soutiens du régime seuls arrivent à ne pas crever de faim. Jamais, je crois, plus admirable combinaison n'a été inventée pour maintenir une bande au pouvoir.

Je ne sais si d'autres avant moi ont indiqué ces aspects peu connus et ces ressorts secrets du régime bolchéviste. Si j'étais le premier, cela ne ferait pas l'éloge de mes devanciers.

Après avoir tant parlé des Russes et des Américains, on peut bien dire un mot des Anglais. C'est M. Floris Delattre qui m'en fournit l'occasion avec son livre **Deux essais sur la Psychologie sociale de l'Angleterre : Les Poètes anglais de la Guerre; la Diplomatie britannique depuis la Guerre.** M. Delattre est un spécialiste des choses d'outre-Manche, et j'ai signalé ici avec éloges, en son temps, son grand ouvrage *L'Angleterre d'après-guerre et le conflit houiller.* Dans ces deux nouveaux essais, il nous explique avec clarté l'évolution de la pensée politique anglaise depuis l'armistice : persistance de l'esprit de magnanimité qui lui a fait prendre place à nos côtés en 1914 et qui la poussa par contre, en 1919, à être pleine de mansuétude pour l'Allemagne, et renaissance de son ancien esprit de méfiance à notre égard et de son ancienne jalousie à l'encontre de tous

ses rivaux possibles dans le domaine commercial. Ce mélange de sentiments très divers, qui nous choque toujours et qui nous fait, trop vite, parler de la perfide Albion, doit être bien compris si l'on veut se rendre compte de la mentalité anglaise. Ce que nous souhaiterions, ce serait que l'Angleterre, tout en sauvegardant ses propres intérêts avant tous autres, comprît que nous en fassions autant; notre situation vis-à-vis de l'Allemagne, si à portée de nous envahir et cachant si peu son intention de le faire dès que l'occasion s'en présentera à nouveau, est tout à fait différente de la sienne, avec le ruban d'argent qui la garantit; l'Angleterre devrait le comprendre, au lieu de nous accuser bien sottement d'impérialisme. Elle devrait également comprendre que nous ne sommes pour rien dans ses embarras financiers et que nous avons fait beaucoup plus pour lui venir en aide en aide en 1928 et 1929 qu'elle n'avait fait pour nous secourir en 1924. L'attitude de l'Angleterre à notre égard, à ce propos, a curieusement varié : de 1919 à fin 1924, elle a vécu avec nous en état de rupture cordiale suivant le mot spirituel d'un de ses journalistes; de 1925 à 1929, elle nous est redevenue bienveillante; mais à partir du retour au pouvoir des travaillistes (1929), c'est sa malveillance qui s'affirme de nouveau avec une profonde inintelligence, mélangée peut-être de mauvaise foi. Ces travaillistes nous rendent responsables de difficultés économiques qui sont uniquement leur fait à eux, car ce sont, d'une part, les fortes avances consenties aux banquiers allemands qui finançaient le Plan quinquennal des Soviets, d'autre part, les ruineuses indemnités allouées aux chômeurs, qui ont fait fléchir la puissance financière de l'Angleterre. Que celle-ci s'en rende compte et se garde désormais comme de la peste de tous les socialismes, celui des communistes du dehors comme celui de ses travaillistes du dedans et ses affaires pourront s'arranger; sinon, non.

MÉMENTO. — H. G. Wagner : *Essai sur l'universalisme économique d'Otmar Spann,* préface Duprat, Librairie Alcan. Je ne puis que signaler ce très important et très volumineux ouvrage d'un privat-docent genevois qui s'est proposé de faire connaître au public français un sociologue allemand de Vienne dont aucun livre je crois n'avait encore été traduit; l'ouvrage relève d'ailleurs au-

tant de la philosophie que de la science sociale, l'auteur plaçant la Sociologie économique sous la dépendance d'une sorte de monde des idées au sens platonicien du mot. — G. L. Duprat et autres : *Sociologie de la Guerre et de la Paix*, Librairie Marcel Giard. Un autre dense et docte volume que le manque de place m'empêche d'apprécier lui aussi comme il le mériterait. Le *Mémoire introductif* de M. Duprat demanderait à lui seul une longue étude. Le volume forme le tome XVI des *Annales de l'Institut international de sociologie* dont M. Duprat est le secrétaire général (M. Gaston Richard président) et contient les travaux du Xe Congrès tenu à Genève en octobre 1930. — Bertrand de Jouvenel : *De l'unité économique européenne à l'économie dirigée mondiale.* Notre Temps, 96, avenue des Ternes. Ici simple brochure heureusement. L'auteur propose un bloc des Etats-Unis, Angleterre, France, Allemagne, un grand *Zollverein* de ces *big four* (c'est moi qui suis responsable de ce mic-mac linguistique) et demande tout d'abord une collaboration franco-allemande. Excellent grelot, mais qu'il faut que les deux chats se pendent au col. — Jean Luchaire : *De l'union fédérale européenne à la réforme de l'Etat français.* Même revue. Beaucoup d'idées intéressantes et qui seraient à examiner : extension des pouvoirs du Conseil d'Etat, création d'un Conseil technique, d'une Assemblée économique, suppression du Sénat, etc. Le système des deux Chambres a pourtant de très grands avantages, et quant à l'Assemblée économique, il faudrait savoir qui la nommerait; même observation pour le Conseil technique; tout ceci demanderait à être étudié de plus près. — Marcel Guinand : *Revision des valeurs politiques et sociales*, Georg et Cie, Genève. Encore des généralités et hardies! Suppression du parlementarisme, l'Etat agissant au moyen de spécialistes énergiques (dangereux), tout le monde responsable (soit!), tout le monde astreint au travail forcé, les métiers envoyant leurs représentants au pouvoir, et pour commencer changement de la constitution en la transformant « au cours du jour ». — *Les chemins de fer français*, in-4° luxueux, mais mystérieux, ni date ni nom d'auteur ou d'éditeur. Le volume, plein de faits et de chiffres, nous change des précédents. Je me borne pourtant à le signaler, car ces chiffres et ces faits, je les ai déjà donnés dans ma chronique du 15 décembre dernier à propos d'un numéro spécial de l'*Animateur*. Ce volume, au surplus, reste lui aussi, silencieux sur le déficit chronique du réseau de l'Ouest-Etat et sur le fait qu'il suffirait de passer ce réseau à une Compagnie fermière pour faire disparaître presque complètement le déficit total de tous les réseaux. Ce silence est plus mystérieux encore que tout le reste! — *L'Animateur des temps nouveaux*, que je

ommais plus haut, fête son 300e numéro avec celui du 4 décembre. ai souvent dit combien cet hebdomadaire était judicieux et sé-eux sous un aspect plaisant : tous nos hommes publics devraient lire et le méditer. Ne citons du numéro dont je parle que ces ıelques hauts faits du travail parlementaire. Du 12 au 26 novem-re, quinze jours, la Chambre a entendu 15 discours sur le chô-age, 20 discours sur la politique étrangère et n'a voté aucun rojet de loi d'intérêt général, sauf deux dispositions de détail r le droit de douane des chaussures, et le régime fiscal des va-urs mobilières. J'ai souvent demandé un Dictateur aux écono-ies. Pourquoi ne nomme-t-on pas M. Joseph Barthélemy dictateur ıx économies de bavardage?

HENRI MAZEL.

VOYAGES

Andrée Viollis : *Alsace et Lorraine*, Victor Attinger, Paris. — Myriam arry : *La Tunisie enchantée*, Ernest Flammarion.

Une des conséquences de la dernière guerre ayant été retour à la France des provinces perdues en 1870, **L'Al-ace et la Lorraine** se trouvent redevenues d'actualité. e livre que leur consacre Mme Andrée Viollis est intéres-nt à suivre, très heureusement écrit, selon son habitude, et ous présente surtout l'Alsace sous un aspect que tous les rançais seront heureux de croire exact, malgré des inci-ents qu'il est permis de regretter.

Plaine fertile entre les Vosges et le Rhin, tant de fois ıvahie, l'Alsace changea si souvent de régime que sa popu-tion a bien des sujets de mécontentement; mais quarante-pt ans de domination allemande y ont surtout laissé leurs aces. Il faut ajouter que le caractère alsacien est assez dif-cile et ombrageux, ce qui explique en grande partie cer-ines difficultés de l'heure actuelle.

Strasbourg est une belle ville aux voies larges, aux édifices ombreux et spacieux, sans caractère particulier. Une de s curiosités est les tramways, qui non seulement trans-ortent les voyageurs, mais remorquent aussi des fourgons ostaux, des wagons de potasse, de betteraves, etc. Après ıatre siècles de lutte contre les seigneurs du lieu, dès le ııe siècle, les bourgeois et artisans de Strasbourg se mirent ı république. Deux conseils avaient l'administration et à

leur tête siégeaient quatre stattmeister élus pour un an e gouvernant à tour de rôle. La physionomie de la ville, sil lonnée par deux rivières, rappelle un peu Bruges; le quartier de la cathédrale, aux rues vieillottes qui conservent des noms tels que rue des Orfèvres, de l'Arbre-Vert, des Charpentiers etc., est un assemblage de vieux logis précieux et pittoresques des différents âges; de l'église métropolitaine, qui domine l'ensemble du quartier, il est peu parlé dans le livre de Mme Andrée Viollis. C'est un édifice de grès rose, avec une flèche caractéristique en gradins et dont l'élégance est bien connue; les Alsaciens en sont fiers, et nous pouvons dire que c'est à juste titre. La situation géographique de Strasbourg en fait un des carrefours de l'Europe; et c'est maintenant un des plus grands ports fluviaux du monde. Son outillage, des plus modernes, ne cesse de se perfectionner. Dans le domaine intellectuel, l'Université occupe une place de premier rang et, malgré ce que les Allemands ont essayé, reste surtout de tradition française. A côté de la Société des Amis de l'Université de Strasbourg s'est fondé le Comité alsacien d'études et d'informations, et ces deux groupements se sont chargés de lutter pour la prédominance de l'idée française. On peut aussi mentionner dans la ville l'hôpital, qui est des plus remarquables, et le volume donne encore divers souvenirs de l'occupation allemande et des circonstances qui ont accompagné le retour des troupes françaises. C'est en Alsace que se trouve la seule mine de pétrole exploitée en France; elle ne fournit que 70.000 tonnes par an. Haguenau, dont on nous parle ensuite, garde entre ses débris de remparts des vestiges élégants de notre dix-huitième siècle et une belle église gothique. Saverne, entre la plaine d'Alsace et les plateaux de Lorraine, est un centre touristique et aspire à devenir une ville d'affaires. Rosheim, petite cité des plus pittoresques, possède une église romane fauve, ce qui contraste singulièrement avec les églises gothiques roses, qui sont si communes dans le pays. Sainte-Odile a été remarquablement décrite par Barrès, et son monastère remonte aux origines chrétiennes. Colmar est une ville d'art où une commission veille jalousement à la conservation des choses remarquables d'autrefois. Il y a un très

beau musée dont le conservateur est le fameux dessinateur Hansi. Mulhouse, ville industrielle, est encore une république du XIII[e] siècle; elle ne possède guère d'antiquités, hormis son délicieux hôtel de ville de la Renaissance. Les chapitres suivants nous promènent à travers les mines de potasse, la plus grande richesse de l'Alsace, et chez les vignerons de Riquewihr. Nous passons cependant en Lorraine, et c'est Metz avec sa délicieuse cathédrale, des quartiers dans la vieille ville où les maisons n'ont pas grand caractère, du moins extérieurement, mais dont l'intérieur est le plus souvent remarquable. L'histoire du lieu montre le rôle important que Metz a joué dans la région, et les Messins estiment avec raison qu'on devrait faire droit à quelques-unes de leurs doléances dont une des principales serait le retour de la cour d'appel. Depuis que la Lorraine est revenue à la France, nous possédons la plus riche région en fer de l'Europe, et les établissements métallurgiques du pays méritent d'être visités. On peut citer encore Sarreguemines avec ses faïenceries, les mines de charbon de Saint-Avold, sans oublier les curieux étangs de la campagne messine où abonde le poisson, etc. Le malaise lorrain, signalé par Mme Andrée Viollis, s'atténue peu à peu; son livre constitue en somme une lecture attachante et que nous avons été très heureux de signaler.

§

Le livre de Mme Myriam Harry, **La Tunisie Enchantée,** est un récit de voyage et d'étude sur une région qui n'est en somme que le prolongement de l'Algérie et le territoire de la vieille Carthage. Elle nous décrit Kairouan avec sa grande mosquée de Sidi-Okba, un des plus beaux sanctuaires de l'Islam, qui s'ouvre par dix-sept portes en bois de cèdre, correspondant aux dix-sept nefs de l'édifice, et possède toute une forêt de colonnes disparates. La mosquée de Kairouan est une des seules que peuvent visiter les roumis du fait qu'elle a été profanée par l'occupation de nos troupes, appelées par les habitants en 1881. Ailleurs, nous assistons à une solennité des Aïssaouas, convoqués pour obtenir une guérison; à leurs exercices barbares consistant à se traverser les

joues avec des barres de fer, à s'enfoncer une épée dans
ventre et à croquer des scorpions, etc. Plus loin, c'est un com
bat de chameaux, les bêtes en rut étant données en spectacl
à la population, scène pénible que décrit avec intérê
Mme Myriam Harry, ainsi que les combats acharnés que s
livrent les chameaux mâles jusqu'à ce que mort s'ensuive. L
volume nous conduit à El-Djem, où s'élève un cirque romain
un des plus vastes qui subsistent, lequel d'ailleurs ne fu
jamais achevé, mais servit de carrière et de forteresse. C'es
ensuite Sfax, Gabès, qui fut un grand marché d'esclaves
une très curieuse cité de troglodytes aux fosses nombreuses
Médenine, qui est bien la capitale des cafards (ils y son
légion), et possède de singulières habitations à cinq étages
mais sans escalier. Plus loin, on arrive à Kébili, au lac Triton
à Tozeur la désertique où l'eau potable n'est fournie que pa
le hasard des averses; à Hefta, qui fut un important entrepô
d'esclaves et se trouve à la limite du désert. Revenue à la
côte, Mme Myriam Harry passe à Zarzis, à l'île de Djerba et
termine son voyage à Tripoli. Singularité à signaler, les
pêcheurs de Zarzis se servent de seaux hygiéniques dont le
fond est remplacé par un verre, comme d'une lunette pour
découvrir les éponges qu'ils sont venus cueillir. Plein d'anec-
dotes souvent amusantes, le livre de Mme Myriam Harry est
une intéressante publication. CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

La Presse latine au Caire. Je quitte, pour une fois, les « questions coloniales ».

L'an 1932 verra peut-être — enfin — une Egypte *égyptienne.* Car un esprit nouveau est né chez nos alliés et amis d'outre-Manche. Depuis la guerre mondiale, au cours de laquelle ils durent renoncer à leur millénaire et *splendide isolement,* leur étroite, leur intransigeante conception métropolitaine du Royaume-Uni semble avoir définitivement fait place à la plus haute, plus large, plus noble conception de l'Empire Britannique. De jour en jour, la théorie des dominions l'emporte, chez eux, sur le vieux dogme suranné des compagnies marchandes, des comptoirs et des possessions de la Couronne.

L'Etat libre d'Irlande est aujourd'hui dominion comme l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Canada, Terre-Neuve, l'Union Sud-Africaine; et l'on nous prépare, à brève échéance, à l'éventualité plus délicate d'un dominon indien, à défaut de la complète indépendance que souhaiteraient les délibérants du Congrès de Lahore. Dès lors, il était à prévoir que l'Angleterre d'aujourd'hui (héritière de celle de Gladstone, il y a trente ans) témoignerait à l'Egypte de sa compréhension et de sa sagesse, en dénouant peu à peu les liens qui faisaient, de cette riche contrée, vis-à-vis d'elle, une sorte d'annexe européenne, méditerranéenne.

Depuis, en effet, les événements ont marché. L'Egypte est un royaume indépendant, mi-occidental, mi-oriental, à cheval sur deux mers.

« Mon pays — me disait dernièrement, et finement, S. Exc. Fakhry Pacha, l'éminent ministre d'Egypte à Paris, gendre de S. M. le roi Fouad Ier — mon pays est une *maison à deux fenêtres :* celle de Port-Saïd et celle de Suez. La vérité m'oblige à dire que, nous autres Egyptiens, nous nous accoudons plus souvent à celle de Port-Saïd qu'à celle de Suez. »

Apologue d'un charmant orientalisme, nonobstant le fier aveu de volontaire occidentalisation. L'Egypte, puissance méditerranéenne, européenne? Pourquoi pas?... Et mon spirituel ami Maurice de Waleffe, du *Journal* — arguant de ce que les Egyptiens modernes usent de la langue française — ne vient-il pas de réaliser un des rêves de sa « Presse Latine » en organisant un Congrès au Caire, grâce à l'amabilité de M. Takla Bey, directeur du grand journal quotidien *Al Ahram*?... Congrès purement professionnel, dont toute politique intérieure et extérieure fut bannie, ainsi qu'il seyait à une Egypte, bientôt complètement égyptienne, selon le vœu ardent de ses éternels amis Français, selon le noble désir (l'intérêt aussi) de ses alliés anglais.

L'histoire, en vérité, n'est qu'un perpétuel recommencement. Je citais plus haut le nom de Gladstone, un des hommes d'Etat anglais qui — avec le travailliste Ramsay Macdonald — ont vraiment compris quelque chose à ce qu'on a longtemps appelé la « Question d'Egypte ». Car il n'est peut-être pas

hors de propos de rappeler le généreux discours que prononçait, le 5 mars 1883, à la Chambre des Communes, le *Great Old Man* du *Home Rule* irlandais :

Nous sommes en Egypte, y affirmait Gladstone, *non comme maîtres*, mais comme amis et conseillers du gouvernement égyptien, pour plusieurs objets que nous nous sommes proposés; d'autres nations ont également en Egypte des intérêts et des droits aussi définis et aussi incontestables que les nôtres. Le gouvernement ne reconnaît donc pas à notre pays, dans cette affaire, des intérêts égoïstes et particuliers, séparés des intérêts généraux des nations civilisées, et qui doivent être poursuivis d'une façon égoïste et étroite.

Sages paroles d'alors, à rapprocher de celles du général Wolseley, dans sa Proclamation du 19 août 1882 :

Le gouvernement de Sa Majesté a envoyé des troupes en Egypte dans le seul but de rétablir l'autorité du Khédive.

Cinquante ans se sont écoulés depuis. Un demi-siècle! Il n'y a plus de Khédive, mais il y a un roi, je dirai même : un grand roi. Et il y a encore, toujours, en Egypte, pays souverain, indépendant, civilisé, de braves soldats anglais qui fument la pipe, assis au bord du Nil, en se tournant les pouces devant leurs casernements... sans objet. Petite taquinerie, à mon avis, inopportune. Cette situation, gênante et déplaisante pour les Egyptiens, n'est-elle pas un peu ridicule pour les Britanniques?... Inélégante, en tous cas. Donner (la liberté) et (la) retenir ne vaut. Et combien inutile, cette occupation en pays ami et allié, pour « rétablir une autorité » qui n'a jamais été contestée, un prestige royal qui n'a jamais été ébranlé, une popularité qui n'a jamais été menacée!

Combien j'accorde plus de crédit aux déclarations loyales, désintéressées, pleines de noblesse et de haute humanité, faites à Genève, le 3 septembre 1930, par l'actuel Premier Anglais, M. Ramsay Macdonald, à propos du referendum égyptien :

Il y a à côté de nous, disait-il, un monde ancien par sa civilisation, par sa philosophie, par ses religions, par sa culture qui,

jusqu'ici, n'avait pas beaucoup de cette puissance matérielle qui était surtout l'apanage de l'Occident, qu'on considérait comme encore un peu endormi, et qui se réveille maintenant, qui commence à comprendre, à savoir ce qu'est le respect que l'on peut avoir pour sa propre nationalité. Cela, c'est *nous* qui le lui avons enseigné. Il nous rapporte maintenant nos propres idées, il nous demande d'honorer les lettres de change que nous avons, nous-mêmes, tirées. Nous devons le faire, nous ne devons pas lui accorder la liberté par charité, nous devons lui accorder cette liberté que nous avons nous-mêmes chérie pendant de si nombreuses générations.

De ces déclarations de Genève, si droites, si franches (et dont le modernisme social s'intègre tant dans la politique travailliste!), il ressort, je le répète, qu'un esprit nouveau est né en Angleterre.

Ceci posé, parlons un peu, voulez-vous, de ce congrès de *Presse Latine* du Caire, si bien organisé par le mécène et grand journaliste égyptien, Takla Bey, Directeur d'*Al Ahram*, d'accord avec mon confrère et ami Maurice de Waleffe, du *Journal*.

Jusqu'alors, les congressistes latins — de France, de Belgique, de Suisse (romande), d'Espagne, de Portugal, d'Italie, de Roumanie, du Canada, enfin du Brésil et des deux Amériques espagnoles — s'étaient contentés d'être les ambassadeurs, ou les *missi dominici*, de la pensée latine en pays strictement latin : telle fut, du moins, leur attitude aux congrès de Lyon, de Lisbonne, de Florence, de Liége, de Bucarest, de Madrid, de la Havane et de Tours. Quant au IX[e] congrès, celui d'Athènes, en pays hellénique, il avait été considéré par les dirigeants de la Presse Latine comme un hommage et un ralliement de la latinité antique à son aïeule, l'Hellade.

C'est alors que l'idée vint à Maurice de Waleffe d'étendre le rayonnement latin, et même méditerranéen, à l'Egypte millénaire des pharaons, eu égard à ce que les Egyptiens modernes, à l'instar des Levantins et des Syriens, parlent le français, purement et amoureusement. Considération qui ne leur enlève, au surplus, aucun des caractères de leur statut ethnique et national.

44

Une question, pourtant — qui ne figura jamais à aucun ordre du jour de ce congrès, mais qui était sur toutes les lèvres volontairement muettes des soixante journalistes latins — c'était de savoir si l'Egypte affranchie deviendrait, ou non, un centre d'attraction religieuse. On a pu se demander, en effet, où allait l'Islam et si — dans ce désaxement et dans cette désorientation où l'ont jeté la proscription, la tiédeur religieuse et les outrancières réformes du *kémalisme* — le nouveau khalifat, chassé de Stamboul, se réfugierait et se fixerait à Alep, à Damas, au Caire, ou à Fez. Moi-même, en un récent ouvrage paru chez l'éditeur J. Tallandier, préfacé par M. le président Théodore Steeg, et intitulé précisément *Où va l'Islam?* j'ai émis l'hypothèse d'un nouvel Islam africain et *occidental,* dont le siège religieux pourrait être ou Fez, au Maroc, ou la célèbre université koranique d'Al-Ahzar, au Caire, celle même dont Loti (pourtant fervent islamophile) raillait un peu l'ingénu *psittacisme...* Bien que ses sentiments amicaux d'écrivain en faveur de la noble Egypte remontassent à 1898, et que je n'eusse point à démontrer mon attachement de toujours à ce peuple, je ne pouvais me défendre, au début, d'une certaine appréhension, à la pensée que le Caire deviendrait possiblement la métropole religieuse de l'Islam.

Il est entendu que l'Egypte pharaonique est la mère éducatrice de toute civilisation d'Occident : Athènes, puis Rome, lui doivent tout. Solon, Aristote, Lucrèce, Sénèque et Stace se plaisaient à le reconnaître. Et, justement, parce que cette terre d'Egypte dégage une grande lumière d'attraction, il me paraissait quelque peu redoutable que notre France, grande puissance musulmane en Afrique du Nord et autres lieux, se vît menacée d'être dépossédée de son influence bienveillante et protectrice, au profit d'une nation jeune encore et incomplètement maîtresse de ses destinées.

A la réflexion, je juge aujourd'hui ces craintes vaines. L'actuel royaume d'Egypte — lorsqu'il aura recouvré la totale indépendance à laquelle il a *droit* — offre, à tout prendre, les garanties de sagesse et de stabilité désirables pour devenir le khalifat dont la Turquie réduite et amoindrie ne veut plus. Son roi, Fouad Ier, souverain d'un peuple si civilisé, a

fait ses preuves de monarque éclairé, prudent et pondéré. Sa politique, par amitié et par nécessité, oscille inévitablement entre les deux pôles britanniques et français. Mieux que tout autre, il saura maintenir les droits imprescriptibles des lieux saints mahométans, de cette Mecque voisine vers laquelle se tournent et se prosternent pieusement tous les Croyants de l'Univers, depuis les noirs de l'Afrique tropicale jusqu'aux bruns de l'Hindoustan, aux jaunes de la Malaisie et à ceux du Turkestan chinois. Notre cher sultan marocain lui-même, trop jeune (et... *protégé* par nous) n'offrirait peut-être pas autant de gages d'indépendance nationale que le roi d'Egypte, pour être élu Khalife. (Il en irait de même du Cambodge, en Extrême-Orient, s'il s'agissait de fonder un khalifat bouddhique. C'est le Siam, plutôt que le Cambodge, qui serait choisi. Mais le problème ne se pose pas.)

Question d'actualité musulmane, brûlante et passionnante...

Mais, à la vérité, ce n'est ni pour l'étudier, ni pour la discuter, ni pour la résoudre que les soixante congressistes de la Presse Latine se rendirent au Caire, le mois dernier. Leur tâche était tout autre. En traversant la Méditerranée, à propos de laquelle José-Maria de Heredia, ce chantre et cet orfèvre, disait que Marc-Antoine, courbé sur Cléopâtre :

Vit dans ses larges yeux étoilés de points d'or
Toute une mer immense où fuyaient des galères

ces journalistes d'Europe et des Deux-Amériques entendaient achever le pèlerinage intellectuel de leur IX[e] congrès, tenu en Grèce en décembre 1930, et y agiter, devant leurs confrères égyptiens de langue arabe et de langue française, maintes questions purement *professionnelles* — dont je vais donner à présent le détail.

La caravane pacifique de ces bons ambassadeurs de l'information et des belles-lettres s'embarqua donc à Marseille le mardi 5 janvier, à bord du luxueux paquebot *Champollion,* fin marcheur des « Messageries Maritimes », commandé par un des plus aimables et qualifiés Jasons de cette puissante flotte française, le commandant Grégorj. Navigation idéale à bord d'une des plus réussies créations du Président

Georges Philippar! D'une traite, sans escale, la nef rapide gagna cette exquise et accueillante Alexandrie, chère au regretté Pierre Louys. Et, si l'on n'aperçut pas sur la jetée la blonde Chrysis, sectatrice charnelle d'Aphrodite, du moins trouva-t-on en la personne de M. Oswald Finey, propriétaire d'importants journaux de langue française en Egypte, un Démétrios élégant et fin lettré qui fit l'enchantement de ses consœurs latines dans les salons illuminés et fleuris du « Windsor Palace ».

Le lendemain dimanche 10 janvier, au Caire, le Congrès tenait sa séance inaugurale et solennelle, en présence de la plupart des autorités gouvernementales, municipales, diplomatiques et consulaires, sous la présidence de son infatigable animateur, M. Takla Bey, directeur du grand journal cairote *Al Ahram* (« Les Pyramides »), assisté de son dévoué collaborateur Vaucher, de M. Maurice de Waleffe et des délégués du conseil d'administration international de la Presse Latine. Plusieurs questions professionnelles y furent ardemment débattues. Au cours de cette séance et des suivantes, des vœux et des motions d'ordre divers y furent déposés au nom de la France, de la Belgique, de l'Italie, de l'Espagne, du Portugal, du Mexique, de Cuba, de la Colombie, du Brésil, du Chili et du Paraguay.

Quelques mots, d'abord, sur les travaux de l'importante délégation française.

Dans son substantiel rapport sur l'Egypte dans la littérature française, M. Jean Vignaud (*Le Petit Parisien*), président de la Critique Littéraire, retraça de savante et poétique façon l'histoire des relations intellectuelles des deux pays, en insistant sur l'erreur, assez répandue en France, de laisser croire que ces relations remontent au début du XIXe siècle et à l'avènement du Romantisme. En effet, aux époques médiévales, nos clercs récitaient déjà de mémoire de longs poèmes comme le *Roman de Thèbes* et le *Roman d'Alexandre le Grand*, en vers de douze pieds, origine ou plutôt étymologie des *alexandrins* de notre prosodie classique.

Le moyen âge français, dit malicieusement Jean Vignaud, avait

surtout connu l'ancienne Egypte par les récits d'Hérodote, le plus ancien des reporters et le plus scrupuleux des journalistes.

Plus tard, avec Volney, notre archéologie et notre érudition françaises devaient s'enrichir des découvertes pharaoniques que l'on sait; après quoi, Chateaubriand en 1806, Lamartine en 1832, Nerval en 1843, Flaubert en 1849, Gautier en 1852, Renan en 1867, et plus tard Loti, Barrès, Louis Bertrand et André Chevrillon consacrèrent à cette même Egypte des pages « à la fois resplendissantes de beauté et frémissantes de lumière ».

Du côté égyptien, M. Jean Vignaud, romancier méditerranéen et islamisant, rappelle judicieusement aux congressistes qu'Al Jahiz, le grand prosateur du IXe siècle, fut le devancier égyptien de notre Rabelais et de notre Montaigne. Et que dire des petits récits, des anecdotes de la vie courante arabe, relevés d'une pointe de raillerie ou d'un conseil de morale en action, chez les nouvellistes Hamaddani, Hariri et Mawlîhi, sinon qu'ils évoquent certains de nos fabliaux français? Enfin, dès la seconde moitié du XIXe siècle, ne compte-t-on point, en Egypte, des romanciers et des conteurs qui, sans les imiter, rappellent parfois Dickens, Tolstoï, Alphonse Daudet et Maupassant — tels Mansfalouti et les Taymour?... N'oublions pas, non plus, qu'en langue française, la littérature égyptienne s'enorgueillit de plusieurs romans contemporains — *Goha le Simple*, d'Adès et Josipovici, *Le Batelier du Nil*, de Finbert, *Mansour*, de Bonjean — œuvres attachantes, d'inspiration nettement arabe.

A ce rapport nourri, ponctué d'applaudissements, M. Jean Vignaud joignit le vœu que « dans tous les pays d'Europe et d'Amérique, représentés par l'Association internationale de la *Presse Latine*, un institut d'études islamiques fut créé afin de faire connaître la langue et la littérature arabes, ainsi que leur rôle dans l'histoire de la civilisation ».

M. Robert Chauvelot, représentant le journal quotidien *Excelsior* et notre revue, *Le Mercure de France*, mandaté en outre par le Syndicat professionnel des « Romanciers Français » (dont il est un des membres du Comité, présidé par M. Jean-Joseph Renaud), exposa et défendit ensuite la motion suivante :

Les membres du Xe Congrès de la *Presse Latine*, réunis au Caire en janvier 1932, et groupant soixante publicistes et écrivains professionnels d'Europe et des deux Amériques, collaborant à des journaux, revues et magazines français, italiens, espagnols, portugais, belges, suisses, roumains, grecs, brésiliens et hispano-américains, émettent le vœu suivant :

— *Considérant que, jusqu'ici, la reproduction de leur prose n'a été et n'est encore l'objet d'aucune rétribution de la part des divers organes de la presse égyptienne de langue arabe et de langue française, et confiants dans l'amitié confraternelle de leurs distingués camarades égyptiens, ils s'engagent à défendre dans leurs journaux l'idée que le parlement du royaume d'Egypte se rallie le plus tôt possible aux conclusions des Conventions de Berne et de Rome, afin de réglementer désormais leurs droits d'auteur sous le régime de la réciprocité.*

D'autre part, M. Gabriel Boissy (*Comœdia*) posa la question troublante : « Où reconstruire Philae? » Mme Alice La Mazière (*Les Débats*) traita de la Presse Latine et des Femmes; M. Camille Fidel (*Dépêche Coloniale*) étudia le développement des études de langue arabe en France ; et M. Pierre-Plessis (*L'Auto*), se souvenant du dévouement que Mme Juliette Adam témoigna en faveur de l'indépendance égyptienne, proposa à l'assemblée l'envoi d'une adresse de respectueuse sympathie à la célèbre Française et à la grande patriote.

De nombreux journalistes égyptiens, de langue arabe et de langue française, s'associèrent avec élan à ces conclusions. Tels, par exemple, les représentants d'*Al Ahram* (Les Pyramides) qui compte 52 ans d'existence; le *Mokattam*, journal cairote de l'après-midi; *la Réforme*, quotidien français d'Alexandrie; *la Bourse Egyptienne*, également de langue française, qui, sur 12 pages, paraît simultanément au Caire et à Alexandrie; l'importante revue arabe *Al Hilal*, scientifique et littéraire, qui *contrôle* également 6 magazines hebdomadaires, illustrés d'héliogravures; etc. Au nom de l'Italie, M. Fiumi (*Il Mattino*, de Naples) proposa la création d'une anthologie littéraire égyptienne et Mme Maria Croci (*Il Mundo*), l'intensification de la pénétration des littératures latines en Egypte. Au nom de l'Espagne, M. Adolphe de Falgairolle (*La Veu de Catalunya*) aborda la question des

relations de la presse catalane avec la presse latine. Au nom du Mexique, le docteur Lara Pardo (*Excelsior*, de Mexico) traita de la nécessité de coordonner les études archéologiques entre le Mexique et l'Egypte, pays qui s'apparentent par leurs pyramides, leurs momies et leurs hiéroglyphes. Cuba, par l'organe de M. Avilès Ramirez (*El Païs*, de La Havane), insista sur l'intérêt que présenterait l'échange, entre Cuba et l'Egypte, de livres intéressant la culture de ces deux nations et pouvant accroître les bibliothèques de leurs journaux respectifs. Le Brésil, par le truchement de M. Montarroyos (*Jornal do Comercio*), exprima le vœu que des rapports plus intimes s'établissent entre les presses de Rio-de-Janeiro et du Caire. La Colombie, toujours si hautement représentée dans toutes les manifestations intellectuelles de la latinité, trouva d'éloquents accents en la personne de M. le sénateur Cubides (*Mundo al dia*) qui traita des rapports existant déjà entre les deux cultures arabe et colombienne; et M. Antonio Romero (de la revue *Cromos*, de Bogota) eut la gracieuse idée de réunir, en un volume rédigé en toutes langues latines, la totalité des articles publiés par les congressistes du Caire à l'occasion de leur voyage en Egypte, pour être dédié et offert à S. M. le roi Fouad Ier. Enfin le Paraguay, par la voix vibrante de son représentant, le poète J. Casabianca, envisagea l'établissement de rapports plus étroits entre les deux cultures paraguayenne et égyptienne.

A la suite de ces travaux et de ces discussions, un échange de vues extrêmement amical eut lieu entre journalistes arabes et latins, au cours de la visite instructive et détaillée qu'ils firent aux bureaux de rédaction et aux ateliers d'imprimerie du journal *Al Ahram*.

Puis, lorsque les contacts professionnels furent établis et scellés entre publicistes latins et arabes selon les règles de la plus raffinée courtoisie, le voyage d'amitié commença. D'abord au Caire et dans sa prestigieuse banlieue, Memphis, Sakkarah, Guizeh, barrage du Delta, Héliopolis, sans oublier la réception de S. Exc. Sedky Pacha, président du Conseil des ministres au « Sémiramis », la curieuse soirée au club de musique orientale, la causerie intime au club *Al Diufa*

(La Bienvenue), le brillant dîner de gala offert par M. Takla Bey, organisateur et mécène du Congrès. J'en passe et des meilleurs...

Les jours suivants, les congressistes gagnèrent en train de luxe Thèbes, Karnak et la Vallée des Rois. D'autres poussèrent même jusqu'au barrage d'Assouan pour y admirer l'île Eléphantine et l'agonisante Philae que nos petits enfants ne verront plus. Bref, le voyage de haut intérêt archéologique et artistique que l'on conçoit, sous un ciel bleu-cobalt, sur cette *Eau du Nil*, célébrée par Pierre Frondaie, et où, à défaut de trirèmes, s'enfuyaient de languissantes et indolentes *dœhabiehs* aux ailes éployées d'ibis.

Quel émerveillement!...

Et maintenant, quelle leçon tirer de tout cela?

La plus belle et la plus apaisante qui soit. Celle de la concorde et de l'amitié sincères, souriantes, désintéressées.

Parce que ces journalistes égyptiens, de race arabe mais de langue si souvent française, ont appris à se connaître et à s'interpénétrer avec leurs camarades d'Europe et d'Amérique, au nom de l'information, du reportage et de la littérature professionnelle, ils n'ont plus senti chez leurs hôtes chrétiens la sourde méfiance ou plutôt la fâcheuse ignorance de jadis. Réciproquement, les congressistes latins ont emporté avec eux pour le garder, à jamais gravé dans leur cerveau et dans leur cœur, le souvenir de leurs profitables entretiens avec leurs affables et érudits confrères d'Afrique.

Précieuse rencontre, efficace propagande, dont la Croix et le Croissant n'auront qu'à se louer.

ROBERT CHAUVELOT.

LES REVUES

La Revue du Monde Noir : le cannibalisme expliqué. — *Etudes* : les Anglais à l'île Maurice. — *La Revue de Paris* : le vieux François-Joseph se rappelle le duc de Reichstadt; une lettre de Charles Ier de Habsbourg; propos de l'impératrice Zita. — *Le Correspondant* : une lettre de Retté en voie de se convertir, à François Coppée. — Mémento.

La Revue du monde noir (janvier), qui contient des poèmes de MM. René Maran et Langston Hughes, publie un article des docteurs A. Marie et Zaborowski intitulé : « Cannibalisme et Avitaminose ». D'après ce travail, le cannibalisme

résulterait, chez le dégustateur, d'un état maladif résultant du manque de vitamines. L'anthropophagie peut avoir d'autres mobiles, témoin cette remarque empruntée à l'essai de nos deux docteurs et note prise pourtant du commentaire qui la suit :

A Tahiti, lors du voyage de Cook, les légendes et les traditions parlaient fréquemment du cannibalisme. Pour désigner une période de disette, on disait : « *Une saison à manger l'homme* ».

N'est-ce pas là la preuve que les conditions climatologiques qui influent sur la végétation sont de nature, étant donné leurs irrégularités et leurs influences sur les qualités de la végétation, à créer des carences?

Cette pratique répréhensible, de manger de l'homme, ne va point sans prêter à quelque humour. En effet, on ne saurait lire que l'esprit amusé de surprise les lignes que voici :

Le cannibalisme, au dire de voyageurs qui l'ont observé sur place, se restreint aux périodes de famine, ou ne s'exerce que vis-à-vis d'un ennemi tué en combat. Nous ne nous occupons pas ici, bien entendu, du cannibalisme de caractère rituélique.

« En Australie, dit le père Salvado dans ses *Mémoires sur l'Australie,* on sacrifie les femmes et les enfants en temps de disette. »

« Manger les enfants, dit Olfield dans *Transactions of ethnological Society,* III, p. 220, est une pratique ordinaire en temps de famine... », et plus loin : « Si grand que puisse être le chagrin de la mère, il s'apaise quand on lui offre sa part légale, la tête de l'enfant, qu'elle se met à manger tout en continuant à sangloter. » (*Journ. of two expeditions of Discovery in Australia and New-Zeeland*).

Ce témoignage d'une femme mangeant sa part légale qui est la tête de l'enfant, est à rapprocher de l'observation que nous signalons et relative à la lapine qui mange ses petits, en commençant par une extrémité, patte ou tête.

§

Un passage du « Journal de route » de M. Pierre Lhande, que publie la revue **Etudes** (20 décembre), renseigne sur le mode de colonisation britannique, à propos de l'île Maurice :

Il n'est pas, croyons-nous — écrit M. Lhande — une seule

ancienne famille mauricienne qui ait abandonné l'usage courant du français, et même du meilleur français. En nous recevant à l'hôtel de ville, M. le maire de Port-Louis nous adressa une harangue qui, tout improvisée qu'elle fût, était d'une parfaite correction et même d'une remarquable élégance. Dans les églises, toutes les prédications se font exclusivement en français. Son Excellence Mgr Leen, le jeune évêque de Maurice, né dans le diocèse de Limerick, en Irlande, a fait ses études au Séminaire français de Rome. A l'entendre prêcher dans notre langue, au cours de ses tournées pastorales et dans les grandes cérémonies officielles, en face des autorités anglaises, à lire surtout ses mandements de carême rédigés dans le français le plus impeccable, il serait bien difficile de reconnaître sa véritable origine.

Jusqu'en ces dernières années, les catholiques formaient l'immense majorité de la population mauricienne. Ils étaient, en effet, et ils sont encore 117.491, en regard de 5.345 protestants de toutes dénominations. Malheureusement, l'Angleterre a dirigé sur la petite île une formidable immigration hindoue et mahométane, formant aujourd'hui un ensemble d'environ 250.000 habitants. A l'heure actuelle, l'imprudence d'une telle politique commence à se révéler de la façon la plus inquiétante. Avec la crise des affaires qui affecte très durement le pays, cette immense population, brusquement transplantée sur une terre beaucoup trop petite pour la faire vivre (Maurice ne compte, en effet, que 708 milles carrés), se voit presque acculée à la famine. Chaque jour, on parle de vols et d'assassinats parmi les Indiens. Une sorte de petite Terreur commence à régner dans l'île. Nous voilà loin de l'époque où, sous l'administration de la Compagnie française des Indes Orientales, cette colonie connut une telle prospérité qu'elle méritait d'être appelée « l'Etoile et la Clef de la mer des Indes ».

§

« Quinze ans après » est le titre d'un article du prince Sixte de Bourbon, paru dans **La Revue de Paris** (1er janvier) et qui a trait à la mission de ce prince, émissaire choisi par l'empereur Charles Ier d'Autriche, roi de Hongrie, pour négocier la paix, en 1917.

L'auteur consigne au début de ces pages l'intéressant souvenir que voici, concernant le vieux François-Joseph II :

Celui-ci arrivait alors aux extrêmes limites de la vieillesse. Tout respirait en lui le passé. J'avais entendu dire qu'il se souvenait du

duc de Reichstadt. Il me le confirma lui-même avec cette bonne grâce qu'il témoignait toujours aux jeunes. Sa mère, l'archiduchesse Sophie, l'avait placé sur les genoux d'un officier vêtu de blanc, et lui avait dit que c'était son oncle. Cette première image de son enfance était restée gravée, par un de ces hasards inexplicables, dans la mémoire du tout petit archiduc. Lorsque le vieil Empereur me contait cette histoire en 1913, il était certainement le dernier vivant qui eût vu le fils de Napoléon. Et pourtant, que d'autres souvenirs pouvaient se presser derrière le front ridé de ce vieillard qui vécut près d'un siècle!

A la date du 14 mai 1917, l'empereur Charles d'Autriche adressait à son premier ministre, le comte Czernin, une lettre où il critiquait avec une rare clairvoyance le but de la politique allemande, depuis Bismarck, d'établir l'Autriche dans la dépendance absolue de Berlin. On appréciera notamment ce passage qui termine la lettre :

L'Allemagne a toujours l'idée derrière la tête qu'elle aura l'Autriche comme monnaie d'échange, au cas où cela irait mal.

Une paix « à l'amiable » (en français dans le texte) avec le *statu quo* serait pour nous ce qu'il y aurait de mieux, car alors l'Allemagne ne serait pas trop insolente, et nous n'aurions pas tout à fait gâté nos rapports avec les puissances occidentales qui, au fond, ne sont pas du tout nos ennemies. Nous devons arriver à cela, et, sans jouer l'Italie, ne rien négliger de ce qui nous apporterait, même éventuellement contre la volonté de l'Allemagne, la paix ci-dessus indiquée. Périr avec l'Allemagne, par pure noblesse, serait un suicide et ne répondrait pas à l'attitude qu'elle a eue jusqu'ici.

Tout ceci dit me ramène à ne jamais pouvoir donner mon consentement à un traité de commerce aussi favorable pour l'Allemagne, parce qu'alors nous serions économiquement tout à fait entre ses mains et ne pourrions jamais, pour toute éternité, conclure, la paix. En outre, les Allemands travaillent partout contre nos intérêts économiques. — Bismarck s'en réjouirait trop!

Je suis convaincu de la loyauté de l'empereur Guillaume. Il est, à sa façon, bien intentionné pour nous, mais ses conseillers! Et l'on sait l'influence qu'ils ont sur lui.

En résumé, je crois que la seule possibilité pour l'Autriche de sortir de cette situation est une paix sans annexion, et, après la guerre, hors l'Allemagne, comme contre-poids, une alliance avec la France. Contre cela, on dira que l'opposition franco-allemande

est impossible à réduire. Mais comment se posait le problème entre l'Italie et nous?

Le prince Sixte de Bourbon rapporte cette conversation tenue entre l'impératrice Zita et l'amiral allemand von Holzendorff, le 20 janvier 1917. Ce marin faisait partie de la délégation chargée par Guillaume II d'avertir le souverain allié du torpillage sans merci auquel s'allait livrer la marine allemande :

Les délégués allemands dînaient à la table de l'Empereur. L'amiral était à côté de l'Impératrice, et donnait, avec sa façon prétentieuse et cassante, des explications au sujet de la guerre sous-marine. L'Impératrice était froidement polie. Alors l'amiral, sentant la désapprobation : « Je sais, dit-il, avec sa mauvaise éducation prussienne, que vous êtes une adversaire de la guerre sous-marine; vous détestez la guerre. » L'Impératrice, le regardant tranquillement, lui répondit : « Je suis contre la guerre, comme toute femme qui préfère voir les hommes plus heureux que misérables. » « Ach was! répliqua le Prussien; qu'est-ce que souffrir? Tenez, moi, je travaille toujours mieux quand j'ai l'estomac vide; il n'y a qu'à serrer la ceinture et tenir le coup. » A quoi, avec un sourire inexprimable, remettant à sa place l'amiral et son esprit de sacrifice : « Il est peu plaisant d'entendre parler de tenir le coup et de serrer la ceinture, quand on est en train de faire un bon dîner. »

§

M. Jean Monval établit dans **Le Correspondant** (25 décembre) le rôle de François Coppée dans la conversion d'Adolphe Retté au catholicisme. Le 1er juin 1906, celui-ci demande à son aîné « un rendez-vous le plus tôt possible ». Ils se rencontrent et parlent littérature, Retté n'osant encore confier sa soif de « paix morale », avouant toutefois sa tristesse, son dégoût de la vie :

— Pour nous autres catholiques, affirme Coppée, c'est un devoir d'assister qui fait appel à nous. En ce qui vous concerne, je le remplis avec d'autant plus de plaisir que je sais qu'il n'y a point de perversité innée dans vos écarts et dans vos erreurs. Cependant, si vous pouviez croire, vous verriez qu'au-dessus de notre littérature il y a quelque chose de bien autrement sublime : un Dieu qui nous soutient dans nos tribulations.

Retté, sur le moment, ne répond pas à cette invite de faire totale confiance à son hôte. Mais il ne tarde pas à lui adresser cette lettre :

Paris, 6 juin 1906.

Mon cher Maître,

Permettez-moi de vous remercier encore une fois. Je crains de n'avoir su vous dire toute ma reconnaissance, tant je suis gauche à m'exprimer souvent. Cette gaucherie native s'est encore accrue à vivre dans la solitude depuis dix ans. Je suis une sorte de misanthrope et il y a des semaines entières où la face des hommes me fait horreur à contempler. C'est pourquoi je me suis tellement réfugié parmi les arbres. Permettez-moi une image : je suis pareil à un cerf-volant qui croit qu'il n'y a pas mieux à faire qu'à planer en plein azur. Seulement, parfois la ficelle (tenue généralement par de sales mains) me ramène à terre. Jugez, par ce symbole, si je souffre dans une société dont l'idéal semble être de se flanquer à quatre pattes et de se régaler d'épluchures dans une auge en or!

Une phrase m'a frappé dans ce que vous m'avez dit, celle-ci : *« C'est parce que je suis catholique que je vous viens en aide avec joie. »* J'y pense depuis que je vous ai quitté. Se pourrait-il donc que ce christianisme dont j'avais coutume de maudire l'emprise soit générateur de vertus?

J'avoue, du reste, que depuis quelques années, j'éprouve un noir frisson à me poser cette énigme atroce de la vie. Je m'étais réfugié dans une sorte de conception bouddhiste du monde : la vie est un mauvais rêve, que les hommes, esclaves de l'apparence, changent encore en affreux cauchemar. Pour se libérer de l'apparence, il n'y a qu'à tendre au nirvâna en ne faisant de mal à quiconque. Mais c'est tellement désolé, cette conception. Tandis qu'une certitude qui donnerait un sens à l'existence, c'est un admirable réconfort!

Le difficile, c'est de l'acquérir, cette certitude. Je l'ai voulu bien souvent pour m'éclairer de quelques étoiles l'intellect. Seulement, dès que j'envisageais la notion Dieu, mille objections se hérissaient aussitôt. Mais, à force d'avoir souffert, je commence à comprendre l'arrogance de cette raison qui, enchemisée dans la science, ne réussit même pas à expliquer l'univers.

Alors, que croire et que penser? Je me demande si le sentiment, jailli tel quel du cœur, n'est pas plus vrai lorsqu'il nous dit qu'une autre vie plus belle existe, qu'il faut conquérir par la souffrance. Je ne sais. Mais si, broyé par le malheur, je finissais par croire en Dieu, je vous demanderais, — et ce ne sera pas le moindre de vos

bienfaits, — de m'indiquer quelqu'un qui me guiderait hors du tourment de l'esprit.

Je vous écris ceci dans l'angoisse. Soyez, en tout cas, et quoi qu'il arrive, dussé-je faire un saut dans le noir, assuré de la gratitude du pauvre poète qui se débat dans la détresse.

MÉMENTO. — *Le Surréalisme au service de la Révolution* (n°s 3 et 4, parus en décembre) : mélange de scatologie, de pornographie, de fumeuses théories, de poèmes privés de signification — avec un « Essai sur la signification de la poésie » par M. Tristan Tzara.

Latinité (décembre) : « Lecture de Pline », par M. R. de la Tailhède. — « France et Italie », par M. A. Clot.

La nouvelle revue critique (janvier) : « Grandeur d'Anatole France », par M. L. Le Sidaner. — « Mesure de Samain », par M. J. L. Vallas. — « Repères biographiques du vrai Gœthe », par M. A. de Laibe.

Cahiers bleus (n° spécial trimestriel, 25 décembre) : M. Georges Valois demande des concours financiers « dans la lutte pour la nouvelle culture pour nos entreprises d'édition ».

Revue bleue (19 décembre) : « Vincent d'Indy », par M. A. Boschot. — « Rimbaud caricaturiste », par M. le colonel Godchot.

La Revue hebdomadaire (2 janvier) : M. R. La Houe : « Le développement du mouvement raciste en Allemagne ». — Enquête sur le « Cinéma en 1931 » ouverte par M. René Jeanne.

L'Archer (décembre) : Lettres inédites de Baudelaire, publiées par M. A. Ferran. — Les propos de Compagnou : « Du sadisme à la nécrophilie ». — Suite du précieux carnet de route du Dr Paul Voivenel avec « la 67e division de réserve ».

La Revue Universelle (1er janvier) commence un nouveau roman de M. A. de Chateaubriant : « La Réponse du Seigneur ».

Revue des Deux Mondes (1er janvier) : Premier acte de « Bataille de la Marne », la pièce de M. A. Obey. — « Hitler », par Verax. — « Chateaubriand à Rome, vu par des yeux de seize ans », par M. le duc de la Force. — « Scènes de la vie chinoise », par M. L. Laloy.

Revue Mondiale (1er janvier) : « Autarès », par M. Marcel Arland. « Un idéaliste de province », par M. A. Thibaudet. — « Hyménée », par L. Guilloux.

Revue Mondiale (1er janvier) : « L'Argent-Roi », roman de M. L. J. Finot. — « Geneviève Gallibert », par M. W. Speth. — « Phares tournants », par M. A. Dinar.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Francis Poictevin (*Les Nouvelles Littéraires,* 2 janvier). — L'acte de naissance et une lettre inédite de Remy de Gourmont (*L'Eclaireur du Soir,* Nice, 29 décembre). — Les « Amis du Zoo » (*L'Œuvre,* 29 décembre). — H.-F. Amiel ou la noix creuse (*Journal des Débats,* 20 décembre).

A propos d'une toile de J.-E. Blanche récemment exposée dans une galerie parisienne, M. Henri de Régnier évoque (**Les Nouvelles Littéraires** du 2 janvier) la personnalité de Francis Poictevin, l'auteur de *Ludine,* de *Paysages,* de *Songes* et d'une dizaine de volumes qui méritaient mieux que l'injuste oubli où ils sont tombés.

Qui se souvient aujourd'hui de Francis Poictevin? Et pourtant, au temps du symbolisme, il comptait. Son nom figure dans le petit *Glossaire* où Paul Adam et Félix Fénéon définissaient en formules incisives et malicieuses les jeunes auteurs plus ou moins en vue de l'époque. Francis Poictevin y eut son paragraphe, quoiqu'il ne fréquentât guère les cénacles et les cafés littéraires d'alors. Il ne faisait à Paris que de brefs séjours. Son existence errante se passait, selon la saison, dans le midi de la France ou sur la côte normande, aux bords du Rhin, en Suisse ou en Italie. A Paris il conservait cette allure de nomade. Son fiacre, car il n'allait guère autrement, son fiacre encombré de plaids et de bouquins, semblait toujours le mener vers quelque gare. Poictevin avait toujours l'air d'être « en partance ». Quand il avait fini de stationner devant la boutique de quelque éditeur, son inséparable « sapin » le conduisait de porte en porte, chez l'un ou chez l'autre qu'il venait fiévreusement consulter sur telle phrase du livre en préparation, sur telle épithète, sur tel tour de syntaxe, sur telle nuance d'expression. Ces visites, généralement intempestives, tantôt duraient trois minutes, tantôt se prolongeaient pendant trois heures et Poictevin en sortait toujours indécis, inquiet, tourmenté de scrupules qui, parfois, lui faisaient remonter l'escalier et tirer de nouveau la sonnette.

Celle de la maison du boulevard Montmorency où habitait Edmond de Goncourt, annonçait souvent la venue, chez le maître, de ce disciple vagabond. Francis Poictevin fut, en effet, un « goncourtiste » fervent, et ce que Goncourt appelait « l'écriture artiste » eut en Poictevin son adepte le plus original et le plus subtil. Si Poictevin débuta par deux ou trois romans d'un naturalisme curieusement « poictevinisé », il n'y avait rien en lui d'un romancier. Les mœurs du temps ne l'intéressaient guère, et décou-

per des « tranches de vie » n'était pas plus son affaire que raconter une histoire ou conduire une intrigue, mais il était doué du sens descriptif le plus aigu, d'une vive sensibilité visuelle, d'une rare aptitude à traduire verbalement ses impressions de formes, de couleurs et de nuances. Aussi avait-il assez vite abandonné le roman et renoncé à mettre en œuvre un sujet et des personnages. Au récit, il substitua la notation et il s'acharna à la rendre l'équivalent le plus exact possible de la sensation éprouvée. Poictevin fut, si l'on peut dire, une sorte d'impressionniste, procédant par touches verbales, et, parti d'un goncourtisme exaspéré, il arriva à se créer un moyen d'expression personnel, infiniment délicat et infiniment scrupuleux.

De ce scrupule d'exactitude, de ce tourment du rendu, de cette recherche de la notation minutieusement juste, sont nés les curieux ouvrages qui composent son œuvre, œuvre de peintre presque autant que d'écrivain, œuvre aussi de rêveur qui, de la notation du réel et du visuel, en vint à la notation de l'irréel et de l'invisible. Il y a, en effet, chez Poictevin, un naturiste patient, un paysagiste méticuleux, plus soucieux du détail que préoccupé de l'ensemble. Ce qui l'intéresse, c'est moins le jeu des lignes et des plans que telle particularité de la lumière ou de la couleur. Il excelle à en rendre les moindres variations et les moindres nuances, selon le moment, l'heure ou la saison. Ce qu'il y a dans la nature de plus imperceptible et de plus fugitif, c'est ce qu'il s'acharne à fixer, mais cet acharnement même lui impose de bizarres façons d'écrire. Sa prose est sans nombre et sans harmonie. Elle est faite pour les yeux et non pour l'oreille, elle n'a rien de musical. Elle est strictement et exclusivement picturale. C'est un miniaturiste de plein air.

Si Francis Poictevin a passionnément interrogé la nature, il a passionnément aussi scruté les œuvres de l'art. M. Henri de Régnier le montre arrêté pendant de longues heures devant les peintures et les sculptures d'église, dont la vue le plongeait en une sorte d'exaltation intérieure.

Que de vierges, de saintes et de saints dont Poictevin a analysé avec ferveur les expressions et les attitudes, car s'il y a en lui un naturiste, il y a aussi un mystique, dont la religiosité devint peu à peu une foi véritable. Cette fois, il en exprima les aspirations et les élans en de nombreuses pages qu'il légua en mourant à Paul Adam. Paul Adam me parla plus d'une fois de ses écrits qui contenaient de grandes beautés, mais qui attestaient chez Poictevin un

état d'exaltation et de tension spirituelles excessif. Déjà, quelques années avant sa mort, Poictevin donnait, dans ses allures et ses propos, des marques inquiétantes de déséquilibre mental. L'invisible commençait à lui masquer le réel. Le notateur était devenu un visionnaire...

J'en eus la preuve lors de la dernière visite que je lui fis, un soir, dans un entresol de la rue de Ponthieu qu'il avait loué pour y faire un séjour de quelques semaines. Ce fut lui-même qui vint m'ouvrir et m'introduisit dans une pièce qui n'était éclairée que par la lueur de deux gros cierges. Sur une table se hérissait un bouquet de chardons qui ressemblaient à des fleurs en ferronnerie. Un grand feu brûlait dans la cheminée. Poictevin s'y chauffa frileusement, malgré le châle épais dont ses épaules étaient couvertes. Je le trouvais émacié, plus exalté, plus contracté, plus nerveux encore que de coutume. Il se plaignait d'insomnies et de troubles étranges. Il sentait autour de lui la présence de puissances occultes et il était témoin de faits inexplicables. Ainsi pourquoi, à certaines heures, d'un coin de la pièce qu'il me désignait, voyait-il sortir un lapin blanc qui traversait la chambre et disparaissait à l'angle opposé?...

Quelques mois après cette visite nocturne, j'appris la mort de Francis Poictevin. Pendant plusieurs jours, il avait refusé toute nourriture, et, un matin, on le trouva ascétiquement nu et en prières. Les soins qu'on lui donna furent vains. Il ne survécut guère à sa raison.

§

Dans **L'Eclaireur** de Nice (édition du soir) du 29 décembre, M. Georges Maurevert raconte comment, lorsqu'en 1891, Remy de Gourmont, fonctionnaire, fut inquiété pour un article publié dans le *Mercure* et jugé subversif, il fut amené par enthousiasme à prendre sa défense dans un hebdomadaire d'alors, le *Messager français.*

Je ne saurais vous dire toute ma joie, tout mon orgueil, quand, quelques jours plus tard, me parvint, au *Messager Français,* la lettre suivante :

122, rue du Bac.

Lundi, 11 mai 91.

Monsieur et cher confrère, vous êtes pour moi, vraiment, d'une amabilité qui me rend tout confus. Il faudrait retirer les trois quarts des éloges que vous faites de mes quelques œuvres, pour que

je puisse les accepter. Sans réserves, je vous remercie de prendre si chaleureusement mon parti contre l'administration. Il est plus que probable qu'elle aura le dernier mot; mais les sympathies sont toutes pour moi et c'est peut-être encore la meilleure part.

REMY DE GOURMONT.

Oui, vous pensez si j'étais fier, moi, petit débutant de lettres, d'avoir reçu une pareille lettre de cet écrivain que je considérais comme un de mes meilleurs aînés, l'un de ceux dont les premières œuvres annonçaient un talent qui devait encore grandir avec le temps...

Mon admiration suivit toujours Remy de Gourmont dans sa laborieuse et glorieuse carrière qui s'acheva pendant la guerre, le 27 septembre 1915.

Il y a une dizaine d'années, villégiaturant dans l'Orne, j'eus l'occasion de visiter le château de la Motte, à Bazoches-en-Houlme, où le puissant critique des *Promenades Littéraires* naquit le 4 avril 1858.

Situé tout au bout d'une longue et double allée de hauts châtaigniers, le « château » est une grande maison bourgeoise, de style Renaissance, à deux étages, trouée de nombreuses fenêtres, flanquée de communs. Le lieu même où Remy de Gourmont ouvrit pour la première fois ses yeux sur le monde, est situé au second étage. On y accède par un escalier fort étroit. C'est une toute petite chambre, très simple, tendue de vieux papier gris et bleu du temps. On a conservé telle quelle l'humble alcôve où Gourmont poussa son premier cri.

A la mairie, on eut l'obligeance de me laisser prendre copie de l'acte de naissance du grand écrivain. Le voici :

N° 6, 4 avril.

L'an mil huit cent cinquante huit, le quatre avril, à neuf heures du matin, par devant nous Pierre Petit, adjoint au maire pour ce dernier empêché à cause du présent acte, remplissant les fonctions d'officier de l'état-civil de la commune de Bazoches, canton de Putanges, arrondissement d'Argentan (Orne), est comparu en notre maison commune Monsieur le vicomte Auguste-Marie de Gourmont, propriétaire, âgé de vingt-huit ans, né à Coutances, et domicilié en cette commune, château de la Motte, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né aujourd'hui à une heure du matin, de lui déclarant et de Madame Marie-Mathilde de Montfort, son épouse, demeurant avec lui, née en cette commune, âgée de vingt et un ans; et auquel enfant ils ont déclaré vouloir donner les prénoms de Remy-Marie-Charles.

Les dits déclarants et présentation faite en présence de Jean-

Pierre Mallet, marchand drapier, âgé de cinquante-sept ans, et de Jules-Hippolyte Louis, instituteur, âgé de quarante-sept ans, domiciliés aux bornes de cette commune, lesquels ont signé avec nous et le père de l'enfant le présent acte, après qu'il leur en a été donné lecture.

Louis Mallet. Vte de Gourmont.
Pierre Petit

A noter que le grand-père maternel de Gourmont, M. de Montfort, était alors maire de Bazoches-en-Houlme. C'est pourquoi il n'a pas signé ce document, laissant ce soin à son adjoint. Sa signature figure à la page précédente du registre : « *Philogène de Montfort, écuyer.* »

Ce prénom, désuet, comme cet humble titre, le dernier de la hiérarchie nobiliaire, ont plu certainement à Remy de Gourmont.

§

Les « Amis du Zoo ». — Dans l'*Œuvre* du 29 décembre, M. Georges de La Fouchardière prend la défense des félins :

Notre confrère Marius Richard, animé des meilleures intentions, veut bien me demander fort courtoisement mon adhésion à la « *Société des Amis du Zoo* » dont il m'annonce la fondation par cet exposé des motifs :

« Quelques partisans du maintien du Jardin Zoologique de Vincennes ont décidé de fonder la Société des Amis du Zoo, dont le but sera d'obtenir, tout d'abord, que ledit Zoo ne ferme pas ses portes le 15 janvier, ainsi que cela a été annoncé, puis ensuite (*sic*) qu'il soit procédé aux agrandissements et aménagements nécessaires pour que Paris ait un Jardin Zoologique digne de celui des autres grandes villes d'Europe. »

Il paraît que les « Amis du Zoo » sont « groupés » autour d'un M. Edmond Jaloux dont la syntaxe, comme on voit par le spécimen ci-dessus, ressortit à l'espèce des invertébrés, classe des gastéropodes.

Marius Richard me pardonnera si je réponds à sa courtoisie par une franchise si brutale qu'elle présentera assurément à ses yeux l'aspect de la grossièreté.

Le fait d'enfermer dans des cages des animaux libres et fiers (même si cette cage est un jardin clos de grilles) est à mes yeux un des procédés les plus abominables de la colonisation.

L'incarcération arbitraire des félins créés pour vivre librement

dans la nature sauvage est aussi révoltante que l'esclavage des nègres jadis contraints, sous le fouet du planteur, à faire pousser les éléments de notre sucre, de notre café, de notre chocolat, aujourd'hui encagés dans des casernes ou bien enfermés au Jardin d'Acclimatation entre les autres singes et les crocodiles.

Et c'est aussi bête que le fait, de la part de ceux qui « aiment les fleurs », de couper la tige des roses ou des œillets pour les faire mourir dans un vase, ou sur un corsage, ou à une boutonnière.

§

H.-F. Amiel ou la noix creuse. — Du **Journal des Débats** (21 décembre), rendant compte de la séance de l'Académie des Sciences morales et politiques :

En fin de séance, M. Maurice Muret a présenté, de la part de l'auteur, M. René de Weck, conseiller de légation à la légation suisse de Paris, et écrivain fribourgeois, un essai littéraire intitulé *Amiel ou la noix creuse.* Nombreux sont les critiques français qui se penchèrent avec curiosité sur l'auteur du *Journal intime.* La publication de cet ouvrage posthume fut l'œuvre d'Edmond Scherer. Ensuite Ernest Renan, Caro, Paul Bourget, plus récemment M. Ernest Seillière consacrèrent à ce singulier esprit des pages pénétrantes, plus ou moins élogieuses. La mise au point à laquelle se livre M. de Weck n'est pas précisément élogieuse. Pour avoir publié sur Amiel quelques lignes dépourvues d'enthousiasme dans une revue française à l'occasion du centenaire de cet écrivain, M. de Weck a été vivement pris à partie par les gardiens de la flamme, par les admirateurs qu'Amiel compte encore à Genève. M. de Weck, repoussant leurs reproches, se mit alors à étudier plus à fond l'auteur du *Journal intime.* L'essai qu'il vient de publier dans la série des *Cahiers romands* est le fruit de ces réflexions et de ces recherches. Elles montrent M. de Weck persistant dans ses jugements sévères. M. de Weck dénonce dans l'esprit d'analyse poussé à un tel degré une passion malsaine. Amiel n'est à ses yeux qu'un détraqué de l'intelligence. Son verbiage n'est que l'indice de son impuissance spirituelle. « Laissons Amiel aux psychiatres », déclare-t-il dans une formule sévère, mais qui pourrait bien révéler le sentiment intime de la génération nouvelle en Suisse romande, génération plus adonnée à l'action et moins éprise de spéculations métaphysiques que la génération précédente.

P.-P. P.

MUSIQUE

Théâtre National de l'Opéra : *Maximilien*, opéra historique en trois actes et neuf tableaux, d'après M. Franz Werfel, livret de M. R. S. Hoffmann, adpatation française de M. Armand Lunel, musique de M. Darius Milhaud. — Concerts Lamoureux : *Festival Florent Schmitt*. — Une séance de Musique Française contemporaine, présentée par M. P.-O. Feroud au Théâtre du Vieux-Colombier.

Les sourds, seuls, ont dû prendre au dernier spectacle de l'Opéra un plaisir sans mélange. Eux seuls, en effet, pouvaient conserver au sortir de la répétition générale de **Maximilien** une illusion et un regret, ce qui est la condition même du bonheur. Les décors resplendissants de la chaude lumière tropicale, les costumes, si joliment stylisés qu'ils font oublier la laideur extrême des robes à crinoline, l'action — réduite à une pantomime, découpée en scènes rapides comme pour l'écran — tout ce qui n'est point, en un mot, l'apport du compositeur, est bien plaisant. Mais, hélas! entre le luxe des moyens extérieurs et la pauvreté foncière de la musique, quel contraste! Et la magnificence du spectacle souligne cruellement l'indigence de la partition.

On éprouve du regret à dire cela : une partition d'opéra est un ouvrage considérable, qui a nécessité de longues peines. Tant de labeur commande le respect. On voudrait témoigner à l'auteur une sympathie que méritent ses efforts. Avant de me rendre au spectacle, j'ai lu et relu cette musique, tâchant à la comprendre, découvrant avec joie de-ci, de-là, des pages qui me semblaient heureuses, en rencontrant beaucoup plus, malheureusement, qui me paraissaient incompréhensibles ou insignifiantes. « Après tout, me disais-je, la musique est faite pour être entendue. Celle-ci peut sonner à l'orchestre d'une manière qui donne raison à l'auteur! » J'arrivai donc au théâtre dans cet état de neutralité bienveillante qui doit être la seconde nature du critique. Et si j'ai admiré la pièce que j'ai *vue*, je n'ai éprouvé en écoutant *Maximilien* que lassitude et qu'ennui.

C'est que, d'abord, les partis pris de M. Darius Milhaud sont aujourd'hui bien plus démodés que les costumes Second Empire de Charlotte et la redingote de Maximilien. Il se peut que les caprices des couturiers ramènent la crinoline à la faveur du jour (l'absurdité dans ce domaine étant souvent

la raison); il est bien plus improbable que les dogmes auxquels M. Darius Milhaud demeure si fermement attaché prennent jamais une valeur universelle. En 1920, ces partis pris que l'on qualifiait alors de révolutionnaires purent amuser un instant. Peut-être même était-il légitime que la jeune musique affirmât avec éclat ses conquêtes et son émancipation. Mais la « polytonalité » ni l' « atonalité » n'ont plus rien de mystérieux aujourd'hui. Ce sont des moyens comme les autres, qui peuvent être excellents quand ils correspondent à quelque chose. Lorsqu'ils ne correspondent à rien, ils ne valent rien.

Pourtant ce n'est pas l' « écriture » de M. Darius Milhaud qui donne à *Maximilien* ses plus grands défauts, c'est l'impuissance du compositeur à dessiner musicalement ses personnages, à peindre musicalement les caractères et les épisodes qu'il doit évoquer. Ici, tout semble interchangeable. On se croirait au temps du film muet, devant un écran où sont projetées de belles images, tandis qu'un orchestre — assez barbare — joue des musiques parfaitement inappropriées. La violence n'empêche point la monotonie. Que ce soit Bazaine ou Porfirio Diaz, le Cardinal ou Lopez, Carlotta ou Maximilien qui parlent, le ton de leurs discours, la ligne mélodique, restent les mêmes, tandis que l'orchestre semble jouer pour son compte. Jamais déclamation lyrique ne m'a paru moins naturelle malgré son apparente simplicité. Jamais non plus orchestre ne m'a semblé plus lourd, plus maladroit.

Et puis surtout, règne d'un bout à l'autre de ces neuf tableaux une vulgarité bien déplaisante. Le livret fournissait au compositeur l'occasion de s'élever plusieurs fois. Mais le pathétique de M. Darius Milhaud reste gros : nous sommes en plein mélodrame, et les moyens dont il se sert pour nous émouvoir sont extérieurs et superficiels. Jamais rien de profond.

Je n'ai point résumé les neuf tableaux du livret : le drame est connu de tout le monde, et l'auteur, s'il a librement usé de son droit et pris avec l'histoire quelques privautés, n'a pas, ce me semble, faussé les caractères. Peut-être a-t-il poussé au noir son Bazaine, mais c'est péché véniel. Et il a eu l'habileté de ne pas montrer Juarez — vrai héros de la pièce,

personnage central qu'on ne voit jamais, qu'on entend acclamer, et qui anime ses lieutenants et tout le peuple d'un patriotisme mystique. Maximilien d'Autriche apparaît aux Mexicains comme un étranger. Qu'il soit, lui aussi, épris d'un idéal magnifique de fraternité et de paix, c'est possible, mais il arrive sur une terre lointaine, escorté des baïonnettes françaises, et c'est sur leur force qu'il est bien obligé d'appuyer ses belles théories. « Je ne suis pas un assassin », déclare-t-il quand Bazaine et le Cardinal lui arrachent le décret punissant de mort les patriotes qui soutiennent Juarez, et c'est vrai. Mais il est un faible, un indécis, et sa grandeur chevaleresque devrait lui conseiller de ne pas prolonger une aventure où, non seulement lui-même, mais ses compagnons, exposent inutilement leur vie et où le pays tout entier risque de perdre les meilleurs de ses fils... La figure la plus sympathique du drame est celle de Porfirio Diaz. Sous la chemise rouge du partisan, bat un cœur loyal et magnanime, loin de toute bassesse. Il y a naturellement un traître, le colonel mexicain Lopez, officier d'ordonnance de l'Empereur et qui livrera son maître aux troupes de la République. Et puis il y a la princesse Salm-Salm, éprise du souverain malheureux, capable de tout entreprendre pour essayer de le sauver — personnage très conventionnel, et presque autant que celui de Stephan Herzfeld, ami d'enfance de Maximilien, et vrai confident de tragédie. L'impératrice Charlotte reste assez mal dessinée : on dirait que son rôle, d'abord plus étendu, a été réduit, tronqué. Mais le personnage principal, le véritable héros du drame, c'est le peuple mexicain, comme le peuple russe est le principal personnage de *Boris Godounow*. Aussi les chœurs tiennent-ils une place importante dans l'opéra de M. Darius Milhaud et lui ont-ils fourni les meilleures pages, à mon goût, de sa partition. Louons-le de n'avoir utilisé que fort sobrement le folklore et d'avoir évité un plaquage facile. C'est une preuve de modestie que d'avoir résisté à la tentation où l'exemple de Moussorgsky pouvait induire. Moussorgsky, Russe jusqu'au plus profond de son être, a réussi un chef-d'œuvre immense en écrivant le drame de la Russie. Pour écrire un *Juarez* (ou un *Maximilien*) qui fût au Mexique ce que *Boris* est à la Russie, il eût fallu sans doute un Mexi-

cain de génie. Les visées de M. Darius Milhaud ont été moins ambitieuses, plus raisonnables. Il a voulu nous donner un « opéra historique », entendez par là un ouvrage selon la formule Scribe-Meyerbeer. Il prend, dans sa poétique, exactement le contrepied de Wagner. Il souhaite le retour aux vieux « numéros », aux « cavatines », aux trios, quatuors, etc. Il intitule « air de Maximilien » les trente mesures qui précèdent l'arrivée d'Herzfeld (p. 38) et « duo » le dialogue de Charlotte et de l'Empereur (p. 86). Il réussit un pastiche de *Ay Chiquita!* (la romance de Lopez, sur les authentiques paroles de Marceline Desbordes-Valmore : *Désirer sans espoir, Regarder sans rien voir...* (p. 81); mais tout cela, encore, est apparence et velléité bien plus que réalisation. Cette conviction, si bien proclamée et dont on ne peut douter qu'elle soit sincère, n'est pas le moins du monde convaincante. Elle aussi ne s'affirme que par des moyens extérieurs, et le résultat est plus près du cinéma que du théâtre.

M. Jacques Rouché a doté *Maximilien* d'une interprétation magnifique. Mme Germaine Lubin, en impératrice Charlotte, fut admirable. Elle a mis dans son personnage toute la grâce et toute la tendresse, toute l'inquiétude et toute la passion de la souveraine et de la femme. Elle a chanté avec un art accompli et d'une voix claire et vibrante les trois scènes qui constituent son rôle. Elle a prêté à cette musique une profondeur et une noblesse qu'on a peine à retrouver dans la partition. M. de Trévi, lui aussi, fut parfait en Porfirio Diaz. Par la sûreté de son jeu, par la netteté de son articulation, la sincérité de ses accents, il a fait du général républicain le véritable protagoniste de la pièce. Il a droit aux plus vifs éloges. M. André Pernet, à qui incombait la lourde tâche d'incarner Maximilien, s'est tiré tout à son honneur de la périlleuse entreprise. D'un bout à l'autre de la soirée, il ne quitte point la noire redingote impériale étoilée d'une plaque de grand-officier : et cela doit être bien pénible sous le soleil de Mexico! Heureusement, il change de couvre-chef et abandonne après la réception le chapeau haut de forme pour le léger et immense Panama (qu'il continue de coiffer sous le clair de lune de Queretaro). Le protocole a ses exigences.

Mais c'est vocalement, aussi, que M. Pernet est sans défaillances. Mlle Marisa Ferrer est charmante, et aussi bien sous une robe d'organdi que sous un déguisement mexicain, elle chante très joliment. M. Gilles est un traître d'opéra qui soupire amoureusement la romance, et M. Endrèze — un artiste qui sait grandir à la mesure de son mérite des rôles comme celui d'Herzfeld — est un confident d'une rare distinction. M. Singher a composé un Bazaine d'une étonnante vraisemblance (je n'ose dire vérité) : chauve, bougon, un peu tordu, tout « mal fichu », c'est le type du soudard assez madré pour tenir tête à son compère le Cardinal (M. Narçon), autre composition qui fait honneur à son créateur, fort à l'aise sous la soutane de pourpre. Il faut citer encore Mme Renée Mahé, MM. Dalerand, Morot, Ernst, Madlen, Forest et Boineau, car la distribution tout entière a droit aux éloges. Les chœurs se tirent de leur mieux de leur rôle périlleux, et l'orchestre, sous la baguette de M. François Ruhlmann, se montre souple et discipliné. Mlles Tenira, Vahinetua, Tanhero (venues de Tahiti pour être Mexicaines) interprètent devant l'Empereur insensible des danses aztèques accompagnées d'un chœur qui est sans doute la meilleure page de l'opéra.

Les décors de M. Pruna, exécutés par M. Cillard, sont merveilleux, et la mise en scène de M. Chereau, ingénieuse et variée.

Mais il est à craindre, en dépit de tant d'efforts, que la carrière de l'opéra de M. Darius Milhaud ne soit guère plus heureuse que celle de Maximilien lui-même...

§

M. Albert Wolff, le premier dimanche de janvier, a donné un **festival Florent Schmitt.** La fortune sourit aux audacieux — lorsque l'audace ne se sépare pas de la raison. Or, c'était à la fois se montrer très audacieux et demeurer fort raisonnable que de donner à M. Florent Schmitt tout un programme. Audacieux, car il n'est pas de ceux qui ont fait alliance avec les snobs; mais raisonnable car nul musicien parmi nos contemporains n'a écrit une œuvre d'une pareille diversité, et n'a cependant mieux marqué chacune de ses compositions d'une personnalité aussi forte. Il est grand et

simple, puissant et tendre, profondément sincère, incapable d'une concession au goût du jour, dédaigneux de la gloire et des profits immédiats que les habiles savent tirer de leur art. Avec le recul, ses ouvrages, loin de se ternir, brillent plus vivement. Le temps ne peut qu'ajouter à leur splendeur : le *Psaume XLVII* est un « envoi de Rome »; la *Ronde burlesque* est d'hier. Entre ces ouvrages, le compositeur s'est renouvelé dix fois et pourtant il est demeuré lui-même. Il apparaît comme une source jaillissante : il déborde de musique. Mais il ne livre rien au hasard et n'écoute point l'inspiration sans contrôle. Nul mieux que lui ne sait que l'art est un choix et nul n'est plus sévère envers lui-même que ce maître inspiré. Il n'est pas de ceux qui savent gagner les faveurs et sourire à la fortune. Il ne fait rien pour plaire, et c'est sans doute la raison qui lui vaut, aujourd'hui, d'être enfin mis à sa place qui est au premier rang. Sa vaste culture, la droiture et la fermeté de son caractère ont été ses seules armes. Il s'est imposé, et le festival du 3 janvier a été une sorte d'apothéose. Après la première et la troisième suites de *Salammbô,* après les *Mirages* et la deuxième suite du *Petit Elfe Ferme-l'Œil,* après le *Chant Elégiaque* et *le Finale,* après le *Psaume* enfin (deux heures et demie de musique religieusement écoutée sans qu'un auditeur ait quitté la salle bondée), Florent Schmitt a pu goûter la seule récompense digne d'un artiste comme lui : il a senti que tous ces gens si divers lui offraient, d'un seul élan spontané, l'hommage de leur reconnaissance et acclamaient en la personne du compositeur l'art lui-même.

Il est juste de reconnaître que les interprètes s'étaient montrés dignes des œuvres : Mme Germaine Lubin chanta dans un style d'une ampleur grandiose la partie de soprano solo, arche audacieuse et pure, reliant l'un à l'autre les deux formidables chœurs qui ouvrent et ferment l'immense cantique. Sa voix d'un métal admirable a donné à ce passage toute sa souveraine beauté. Mme Maximovitch murmura joliment la berceuse du *Petit Elfe.* Les neuf blanches violoncellistes de l' « ensemble Bazelaire », semblables à neuf Muses qui, toutes, seraient Euterpe, furent d'une merveilleuse précision; les chœurs de M. Marc de Ranse, soucieux des nuances, respec-

tueux de la mesure, soutinrent sans faiblir leur tâche difficile, et enfin l'orchestre, que conduisait M. Albert Wolff, montra la souple vigueur, l'intelligente et précise énergie dont son chef lui donnait l'exemple.

§

Au théâtre du Vieux-Colombier, dans une **conférence sur la Musique française contemporaine,** M. P.-O. Ferroud a présenté les œuvres dues à quelques-uns de nos jeunes compositeurs. Mais auparavant, et avec autant d'indépendance que de perspicacité, il a dégagé les influences subies par ces « jeunes », montré leur filiation et leur parenté. Rôle difficile, et qui demande beaucoup de tact et non moins de savoir : juger ceux qui n'ont encore livré qu'une petite partie d'eux-mêmes, deviner où ils vont — sans même toujours savoir d'où ils partent, cela exige presque de la divination. M. P.-O. Ferroud s'est fort bien acquitté de sa tâche. Dans un raccourci tout plein d'ingénieux aperçus, il nous a montré l'influence de Strawinsky, si profonde en son temps, mais déjà lointaine, — celle de Satie, si superficielle, et depuis longtemps périmée — il a retracé l'histoire de ce « retour » à Bach, pèlerinage salutaire, dont beaucoup ne sont point revenus. Et puis il nous a parlé de Claude Delvincourt, de Jacques Ibert, de Roland-Manuel, de Jean Rivier, de Marcel Delannoy, dont Mmes Maud Laury-Soëtens (qui chanta délicieusement des pages exquises de Delvincourt), et L. Limozin, cantatrices, Mlles G. Leroux et d'Alleman, pianistes, M. R. Soëtens et le quatuor Krettly interprétaient les œuvres. Mais il n'a rien dit de lui-même. M. J. Reynaud répara cette omission, et l'exécution de la *Sonate* pour piano et violon démontra aux auditeurs que les louanges adressées au compositeur-conférencier n'étaient point excessives.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Rétrospective Jean-Louis Forain, organisée par Armand Dayot, pour l'Orphelinat des Arts : Galerie du Théâtre Pigalle. — Le Salon de l'École française : Grand-Palais. — Exposition d'un groupe de peintres modernes : Galerie d'art du *Quotidien*.

L'Orphelinat des Arts a organisé, à la galerie d'art du

Théâtre Pigalle, une rétrospective de Jean-Louis Forain. C'est Armand Dayot qui a assumé d'en réunir les éléments et il l'a fait avec sa solide compétence, sa connaissance parfaite des collections particulières à qui l'on peut emprunter des œuvres caractéristiques et aussi avec l'expérience d'un critique à qui sa longue pratique des expositions permet de connaître Forain à fond, de sorte que le dosage des œuvres de jeunesse du peintre et de réussites de la maturité est excellent, subtilement complet et qu'en visitant cette exposition, on peut se rendre compte de l'évolution de Forain.

Forain est le benjamin de l'impressionnisme à sa période héroïque. Aux côtés de Degas, de Pissarro, de Guillaumin, de Gauguin alors débutant mais passablement plus âgé que lui, Forain participe à ces expositions que Degas organise au hasard de vacances de beaux appartements, dans le centre de Paris. Forain est également le camarade des poètes parnassiens et notamment des irréguliers du Parnasse. Sa réputation d'ironiste est tout de suite solide. Parlant de lui, dans ses lettres, Verlaine le dénomme : Gavroche. Aux expositions, Forain montre des pochades, les unes plus dessinées que peintes, d'autres où la tache de couleur modèle le personnage que souvent il ne se soucie pas de dessiner complètement. Une des plus connues de ces notations cursives représente un *cercleux,* traversant, à l'aube matinale, la place de la Concorde grisâtre et solitaire. Les jambes semblent au-dessous du genou, embuées de brouillard, mais que le buste est vivant et la physionomie, esquissée à peine, complète, sous l'inflexion sur une oreille de l'impeccable haut-de-forme. La grande recherche, le souci principal, c'est le rendu des personnages humains. Forain est trop près de Degas pour ne pas se soucier des danseuses. Il n'y a point que l'influence de Degas; il y a celle de Carpeaux que l'impressionnisme admirait. Pour ces modernistes décidés, la danseuse est une des splendeurs de l'époque et une des beautés de la vie. Elle ne préoccupe pas moins les poètes du temps, dont Mallarmé pour qui elle est rythme et réaction poétique contre la pesanteur. Il la voit en grande fleur. Les peintres impressionnistes regardent plus en détail. Quand Degas peint la danseuse, en misogyne, grossissant les attaches ou les trans-

crivant trop exactement, ramassant la face ou simplifiant le profil, c'est un peu rancune d'analyste, qui a cru s'approcher de la beauté parfaite et y trouvant des tares s'aigrit contre la destinée et les simulacres de grâce complète qu'elle offre sans les réaliser tout à fait.

L'optique théâtrale n'est pas celle de cet observateur patient que pourtant le mirage du ballet attirera longtemps. Il lui doit ce qu'il y eut, dans son labeur, d'œuvres chantantes. Forain, lui, est moins occupé de la joliesse du visage et de la perfection académique du corps des ballerines que de la souplesse de leurs mouvements et de la diversité que garde dans un mouvement pourtant commandé et uniforme leur originalité personnelle et corporelle. A cet égard, malgré que la couleur n'en soit pas éclatante (la notation première du tableau ayant été prise dans les portants), *l'entrée de Danseuses* de Forain retraçant fortement et elliptiquement le bond tout prêt de danseuses qui vont entrer en scène, comme en courant, dans un effet cherché de tourbillon, est un tableau aussi intéressant que véridique. Ce qui n'empêche point Forain de gouailler légèrement quand il peint ou dessine la danseuse devant sa psyché, au foyer de la danse, parmi les admirateurs et les abonnés.

I

Ce n'est point que Forain ne s'attache pas à la joliesse, aux alliciances, à la pureté de galbe du nu; on a pu remarquer que dans ses dessins de pleine maturité, même les plus féroces, il tâche toujours et réussit à donner à ses pécheresses et à ses gourgandines une forme svelte et une ligne gracieuse. La beauté ne lui paraît avoir de liens avec la morale que professionnelle et la beauté est ici un devoir. Une pochade de Forain réalise ce goût et cette aptitude à indiquer le charme d'un corps : dessin aquarellé, la Baigneuse surprise. Surprise où? près d'un étang, semble-t-il! à moins que ce ne soit près d'une piscine. Les larges zébrures vertes qui constituent le fond n'expliquent pas bien, dans leur exécution sommaire, si c'est là une abréviation de frondaison ou une allusion à quelque tapisserie. Forain ne s'est soucié que de don-

ner l'agilité et le sursaut ingénu du geste de la baigneuse, qui pour s'évader d'un regard gênant apparaît plus nue et toute développée dans sa nudité; c'est une page charmante, avec une note, assez rare, chez Forain, de séduction par la suavité.

§

Forain, dans ses débuts, Forain impressionniste, ne pouvait être tout à fait insensible à l'art du paysagiste. Sans doute il est avant tout un Parisien, d'abord un gamin de Paris, puis un observateur de Paris. Sans doute, Gavroche c'est le gamin de Paris tout préoccupé de la balourdise obèse du bourgeois, du chic du clubman, de l'alertise de la midinette, du déhanchement de la pierreuse. Mais enfin, dans Paris, il y a des squares, des boulevards avec de beaux arbres, et une banlieue qui, par contraste, à des jours de vacances, séduit par son aménité et l'intimité de ses coins de parc et ses boqueteaux. Il semble bien que Forain se soit plu à d'assez lointaines rives de Seine ou d'Oise. Il est moins personnel dans sa représentation d'un pan de nature que dans sa figuration d'humanité. Il subit des influences, une entre autres féconde, celle de Camille Pissarro. Pour partager cette opinion, il faut se référer non point aux grands tableaux de Normandie de Pissarro, ni aux œuvres touchées de technique pointilliste mais aux premiers paysages de Pissarro, jardins d'Osny, près Pontoise ou d'Auvers, à ce qu'il montrait à ces premières expositions impressionnistes de Degas et de ses amis où Forain avait été convié à débuter. Encore on chercherait vainement chez Forain cette subtilité légère et aérée de ciels et de fonds verdoyants qui caractérise toujours Camille Pissarro. Ces fonds chez Forain sont traités par masses, sans lourdeur. A cette exposition, un bon paysage bien construit, sans recherche d'agrément du site, un bord de Seine ou d'Oise, peut-être chemin de halage, le sillage jaune d'un sentier, bordé d'herbes folles, s'épanouissant en pelouse sauvageonne jusqu'à un rideau d'arbres. Une dame en robe rouge se promène, suivie d'une nourrice qui porte un enfant. Les personnages sont campés avec une agile vigueur. Mais le

paysage ne fut jamais pour Forain qu'un délassement parmi la constante préparation de sa *Comédie-Parisienne.*

§

La série des *Prétoires* relève de la Comédie-Parisienne que Forain ne conçoit jamais sans une pointe de tragique. L'influence de Daumier assez sensible dans certaines parties de l'œuvre de Forain, ainsi que plus partiellement celle de Gavarni (mais quel dessinateur de la fin du XIV[e] siècle a pu échapper totalement à l'empire de ces deux maîtres), l'influence du Daumier de la série des avocats domine l'arabesque des manches de la toge, les extraordinaires virages de la toque, et même les masques à favoris broussailleux et les grands gestes dramatiques et l'hypocrite familiarité des confidences. La couleur terne de ces tableaux relève de la couleur sombre et de tonalité voulue égale et monotone de Daumier. Ce qu'ajoute Forain, c'est un affichage plus net de la curiosité perverse des juges, une analyse plus serrée de leurs chuchotis tendancieux et aussi il réussit à éclairer son tableau de la tache claire et de la physionomie un peu canaille et à son gré expressive de la fille amenée là par quelque incident désagréable, fille aux traits irréguliers qui seraient mutins s'ils n'étaient si chargés de rancune, ou de l'élégante petite jeune femme, dominée par le désir du divorce, ou de la fillette sournoise qui doit expliquer comment elle fut désirée et peut-être brutalisée et l'air naïf qui ne cesse d'accompagner son regard aigu tandis qu'elle mène son récit à la pleine satisfaction de son auditoire de juges, de greffiers et d'huissiers dont les bons sourires l'encouragent au cours de cette épreuve difficile.

§

Cette période de la caricature ou plutôt du dessin caractériste qui suit l'étonnante période de Daumier, Gavarni, Traviès, Beaumont a trouvé sa forte expression (après la *Caricature* de Philippon, et le *Charivari* dont Daumier fut le protagoniste) au cours des pages du *Courrier français,* dont Wil-

lette fut le joli lyrique, un peu au ras du boulevard extérieur, et Forain l'observateur sinon le moraliste plus joyeux qu'indigné. Si le vice vaut et rapporte une belle définition et un saisissant exemple, un bel aspect d'une mauvaise minute vigoureusement et âprement saisi, le moraliste est tout consolé de l'existence du vice. Il y ajouterait si cela ne dépassait ses forces; on ne saurait dire que Forain a poussé au noir; dans le blanc et noir, l'image des joies et des épreuves de ses contemporains et contemporaines. Il s'est contenté de se montrer fortement averti. Il a passé beaucoup de sa misanthropie et de sa mauvaise humeur contenue sur les personnages politiques qui déplaisaient à son parti, lequel était parti de passé et de hiérarchie. Qu'il y fût notoirement injuste et cruel, on le sait, mais il trouva à qui parler parmi ses meilleurs amis d'art, tel Steinlen. Mais quelle que fût l'erreur spirituelle de nombre de ses dessins, la technique des pages du *Fifre* n'en demeurait pas moins curieuse et si l'inspiration n'était de commande, la technique en demeurait spontanée. Forain trouvait à ce moment, par la hâte journalistique, aussi par le besoin croissant de synthèse, un système d'écriture abrégée qu'il reprit au moment de la Grande Guerre quand le *Figaro* lui en demanda le reportage illustré. Forain n'était point pacifiste d'opinion. Pourtant ce qu'il voyait sur les routes où l'introduisait son métier de volontaire du camouflage (où il servit malgré son âge avancé), lui inspirait l'horreur de la guerre et on ne peut trop le blâmer d'avoir eu à ce moment l'horreur de l'ennemi. Les groupes de prisonnières, d'otages, toutes ces saisissantes apparences nouvelles d'une guerre sans merci, si différente des précédentes, des plus récentes où demeurait aux mœurs de chefs militaires quelque courtoisie qui parurent inutiles au goût germanique, lui inspirèrent des pages émouvantes, aussi bien que l'amoncellement des cadavres français et allemands autour d'une oiseuse borne kilométrique que les deux armées s'épuisent, temps et vies, à conquérir et reconquérir. Cette exposition nous montre les plus notoires de ces pages. Au temps où elles parurent, des enthousiastes comparèrent le dessin de Forain à celui de Rembrandt. C'était un peu large. Tout au plus, aurait-on pu penser à Goya. Là encore non

seulement Goya est venu le premier, mais Forain ne lui est pas égal, car il n'a réalisé ni les étincelants portraits ni les délicats cartons de tapisseries de Goya. C'est beaucoup qu'il soit, en somme, lui-même, dans ces belles pages et que son *fifre* soit devenu un grand clairon désespéré qui a sonné à l'unisson d'un temps une grande fanfare funèbre. Forain se classe parmi les maîtres. Est-il un des maîtres absolus, des grands maîtres ? Compte-t-il entre Delacroix et Daumier? Non! mais au-dessous des très grands il y a une place pour des artistes qu'on doit considérer comme de premier rang pour ce qu'ils ont eu de pénétration et de spontanéité. Cette exposition met Forain à cette belle place. Outre ce caractère général, elle touche à tous les détails de l'œuvre de Forain, par exemple à son art de portraitiste. Certes, les meilleurs portraits qu'il dessina, ce sont ceux des modèles anonymes et inconscients de sa Comédie-Parisienne. Parmi les portraits peints qu'il laissa, le meilleur et le plus curieux, c'est le sien propre. Il ne s'est pas embelli, le moins du monde. Il s'est pas mal vieilli et durci, il s'est donné un air pénétrant de misanthrope et une certaine dureté du regard. Tel voulait-il paraître et peut-être était-il meilleur garçon qu'il n'admettait qu'on le crût. Beaucoup de talent, du talent neuf dans ce genre graphique, presque de l'écriture littéraire qu'il a recueilli de ses devanciers, agrandi et pour son compte d'artiste personnel fortement individualisé, dans le souci de n'écrire que l'essentiel, le plus âpre, mais sans jamais négliger, où cela se présentait, même mal, un coin d'oasis de joliesse, de le noter complaisamment. La curiosité de son caractère tend à le rendre légendaire; sa fertilité d'imagination et son habileté à la frappe du mot cruel provoqueront des échos; on lui prêtera des mots apocryphes. Sans doute passeront-ils plus facilement pour authentiques que de nombreux dessins que des faussaires ont essayé d'écouler sous l'égide de son nom. Pour le moment, on voit bien, vite et facilement qu'ils sont faux. Pour les mots et les légendes, c'est un peu plus délicat; aussi la prudence consiste à s'en tenir à la lettre, à ce qui a été écrit et signé de son vivant. L'authentique suffit à caractériser sa pensée, ses tendances et l'âpre brillant parisien de son esprit.

§

Le **Salon de l'Ecole française**! Un bon petit Salon qui ne casse rien, mais qui peut être agréable à regarder, surtout si le blême soleil d'hiver vient un peu chauffer les ors du cadre et les tonalités des paysages. L'audace n'y est pas de rigueur, pas même la hardiesse, mais un bon travail soigneux qui permettra aux participants d'affronter sans terreur le jury du Salon des Artistes français, car les membres du jury auront visité le Salon de l'Ecole française et reconnaîtront le faire des artistes distingués qui en auront meublé les cimaises. Pourquoi ce titre de Salon de l'Ecole française? Parce qu'on n'y reçoit point d'étrangers. Xénophobie? Certes non, mais il faut bien trouver une particularité qui permette de caractériser une exposition. On a trouvé celle-là. Membres d'un jury pour une autre exposition, les membres du Salon de l'Ecole française ne tiendraient pas les verrous tirés pour les artistes étrangers, qui foisonnent d'ailleurs au Salon des Artistes français, rendez-vous d'élection des peintres anglais. C'est un aimable Salon, fréquenté par quelques gens de talent et beaucoup de gens de bonne volonté.

Ce Salon possède sa petite rétrospective. La rétrospective est à la mode; c'est une bonne mode. Il y a tant de peintres que l'on oublie, ou, si l'on n'oublie pas les noms, on ne connaît guère plus les œuvres, ou bien on concentre ce que l'on sait du peintre en quelques toiles plus notoires. On ne se souvenait plus beaucoup de Léon Dambeza alors qu'il vivait encore et terminait ses jours dans de longues souffrances. Pourtant, Léon Dambeza avait été un espoir de la jeune peinture. N'avait-il point été Prix de Rome? Il comptait en très bon rang parmi les paysagistes du Salon des Artistes français. Il allait planter son chevalet dans tous les pays de belle lumière, en Italie, au pays basque, et se délassait du soleil dans des Bretagnes tempérées. Une trentaine d'œuvres avivent son souvenir. Peu de figures : un chemineau assez pittoresque, des pelotaris près de leur fronton, et des villas sur le bord des fleuves, avec le sourire du printemps d'Italie.

Gaston Cornil est un des animateurs de ce Salon. C'est

un bon paysagiste, qui peint souvent des maisons bretonnes égayées de glycines, égayées aussi d'enfants bien modelés et souvent revêtus de manteaux rouges d'une jolie gaieté. C'est aussi un peintre habile de la rue de Paris qu'il connaît heure par heure, avec ses différences d'animation et de lumières des boutiques, avec leurs variations sur l'asphalte gras des trottoirs. Il peint la rue Royale, le faubourg Saint-Antoine, les quais, avec une savoureuse fidélité. Parmi les jeunes de ce Salon, Mlle Suzanne Ody est une des plus jeunes. Elle a eu l'an dernier, au Salon des Artistes français, un franc succès avec un nu de belle qualité, expose des jardins, des coins de parc, avec d'élégantes présences de baigneuses, dans une lumière comme tamisée. C'est aussi un beau jardin dont la luxuriance affleure à une grande porte-fenêtre qu'expose Mme Ranvier-Chartier, qui lui donne pour témoin une jeune femme en costume de vignette romantique. Les paysages d'Emile Domergue et ses natures mortes sont d'un intimiste né. Les dessins de Coraboeuf sont serrés et expressifs. Mme Colin-Lefranc montre une jolie page, un enfant à la brouette d'allure simple et claire, dans un sourire chaud de l'été sur la pelouse et les arbres. Georges Meunier, dans ses dessins rehaussés, exprime avec une sobre distinction des scènes de mythologie familière et décorative, nymphes surprises, nymphes jouant avec des chèvres capricieuses, et c'est très harmonieux, avec de la robustesse dans la grâce. Les dessins de Corcuff sont très ingénieux et agréables dans leur vérisme détaillé. Quand il colore, ses tonalités ajoutent peu au mérite consciencieux de la structure. Il est supérieur dans le blanc et noir. Signalons les orientalistes Delpey et Lazare Lévy, le premier pour son Kairouan, le second pour un marché dans le Sud algérien, et aussi Mme Saffroy, M. Clément Chassagne, Delozeaux, Bedouet, Denayer, Fuhrer, Vincent Templier qui note des rues de Paris, Marcel Laurent, peintre vigoureux de la Bretagne et de la vie de ses pêcheurs, M. Contencia qui réussit à donner la transparence des neiges alpestres, les fleurs de Mmes Andler, Germaine Jacob et celles fortement présentées de M. Lartigue. Peu de sculpture. Celle de Félix Benneteau a des qualités de force et de style.

§

A la galerie d'art du **Quotidien**, exposition éclectique où Alexandre Urbain, avec de très beaux paysages de Bretagne, voisine avec Adler qui présente de curieux dessins, portraits de campagnards expressifs et solides. Paul-Michel Dupuy aime peindre au bord de la mer des rondes d'enfants sur les plages, et il excelle à décrire la souplesse décidée de leurs allures rieuses. Denis-Valvérane note au littoral de Provence, près de la mer et des horizons les plus légèrement bleus, l'indolence heureuse de belles baigneuses. Breitwieser, très en progrès vers l'harmonie et la clarté, donne une bonne nature morte. Adrienne Jouclard est une puissante artiste et le clavier de ses efforts est des plus étendus. Ici elle modèle avec une étonnante vérité des allures de vieux paysans lorrains cheminant sur une route du *Rupt de Mad*. C'est de la plus forte intensité d'impression. Charles Kotaxz, peintre hongrois de grand talent, à qui tout récemment Armand Dayot consacrait un remarquable article dans *L'Art et les Artistes,* nous montre d'ingénieux *Jeux villageois* et un large paysage. Mania Mavro peint le paysage avec une fougue heureuse qui n'omet aucun ligne essentielle et imbrique à sa place le détail pittoresque utile. La grâce païenne de son paysage de Taormine séduit, et aussi elle a rapporté de Venise un marché rose vif et rouge tendre, d'une intéressante animation. Defrancisco peint avec vigueur les foules des fêtes foraines, des minutes populeuses de la cité, des joies dominicales. Il a rapporté du Haut-Quercy une sonore et chantante étude de bourrée. André Tzanck expose de très remarquables sous-bois roux et touffus, M. Sevellec des aspects exacts et sincèrement notés du port de Brest, avec une émotion à en peindre les beaux ciels variables. Mme Passavant silhouette en des dessins rehaussés des personnages très vivants, d'une étude à la fois alerte et appuyée. Son paysage de banlieue de Paris est remarquable de largeur et de claire fluidité. Serge-Henri Moreau montre quelques-unes de ses fortes études de fortifs, terrains pelés, baraques éphémères et passants très caractéristiques de haillons et de démarche.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Les signes égyptiens pré-hiéroglyphiques sont-ils la source des écritures linéaires? — Dans différentes études déjà anciennes (1) et dans une toute récente sur l'*Origine impérialiste des écritures hiéroglyphiques* (2), j'ai rappelé que sir Flinders Petrie avait, dans son ouvrage de 1912 sur la *Formation de l'Alphabet,* établi que « même en Egypte, bien avant l'adoption des hiéroglyphes, il existait une écriture linéaire (3) ». Mais j'ignorais alors (4) que Flinders Petrie eût poussé sa théorie jusqu'à l'extrême dans un article paru dans *Scientia,* en 1918, et cru démontrer que les signes égyptiens pré-hiéroglyphiques étaient la source des écritures linéaires de l'Est et de l'Ouest.

Comme sa thèse repose sur des découvertes importantes, je ne suivrai pas l'exemple des archéologues anglais, ses compatriotes, qui l'ont rejetée, parce que Flinders Petrie « était resté seul de son opinion (5) ». Mais, avant d'en discuter, je veux donner la traduction de tous les paragraphes qui y ont trait, dans l'article de *Scientia* (6), et la reproduction de ses tableaux.

L'origine de l'alphabet est depuis longtemps un sujet de discussion et de recherches. Néanmoins nous ne faisons que commencer à acquérir les matériaux nécessaires à la compréhension d'un sujet si éloigné. Que l'alphabet grec soit en étroite connexion avec le Phénicien, cela est clair; et les auteurs anciens se contentaient de dire qu'il provenait d'une source orientale. Cependant, si on adopte cette hypothèse, de nombreuses difficultés surgissent. S'ils n'avaient qu'à copier le Phénicien, pourquoi les Grecs, dans différentes provinces, ont-ils confondu la forme du B avec la forme du E, ou la forme de l'S avec celle du i,

(1) « *Origine néolithique des alphabets méditerranéens* », *Mercure,* 15 décembre 1926. « *Formation indigène de l'alphabet de Glozel* », *Mercure,* 15 avril 1927.

(2) *Mercure,* 1er novembre 1931.

(3) *The Formation of the Alphabet,* by W. M. Flinders Petrie, London, 1912.

(4) M. Salomon Reinach m'a communiqué le tiré à part de *Scientia,* fin octobre 1931.

(5) Voir à ce sujet l'article « *Alphabet* » dans la dernière édition de l'*Encyclopédie Britannique* (1929).

(6) « *L'origine de l'alphabet* », par W. M. Flinders Petrie, in *Scientia,* vol. XXIV, déc. 1918.

ou encore mélangé le g avec le l, le s avec le m? Il eût été folie d'apporter une telle confusion quand il n'y en avait pas. De plus, un même alphabet peut présenter les lettres provenant de sources très différentes; le Corinthien a un b semblable à celui de Chypre, un i semblable à celui de Carie et de Crète, un s semblable à celui de Carie et d'Espagne. Il est évident que le Phénicien ne peut être la seule et unique source des alphabets grecs.

Une autre catégorie de preuves montre également que le Phénicien n'est pas la source de tous les autres alphabets. Il y a 10 lettres qui sont semblables dans le groupe des langues de l'Ouest (Carie, Espagne et runique) et dans le groupe Est (Thamudite, Sabéen, Nabathaéen). Et ces formes de lettres sont entièrement inconnues du Phénicien. Si les alphabets provenaient de Phénicie, comment l'Est et l'Ouest se seraient-ils entendus pour changer ces dix lettres de la même manière? Il apparaît qu'il doit y avoir une origine plus éloignée pour ces ai, e, ph, z, q, k, th, m, s et que c'est de là que l'Est et l'Ouest les tirèrent, totalement en dehors du Phénicien.

Une véritable connexion apparaît lorsqu'on compare l'alphabet runique avec les alphabets du Sud de la Méditerranée. Il y a 9 lettres semblables dont aucune ne se retrouve ni dans l'alphabet grec, ni dans l'alphabet latin. Ces formes de lettres, appartenant au Nord et au Sud, proviennent d'une source autre que du fonds Phénicien, Grec ou Romain.

Un des aspects de la question, de beaucoup le plus important, reconnu d'ailleurs depuis longtemps, est que les alphabets de Carie et d'Espagne se ressemblent beaucoup et sont plus étendus que l'alphabet phénicien. Au lieu de 22 lettres, il y en a 32 en Carie et en Espagne. De toute évidence, le surplus des 22 lettres ne peut être seulement le résultat d'additions locales, puisque la forme des lettres est semblable dans l'Est et dans l'Ouest méditerranéen. De plus, 9 de ces lettres sont inconnues de l'alphabet grec; il ne peut donc être la source de ces alphabets plus étendus. D'autre part, il y a encore en Espagne et en Carie plusieurs signes qui sont complètement inconnus en Phénicie et en Grèce. Il est donc vain d'étudier seulement les parties de l'alphabet que les Phéniciens ont choisies et de laisser de côté l'alphabet général qui était beaucoup plus étendu.

Pour arriver à quelques conclusions sûres, il nous faut commencer par prendre comme base commune de notre étude les alphabets Carien et Espagnol (fig. 1). Les valeurs des lettres sont assez bien connues et s'accordent dans les deux pays. Elles

sont exposées ici (fig. 2); il y a 56 lettres en tout, plus du double des alphabets grec ou latin. C'est de cette vue complète de l'alphabet que nous devons partir pour envisager son origine.

Il y a environ quarante ans des signes variés furent trouvés au revers de tuiles provenant du palais de Ramsès III, à Tell Yehudiyeh, datant d'environ 1.200 avant J.-C. Ils comprenaient les lettres A, E, I, O, C, X, T, Λ, M, nullement sous forme d'écriture cursive phénicienne, mais sous forme de lettres capitales, semblables à celles des alphabets grec et romain. Aucune des théories existantes au sujet des origines de l'alphabet, qu'elles faisaient provenir soit de l'hiératique, soit du crétois, n'a pú arriver à résoudre ce problème.

Puis, il y a environ trente ans, je trouvai moi-même beaucoup de lettres, semblables aux précédentes, gravées sur des tessons de poterie d'environ 1400-1200 avant J.-C. De cette période, nous connaissons beaucoup plus de 30 lettres. Ensuite, j'en trouvai un certain nombre sur des tessons de poterie plus ancienne, appartenant à la 12e dynastie, 3300 avant J.-C. Et en dernier lieu plusieurs signes furent exhumés, qui dataient de la 1re dynastie, 5500 avant J.-C. et d'avant celle-là, de la longue période préhistorique. Tous ces signes sont exposés dans la première colonne de la figure 2; et il est évident qu'ils comprennent toutes les lettres connues des alphabets de la Carie et de l'Espagne. Il y a 59 signes en tout et 44 à 52 de ceux-ci se retrouvent à n'importe quelle période, si bien qu'il n'y eut pas besoin d'en ajouter beaucoup au cours des périodes successives. D'ailleurs les trois quarts d'entre eux étaient connus en Egypte, avant les hiéroglyphes. Il est donc impossible de dire que ces signes sont le produit décadent de hiéroglyphes. Ils sont entièrement dif-

Carie et Espagne

Fig. 1

Egypte	Carie et Espagne	Modernes	Hiératique	Phénicie	Crète
		a			
		ai			
		ai			
		e			
		e			
		e			
		i			
		i			
		o			
		y			
		ō			
		b			
		b			
		f			
		f			
		p			
		b			
		ph			
		v			
		v			
		g			
		g			
		g			
		k			
		h			
		h			
		kh			
		kh			
		k			

Egypte	Carie et Espagne	Modernes	Hiératique	Phénicie	Crète
		q			
		q			
		k			
		d			
		th			
		th			
		dh			
		t			
		t			
		t			
		l			
		l			
		m			
		m			
		m			
		m			
		n			
		r			
		z			
		s			
		s			
		s			
		sh			
		ss			
		ts			
		ts			
		tz			
		tz			

Fig. 2

férents comme origine, bien que quelques additions aient pu être faites au cours de la période de contact avec les hiéroglyphes.

Il y a trois autres hypothèses à considérer au sujet de l'origine de l'alphabet. Il y a la théorie de *de Rougé*, prétendant que le phénicien est dérivé de divers signes de l'hiératique égyptien. Ces derniers sont transcrits dans la figure 2, après les lettres modernes, avec les signes phéniciens à leur suite. Il y a peu de signes qui soient réellement semblables dans les deux colonnes et il est étonnant qu'une théorie reposant sur des données aussi fragiles ait pu être si généralement tolérée ou même acceptée. Les nombreuses variations de la cursive hiératique et de la cursive phénicienne, la possibilité de fluctuations encore plus grandes, ont servi à cacher les différences.

La seconde hypothèse est celle qui tire l'origine de l'alphabet des signes crétois, découverts par sir Arthur Evans. Tous ceux qu'il a comparés au Carien ou au Phénicien sont ici inscrits dans la dernière colonne de la figure 2. Il y en a 27 sur un total de 59. Ainsi les comparaisons avec les signes crétois ne peuvent porter que sur un nombre inférieur à la moitié des signes. Et comme les sons des signes crétois sont tous inconnus, leur hypothèse de connexion n'est pas meilleure que celle des signes égyptiens. Il est fort probable que l'ensemble de signes existant en Egypte a pu être largement imité par les Crétois, comme il a pu l'être par les Cariens ou d'autres. Mais comme ils sont certainement plus vieux en Egypte qu'en Crète et que la Crète en a moins de la moitié, il serait déraisonnable d'en attribuer l'origine à la Crète.

Enfin, il y a l'écriture que je découvris au Sinaï, mélange de signes égyptiens et de cursive sémitique. Le Dr Gardiner a proposé de voir dans cette écriture l'évolution de l'alphabet sémitique ou phénicien. On peut objecter : 1° qu'un très petit nombre de signes seulement peuvent être identifiés et que ceux-ci encore sont loin des formes sémitiques; 2° que cela ne touche pas la plus grande partie de l'alphabet; 3° que les ressemblances avec le sémitique ont trait surtout avec la cursive (bien que l'écriture soit sur pierre) et qu'ainsi elles indiquent que l'écriture était déjà fort ancienne lorsque les caractères en furent gravés. L'hypothèse plausible semble être qu'il s'agit d'un essai d'écriture, tenté par des hommes imparfaitement au courant des hiéroglyphes et du sémitique, cependant depuis longtemps constitué, avec quelques additions originales, propres aux scripteurs. Mais cela n'est nullement un argument en faveur de l'alphabet Carien-Espagnol ou des signes égyptiens.

Comme nous venons de voir que les trois théories proposées sont totalement incapables de rendre compte des faits, concernant l'alphabet tel qu'on le trouve dans la Méditerranée, nous pouvons considérer que la théorie relative aux signes égyptiens a le champ libre.

Tout d'abord, sans doute possible, ces signes furent employés pour l'écriture à une époque antérieure à 1500-1200 avant J.-C. A Thèbes on trouve un grand nombre d'éclats de pierre calcaire portant des signes de l'écriture hiératique habituelle et avec eux, inscrits et employés de la même façon, des éclats portant des signes des systèmes numérotés 1, 2 et 3 dans la figure 3, souvent même mélangés avec des hiéroglyphes égyptiens ordinaires. Sous le premier numéro, il y a, à droite, *neb tani*, terme consacré au roi. Au n° 2, il y a, à gauche, *Ka, da, akhet*, signes si communs que tout égyptologue les comprendra aisément. L'usage de ces signes, qui devaient ensuite former l'écriture, commença à une époque aussi reculée que la 12ᵉ dynastie, 3300 avant J.-C., comme on peut le voir au n° 4, où cinq signes sont tracés ensemble. Ces signes n'étaient pas seulement des marques employées comme celles des marchandises de nos modernes bateaux, mais avaient atteint le stade d'écriture régulière et se trouvent ainsi sur le même pied que les anciennes inscriptions de Grèce et des autres pays.

Fig. 3

On a objecté que les 59 signes identiques à ceux de l'alphabet avaient été choisis parmi un beaucoup plus grand nombre et qu'une simple coïncidence était regardée comme une ressemblance. C'est inexact. Il n'y a environ que 20 signes des séries égyptiennes qui restent en dehors de la comparaison. Il est naturel que chaque contrée ait eu quelques signes particuliers pour son propre usage. Le fait surprenant est que les trois quarts des signes usités en Egypte se retrouvent dans les alphabets carien ou espagnol.

En conclusion, d'après ce qui précède, l'histoire de l'alphabet peut être formulée ainsi. Dès l'époque des cavernes et de l'âge du Renne, on employa fréquemment des signes dont quelques-uns rappellent de très près la forme des lettres qu'on utilisera plus

tard. Ces signes furent employés, au cours de la civilisation préhistorique de l'Egypte, comme marques de propriété individuelle, puisqu'on a retrouvé le même signe, souvent répété, sur des tessons de poterie dans une même tombe. Lorsqu'on emploie continuellement un signe, il est naturel de lui donner un nom ou un son pour le distinguer des autres. Il est probable que les signes eurent d'abord des noms; ensuite ils devinrent des syllabes ;et on sait qu'au stade syllabique succédèrent de simples lettres. Dans le stade syllabique, il semble que les signes jouèrent le rôle de *rébus*, comme certains caractères du Moyen-Age, pour exprimer par une sorte de calembour, des idées différentes de leur signification première. Ce stade s'établit aux environs de la 12ᵉ dynastie lorsque commença le maniement régulier des signes. Alors, vers 1500 avant J.-C., on trouve habituellement toute une rangée de signes, qu'ils soient syllabiques ou aient des sons simples. Dans toute la Méditerranée était répandu l'usage de signes, variant dans chaque contrée par suite de quelques changements et de quelques additions, mais extraordinairement uniformes dans leur ensemble. De ce signaire de 60 signes ou davantage, les Phéniciens en adoptèrent 22 et, les utilisant également comme signes numéraux, ils en fixèrent l'ordre irrévocablement. Toutefois les Grecs avaient reçu de l'alphabet primitif plus étendu des caractères qui ont persisté...

Ainsi, après avoir fait table rase de trois théories qui prétendaient résoudre le problème de l'origine de l'écriture, Petrie propose la sienne qu'on peut appeler théorie égyptienne pré-hiéroglyphique.

Je n'ai nullement l'intention de diminuer la haute valeur des travaux de l'éminent archéologue anglais. Je suis même convaincu que si ses contemporains, dont il heurtait les positions et parfois les théories personnelles, se sont montrés injustes envers lui, le temps, qui remet tout le monde à sa vraie place, lui rendra le premier rang où ses adversaires s'étaient officiellement établis. En effet, s'il n'est pas arrivé à le résoudre, c'est lui qui a posé, dès 1912, le grand problème de l'origine de l'écriture d'une façon aussi scientifique.

Néanmoins, l'auteur de l'article *Alphabet*, dans la dernière édition de l'Encyclopédie Britannique (1929), analysant la thèse de Petrie, conclut : 1° que Petrie est resté seul de son opinion; 2° qu'il n'a jamais prouvé que les marques en ques-

tion eussent une signification graphique. Je ne m'arrêterai pas à la première objection. C'est celle qu'on fera toujours aux savants dont les découvertes devancent leur époque. Au sujet de la seconde, il faut distinguer. Il n'existe, en effet, aucune véritable inscription égyptienne datant de l'époque



Fig. 4

préhistorique ou de la première dynastie. Voici d'ailleurs ce qu'en écrivait Flinders Petrie lui-même, en 1912, dans *The Formation of the alphabet* :

Les signes égyptiens préhistoriques sont entièrement dérivés de marques sur tessons de poterie, appartenant à cet âge. Ils sont

tous inscrits par le propriétaire et gravés sur le vase achevé. L'outil employé était sans aucun doute un éclat de pierre. Il est rare que 2 signes soient trouvés ensemble. Ils sont probablement tous à l'état de marques de propriété... (Voir fig. 4, d'après Flinders Petrie.)

Les signes de la 1re dynastie sont également gravés sur poterie, mais plus fermement et parfois mélangés avec des hiéroglyphes réguliers. Des groupes de 2 ou 3 signes ne sont pas rares. Tous ces signes sont exactement datés par la poterie appartenant aux tombes de différents rois de la 1re dynastie. (Voir fig. 5, d'après Flinders Petrie.)

On peut donc s'étonner que Petrie ait inscrit dans une même colonne des signes pré-hiéroglyphiques et des signes dynastiques infiniment plus jeunes. Comme il emprunte ses termes de comparaison à des caractères d'époques très différentes, ses rapprochements perdent leur valeur.

En réalité, c'est tardivement qu'apparaissent en Egypte les premiers groupements de signes. Petrie écrit bien :

L'usage de ces caractères commence à une époque aussi reculée que la XIIe dynastie, 3.300 ans avant J.-C.

Mais qu'est cette date en comparaison de celle des inscriptions paléolithiques de l'Occident, où beaucoup plus de cinq caractères se trouvent réunis, comme à la Madeleine, à Rochebertier, à Laugerie-Basse, à Balmori, à Saint-Marcel, à Montespan-Ganties, à El Pendo, à Isturitz, à Combe-Cullier, aux Combarelles, à l'Abri-Mège, etc.? Car il est bien évident, puisqu'on admet l'analogie du groupe des écritures de l'Ouest avec celui de l'Est méditerranéen, que leur origine commune peut aussi bien être recherchée en Occident qu'en Orient.

Cependant il semble difficile de faire dériver les alphabets méditerranéens de ces signes mnémoniques de l'Ouest, bien que leur évolution dans la figuration de la pensée apparaisse nettement plus avancée que celle des premiers signes linéaires égyptiens. Mais c'est bien de ces signaires paléolithiques que naîtra, au Néolithique I, l'écriture parfaitement constituée de Glozel, gravée à côté de représentations animales comme aux temps magdaléniens, ou tracée sur des tablettes d'argile.

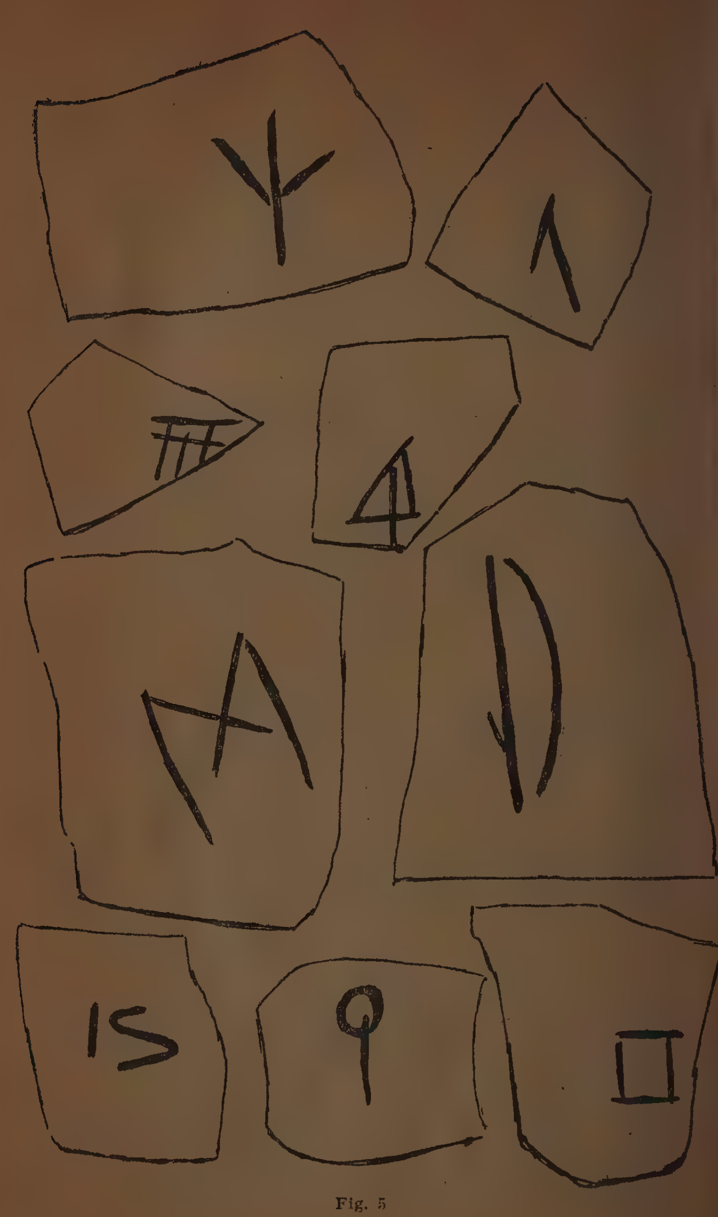


Fig. 5

Et comme nous croyons avoir démontré antérieurement (7) que la correspondance entre les signes glozéliens et ceux des alphabets méditerranéens est complète, la discussion entre la thèse égyptienne et la thèse glozélienne se trouve donc ramenée à une question de priorité ou de date.

Or, Glozel, par ses gravures et sculptures animales, par sa faune qui comprend encore le Renne, par ses harpons, par ses hameçons identiques à ceux de la grotte d'Aurensan, etc., est encore en connexion directe avec le paléolithique final. C'est la fin du paléolithique qui fixe le début de Glozel. L'antériorité (8) sur la XIIe dynastie — et ses rares inscriptions de cinq caractères! — ne peut sérieusement lui être contestée.

Dr A. MORLET.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Henri de Ziegler : *Le Monde occidental ou Poésie de l'Amérique;* Paris et Neuchatel, V. Attinger. — René Fonjallaz : *Visages de l'Ouest lointain;* Lausanne, Métropole Editions. — Elisabeth Cooper et Jeanne Foltz : *Dames de Chine;* Lausanne, Spes. — Virgile Rossel : *Ce que femme veut...;* Lausanne, Spes. — Pierre Kohler : *Le cœur qui se referme;* Lausanne, Payot et Cie. — Alexandre de Senger : *Le Cheval de Troie du bolchévisme;* Bienne, Editions du Chandelier. — Paul Chaponnière : *Voltaire chez les calvinistes;* Editions du « Journal de Genève ».

D'une tournée de conférences faite l'hiver dernier aux Etats-Unis, M. Henri de Ziegler rapporte un copieux volume : **Le Monde occidental ou Poésie de l'Amérique.** Cet ouvrage complète et corrige utilement celui de M. Georges Duhamel. Quel amusant contraste!

Ce qui me divertit, ce n'est pas d'écouter, sur le même sujet, deux témoins qui se contredisent, mais bien de voir deux hommes trouver — et sans l'avoir cherchée — la

(7) « *Origine néolithique des alphabets méditerranéens* », Mercure, 15 décembre 1926.

(8) Les inscriptions d'*Alvao* trouvées *sous* les fondements d'un dolmen semblent également, bien que postérieures à celles de Glozel, être antérieures aux signes égyptiens.

Ces inscriptions portugaises, comme les *inscriptions néolithiques roumaines*, si voisines de l'écriture bourbonnaise, constituent une autre preuve, très forte, de l'origine glozélienne des alphabets méditerranéens, qui manque entièrement aux caractères égyptiens. Elles représentent, en effet, les puissants anneaux de la chaîne descendante qui relie les prototypes de Glozel aux caractères ibériques, cariens, libyens, etc.

pierre de touche qui, à leur insu peut-être, nous renseigne sur leur vraie nature.

Ne voyait-on pas, naguère encore, M. Duhamel en bon Samaritain, penché sur la misère des hommes? Il leur parlait de compréhension mutuelle et de paix, s'efforçait de guérir leurs maux, prêchait le pardon des injures. Eux répondaient parfois, les ingrats, par des haussements d'épaule, des ricanements, des mots grossiers, des horions même. Le père spirituel de Salavin, patient et résigné comme son héros, attendait qu'ils eussent fini pour reprendre avec douceur le fil de son discours. Aussi longtemps qu'il s'était contenté de voyager dans le vieux monde, son amour du terroir, son secret égoïsme n'avaient sans doute jamais souffert assez cruellement pour s'exalter jusqu'à la révolte : les similitudes l'emportaient sur les différences, la sympathie dominait l'aversion. En ce temps-là, on eût sans doute offensé M. Duhamel en lui demandant si le grand Européen qu'il se flattait d'être ne cachait pas sous son manteau de pèlerin un bon bourgeois français. Pour réveiller dans ses veines l'ardeur du sang que lui transmirent ses aïeux, il lui suffit de passer la mare aux harengs. Nous eûmes alors l'extraordinaire spectacle d'un Salavin — qui, autrefois, recevait les soufflets sans les rendre — entrant dans une colère terrible, jouant tout à coup des poings et des pieds avec autant de vigueur que de mépris pour la fraternité des peuples. A voir se dérouler, pendant quinze jours seulement, des *Scènes de la vie future,* M. Georges Duhamel, pacifiste « avancé », devenait furieusement réactionnaire et passéiste.

Je ne songe pas à l'en blâmer : je constate seulement que cette découverte de l'Amérique révèle dans son tempérament une violence insoupçonnée. Bien entendu, le Nouveau Monde n'a pas fait surgir en lui une personnalité nouvelle, opposée, hostile même à son moi antérieur : ce changement d'air a seulement balayé les idéologies, les apports extérieurs qui, jusqu'alors, atténuaient ou recouvraient certains caractères essentiels — et que je n'hésite pas à déclarer fort sympathiques. Nonobstant, il serait dangereux de prendre M. Duhamel pour guide d'un voyage aux Etats-Unis : la con-

naissance générale du pays, c'est toujours à M. André Siegfried qu'il la faut demander et, si l'on veut s'en tenir à New-York, Paul Morand demeure un bien utile, agréable et intelligent Baedeker.

Quant à l'auteur du *Monde occidental,* humaniste nourri de lettres antiques, polyglotte, traducteur d'ouvrages italiens et allemands, poète et romancier, écrivain parfois un peu précieux, mais plein de finesse et d'élégance; classique, d'ailleurs, par la formation qu'il a reçue et par le métier qu'il a choisi; voyageur sensible qui médita longuement sur les ruines des vieilles civilisations, je le croyais trop attaché à notre Europe et trop fidèle à son passé pour attendre de lui un dithyrambe en l'honneur de la jeune Amérique.

Or, c'est très exactement un dithyrambe qu'il a écrit. Trois mois employés à parcourir vingt-deux Etats de l'Union et quelques provinces canadiennes lui furent, semble-t-il, un perpétuel enchantement. Faisons la part des choses : un conférencier dont le voyage a été préparé par d'autres et qui, partout, s'est trouvé accueilli, choyé, promené, nourri, abreuvé (en dépit de la sécheresse), applaudi, enfin, par des gens attentifs à n'éveiller en lui que des impressions favorables, peut éprouver le désir de remercier, en les flattant, ses hôtes transatlantiques. Mais, j'y songe, M. Duhamel dut être l'objet de prévenances au moins aussi gracieuses que celles dont on entoura M. de Ziegler. Cela ne l'a pas empêché de dire, assez rudement, ce qu'il pensait. Les sentiments contraires que manifestent ces deux hommes, on ne saurait les attribuer uniquement à la brutale franchise de l'un, à la trop bonne éducation de l'autre. Il faut chercher ailleurs. Le moi, chez Duhamel, est assurément plus robuste. Chez Ziegler, il est poreux, réceptif, absorbant comme un buvard, offert comme une glaise aux doigts des modeleurs. Pourtant, c'est le premier qui, récemment encore, prétendait ignorer les frontières, tandis que le second, il y a peu d'années, célébrait *Genève 1929,* où je recueille cette phrase : « Je ne veux parler ici qu'en Genevois ». L'explication, la voici : Ziegler, hédoniste, a trouvé son plaisir au pays du *Volstead Act* parce qu'il consent à le prendre partout; Duhamel, soi-

disant internationaliste, s'est rebiffé, parce que la vie américaine lui est apparue comme un mortel péril pour certaines habitudes bourgeoises, provinciales, françaises, à quoi il s'est soudain senti plus attaché qu'au « règne du cœur ».

Prudent et modeste, M. de Ziegler se défend de juger. Il ne veut que montrer l'aspect des choses, noter les impressions qu'il en reçut. Il le fait avec conscience et bonne grâce, cherchant surtout à découvrir la poésie de cette civilisation mécanique et à l'exprimer en fonction des quatre éléments — terre, eau, air, feu — que le machinisme américain, bien loin de les réduire à un rôle accessoire, exalte, au contraire, selon lui, de toute sa puissance. L'analyse s'achève sur l'idée de grandeur.

J'ai déjà signalé chez ce moderne pèlerin une prodigieuse facilité d'émerveillement. En certaines occasions, elle a mis, je l'avoue, ma patience à l'épreuve. Il s'y ajoute une abondance descriptive qui touche par instants à la prolixité : on croit deviner que l'auteur ne se résigne pas sans peine à rien sacrifier des notes griffonnées sur ses carnets. D'autre part, je m'étonne que M. de Ziegler, qui allait faire là-bas des conférences, ne nous dise presque rien des thèmes proposés à ses auditeurs, de leurs diverses réactions, des questions intelligentes ou stupides auxquelles il dut répondre.

Sous ces réserves, qui sont minimes, son livre contient, en même temps qu'un témoignage de bonne foi, le tableau attrayant et précis de tout ce qu'il a vu d'un œil vif.

M. René Fonjallaz, qui revient aussi du Nouveau Monde, évoque certains **Visages de l'Ouest lointain,** aperçus par lui au Mexique, au Texas ou dans l'Etat de Montana. Choses et gens de ces pays ne lui inspirent ni blâme ni louange. Il se borne à raconter sur eux, avec simplicité, quelques histoires brèves. Ses récits sont tristes : ils sentent l'alcool, le stupre, la folie et la mort. Celui que je crois le meilleur s'intitule *Au « Panier de Roses »* : il s'agit d'une prostituée assassinée par un sadique dans un lupanar de Vera-Cruz. Comme beaucoup de jeunes écrivains, M. Fonjallaz deviendrait sans peine un bon cinéaste : il est brutal et rapide à souhait. S'il commet parfois des maladresses d'écriture, s'il

ne sait pas encore utiliser toutes les ressources du métier littéraire, son langage plaît, cependant, par je ne sais quoi de direct et de prompt.

Une Vaudoise établie en Alger, Mlle Jeanne Folz, va nous faire passer de la jeune Amérique à l'Asie millénaire. Elle a traduit de l'anglais **Dames de Chine,** recueil de lettres publié à Londres par Elisabeth Cooper et dont le succès fut, dit-on, très vif en Angleterre. Je n'ai pas coutume de signaler ici les traductions. En l'espèce, il s'agit, je crois, d'une adaptation assez libre et d'un tour très heureux : on dirait que Mlle Folz a puisé tout droit à la source chinoise pour en détourner un clair filet de prose française. Quoi qu'il en soit, on ne lira pas sans intérêts les messages que la céleste épouse d'un très haut dignitaire est censée écrire à son mari absent. Ils nous font voir, dans la Chine d'aujourd'hui, la vie familiale et les sentiments intimes d'une grande dame instruite et formée selon les plus antiques traditions de sa race.

Le dernier ouvrage de M. Virgile Rossel, **Ce que femme veut...,** nous ramène au pays romand, dans l'imaginaire canton de Combeville. Jurisconsulte éminent, magistrat du plus rare mérite, l'auteur s'est acquis d'autre part, par ses travaux littéraires, des titres exceptionnels à la reconnaissance de ses concitoyens. De la Sarine au Jura, on écoute avec respect ce critique tout ensemble impartial et bienveillant, ce probe historien de nos lettres. Sa longue carrière est toute jalonnée d'œuvres. Il a travaillé pour la scène, publié plusieurs recueils de vers, écrit des contes et des récits. Aujourd'hui, c'est un roman à thèse qu'il nous donne. J'avoue que la thèse me gâte le roman. L'avis de M. Virgile Rossel sur le suffrage féminin mérite, je n'en doute pas, d'être pris en considération. Mais dans un pays comme la Suisse, réfractaire jusqu'à ce jour au féminisme électoral, un tract (comme on dit) de douze pages ne serait-il pas plus efficace qu'un récit romancé qui anticipe sur l'avenir? Si je croyais à la vertu du bulletin de vote tenu par une main d'homme, je n'hésiterais pas à en munir les femmes. Au surplus, je suis bien tranquille : quand elles voudront voter, elles voteront, en Suisse comme ailleurs. Ce n'est pas moi

qui les en blâmerai. Ni M. Virgile Rossel, car, au fond, son féminisme se tempère d'ironie.

A propos de certain « pamphlet » dont je m'honore d'être l'auteur, Robert de Traz me disait récemment : « Croyez-vous qu'il fût indispensable de mettre la jeunesse romande en garde contre les ravages de l'amiélisme? Amiel, je vous assure, n'exerce aucune influence sur les générations nouvelles ». Je lui citai, en réponse, quelques noms. Aujourd'hui, je lui proposerai de lire **Le Cœur qui se referme.** M. Pierre Kohler n'est pas un vieillard, mais un universitaire des plus brillants, dont j'ai loué à maintes reprises les remarquables travaux de critique et d'histoire des idées. Il fait aujourd'hui ses débuts dans le roman. Je voudrais l'en féliciter. C'est plus fort que moi : je ne peux pas. D'ailleurs, j'estime trop son intelligence pour user envers lui de ménagements, de subterfuges. Non, j'aime mieux le lui dire tout de suite : impossible de sympathiser avec les personnages.

Jugez-en plutôt. Mme Flavard et ses deux garçons passent l'été à la montagne. Une autre famille s'installe dans le chalet voisin : Mme Silvestre, flanquée d'une fille et d'un fils. Ces gens déplaisent à Mme Flavard, qui redoute de voir ses enfants subir un prestige néfaste. Bien entendu, entre les deux groupes, il ne se passe quasi rien : des conversations, des courses, à peine une ébauche de flirt. Les vacances finies, on se sépare. Savez-vous quelle fut, pendant ces semaines plutôt vides, l'occupation principale de Mme Flavard et de son Charles? Ils ont, chacun de son côté, amorcé un *Journal intime!* Celui de la mère la révèle proprement odieuse : tâtillonne, méfiante, jalouse, avare, raidie dans ses préjugés. Elle présente toutes les tares de l'esprit bourgeois, au sens où l'a défini Flaubert. Quant à Charles, c'est un grand benêt, qui prendra toujours des vessies pour des lanternes.

Tout cela serait peut-être sauvé par un accent d'ironie montrant que l'auteur n'est point dupe. Je l'ai vainement cherché. Quelques jolies pages descriptives ne suffisent pas à racheter l'erreur de tout un livre. Et l'on viendra me dire qu'Amiel n'est plus dangereux! Un autre péril semble guetter M. Pierre Kohler : le germanisme. Comment maintenir notre langue si un professeur de littérature, parlant d'études

et d'examens (c'est pourtant sa partie), se permet d'employer des termes comme *gymnase, maturité, docteur en philosophie,* sans même marquer par des guillemets l'horreur qu'ils devraient lui inspirer (1)? Je sais bien que, chez nous, tout le monde, ou presque, hélas! accepte d'entendre appeler *Polytechnicum* la grande école où enseigne notre professeur. Peut-être même se trouve-t-il des gens pour affubler ce mot d'un ou de plusieurs *k!* M. Pierre Kohler, il y a quelques années, réédita, pour son plaisir et pour le nôtre, deux « romans romands » du XVIIIe : ne voit-il pas que Samuel de Constant et Mme de Charrière s'exprimaient en un français pur? Faisons donc comme le nègre, continuons!

Le Cheval de Troie du bolchévisme est une critique assez confuse de l'architecture moderne, telle que la conçoit et pratique le Neuchâtelois Le Corbusier, mais surtout des doctrines auxquelles cette architecture semble se rattacher, en art, en sociologie, en morale et en politique. Ce petit livre aborde avec courage et se flatte de résoudre — un peu trop hâtivement — une foule de problèmes difficiles, d'une importance capitale. Il prétend combattre un désordre de l'esprit, dont, par malheur, il donne lui-même plus d'un exemple. Si l'on peut reprocher à Le Corbusier la puritaine rigueur de son système et certains raisonnements trop simplistes, il faut reconnaître que son contradicteur, M. Alexandre de Senger, se montre assez inhabile à éclairer le débat en sériant les questions. Pourquoi cet architecte se préoccupe-t-il moins de parler en homme du métier que de dénoncer le péril bolchéviste? C'est sur les lois de son art, pourtant, qu'on l'écouterait le plus volontiers. Il a eu l'heureuse idée d'ajouter en appendice à son ouvrage la belle étude publiée en 1929 par M. François Fosca, sur le même sujet, dans la *Revue de Genève* : sans sortir de son domaine, qui est l'esthétique. Fosca raisonne juste et parle net.

M. Paul Chaponnière est un de nos plus charmants érudits. On possède de lui un *Piron* de tous points excellent, un *Töpffer* savoureusement genevois. Son dernier ouvrage,

(1) Du moins dans l'acception qu'il leur donne.

Voltaire chez les Calvinistes. raconte avec une bonne humeur souriante les séjours du philosophe aux Délices et à Ferney.

Le XVIIIe semble être l'époque préférée de M. Chaponnière. Il s'y meut avec plus d'aisance que dans celle du romantisme. Il la connaît — son *Piron* déjà en apportait la preuve — comme s'il y vivait. Personne mieux que lui ne pouvait expliquer les malentendus qui, après les premières effusions, s'élevèrent entre les prédicants genevois et leur hôte. Voltaire avait pu croire que le libre examen admis par de nombreux pasteurs s'identifiait à son déisme raisonneur. Dès octobre 1757, l'émotion soulevée à Genève par l'article que d'Alembert venait de faire paraître sur cette ville dans l'*Encyclopédie* lui révéla toute l'étendue de son erreur. Témoin du bon accord qui régnait, aux Délices, entre le jeune académicien et les ministres du Saint-Evangile, Voltaire s'étonne, puis se fâche, d'entendre ces derniers s'élever avec tant de vigueur contre un homme qui ne voulait que leur témoigner son estime. « D'Alembert et les pasteurs genevois, observe M. Chaponnière, n'avaient signé leur pacte d'amitié que sur le dos du clergé catholique ». Et puis, toute vérité n'est pas bonne à dire : ces messieurs ne pouvaient permettre à l'encyclopédiste de leur faire proclamer devant toute l'Europe ce qu'ils pensaient, sans doute, mais n'osaient point encore prêcher.

Dans la querelle Rousseau-Voltaire, notre auteur, contrairement à la plupart de ses ombrageux concitoyens, penche pour le seigneur de Ferney. Je crois qu'il faut lui donner raison et le féliciter de cette audace. Il montre très nettement que la fameuse *Lettre sur les Spectacles* fut dictée à Jean-Jacques, non par son amour de la vertu, mais par des considérations de « stratégie littéraire » : il s'agissait d'empêcher que les Genevois n'en vinssent à préférer *Zaïre* ou *Mahomet* au *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*. Et quand le Petit Conseil fait brûler l'*Emile* et le *Contrat social*, c'est Voltaire qui, par des lettres envoyées dans toutes les directions, s'efforce d'atteindre Rousseau en fuite pour lui offrir l'hospitalité dans sa terre de l'Ermitage.

M. Paul Chaponnière conclut en ratifiant ce jugement de Stendhal : « Voltaire fut l'homme le plus brave de son siècle ». Là encore, il n'est pas besoin d'être voltairien, au sens usuel du mot, pour penser comme lui.

RENÉ DE WECK.

LETTRES CHINOISES

J.-C. Balet : *Ce que veut le Japon; ce que veut la Chine*; Edit. du Temps Présent, 1931. — Ting Tso-Chao : *La Douane chinoise*; P. Geuthner, 1931. — *Sinica* : China Institut, Frankfurt-a.-M.

Le conflit sino-japonais avait été une première fois souligné lourdement par les Etats-Unis. Ceux-ci, bien que refusant les charges de la Société des Nations, avaient obtenu de participer aux travaux de Genève. Leur action a prouvé qu'ils avaient en vue de réduire le développement normal du Japon. Genève, ayant reconnu la légalité des faits, les a approuvés. Le conflit semblait apaisé.

Les Etats-Unis, déçus, ne comptant plus sur les Soviets ni sur l'Europe, agissent directement cette fois pour attiser la flamme mourante et entraver le Japon. Stimson, ministre des affaires étrangères à Washington, vient d'adresser une note à Tokyo et Nanking. Il invoque le traité des 9 puissances (Washington 1922) dont une partie comprend l'engagement de « respecter la souveraineté, l'indépendance et l'intégrité territoriale et administrative de la Chine ».

Ces mots ont besoin d'être éclairés. En 1922, l'Europe épuisée espérait tout des Etats-Unis. Ceux-ci, en échange de promesses non tenues (comme l'avait été la signature de Wilson au traité de Versailles), obtinrent ce qu'ils voulaient en Extrême-Orient.

Cependant, que signifiait le mot « Chine » à ce moment? Le gouvernement fantôme de Péking (ne gouvernant que la ville et les douanes contrôlées par l'Europe) fut seul admis au traité. Le gouvernement légal, issu d'élections libres, était celui de Canton, dirigé par Soun Iat-Sènn. Canton se vit refuser le droit de discussion et de signature au traité. La Mandchourie, absolument indépendante sous Tchang Tso-linn, ne signa pas. Le traité, légalement, ne concerne donc que la ville de Péking. Le Sud et la Mandchourie en sont exclus par les Etats-Unis mêmes.

Par quelle confusion ceux-ci viennent-ils étendre à tout l'Extrême-Orient ce mot élastique de « Chine » ? Quel est leur but en soutenant des Chinois dans le mépris des traités et dans leur lutte contre Europe et... Japon?

La note de Stimson laisse voir le bout de l'oreille : « Les Etats-Unis ne peuvent pas admettre la légalité d'aucune des mesures qui sont actuellement prises au cours du conflit et n'ont pas l'intention de reconnaître la validité d'un traité ou accord qui... modifierait la souveraineté, l'indépendance ou l'intégrité territoriale et administrative de la République chinoise, aussi bien que la politique internationale en Chine connue sous le nom de « porte ouverte ».

Le mot « Chine » de 1922 est devenu « République chinoise ». Celle-ci peut dès lors comprendre des territoires que la « Chine » de 1922 n'a jamais possédés.

Quant à la « porte ouverte », pour l'Amérique proche voisine et bien équipée, cela signifie « monopole du marché chinois ». C'est là le nœud du conflit. Le marché d'Extrême-Orient ne doit pas appartenir au Japon, mais aux Etats-Unis.

L'Europe, trop éloignée pour être à craindre (et d'ailleurs tellement arriérée et incapable!), est utilisée comme pion dans ce jeu d'échecs.

Dans cet imbroglio, on pourrait rappeler que la Chine n'a payé qu'une année sur onze de ses cotisations à la Société des Nations et lui doit cinquante millions de francs. Pour se libérer, elle défraye les voyages d'observateurs, de conseillers et autres dont elle a demandé la nomination à Genève et dont elle bénéficiera seule. Ainsi l'Europe paye le développement d'un concurrent qui la chasse de chez elle.

On pourrait dire encore que Canton, légitime successeur du gouvernement de 1922 repoussé par les Etats-Unis (le fils de Soun Iat-Sènn en fait partie) et qui a conquis pacifiquement Nanking et la vallée du Yang-tsé, n'est pas reconnu par les puissances. Les Etats-Unis, qui les ont repoussés, sont mal venus à invoquer aujourd'hui le bénéfice des traités de 1922 ou des autres. Mais ce serait ouvrir à chaque gouvernement une porte vers la négation de tous les traités non signés par lui, comme le veulent les Soviets. Il n'y aurait plus de traités.

Dans de telles complications, les intérêts particuliers ont beau jeu. Un livre utile vient de paraître : **Ce que veut la Chine. Ce que veut le Japon.** L'auteur, M. Balet, qui vécut longtemps au Japon et parle japonais, expose en détail les thèses des deux parties. Il se défend d'être partial à l'égard du Japon, mais un juge est-il partial chaque fois qu'il donne gain de cause à l'un des plaideurs?

Les témoignages apportés par ce volume valent d'être étudiés dans le texte. Les résumer serait les trahir.

M. Balet n'insiste pas assez à mon avis, sur l'état juridique de la Mandchourie qui n'a jamais été soumise, même en relations pacifiques de cadeaux-tributs, aux Etats chinois. Qui a conquis le nord de la Chine aux XIe et XIIe siècles? Qui a conquis et occupé militairement toute la Chine en 1644, maintenant jusqu'en 1911 des garnisons mandchoues spéciales dans les grands centres; faisant contrôler tous les actes des vice-rois par des maréchaux mandchous, militaires? Qui, en 1911, a librement donné à la Chine (non à la Mandchourie) une constitution républicaine? Qui a, tout aussitôt, été conquise par un chef de bandes, Tchang Tso-linn, lequel a toujours refusé tout rapport avec les autres chefs de bandes se partageant la Chine?

Un autre livre important vient de paraître : **La Douane Chinoise.** L'auteur, Ting Tso-chao, y montre l'action primordiale des Etats-Unis contre l'Europe et le Japon dans leur campagne de 1922 et de 1925 pour permettre à la Chine de relever à son gré ses droits de douane. Les articles japonais, bon marché, ne pourraient survivre à des droits que les articles américains, très coûteux, pourraient supporter. Fait important et révélateur.

L'historique est donné de ces étonnantes Douanes Maritimes, créées par l'étranger, ne vivant que par le contrôle intègre de l'étranger; servant maintenant surtout à entretenir les armées du chef de bandes que les étrangers reconnaissent comme chef d'Etat, déjà instrument de lutte entre étrangers; bientôt barre pour fermer la « porte ouverte » et exclure tous les étrangers.

Les différences économiques entre les différentes puissances, notamment Japon et Etats-Unis, y sont étudiées avec pré-

cision. La situation douanière de la Chine est éclaircie... et elle en a besoin.

Le China-Institut de Frankfurt-a-M., dont nous avons déjà signalé l'œuvre importante, continue régulièrement sa publication **Sinica**, dans laquelle il faut noter spécialement la description des statues et symboles des temples bouddhiques par E. Rousselle, aussi savant qu'artiste. Les travaux littéraires de Vincenz Hundhausen y sont représentés par une étude sur le célèbre drame « Pavillon des Pivoines », Moutann ting, par Trang Siénn-tsou (1550-1617). Pour janvier 1932, sous le titre « Almanach sino-allemand », paraît un superbe numéro, avec reproductions parfaites, contenant une belle étude sur le philosophe Taé Tchenn (1722-1778), par le regretté sinologue Richard Wilhelm; un intéressant historique pour enfants de la fondation du taoïsme, par Eduard Erkes; un trop court exposé des antiques sculptures sur os ou ivoire contenues dans les musées d'Europe; des types de méditation selon les religions en Chine, par Erwin Rousselle, etc.

Ceux qui désirent étudier une Chine éternelle, vivante dans son antiquité comme dans son présent, peuvent trouver dans *Sinica* des informations que nulle autre publication ne donne.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Emmanuel Evain : *Le Problème de l'Indépendance de l'Ukraine et la France*, Paris, Alcan, 1931. — Elie Borschak et René Martel : *Vie de Mazeppa*, Calmann-Lévy, 1931. — Léon Savadjian : *Bibliographie balkanique 1920-1930*, édition de la Revue des Balkans, Paris, 1931. — R. Aron et A. Dandieu : *Le Cancer Américain*, Rieder. — Mémento.

M. Evain, « député, ancien président du Conseil municipal de Paris », retrace l'histoire de relations entre **la France et l'Ukraine** et touche, plutôt qu'il ne la traite, la question de l'indépendance ukrainienne. Je ne pense pas que l'auteur ait d'autre prétention que celle d'éclairer les profanes. En dehors de quelques pièces se rapportant aux années 1917-1918, sa documentation est toute de surface, et la publication en annexes de discours prononcés au Parlement français n'ajoute rien — on le devine aisément — à ce qui

connaît de la question, je ne dis pas un lecteur du *Monde Slave*, mais un homme tant soit peu averti. Les allusions au panslavisme historique, notamment, appartiennent à une idéologie aujourd'hui bien dépassée. Deux mots à propos des vues de Napoléon Ier sur l'Ukraine n'auraient pas été déplacés et auraient en tout cas offert plus d'intérêt que la reproduction d'une dissertation prolixe et aventureuse de feu Casimir Delamarre sur l'ethnographie slave.

M. Evain pense que l'établissement d'une Ukraine indépendante est un des piliers de la paix future. Soit. Mais il affecte d'ignorer avec une discrétion toute diplomatique que l'Ukraine nationaliste entretient des visées sur les territoires situés à l'ouest de ses frontières actuelles. On lit dans le dernier Bulletin d'informations ukrainiennes publié à Genève :

> De notre point de vue, la stabilisation et la consolidation de l'Europe orientale se produiront seulement quand une Ukraine souveraine et intégrale avec une superficie de plus de huit cent mille kilomètres carrés et une population de cinquante millions d'habitants sera formée.

Cette « stabilisation » suppose des secousses et des déchirements qu'il est malaisé de prévoir « pacifiques ». La collaboration polono-ukrainienne n'a jamais été heureuse ni durable. Eluder un problème — dit lui-même M. Evain — n'est pas le résoudre. S'il pense que la sympathie des Ukrainiens pour la France suffira à les empêcher, une fois libérés de Moscou, de regarder du côté de Lwow, de Lublin et de Cracovie, il a un enviable fond de candeur. Il est vrai que M. Edouard Soulier, dans sa préface, nous prévient « qu'il ne saurait s'agir de recommencer l'erreur commise (*par qui?*) en Europe centrale à l'égard de l'Empire austro-hongrois (*sic*) ». Tout cela est bien inconsistant; tout cela se tient, sans souci des inexorables réalités, à la courte mesure des préoccupations françaises (1).

(1) M. Evain cite une phrase d'un discours de M. de Gailhard-Bancel à la Chambre des Députés, qui reflète cet état d'esprit; l'orateur insista sur le fait que « l'Ukraine est essentiellement antibolchéviste, que toutes ses sympathies vont à la France et qu'elle est un pays riche qui accepterait de prendre sa part des dettes de la Russie ». Cette façon d'aller au-devant des sympathies n'a soulevé aucun enthousiasme chez les Ukrainiens.

En fait, si une partie de l'Ukraine — ne discutons pas sur les proportions — a subi le bolchévisme, ce n'est pas par tendresse particulière pour le marxisme, mais par calcul politique : d'une part elle voulait empêcher un retour de l'absolutisme tsariste, dont la première manifestation aurait été la suppression du mot « Ukraine »; d'autre part, revendiquant (à tort ou à raison) comme « Ukrainiens » quelques millions de ressortissants polonais (2), tchèques et roumains, elle jugeait impossible de parvenir à cette œuvre de « libération » par ses seuls moyens et pensait qu'unie au grand corps russe elle pourrait un jour profiter d'une nouvelle subversion européenne pour réaliser ses aspirations.

Qu'aujourd'hui l'Ukraine désabusée soit plus ou moins encline à vouloir se défaire de la « zibeline moscovite », comme on disait au temps de Mazeppa, bien des apparences permettent de le conjecturer. Mais c'est déjà une autre histoire.

Pour l'opinion occidentale, le souvenir de **Mazeppa** évoque la romantique image d'un adolescent demi-nu, lié sur le dos d'un cheval sauvage et emporté dans un galop infernal à travers les hautes herbes de la steppe. C'est la légende immortalisée par les poètes, les peintres et les musiciens. Le *Petit Larousse,* habituellement parcimonieux dans ses notices biographiques, la reproduit tout au long comme un fait de notoriété, ainsi d'ailleurs que la version d'après laquelle l'hetman se serait empoisonné. En réalité, cette légende a été inventée par un noble Polonais nommé Passek pour ridiculiser Mazeppa en le présentant comme la victime d'un mari jaloux. Jamais mensonge n'a connu une pareille fortune; jamais calomnie n'a mieux servi la gloire de celui qu'elle prétendait discréditer.

Deux érudits connus par de solides travaux d'histoire, MM. Elie Borschak, Ukrainien de culture française, et René Martel, slavisant de la jeune école, nous restituent la véritable figure de Mazeppa dans un récit plein de vie et de couleur. Leur documentation est de première main : ils ont mis à contribution les principaux dépôts d'archives

(2) On compte environ quatre millions d'Ukrainiens vivant en Pologne (Voïvodies de Volynie, de Stanislawow, de Lwow et de Tarnopol, principalement).

européens, et M. Elie Borschak a même eu la bonne fortune de découvrir dans les papiers d'une famille française le manuscrit d'un confident de Mazeppa contenant six articles du traité (jusqu'ici inconnu) conclu entre l'hetman de l'Ukraine et Charles XII. Il ne s'agit donc point d'une de ces « vies romancées » dont la lecture laisse toujours une impression d'équivoque et de malaise, mais d'une biographie dont les moindres détails s'étaient sur de patientes recherches.

Mazeppa, c'est un chapitre de l'histoire de l'Ukraine. Né vers 1640 dans la principauté de Kiev, son éducation tient du cosaque et du gentilhomme occidental. Il monte à cheval et manie le sabre avec autant d'entrain qu'il en met à étudier la rhétorique, l'histoire et le latin. Il visite l'Allemagne, la France, l'Italie. Dans cet hetman dant la légende a fait un enfant de la steppe aux instincts primitifs, MM. Borschak et Martel nous montrent un personnage d'une complexité déconcertante, poète, latiniste, protecteur des lettres, diplomate de l'école de Machiavel, homme à bonne fortune, et par-dessus tout patriote ukrainien. Il est resté toute sa vie obstinément fidèle à l'idéal d'une Ukraine indépendante, pour le triomphe duquel il a lutté contre la triple orientation turque, russe et polonaise.

Le grand drame de son existence fut la décision d'engager aux côtés de la Suède la guerre contre Pierre le Grand. L'entrevue de l'hetman et de Charles XII fut un assaut de courtoisies et de bel esprit. Le cosaque se présenta : « Ego, Johannes Mazeppa, electus exercitus Zaporoviensis dux... sub jugo immani dominationis Moscovitæ... »

La colère de Pierre, en apprenant la « trahison » de Mazeppa, ne connut pas de bornes. Les « mazeppistes » furent roués, pendus, empalés. Pierre lui-même régla les supplices par des instructions détaillées, préconisant la « roue à quatre rayons » qui permet, après l'avoir rompu, de trancher le corps en quatre parties, et le pal « aux tortures subtiles » Le gibet et la hache étaient réservés aux « cas bénins et dignes d'indulgence ». Un office d'anathématisation eut lieu à Gloukhov, en présence du Tsar, et à Moscou devant l'héritier du trône. L'officiant lança l'interdit contre l'hetman

« traître et parjure »; les prêtres, les chantres et les choristes répétèrent trois fois : « Anathème! Qu'il soit maudit! » Et les émissaires de Pierre répandirent dans les masses ukrainiennes la perfide invention que « Mazeppa était un catholique secret » ou « qu'il était vendu aux Polonais ».

La fortune trahit le héros ukrainien à Poltava. La défaite de Charles XII marqua le début d'une domination que huit générations de l'Ukraine allaient sentir peser sur elles...

Réfugié à Bender, Mazeppa y mourut le 2 octobre 1709, après avoir comparé en plaisantant son sort à celui d'Ovide finissant ses jours dans la même région, à Tomes.

Et jusqu'à la révolution de 1917, dans toutes les églises de l'Empire russe, de Vladivostok à Odessa, on renouvela, le premier dimanche du carême orthodoxe, l'anathème contre Mazeppa.

Un roman d'amour malheureux avait traversé, entre bien des aventures galantes, la vie du héros. Les lettres de celui-ci à la charmante Marie Kotchoubey, fille d'un de ses anciens compagnons d'armes, sont, même dans la traduction, d'une grâce qui touche à la mièvrerie :

Mon cher cœur, ma petite rose adorée, je souffre de tout mon être à la pensée de te savoir loin de moi; je ne puis donc plus voir tes yeux et ton blanc visage? Je te salue et je t'embrasse toute, tendrement.

Les auteurs ont pour leur héros une visible tendresse. Peut-être les a-t-elle portés à rejeter dans l'ombre certains traits moins avantageux de sa physionomie. Eux seuls pourraient le dire. Peut-être aussi, ces érudits, si sûrement informés des questions russes, ont-ils voulu amener le lecteur à une conclusion débordant le cadre du récit, en laissant entendre que les aspirations de l'Ukraine à l'indépendance ne sont pas encore arrivées à leur terme.

Les idées de Mazeppa, déclarent-ils, ont vaincu deux siècles de terreur et de persécution, car rien ni personne ne saurait prévaloir contre la volonté d'un peuple résolu à vivre libre, à s'affranchir et à s'affirmer... Le passé l'a montré, et l'avenir le prouvera...

Voilà pourquoi, disent-ils ailleurs, ce livre, dès maintenant si actuel, peut le devenir quelque jour plus encore...

Ceux qui savent avec quelle peine s'effectuent les recherches se rapportant à des questions de **bibliographie balkanique** sauront gré à M. Savadjian de les avoir dotés d'un instrument de travail présenté avec un certain luxe et parfaitement maniable. Il n'a pas fallu à l'auteur moins de 270 pages grand in-8° pour nous donner une recension des ouvrages parus sur les Balkans depuis la guerre; encore la bibliographie de M. Savadjian se limite-t-elle aux livres publiés en France, en Angleterre, en Allemagne et en Italie, à l'exclusion des publications indigènes. Dire que cette bibliographie n'est pas complète, c'est exprimer une réserve à laquelle aucun travail de ce genre ne saurait échapper. L'effort déployé par l'auteur n'en est pas moins digne des plus grands éloges : si on peut discuter l'opportunité d'avoir fait entrer dans ce recueil les œuvres relatives à l'antiquité grecque, on doit par contre savoir gré à M. Savadjian d'y avoir fait place à l'archéologie, au tourisme, aux dictionnaires de langues, etc. Pour faciliter la tâche des travailleurs — et ici M. Savadjian, journaliste infatigable, s'est inspiré de sa propre expérience, — il a intercalé dans sa nomenclature une série de notices courtes mais substantielles sur les questions d'un intérêt permanent : statistique, commerce extérieur, emprunts, bilan des banques nationales, dates des principaux traités, musées et monuments, sans parler d'aperçus géographiques (Balkans, Macédoine, Bessarabie, etc.), de résumés historiques relatifs à la guerre mondiale et à ses antécédents, à la formation des nouveaux Etats, à la Petite Entente, aux problèmes en suspens (réfugiés, optants, réparations), etc. Bref, ce livre est une véritable encyclopédie dont un professeur pourra peut-être critiquer l'ordonnance et la méthode, mais qui répond à un besoin impérieux et se laisse consulter avec autant de clarté que de rapidité. Une bibliographie des auteurs mentionnés et un bon index complètent l'ouvrage, dont ne saurait désormais se passer aucun travailleur s'intéressant à l'Europe sud-orientale sous quelque aspect que ce soit.

Cette bibliographie comporte divers enseignements. Elle montre que depuis 1920 les ouvrages politiques sur les Balkans cèdent peu à peu le pas aux études économiques; indice

d'une translation symptomatique de l'intérêt porté par l'étranger aux affaires de la Péninsule. Elle prouve aussi que la France, qui tient une place plus qu'honorable dans cette nomenclature, a pris l'habitude de se documenter directement sur les Balkans. D'une manière générale l'attention portée par l'opinion européenne aux Etats balkaniques, attention jadis intermittente et surtout faite d'inquiétude, tend aujourd'hui à se fixer. Et si la qualité des ouvrages qui leur sont consacrés laisse bien souvent à désirer — tout publiciste qui passe trois jours dans les Balkans leur dédie un article quand ce n'est pas un volume — la quantité et la diversité des rubriques groupées dans cette bibliographie sont appelées à rendre d'inestimables services.

ALBERT MOUSSET.

§

MM. Aron et Dandieu, dont nous avons étudié dans le *Mercure* du 1[er] septembre 1931, page 491, le livre paradoxal sur *La Décadence de la Nation française,* font suivre ce pamphlet d'un autre sur **Le Cancer américain.** Il est écrit avec la même éloquence vigoureuse, avec la même abondance de pensées souvent profondes, mais exprimées avec une concision parfois excessive. Seulement, comme son prédécesseur, il critique, raille et même parfois injurie plus qu'il n'explique. Ceux qui ont le goût des généralisations ethniques ont dit souvent que la clarté était une qualité française. MM. Aron et Dandieu sont de bons Français qui ne se préoccupent pas assez d'être clairs dans leurs explications.

Le cancer du monde moderne, disent-ils, a pris naissance bien loin des charniers de la guerre... C'est le cancer américain... La crise actuelle n'est pas seulement une crise sociale, nationale ou économique : elle est une crise de conscience, donc une crise universelle. Le cancer américain n'est pas seulement une déchéance physique ou économique, c'est une aberration du spirituel... c'est la suprématie de l'industrie et de la banque sur la vie entière de l'époque, c'est l'hégémonie de mécanismes rationnels *sur les réalités concrètes et sentimentales,* ressorts profonds du véritable progrès de l'homme.

« Réalités concrètes » dans la phraséologie de nos auteurs, équivaut à « réalités individuelles ». Ils ont voulu écrire « le

Discours contre la technique qu'attend notre génération ». Ils sont de jeunes métaphysiciens qui ont en horreur la vieille maxime : *Primum vivere, deinde philosophari.* De là leurs cris de haine contre cette technique qui permet à une humanité de plus en plus nombreuse de vivre dans un bien-être croissant.

Le cancer américain, concluent-ils, est avant tout un cancer du spirituel. Ce n'est pas à la guerre contre l'Amérique qu'au-dessus des nationalités il faut appeler l'Europe... mais à la conjuration de la raison... Elle ne peut prendre naissance qu'en Europe et plus spécialement en France, d'où la raison cartésienne a pris son premier essor, où elle avait jadis toute sa valeur et sa dignité... L'humanité va affronter une période de mue laborieuse, mais inévitable... Il nous faudra choisir entre les routines oppressives d'une tradition faussée et le travail révolutionnaire qui mène à un *ordre nouveau.*

MM. Aron et Dandieu peuvent en être certains. Cet « ordre nouveau » sera caractérisé par une meilleure adaptation de l'ordre social aux progrès de la technique. La crise actuelle n'est pas une crise par *disette,* mais par *surproduction.* Sa solution est dans la redistribution constante de la main-d'œuvre et des ressources. Sera-t-elle possible sans guerre civile ou internationale? C'est l'intérêt de tous. L'abolition de la guerre est le remède, et le « cancer américain », suivant moi, c'est la répugnance du peuple américain à *reprendre* l'initiative de l'établissement de la paix dans le monde.

ÉMILE LALOY.

§

MÉMENTO. — Acheber Gabré-Hiôt : *La Vérité sur l'Ethiopie révélée après le couronnement du Roi des Rois,* Lausanne, Freudweiler-Spiro (Histoire et description de l'Ethiopie par un de ses enfants; l'auteur écrit agréablement, mais sa partialité diminue la valeur de ce qu'il dit et qui est d'ailleurs assez superficiel). — Emmanuel Evain : *Le Problème de l'indépendance de l'Ukraine et la France,* Alcan (exposé sommaire des prétentions des Ukrainiens à l'indépendance et des ressources économiques de leur pays, suivi de notes sur son histoire; l'auteur apprécie inexactement la situation de l'Ukraine vis-à-vis de la Russie; il croit leurs langues « si différentes l'une de l'autre »; en réalité, elles

sont extraordinairement voisines, à peu près comme le portugais et le castillan (cependant un Grand-Russe ne comprend pas une conversation entre Ukrainiens quand ils parlent vite); de plus, dans toute la partie russe de l'Ukraine au temps des Tzars, il n'y avait aucune culture littéraire, celle-ci n'étant permise que dans l'Ukraine galicienne et hongroise; l'ukrainien en Russie était un simple patois et les gens cultivés ne parlaient que le russe; la résurrection de la nationalité ukrainienne est un phénomène de réaction du prolétariat local contre la culture des anciennes classes dirigeantes, sous l'influence d'énergumènes jadis à la solde du gouvernement de Vienne; celui-ci avait, par russophobie, empêché l'enseignement du russe en Galicie et favorisé la culture du patois ruthène). — Gaston-Martin : *Joseph Caillaux,* Alcan (Apologie plus nourrie de phrases que de citations et de dates; l'auteur a épousé les haines de Caillaux contre la « Carrière », Poincaré, Clemenceau ;il croit que l'hostilité contre Caillaux en 1914 venait « de ce qu'il empêchait la guerre »; les « gens d'action française... dès que la mobilisation fut tangente, provoquèrent l'assassinat de Jean Jaurès; il leur restait à se débarrasser de Caillaux, Villain le chercha deux jours durant »). — Maurice Privat : *Pierre Laval,* les Documents secrets (biographie fort bienveillante, où l'auteur a dit d'une façon intéressante tout ce qu'il savait, non seulement du Président du Conseil, mais de son entourage et du milieu où il a vécu). — Richard Lewinsohn : *L'Argent dans la politique,* Gallimard (recueil de notices sur le financement de l'action politique, surtout en Allemagne). — Alexandre Zévaès : *Le Scandale du Panama,* Nouvelle Revue Critique. (Excellente histoire de cette affaire, dont les origines et les péripéties s'étendent de 1878 à 1898.)

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Docteur F. Adam : *Sentinelles... prenez garde à vous...,* Am. Legrand.

Dans un livre intitulé **Sentinelles... prenez garde à vous,** un médecin de réserve a consigné *ses souvenirs et enseignements de guerre.* Mobilisé d'abord dans une ambulance ou l'on n'avait pas l'esprit guerrier, il assista à des scènes peu édifiantes au Col de Sainte-Marie et à Saint-Dié en août 1914. Le milieu où il était l'attristant, il saisit une occasion de passer au 23ᵉ d'infanterie, où il avait jadis servi comme infirmier. Ce régiment, qui s'était illustré à Mulhouse et en Lorraine, avait déjà perdu 19 officiers, 23 sous-officiers et 200 hommes.

Il était alors en avant de Saint-Dié, face à la Fontenelle. Vers le 27 janvier 1915, on décida de l'attaquer, sous prétexte de prévenir une attaque des Allemands le jour de la fête du Kaiser. L'attaque, tentée malgré l'avis du colonel Dayet qui se fit tuer, coûta 230 hommes (dont 150 morts) au bataillon du 23e qui l'avait effectuée avec le 133e. Le 22 juin suivant, les Allemands à leur tour attaquèrent, et après une bonne préparation, enlevèrent nos lignes; le Dr. Adam y fut blessé. Peu après, dans sa chambre d'hôpital, Mme de Buttet lui amène ses cinq enfants, pour qu'il leur raconte la mort de leur père :

« Vous avez vu dans votre histoire, leur dit-il en terminant, une image représentant Bayard mourant, appuyé contre un arbre; c'est ainsi que j'ai laissé votre papa, appuyé contre un tas de planches. » Un grand vieillard, debout, en deuil, domine la scène; c'est le général Richard, père de Mme de Buttet; il est sans nouvelles d'un de ses enfants disparu, le 20 juin, à la tranchée de Calonne, et dont on ne saura jamais rien...

A la Toussaint, le 23e revint à la Fontenelle, qui avait été reprise, puis fut envoyé au Vieil-Armand, où il participa le 21 décembre à une attaque; elle obtint d'abord un succès partiel, mais une offensive allemande anéantit ensuite le 152e; le 23e avait de plus perdu 24 officiers et 907 hommes.

En 1916, sur la Somme, le 23e part de nouveau à l'assaut en avant de Curlu; nouvel échec, qui coûte 519 hommes, dont 106 tués.

Quoique moins bien préparée, l'attaque du 16 avril 1916, à Loivre (près de Reims), fut plus heureuse : elle captura 1.300 Allemands et ne coûta que 52 tués, 39 disparus et 255 blessés. Le 23e fut ensuite mis au repos à Ville-en-Tardenois; ordre lui ayant été donné de retourner aux tranchées, des manifestations (plutôt que des mutineries) eurent lieu, les généraux furent insultés et bousculés; il fallut faire quelques exemples. Le Dr. Adam analyse avec une sagacité équitable les causes de ces incidents. En mai 1918, le 23e alla au Kemmel (où il perdit 73 hommes), puis prit part le 18 juillet à l'offensive de Villers-Cotterets; non sans lourdes pertes à Oulchy-le-Château, elle le mena jusqu'au delà de la Vesle, atteinte le

3 août. De là, il alla attaquer près de Soissons, à Pasly, où les cuirassiers de la Garde, « admirables soldats, ayant reçu l'ordre de résister jusqu'au bout, se firent massacrer sur leurs mitrailleuses ». Il était le 11 novembre en avant d'Audenarde quand une femme annonça l'armistice.

D'un bond, je suis dans la rue où je trouve quelques hommes qui me confirment le fait... Ils n'ont du reste pas l'air convaincus de la véracité de cette nouvelle... Je me présente chez le colonel... Il ne croit pas non plus la chose possible... Je saute en auto pour aller annoncer la nouvelle dans un village voisin. En cours de route, j'eng... mon [chauffeur] américain qui trouve que la guerre n'a pas assez duré. « On n'a encore rien vu », dit-il. Les officiers et soldats des compagnies refusent eux aussi de nous croire; des Anglais, cantonnés dans le même village, se laissent plus facilement convaincre.

Le Dr. Adam, qui a assisté pendant quatre ans à des actes d'héroïsme, a eu le mérite de les raconter « sans argot, sans blasphèmes » et parfois même avec des paroles dignes d'eux.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages

François de Gebelin : *La Sainte-Chapelle et la Conciergerie.* Avec 50 gravures et 3 plans; Laurens. 7,50

Félix de Grand'Combe : *Tu viens en Angleterre;* Presses universitaires. 15 »

Georges Groslier : *Eaux et lumières,* journal de route sur le Mékong cambodgien; Soc. d'éd. géographiques, maritimes et coloniales. » »

Denise Jalabert : *Notre-Dame de Paris.* Avec 46 gravures et un plan en couleurs; Laurens. 7,50

Marcel Rouff : *Montagnes.* Avec de nombr. photographie. (Coll. *Galerie pittoresque*); Nouv. Revue franç. » »

Jean Virey : *L'église Saint-Philibert de Tournus.* Avec 37 gra-

Laura Vulda : *L'Inde sous Gandhi;*

vures et 3 plans; Laurens. 7,50

Edit. du Feu, Aix-en-Provence. 12 »

Art

A. Mabille de Poncheville : *Boilly.* Avec de nombreuses reproductions; Plon. 25 »

Camille Mauclair : *Le Greco.* Avec 24 reprod. (Coll. *Les Grands Artistes*); Laurens. 12 »
(Correction à l'annonce fautive parue dans le précédent numéro).

Ethnographie, Folklore

Mgr. René Ildefonse Dordillon : *Grammaire et dictionnaire de la langue des Iles Marquises, Marquisien-Français;* Institut d'Ethnologie, 191, rue Saint-Jacques, Paris. 62 50

Histoire

Robert Dufourg : *Le 12 mars 1814 à Bordeaux;* Edit. Rupella. 7 50

Linguistique

Emile Chautard : *La vie étrange de l'argot,* illustrée de 124 documents, lettres, autographes, portraits, dessins et photographies de nombreux artistes; Denoël et Steele. » »

Littérature

Alexandre Bérenger : *Gœthe en Italie d'après son Journal et ses lettres;* Victor Attinger. 20 »

René Boylesve : *Voyage aux Iles Borromées,* suivi de la première version du *Parfum des Iles Borromées* (textes inédits et annotés) avec un portrait de l'auteur. (Coll. *Le souvenir de René Boylesve*); Le Divan. » »

Jean-Jacques Brousson : *Les Fioretti de Jeanne d'Arc;* Flammarion. 12 »

Alfred Bruneau : *A l'ombre d'un grand cœur,* souvenirs d'une collaboration; Fasquelle. 12 »

Francis Carco : *Suite espagnole.* Illustré de pointes sèches de Daragnès; La Belle page. 100 »

Charles Constans : *Léopoldine Hugo.* Avec 6 reproductions h. t.; Imp. Rodriguez, Béziers. 12 »

Charles Constans : *Victor Hugo poète de l'amour;* Imp. Rodriguez, Béziers. 18 »

Maximin Deloche : *Richelieu et les femmes.* Avec des portraits; Emile Paul. 13,50

Jean Giono : *Eglogues.* Illustré de pointes sèches de Hermine David; Le Pou qui grimpe, Coutances. 225 »

J.-K. Huysmans : *Œuvres complètes.* Tome XIV : *La Cathédrale;* Edit. Crès, 2 vol. » »

Constant Malva : *Histoire de ma mère et de mon oncle Fernand.* Préface de Henri Barbusse; Cahiers bleus. 5 »

André Prévôt : *Cieux nouveaux ou quatre hommes dans la lune,* essai romancé; Figuière. 12 »

Racine : *Théâtre,* Variantes, bibliographie et notes par Edmond Pilon et René Groos; La Pléiade. » »

Comte Henri de Vibraye : *Un homme d'Etat du XVI*e *siècle : Le Chancelier de Cheverny.* Avec des illust.; Hazan. » »

Mœurs

Jean Rumilly : *Les chevaliers de la roulotte.* Avec des illustrations d'Ed. Elzingre; Figuière. 12 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Général Pershing : *Mes souvenirs de la guerre.* Tome II. Traduction du colonel Ch. Jacob. Avec 43 grav. et cartes; Plon. » »

Philosophie

Maurice Muller : *Individualisme, causalité, indéterminisme;* Alcan. 25 »

Poésie

Suzie Bournet : *Jardin mystique;* Revue des Poètes (Perrin). 12 »

Henri Brenier : *Laques et cloisonnés,* sonnets; Revue des Poètes (Perrin). 12 »

Hubert Dubois : *L'heure entre chien et loup;* Cahiers du Sud, Marseille. » »

Edmond Estève : *Poèmes;* Revue des Poètes (Perrin). 12 »

P.-C. Georges-François : *Poèmes d'outre-mer;* Revue mondiale. 12 »

Gaston Pulings : *Perdre cœur;* Cahiers du Sud, Marseille. » »

Gustave Zidler : *Le Semeur d'amour;* Revue des Poètes (Perrin). 15 »

Politique

Maurice Lecat : *Contre la guerre avec Einstein;* Impr. Etablissements Cauterick, Louvain. » »

Lazare Marcovitch : *Le désarmement et la politique de Belgrade;* Soc. gén. d'imprimerie et d'édition. 30 »

Claude Servet : *Le Turkestan soviétique.* Avec une carte et 11 photographies documentaires ; Bureau d'édition. 5 »

Questions médicales

Docteur Victor-Pauchet : *Conseils et pensées* recueillis par E. Larcher; Edit. Oliven. 7 50

Questions militaires et maritimes

F. Boillot : *Un officier d'infanterie à la guerre.* Lettres, ordres, notes de service d'un officier d'infanterie au cours de la campagne de 1914-1918, choisis et annotés; Presses universitaires. 15 »

Général Camon : *Quand et comment Napoléon a conçu son système de manœuvre;* Berger-Levrault. 18 »

Questions religieuses

A. Laborier-Tradens : *Le bonheur est en nous-mêmes;* Presses universitaires de France. » »

Roman

Paul Bazan : *Le reflet de l'ange;* Desclée de Brouwer. 8 »

Henry Bordeaux : *La maison;* Nelson. 7 »

Maurice Clavière : *Les mains;* Figuière. 12 »

Marie Gevers : *La comtesse des digues.* Préface de Charles Vildrac; V. Attinger. 15 »

Jean Mauclère : *Un roi passa...* (*Le pavillon à l'aigle blanche*); Fayard. 5 »

Maurice Rostand : *L'homme que j'ai fait naître;* Flammarion. 12 »

Georges Simenon : *La guinguette à deux sous;* Fayard. 6 »

Sciences

Docteur Binet-Sanglé : *Les ancêtres de l'homme.* Avec des illust. documentaires; Albin Michel. 25 »

L. Plantefol : *Cours de botanique et de biologie végétale* (P. C. N.). Avec de nombr. figures; Belin, 2 vol. » »

Sociologie

Georges Claude : *Souvenirs et enseignement d'une expérience électorale;* Nouvelle Librairie française. 12 »

Kadmi Cohen : *Esquisse d'un Sionisme nouveau;* Edit. du Triangle. » »

Lénine : *Karl Marx et sa doctrine;* Bureau d'éditions. 2 »

J. Marquès-Rivière : *La trahison spirituelle de la F.·.M.·.;* Edit. des Portiques. 13,50

Adr. Tilgher : *Le travail dans les mœurs et dans les doctrines,* histoire de l'idée de travail dans la civilisation occidentale; Alcan. 15 »

Théâtre

Jacques Chabannes : *Le pèlerinage sentimental,* voyage en 13 étapes. Avant-propos de Philippe Faure-Frémiet. Frontispice de Nadine Landoswki; Notre Temps. 10 »

Pierre Valin : *Dalila,* pièce moderne en 4 actes en prose; Edit. Soubiran, Alger. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — La bibliographie de Max Elskamp. — Qui était le Masque de Fer? — A propos de « l'Origine du Monde » de Courbet. — La prophétie du moine de Padoue. — La foire aux jambons. — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — Le « Prix des Poètes », d'une valeur de 10.000 francs fondé par J.-L. Aubrun, a été décerné le 8 janvier. Le jury, sous la présidence de M. Ernest Raynaud, l'a attribué à M. Garret pour son manuscrit intitulé : *Rêves et Voluptés.*

§

La bibliographie de Max Elskamp.

Mon cher ami,

Je crois nécessaire de compléter, quant à la bibliographie, la notice nécrologique que le *Mercure* a consacrée à Max Elskamp (1er janvier 1932, page 244).

Depuis 1898, — date à laquelle il réunit, aux éditions du *Mercure*, ses œuvres complètes d'alors (c'est *La louange de la vie*), — jusqu'en 1921 où il donna *Sous les tentes de l'Exode*, le poète n'avait rien publié, hormis une étude de folklore sur le jeu de loto. Mais ces vingt-trois années de silence furent aussi des années de travail, et les plus riches de cette noble vie de solitude et de méditation. Les manuscrits s'ajoutaient aux manuscrits sans que leur auteur, indifférent à toute renommée, s'avisât de les faire imprimer.

Ayant décidé, en 1921, de rompre le silence pour dire la tristesse résignée des Belges réfugiés en Hollande pendant la guerre (*Sous les tentes de l'Exode*), Max Elskamp ouvrit enfin son coffre aux trésors. Il ne se savait pas menacé par la terrible maladie qui, pendant sept années, allait s'acharner contre lui; mais, sa vigueur physique s'étant affaiblie, il se croyait arrivé presque au seuil de la mort.

De 1922 à 1924, se succèdent alors sept livres de vers :

Chansons désabusées (1922); *la Chanson de la rue Saint-Paul* (1922); *Maya* (1923); *Chansons d'Amures* (1923); *les Délectations moroses* (1923); *Remembrances* (1924); *Aegri somnia* (1924).

Plusieurs de ces recueils sont des volumes in-8° de plus de 150 pages. C'est là, certes, que Max Elskamp a donné la part la plus considérable de son œuvre. C'est là que l'homme et le poète se montrent tout entiers.

Tous ces livres furent publiés à un petit nombre d'exemplaires, et deux d'entre eux sont restés hors commerce. Enfin, par un scru-

pule déjà maladif, Max Elskamp se refusa à mettre en librairie son dernier recueil, le plus volumineux de tous. Le titre, *Aegri somnia,* il venait de le retrouver par hasard, inscrit sur des poèmes en prose de Pierre Olin parus dans *La Wallonie* plus de trente ans auparavant. Je ne pus lui faire admettre que ces deux mots latins n'étaient la propriété de personne. En user à son tour, c'était selon lui commettre un plagiat, se déshonorer à ses propres yeux... Des 250 exemplaires d'*Aegri somnia,* il ne consentit à en distraire que quatre, confiés à deux de ses parents et à deux amis particulièrement proches de son esprit et de son cœur.

Affectueusement à vous. ALBERT MOCKEL.

§

Qui était le Masque de fer?

Mon cher ami,

Mes observations ont excité la colère de M. Laloy et l'ont amené à donner des précisions dont les lecteurs du *Mercure de France* lui seront aussi reconnaissants que moi. Il m'accuse d'avoir mal lu et mal compris. Je m'incline avec politesse; mais sa nouvelle « démonstration » ne réussit pas encore à me convaincre.

Dans son deuxième texte, comme dans le premier, il y a tant de « vraisemblablement », et de « il paraît », et de « il est probable » qu'aucune certitude vraiment scientifique ne subsiste. Je vois que après Mattioli et Martin, sont aussi éliminés Jacques de la Cloche et l'abbé Prignani. Si le nommé Dauger n'est pas le chanoine, mais un « domestique » du Roi, leur parenté, qui est « probable », selon M. Laloy, n'est pourtant pas certaine; par suite, l'un des arguments principaux, à savoir une collusion, elle aussi supposée, tombe. Le « domestique » possédait un secret, et l'a dévoilé; voilà deux hypothèses de plus. Autre hypothèse encore : que le Roi a voulu dissimuler pendant trente ans un abus de pouvoir. Comme si ce Roi-là avait eu de tels ménagements; et comme si la Cour lui aurait demandé compte de la disparition abusive de ce domestique d'arrière-plan?

Si le Roi avait voulu vraiment dissimuler cet abus, n'avait-il pas la Bastille, ou toute autre prison. Surtout, le meilleur moyen d'attirer l'attention sur ce prisonnier n'était-il pas de le traiter autrement que les autres, de prendre tant de précautions, d'imposer à son geôlôier toutes sortes de règles? C'est ce qui est arrivé en effet : des autres prisonniers, nul ne s'occupa, mais de celui-ci tout le monde, et immédiatement. M. Laloy rappelle dans son article que Saint-Mars prit livraison du prisonnier le 21 août 1669 et que dès le 31 suivant il écrit à Louvois : « bien du monde croit

que c'est un maréchal de France ». Donc la nouvelle des précautions prises avait filtré; et ceci me donne l'occasion de répéter à M. Laloy que son affirmation que le criminel a été arrêté *clandestinement* (1) est une supposition inutile. En 1670, Saint-Mars se plaint encore qu'il y ait tant de gens qui lui demandent des nouvelles de son prisonnier. Drôle de Roi et drôles de ministres, qui auraient agi comme des imbéciles en attirant précisément l'attention publique sur celui-là même qu'ils voulaient cacher à tout prix. Il fallait qu'ils y fussent poussés par des motifs vraiment impérieux, et c'est pour cela qu'ils ont persévéré.

Supposez que ce prisonnier n'ait été qu'un obscur « domestique » royal. Est-ce que Saint-Mars n'aurait pas laissé lui aussi filtrer la vérité, alors qu'il n'y eut jamais de mystère pour M. Foucquet ni pour M. de Lauzun? Il se serait ainsi débarrassé des importuns... Mais il a dû savoir que son prisonnier était vraiment quelqu'un d'importance et que la moindre indiscrétion lui coûterait cher. Si la logique ici ne sert pas à grand'chose, la psychologie du moins peut nous venir en aide.

Les scrupules du Roi? M. Laloy en a de bonnes. Le Roi ayant honte d'un abus de pouvoir, même abominable (pour nous)? Et tout cela pour les affaires La Vallière-Montespan? Allons donc! M. Laloy transpose ici au dix-septième siècle et à cette Cour des notions morales et psychosexuelles qui sont de notre époque... et encore! Car depuis une cinquantaine d'années, il y a eu dans le monde politique de divers pays plusieurs affaires de femmes et d'hommes qui prouvent que dans ce monde la morale est encore celle de Brantôme et de ses contemporains, laquelle subsistait à la cour de Louis XIV.

M. Laloy croit balayer d'un geste l'argument du faux nom. Il dit que Iung a découvert que sur 27 prisonniers incarcérés... « tous, sauf le Jacobin, paraissent l'avoir été sous leur vrai nom ». *Paraissent*... Eh oui, c'est bien ce que je dis! On n'en sait rien; et M. Laloy n'ose rien affirmer. Donc mon argument subsiste. La statistique n'y fait pas grand'chose; même si deux seulement sur vingt-sept avaient été inscrits sous un faux nom, cela me permettrait de supposer que le plus mystérieux de tous, le plus « secret »,

(1) J'avoue ne pas comprendre comment le fait qu'aucune précaution à prendre n'était indiquée dans la célèbre lettre « prouve qu'elles étaient indiquées dans une lettre perdue » (Laloy, pp. 501-502). Supposer qu'une lettre soit perdue est une chose; mais supposer qu'elle contenait certaines instructions en est une autre, qui fait courir quelques risques à l'imagination et à l'histoire. Si on a pris certaines précautions avec d'autres prisonniers ou à d'autres moments, lors de l'arrestation, ne *prouve* pas qu'on en ait pris de semblables avec le nommé Eustache Dauger à Dunkerque.

l'était aussi, par définition et par principe. Comment d'un tel « paraissent » M. Laloy tire sa conclusion : « il y a donc toute raison de croire qu'Eustache appartenait à une famille Dauger », voilà qui dépasse mon entendement. Il est vrai que M. Laloy l'a précédemment déclaré faible.

Il m'accuse même de lire trop vite, ou de ne pas comprendre ce que je lis. Je prie donc le lecteur de se reporter aux pages 120 et suiv. de son article. Un point acquis est que Dauger le prisonnier était un ecclésiastique; page 124, M. Laloy explique que l'aumônier de l'archevêque de Sens était « le sieur Daugé, chanoine de Courpalay ». Même page : « d'autre part, un sieur Daugers avait été en 1652 maître d'hôtel du Roi ».

Or, un premier fait est que ni pour le chanoine, ni pour le maître d'hôtel, on ne connaît le prénom. Mais au prisonnier Dauger est donné dès le début le prénom d'Eustache.

Un deuxième fait est qu'on ignore si le maître d'hôtel et le chanoine étaient parents.

Un troisième fait est qu'on ignore si l'un ou l'autre de ces personnages a eu un fils, un neveu ou un cousin.

Un quatrième fait, sur lequel je n'avais pas voulu insister, connaissant la faiblesse de cet argument, est qu'on a trois orthographes : Daugé le chanoine, Daugers le maître d'hôtel et Dauger le prisonnier, avec ou sans apostrophe, le *de* n'ayant comme on sait aucune valeur nobiliaire.

Avec ces quatre séries de faits voici ce que construit M. Laloy, p. 124 : « On conçoit qu'Eustache Dauger, *s'il était* le fils de ce maître d'hôtel, ait, même *s'il était* prêtre, été en situation d'obtenir plus aisément que d'autres de l'emploi dans la maison du Roi. Qu'il ait été employé en quelque sorte sous les yeux de celui-ci *semble prouvé* par ce qu'on *peut* inférer de l'analyse des textes. Mais d'autre part sa parenté *vraisemblable* avec le chanoine Daugé *laisse supposer* qu'il partageait les passions théologiques de celui-ci, etc. » Et le reste se construit par rattachement à l'histoire de la Montespan, pour finir ainsi, page 125 : « On conçoit que si Eustache, « domestique » du Roi, a été soupçonné de fournir des renseignements à l'archevêque de Sens ou d'être son agent, Louis XIV ait voulu l'en punir. »

Mon Dieu, oui, on conçoit beaucoup de choses de cette manière-là : on suppose un fils au maître d'hôtel de 1652; on suppose qu'il était prêtre; on suppose qu'il était parent du chanoine de Sens; on suppose qu'il connaissait des secrets; on suppose qu'il a trahi; on suppose que Louis XIV s'en est aperçu; on suppose que ce prêtre se prénommait Eustache; on suppose que Louis a

eu la frousse d'arrêter Eustache ouvertement; on suppose qu'il l'a, par un truc subtil, fait aller à Dunkerque; on suppose... tout le reste du roman. J'espère que cette fois j'ai bien lu et bien compris. Tout bête que je suis, je n'oserais pas, avec un tel amas de « conjectures » prétendues « vraisemblables » (les deux mots sont de M. Laloy), « revendiquer le mérite d'avoir indiqué aux érudits où il faut chercher les documents »; car ces érudits me traiteraient sans doute plus mal encore que ne m'a traité M. Laloy.

Si seulement nous connaissions la date de la mort du Daugers maître d'hôtel et son rôle exact auprès de Louis, on pourrait offrir une consolation à M. Laloy, en utilisant les faits qu'il a en effet découverts. Je persiste à prétendre que le prisonnier au masque était quelqu'un de haut placé ou de très connu, et dont on a systématiquement caché le nom comme le visage véritables. Il se peut qu'au moment de l'arrestation, quond on eut besoin d'un nom à inscrire sur les lettres et ordres, ce soit le nom du maître d'hôtel qui se soit présenté à l'esprit du Roi ou de Louvois, parce qu'il leur était familier; et qu'ils l'aient utilisé en le modifiant un peu et en ajoutant un prénom qui a pu être différent de celui du maître d'hôtel ou identique. Psychologiquement, ceci est plus vraisemblable encore que les vraisemblances de M. Laloy. Chacun sait comment on invente un faux nom, un pseudonyme, et comment le subconscient impose presque certains sons et certaines formes.

A propos de faux noms, dois-je rappeler aussi que les agents de Colbert signaient de noms fabriqués, souvent empruntés à la mythologie ou aux chansons de geste dégénérées et aux pastorales? C'était une habitude de l'époque, non pas théâtrale seulement; et quand la décision fut prise d'arrêter l'inconnu dangereux, il ne vint à l'idée de personne de lui laisser son vrai nom, ni son vrai prénom. C'est la supposition du contraire qui est le point faible de l'argumentation de M. Laloy et qui l'oblige à inventer des ponts pour joindre des faits disconnexes.

Bien vôtre, A. VAN GENNEP.

§

A propos de « l'Origine du Monde », de Courbet.

Paris, 15 janvier 1932.

Cher Monsieur Vallette.

L'intervention tardive de M. François Hatvany dans le débat concernant les trois toiles de Courbet et particulièrement *l'Origine du Monde*, risque d'embrouiller de nouveau les choses. M. Hatvany

n'a lu que mon étude parue dans le *Mercure* du 15 septembre. Il n'a pas suivi la controverse qu'elle a provoquée et qui a établi sans conteste que c'est bien l'*Origine du Monde,* peinte par Courbet pour Khalil Bey, qu'il possède (*Mercure* du 15 octobre 1931, pages 506-507). Là-dessus, nous sommes d'accord. Pour ce qui est du panneau factice qui masquait la toile, c'est une autre affaire. La preuve reste encore à faire que ce panneau est également de la main de Courbet.

Veuillez agréer, etc. AURIANT.

§

La prophétie du moine de Padoue.

Châtillon-sur-Seine, 7 janvier 1932.

Monsieur le Directeur.

Je m'étonne que ni M. de Pradel de Lamase, dans son intéressant article du 15 juillet, *Le Vatican et l'Italie,* ni M. Raymond Viguier, dans la correspondance qui s'en est suivie, n'aient fait état d'un ouvrage aussi consciencieux et documenté que volumineux, mais à vrai dire pas très connu, qu'a publié, en deux parties, mon compatriote le chanoine (alors abbé) Joseph Maître, docteur en théologie et en philosophie : I. *La Prophétie des Papes attribuée à saint Malachie,* étude critique (Beaune, Loireau, 1901, in-12, XVI-864 p.); II. *Les Papes et la Papauté de 1143 à la fin du monde d'après la prophétie attribuée à saint Malachie,* étude historique (Paris, Lethielleux, et Beaune, Loireau, 1902, in-12, 768 p.).

Dans le premier volume, après avoir donné le texte des devises des papes d'après la prophétie, l'auteur étudie notamment l'autorité et l'authenticité, les principes d'interprétation et la fin de la prophétie, ainsi que les nombreuses objections qui se rattachent à ces divers sujets. Dans le second, il traite de la réalisation des différentes devises au point de vue historique.

Pour montrer combien cet exposé est méthodique et méticuleux, il me suffira de dire que la bibliographie comprend 88 pages et que la réalisation des prophéties y fait l'objet de tableaux synoptiques avec reproduction des armoiries, puis, dans le 2e volume, d'un exposé fort détaillé.

Ces livres, dont l'auteur a publié un extrait sous le titre *La ruine de Jérusalem et la fin du monde,* constituent une abondante mine de matériaux. Quoiqu'on puisse épiloguer sur la manière dont se réalisent les coïncidences, des hommes d'opinions très diverses, voire même fort sceptiques, s'accordent avec MM. de Pradel et Viguier à y trouver quelque chose de troublant.

Quant à l'objet précis du débat, je me garde d'intervenir. Tel un vieillard, notre vieux monde se cherche des raisons de longévité. Outre celles qu'ébauchent MM. Maître et de Pradel, un vicaire général de Paris n'a-t-il pas trouvé cet accommodement indéfini avec la prophétie qui ne comporte plus que sept papes : les papes de la liste se succèdent sans interruption, mais après l'avant-dernier, il y a : *Ensuite* viendra Pierre II le Romain. Cet *ensuite* pourrait ne pas signifier un ordre de succession immédiat, mais se rapporter à une période plus ou moins longue, très longue, même.

Acceptons-en l'augure pour nos arrière-petits-neveux.

Veuillez agréer, etc. JEAN LAGORGETTE.

§

La Foire aux Jambons. — Le *Mercure de France* du 15 décembre 1931 publiait cette sottise :

> A Paris, le Marché aux Jambons, une des plus anciennes foires de France, se tient sur les marches de Notre-Dame, chaque Dimanche des Rameaux. — P. NORTON SHAND, *A Book of Food*, p. 91.

C'est certainement une sottise aujourd'hui, mais ce n'en fut pas toujours une. Dans *Paris à travers les Siècles*, de H. Gourdon de Genouillac, page 165 du tome I, on lit :

> Pendant les derniers jours de la semaine sainte se tenait (1) aussi sur le parvis Notre-Dame la Foire aux Jambons, et il était d'usage d'en offrir au clergé de la vieille basilique qui les suspendait dans la sacristie.
>
> Mais le Prévôt de Paris eût préféré que ce fût lui qui bénéficiât de cet usage, et un beau jour les sergents occupèrent le parvis et enjoignirent aux marchands de se transporter au quai des Augustin; plus tard, la foire se tint au faubourg Saint-Martin. En 1843, elle émigra au boulevard Bourdon et de nos jours elle occupe une partie du boulevard Richard-Lenoir, depuis la rue Daval jusqu'à la rue Saint-Sébastien.

J'ajoute qu'on y a adjoint la foire à la ferraille, ou plutôt un bric-à-brac des plus disparates, et qu'elle se prolonge jusqu'au bout du boulevard Richard-Lenoir, c'est dire jusqu'au faubourg du Temple. — L. R.

§

Le Sottisier universel.

On a comparé le maître de la maison brune (Hitler) à César ou plus modestement encore à Mussolini. — *Le Rouge et le Noir* (Bruxelles), 23 décembre.

(1) Au XIVe siècle.

Le tombeau a trois mètres de diamètre, soit environ six mètres de circonférence. — *Le Progrès* (Lyon), 14 janvier.

Combien plus poétique et romantique est ce voyage à travers des défilés qui semblent sortis de la plume d'un Victor Hugo. — *Lyon républicain*, 3 janvier.

Cette exposition elle-même [l'Exposition coloniale] a été un effet, non une cause. Un effet du développement prodigieux de nos colonies depuis la guerre. Sait-on qu'elles comptent pour 17 milliards sur les 34 milliards des échanges commerciaux de la France? Près du tiers. — *Les Nouvelles littéraires*, 2 janvier.

M. Alphonse Séché racontait récemment qu'en 1887, José-Maria de Heredia, se trouvant, nous ne savons pourquoi, dénué d'habit vert, songea à emprunter celui de Sully-Prudhomme pour présider à Ancenis une fête en l'honneur de Joachim du Bellay, mais il dut y renoncer, l'habit de Sully-Prudhomme étant « trop juste ». — *Les Nouvelles littéraires*, 2 janvier.

[Nous savons très bien, nous, pourquoi il était « dénué d'habit vert » en 1887. C'est qu'il ne devait être académicien que sept ans plus tard.]

C'est un jeune homme de 26 ans, natif de Verneuil, et qui, il y a quelques années, fut victime d'un accident d'automobile fort grave, puisqu'il perdit le bras gauche et la jambe droite... Force lui fut d'abandonner son métier de forgeron. Il résolut de s'instruire. Il apprit à écrire de la main gauche. — *Le Journal*, 28 décembre.

Il faut vivre et savoir vieillir :

« Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage... »

Je l'interrompis :

— Je connais le quatrain, lui dis-je, et il est certes beau, au retour, d'aller,

« plein d'ans et de raison,
Vivre avec ses parents le reste de son âge. »

LÉO LARGUIER, *Les Nouvelles Littéraires*, 2 janvier.

...Une dizaine de pompiers, solides têtes de Lorrains sous le casque vermeil... — *Le Journal*, 12 janvier.

CISTE, n. m. Arbrisseau méditerranéen : *le ciste ladanifère croît en Portugal.* — *Petit Larousse illustré*, p. 190.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCXXXIII

—

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie Firmin Didot, Paris. — 1932.

BULLETIN FINANCIER

ır tous les marchés financiers du monde, une hausse appréciable a marqué les ıts de cette nouvelle année. A Paris, en une semaine, certaines valeurs, négocia- au comptant seulement, ont enregistré des gains d'environ 10 %. Et des rachats breux ont été observés sur le groupe des valeurs cotées à terme.

brusque revirement a surpris. La crise mondiale subsiste en effet et l'horizon ique s'est plutôt assombri qu'éclairci après les déclarations du chancelier Bru- , affirmant que l'Allemagne ne payera pas.

amélioration constatée à New-York, à Londres, à Paris, à Bruxelles, etc... ne lte donc ni d'une détente générale, ni de l'apparition d'un événement considérable ifiant les conditions économiques et politiques de l'Univers.

le a pour cause l'excès même de la baisse. Le 24 décembre dernier, l'indice ral des valeurs françaises à revenu variable était voisin du coefficient 2, alors le coefficient de dévaluation du franc s'établit à 5 comme chacun sait. Or un écart i grand entre la capitalisation boursière des entreprises françaises et leur valeur nsèque et théorique ne pouvait grandir davantage : il correspondait déjà à une se de 60 % sur les cours d'avant-guerre.

amélioration des marchés financiers a pour raison secondaire un vague sentiment érance. Les déclarations du chancelier Bruning ont montré la nécessité d'accorder oints de vue anglais et français sur la question des réparations. La Conférence ausanne — dont la date n'est pas définitivement fixée — est retenue comme un mportant. En outre, le président Hoover vient de faire voter diverses lois finan- s, dont la principale a pour objet la création de la Reconstruction Finance Cor- tion. Aux Etats-Unis, ces lois sont considérées comme des signes d'inflation ire. Et l'on assure que la politique de resserrement monétaire instaurée voilà ans, par les Federal Reserve Banks américaines, serait abandonnée; on revien- prochainement aux anciennes méthodes de facilités monétaires et d'argent à bon hé.

all Street a salué par une hausse l'adoption des diverses lois qu'a votées le Con- de Washington. Londres a naturellement suivi. Et Paris a marqué par une se ses étroites relations avec les marchés anglo-saxons.

utre part, des achats étrangers sont venus renforcer l'optimisme. Avec la Suisse Hollande, la France est le seul pays dont la monnaie se trouve hors des atteintes spéculation internationale. Des conversions de dollars en francs ont été récem- constatées. Et elles s'expriment par des importations considérables d'or en e, et aussi par des achats de valeurs françaises.

s rentes, dont la reprise est générale, ont bénéficié de ces demandes. Notre groupe ire s'est vigoureusement redressé. Nos valeurs d'électricité ont montré de vescence. Le groupe métallurgique a bénéficié de la conclusion, le 30 décembre, première entente française des producteurs de produits sidérurgiques. Un raf- ssement du cuivre a permis aux grandes vedettes du groupe cuprifère de marquer ains sensibles. Les Pétroles ont reflété l'amélioration des divers marchés inter- aux. Les charbonnages eux-mêmes connaissent des jours meilleurs. Et pourtant s la situation de notre industrie houillère ne fut aussi mauvaise. Les caoutchoucs nt immobilisés, en attendant de connaître le résultat de certaines négociations ves à la réalisation d'un programme de restrictions.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1932.